Année 1892. Tome IV.

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)

Ont collaboré à ce tome :

G.-Albert Aurier, W. G. C. Byvanck, Marcel Collière, B. C., Jean Court, Gaston Danville, Louis Denise, Lucien Descaves, Jean Dolent, Edouard Dubus, Louis Dumur, Frans Erens, André Fontainas, Remy de Gourmont, José-Maria de Heredia, Hermès, A.-Ferdinand Herold, L'Imagier, Bernard Lazare, Julien Leclercq, Charles Merki, Raoul Minhar, Alfred Mortier, Pierre-M. Olin, The Pilgrim, Edgar Poe, Pierre Quillard, Rachilde, Ernest Raynaud, Adrien Remacle, Jules Renard, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Marcel Schwob, Villiers de l'Isle-Adam.

15, Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

FRAGMENTS INÉDITS

DE « L'ÈVE FUTURE » (1)

EDISON

« ..... Puisque l'homme a prostitué le verbe en des jeux de langage et l'a stérilisé en lui, il est devenu naturel que ce soit la machine qui prenne la parole.

« Edison, tout à coup, releva la tête :

« — Je suis injuste !... s'écria-t-il. Il est incontestable que les enfants de ce siècle de courage, de labeurs et de lumières ont articulé d'admirables syllabes, et le plus souvent même avec de ces voix assurées dont les vibrations eussent été des plus réceptibles pour l'embouchure de mon appareil. Voyons, récapitulons un peu les principales !

« L'accent dont furent énoncés tous les mots héroïques d'autrefois est perdu pour l'humanité, depuis le « *Viens les prendre !* » de Léonidas jusqu'au propos si ferme que tint cet officier français à la bataille de Waterloo !.... Certes, il est à déplorer, dans le cours de l'histoire, l'absence d'un esclave emboitant, comme on dit, le pas des grands hommes, et ce, le doigt sur la manivelle de mon engin, prêt à recueillir leurs adages spontanés.... D'accord ! mais on doit s'affliger au

(1) V. *Mercure de France*, tome II, page 1. — Ces inédits et ces variantes ne sont donnés qu'au seul titre de *documents* pour les critiques futurs.

moins également de cette même vacance dans les temps modernes ! Aujourd'hui, en fait de cris héroïques, n'aurions-nous pas eu, tout d'abord, à enregistrer dans l'Occident le fameux « *Pas un pouce !...* » de ce magnanime avocat parisien dont le nom m'échappe... Comme devises patriotiques, si nous avons perdu celles d'Autrefois, depuis le « *Pro aris et focis !....* » jusqu'au « *Montjoye et saint Denis !* », en revanche, Aujourd'hui, n'aurions-nous pas eu, toujours en France, le bien-avisé, le péremptoire « *Enrichissez-vous !....* » écrié du haut d'une tribune nationale par cet illustre député puritain, nommé Guizot, si ma mémoire est fidèle ?... En fait de mots artistiques, depuis l' « *Anch' io son' pittore !....* » du Corrège, jusqu'au « *Faites des perruques !....* » de Voltaire, nous en comptons beaucoup dans Autrefois, mais, Aujourd'hui, nous aurions, ce semble, le cri prudent et si entendu de l'Esthétique moderne : « *Ne nous montons pas la tête! Du calme! Soyons médiocres !* » cri de ralliement : imprimé chaque jour dans toute gazette sérieuse (1). — En fait de mots scientifiques, si Autrefois est à regretter, depuis l'*Euréka*, d'Archimède, jusqu'à l'« *E pur si muove* !...» de Galilée, n'aurions-nous pas, Aujourd'hui, cette parole si justement admirée du grand physiologiste Moleschott — (et si profonde même qu'on peut la retourner sans qu'elle perde rien de sa valeur), — savoir : « *Sans phosphore, point de pensée ....* » — En fait de formules résumant l'intelligence d'une époque, si nous avons perdu dans Autrefois le cliché de certaines affirmations mystiques (des plus admirables d'ailleurs), comme celles-ci : « *Dieu créa l'homme à son image ! Il l'anima d'un souffle ! Nous sommes les consorts de Dieu !* etc. », nous en eussions eu de bien autrement « sérieuses » de nos jours. Quel dommage, par exemple, d'avoir laissé échapper sans l'em-

(1) Sous cette forme : « *Soyez médiocres, Messieurs !* » le mot est authentique; il fut jeté un jour, *avec véhémence*, par Saint-Marc Girardin à son auditoire. — R. G.

preindre phonétiquement (avec l'organe doctoral dont on a dû se servir pour l'émettre) la sublime conclusion, proférée en Allemagne, des efforts de la Physiologie moderne, savoir : « *En vertu de l'indéniable loi d'adaptation et d'hérédité, principe et fin du développement des êtres, l'homme n'est et ne peut être (et ce, après d'innombrables évolutions de sa monère primitive) que le résultat de la sélection du quadrumane-type dont les vestiges doivent êtres retrouvés dans l'île de Ceylan. Cet individu préhistorique appartenait à ces familles simiesques dont le système pileux tend à disparaître.* » — Ah ! qui ne regretterait, du fond du cœur, que cette assertion éblouissante, résumé de l'esprit de notre ère, n'ait pas été recueillie pieusement au sortir des lèvres du professeur, inscrite sur le phonographe, et mugie ensuite, par mes plus puissants aérophones, aux quatre points cardinaux de l'Univers !... Voilà, voilà la bonne nouvelle !... Nous sommes fixés, maintenant !... Où sont les chœurs d'anges de la nuit de Noël ? Et les chants des bergers sous l'étoile des mages ? Illusions de l'enfance humaine ! La Science, c'est la vérité !... Si, de l'aveu trop sincère de Hæckel, le pape d'Iéna, ce type ancestorial de l'île de Ceylan, n'a pas été encore retrouvé, malgré les plus légitimes espoirs, qu'importe !... L'essentiel n'est-il pas que la phrase soit scientifique, c'est-à-dire de celles dont tout paraît confirmer la solidité, le désintéressement, la méthodique expérience ! — Quelle sensation d'évidence n'éveille-t-elle pas en toute conscience impartiale ! Quelle intrépide bonne foi, quelle subtilité de coup d'œil analytique elle dénonce ! Quelle compensation inespérée nous eussent offerte les clichés galvanoplastiques des syllabes dont elle se compose, si nous avons perdu les vibrations de celles qui expriment les folies illusoires et mystagogiques débitées Autrefois, comme les vagissements de notre espèce ?... Quelle supériorité s'en émane au point de vue du Vrai strict, tout sec et propre-

ment dit! Voilà, enfin, du positif et non des rêves !...

« Loin de moi, certes, de disconvenir qu'au seul titre — (bien entendu) — de curiosités archéologiques, certains mots... heureux... d'Autrefois eussent mérité les honneurs de la galvanoplastie — (notamment le « *Vous les reconnaîtrez par leurs fruits!* » et le « *Je ne vous prie pas pour le monde!* ») — mais l'on ne peut refuser au mode d'entendement actuel, tout récemment conquis par les tendances et les efforts des cerveaux de notre espèce, la déférence que commande la si incontestable supériorité de ses axiomes. La science délivre, c'est évident; elle prend cher, voilà tout. Bah! Soyons grands seigneurs, ne marchandons pas. Encourageons-la par curiosité. C'est le devoir de tout bon citoyen de l'Humanité moderne ».

LE PHONOGRAPHE.

(Cette page appartient à une version très primitive de *l'Eve future* et très différente de la rédaction dernière.)

« Jusqu'à présent, vous n'avez eu en face de vous qu'un fantôme parfait donnant l'illusion la plus absolue, mais un fantôme muet. Comment lui donner la parole de madame ?... Avec le phonographe. Voici en quelle manière (Il lui faut une conversation nourrissante et non des banalités, il faut une femme supérieure): choisissez parmi ces *menus* de conversation tendre ceux qui vous plaisent... Ils sont rédigés par d'excellents poètes qui ont condensé des mondes de sensations, d'impressions, de sous-entendus, de promesses idéales dans chacun d'eux, et la mise en scène est donnée ci-contre. Voici l'amour idyllique (demande et réponse), au bord du ruisseau, le premier rendez-vous haletant, la pudeur soucieuse... (Deux jeunes gens se sont battus pour la pudeur d'un de mes produits féminins en présence duquel l'un d'eux avait laissé échapper un mot trop léger. Le sort a

voulu qu'ils aient fait coup fourré et soient morts tous deux...) — Voici l'amour espagnol, italien, africain, sauvage, brûlant, avec ses onomatopées, ses cris délicieux, ses abandons et ses rages, ses phrases sourdes, ses pâmoisons. — Voici l'amour français, sémillant, galant, piquant, amusant... Voici.. au fait, choisissez. Vous pouvez même les prendre tous si vous voulez. Il y en a pour trente heures de conversation, avec les clichés de rechange. — Voici l'amour allemand, rêveur, le clair de lune, les fleurs des bois, les étoiles, le silence et la méditation à deux, une conversation métaphysique transcendantale, tirée des meilleurs et des plus profonds ouvrages de la dialectique allemande, — le tout roulant sur l'immortalité de l'âme. On se sent meilleur après une conversation pareille avec celle qu'on aime: elle répond avec son instinct et vous parlez avec intelligence de l'humanité tout entière. Vous pouvez ajouter et couper tout ce que vous voudrez, à votre goût, ceci n'étant qu'une sorte de guide-âne destiné à épargner aux inexercés des tâtonnements oiseux et à donner du génie aux imbéciles,en rectifiant ainsi les erreurs de la nature....»

L'ANDRÉIDE

(Le chapitre suivant n'a de commun que le titre avec celui du volume. C'est la première rédaction de différents paragraphes espacés plus tard en plusieurs chapitres.)

Chapitre xii. — *Hurrah! les savants vont vite.*— (En épigraphe) : — « L'ange dit... — Adam, pèse-toi avec la femme, ensuite évalue. En elle vois-tu pas que tout n'est qu'apparence? » — Milton, *Paradis perdu.*

« — La vie proprement dite ? répondit Edison, eh bien, mon cher lord, je vous disais que j'ai cru devoir l'écarter comme une superfétation nuisible. En effet, la vie entraîne avec elle, en une femme, des servitudes du corps et de l'esprit.

De là ces humeurs changeantes, ces puériles préoccupations, ces variétés, inconstances, absurdités et perfidies. Est-ce donc ce fardeau que vous aimez en une femme ?... Non certes, c'est sa beauté, sa tendresse, son abandon, sa voix lorsqu'elle est douce, le charme de son sourire, de sa présence ou silencieuse ou captivante par d'angéliques entretiens. Le reste ?... vous le rejetteriez bien volontiers à l'abîme inconnu dont nous sortons. Eh bien, miss Hadaly offre tout cela ! mille fois plus encore peut-être ! Oh ! permettez-moi de vous ménager quelque surprise à cet égard... pure coquetterie d'inventeur ! Elle vous offre enfin ce que ne saurait, à coup sûr, vous offrir la triste réalité dont elle sera l'idéal. Elle sera selon votre rêve. Il me semble que cela compense un peu la Vie. — D'ailleurs, en y réfléchissant, la Vie de celle qu'on aime doit n'être qu'une source d'idées désespérantes pour un homme vraiment épris. Ne doit-il pas se poser à chaque instant ce dilemme, s'il est sincère avec sa conscience :

« Ou je la verrai mourir, ou je périrai le premier. Si elle meurt avant moi, la terre ne sera « plus qu'un désert pour mon cœur. — Si je la « précède, au contraire, dans la nuit, je connais « assez la nature d'une femme pour être à peu « près sûr qu'au bout d'un temps donné, quelque « attachement qu'elle ait pour moi, son amour se « reportera sur un autre qui m'effacera bientôt « de son souvenir ou le fera singulièrement pâlir « en elle. »

« J'ai donc élagué la Vie comme surérogatoire. »

Après un instant d'étonnement vague, lord Lyonnel murmura presque à voix basse :

« — Enfin, vous ne forgerez pas un être concient ? »

Edison le regarda fixement :

« — N'est-ce donc pas précisément le contraire que vous m'avez demandé ? dit-il. Savoir : une

femme identique à votre jeune amie, moins la conscience dont celle-ci vous semblait affligée ?

« — J'ai dit: qui me changera l'âme de ce corps ! » répondit l'Anglais avec un sourire.

. . . . . .

« — D'ailleurs, poursuivit Edison, l'âme, la conscience de celle que vous aimez, n'est-ce pas, presque totalement, le reflet nerveux et instinctif qu'elle a de la vôtre ? Une femme ne discerne que selon ses goûts, sans pouvoir en franchir la fatalité, si ce n'est grâce à l'esprit d'un homme qui lui est sympathique. D'après les échantillons intellectuels que vous m'avez donnés de miss Evelyn, pensez-vous que ce soit une bien grande perte pour miss Hadaly d'être privée d'une conscience comme celle de son modèle ?... N'y gagne t-elle pas, au contraire, au moins en vous, puisque celle de votre amie vous fait répulsion ? N'est-ce pas notre devoir d'être toujours un peu conscients pour une femme ?... Une conscience ?...

« Mais c'est l'aptitude à l'amitié intellectuelle, à l'estime désintéressée, au dévouement purement idéal qui seul produit les grandes choses !... Tout jeune homme, dans les anciennes républiques.....

« .... Citez-moi *deux amies* dans l'histoire de l'Humanité.....

« .... La plupart d'entres elles méprisent ceux qui les adorent, se sachant inférieures et les considérant, par conséquent, comme insensés ou avilis, pour cela seul qu'elles sont aimées ! De sorte que pour se défaire de leurs importunités, il suffit de simuler qu'on les aime. Elles vous raillent finement, vous vous frottez les mains et tout le monde est content. Oh ! loin de moi de les en blâmer ! je constate des effets naturels, infrangibles, absolus, les choses qui sont, qui ne se discutent pas... Mais il me semble que notre causerie est devenue passablement impertinente pour ces enchanteresses ! Heureusement que nous

sommes seuls et que miss Hadaly, elle-même, ne peut *plus* nous entendre.

Il y eut un silence.

« —Remarquez bien qu'ici, mon cher lord, vous m'avez placé sur le terrain passif et passionnel, strictement passionnel de la femme! Si vous transposez la question, oh! je m'exprimerai d'une toute autre manière. Si nous parlons d'une femme assainie, consacrée et justifiée par la dignité du devoir, la noblesse de la vie, l'élévation des espérances (et certes, sans même recourir aux exemples de l'Histoire Humaine, il en est un grand nombre encore sur cette estimable planète, bien qu'il tende à diminuer)— oh! alors, dis-je, je me trouverais étrange si je n'inclinais pas un peu mon intelligence devant celles-là dont les flancs, tout d'abord, se déchirèrent pour qu'il nous soit permis de nous développer.... je ne puis me dispenser, même, de m'exalter un peu ici! N'est-il pas de bonnes compagnes, de nobles mères? Il est des jeunes filles! Et ni les vierges d'autrefois, souriantes dans les flammes ou les supplices, sur la foi d'une parole, ni les héroïnes extatiques, au blanc pennon, libératrices des patries, ni les humbles femmes courbées sur les souffrants, les dénués et les abandonnés, ni toutes celles, enfin, qui sont inspirées par plus haut que l'instinct, non, celles-là n'ont rien à faire dans ce laboratoire, ni dans la question.... »

Tout ceci fut dit par l'ingénieur avec une légèreté si affable, un air si avenant, sur un ton d'une élégance si paisible, que lord Lyonnel qui l'écoutait avec attention ne put lui répondre que par un excellent regard, — où le gentilhomme de race sans mélange et renforcée par les siècles réapparaisait. Mais le sentiment de son premier amour souillé l'emportant, lord Lyonnel rompit le premier le silence :

« —Il me semble que je me trouve chez Raymond Lulle ou chez Flamel, au temps des souffleurs du moyen âge, et que nous cherchons à parachever

une œuvre magique, dit-il. Seulement, comme le Fantastique entre ici dans le domaine de la Réalité, je vais mieux spécifier ma question de tout à l'heure. Serait-ce trop attendre de vous que de vous prier de substituer, sinon une conscience, du moins une intelligence, en ce prodigieux incube que vous appelez ce soir miss Hadaly et qui demain sera devenu, vous venez de l'affirmer, — une seconde miss Evelyn ? ... »

COTÉ SÉRIEUX DES CAPRICES

« — Qu'est-ce qu'un caprice ?... Rien, n'est-ce pas ? C'est, du moins, ce que l'Humanité s'imagine. Constatons, respectons et passons... Ah ! vraiment un caprice est une chose sans conséquence !

« Vous souvenez-vous des deux roubles laissés par Pierre le Grand sur la table de nuit d'une servante d'auberge qui lui avait plu, en voyage ? Insignifiant caprice, n'est-ce pas ? Mais la servante d'auberge avait si bien profité de la nuit qu'elle devint la grande Catherine II, de Russie, Catherine d'Alfendhel.... Vous souvenez-vous de la petite servante de taverne, Emma Harte ?... une mauvaise petite brune, après tout, pour ne pas dire plus ? Une nuit, un lord en fit son « caprice », moins que rien, comme on dit, — ce qui la conduisit naturellement, cette fille de taverne, à faire vaincre la France à Trafalgar par Horace Nelson, à devenir la femme du lord comte William Hamilton, frère de lait du roi Georges, ambassadeur et pair d'Angleterre, à devenir la favorite inséparable de la reine Marie-Caroline de Sicile, et à porter une vingtaine de millions de diamants en broderies sur son tablier de cour, à faire pendre, sur un signe de son éventail, de vieux et braves amiraux d'Italie, comme Caracciolo, par exemple, à faire tomber sur les échafauds toutes les têtes qui lui déplaisaient, etc., etc. — Nous passons les ducs et grands-ducs

ayant épousé les dugazons, tous les lords originaux, tous les gentilshommes pour rire, enfin ! L'Histoire fourmille de ces exemples, et, pour prendre le premier, si Agar, seule, est si mal tombée, c'est qu'Abraham était vieux : d'ailleurs, Ismaël vengea sa mère à travers les siècles, démontrant qu'un caprice peut devenir non seulement une chose grave, mais la chose du monde la plus grave, attendu que toutes nos mauvaises habitudes ne naissent que d'un premier caprice insignifiant, et que le pli véniel contracté en notre cœur par une seconde de faiblesse peut devenir une épouvantable fatalité dont nous ne pouvons plus secouer la chaîne de fer. »

L'OMBRE DE L'UPA

« ..... Leur soi-disant « opinion » ne portant en réalité que sur des types imaginaires, surpris dans le vague de leur cerveau, ne présente absolument aucun sens applicable : *je défie de me citer un seul exemple du fait dans toute l'histoire humaine.* — Si quelqu'un me dit : « Il n'est point rare qu'une femme très jolie, très aimable et regardée par tous comme vraiment exquise, ait, par malignité, coquetterie ou gaspillage, conduit un brave homme, trop faible, à la potence, à la ruine, au bagne ou au suicide, — et j'en ai connu !..... » — Oui, si quelqu'un me dit cela, je déclare qu'il m'est tout à fait impossible de préciser une différence, appréciable au point de vue scientifique, entre l'idée réelle d'un homme qui me tient ce langage et celle d'un homme qui me demande, tout bonnement, « l'heure qu'il est ». Attendu que l'entendement d'un tel individu se trouvant, à mon sens, comme offusqué et dans un état d'étouffement, grâce aux fumées de son propre sexe qui lui montent au cerveau,—dès qu'il s'agit des femmes, — il m'apparaît comme frappé d'une sorte d'irrémédiable incapacité à se rendre même le plus léger compte de ce dont il me parle. Le bruit

buccal de sa phrase ne différant pas, pour moi, du simple gloussement, je vois à l'instant même apparaître sur sa physionomie comme l'ombre de l'animal initial qui est en lui. Il vient étaler ses goûts personnels et saisit l'occasion de parler, en homme à succès, dans une discussion scientifique. Quel que soit son âge, il éveille en moi l'idée d'un écolier qui, pour mériter l'estime de ses professeurs et la vénération de ses camarades, se serait fait teindre les cheveux en blanc. Je me contente de m'incliner, saluant en lui la forme humaine à l'état rudimentaire et m'écriant : « Très judicieusement observé ! » je le quitte, le laissant tout heureux de ma félicitation et me promettant bien d'éviter, à tout jamais, sa oiseuse compagnie.

Lord Lyonnel, malgré la gravité du récit, l'étrangeté du lieu et la solennité de la question, ne put s'empêcher de rire à cette digressive boutade d'Edison.

« — Comme si dans un problème de cette importance, poursuivit l'électricien,—et qui de sa nature est double, indissolublement double en son unité, — il était permis d'éliminer à ce point tout examen de la moitié masculine de la question!... Comme si la nature privée de l'amant était définie par ce mot : « Il était faible!... » Comme s'il n'était pas plus qu'évident, au contraire, que, dans le genre d'aventures dont on veut parler, cette femme, aimable ou non, n'a jamais été autre chose que le prétexte (ainsi que l'eût été n'importe quelle autre à sa place) du développement inévitable des mauvais instincts de ce coquin, d'apparence bonhomme, en qui la potence ou le reste furent toujours en germes potentiels! — et que, dès lors, il devient aussi absurde d'accuser la jolie, aimable et charmante femme des malheurs naturels de ce scélérat masqué de faiblesse que d'en accuser toute autre. Et si l'on objecte : « Mais il y a eu réciprocité d'action, l'amant a perverti la femme, etc. » — je répondrai : — « Donc, n'attri-

buez plus alors à cette femme des qualités devenues mensongères par le fait même que vous signalez; ne la posez plus comme une vraiment jolie, exquise et aimable femme, puisque, désorganisée par le malheureux en question, elle n'a pas de droits réels à ces titres dont vous ne l'affublez que pour pouvoir l'accuser tout à votre aise. Vous constatez simplement ici que non seulement le coquin est coupable de sa propre ruine, à lui, mais encore de la déchéance de celle qu'il a faussée, et voilà tout.

« Donc, si un homme sérieux vient me dire que l'amour d'une femme vraiment aimable, séduisante et exquise, peut devenir nuisible, avilissant et fatal pour une *vraiment* noble nature, dans quelque situation sociale que ce soit, — ceci est totalement inintelligible pour moi et je parierais au besoin la tête de cet homme sérieux contre un penny que dans son propre entendement ces paroles n'obtiennent que le même accueil.

« Non! non! je dis, moi, qu'au commencement, une femme, pour jolie même et séduisante qu'elle apparaisse, si sa possession produit de ces résultats horribles, flétrissants et funestes, en une nature primitivement riche, élevée et saine, je dis qu'elle ne peut être au physique, voyez-vous bien, comme au moral, d'après preuves à l'appui, qu'un ensemble de laideurs masquées dont l'occulte secret dupe tout le monde, et dont l'aspect eût écœuré sa victime s'il eût été donné à celle-ci d'apercevoir d'un seul coup la totalité de ces laideurs, *avant d'avoir été graduellement familiarisé*.

« Pénétré de cet axiome qui me paraît aussi indiscutable que la loi d'Archimède, je me mis à réfléchir sur l'aventure que je viens de vous raconter, et, dès la première réflexion, je l'avoue, je me sentis tressaillir de surprise.

« Regardez bien, voici le problème : — je l'ai résolu. Je vous déclare d'avance que sa solution, que je vous ferai *voir et toucher*, est effrayante, et

que ce qui me fit tressaillir fut l'immédiat pressentiment de cette solution. Voyons si vous la devinerez.

« Un jeune homme, plein de jugement, de force et de droiture jusque-là, beau, courageux, travailleur, aimant et aimé, père et citoyen, arrivé à l'estime de tous, a été dissous jusqu'à la mort par un alcaloïde féminin, nécessairement d'un genre de puissance tout à fait anormale et extraordinaire, — et voici que tous, ainsi que lui-même, après une expérience de trois années, m'affirment que cet être n'est, au physique et au moral, qu'une jeune fille des plus jolies, des plus spirituelles et des plus aimables, — et que c'est tout!

« Allons donc! Elle doit être *autre chose encore*, que personne ne voit!

« Le mystère de cette absolue impossibilité m'intriguait: ne tenant donc aucune espèce de compte de tout ce que l'on me disait au sujet de miss Evelyn... »

NOTES

Et cet absurde jeu de mots, fondé sur l'image d'une balance *(Libra)*, n'est-il pas la cause unique du mal universel ? C'est le vrai Satan, cette idée-là : elle est éparse dans l'univers, depuis le ciron jusqu'à l'étoile. Et pourtant, de même que le faux n'est qu'une partie du vrai prise pour le vrai tout entier, de même le mal n'est que la résultante de la façon absolue d'entendre l'erreur, qui fait que chaque être qui juge ainsi son semblable se substitue à Dieu. Or, je dis que la liberté n'est que la délivrance de tout jugement absolu et de ses résultantes. La balance, vous le savez, est *d'avance* l'esclave du poids qui doit la faire pencher! Elle est viciée par cette nécessité interne et éternelle. Vous ne choisissez que mu par une tendance, sans quoi vous ne choisiriez pas. Or, que dites-vous au prisonnier qui a fait son temps ? — Ceci : Tu es délivré du mal de ta prison : tu es libre...

*
* *

L'amour vrai, dans son infinie miséricorde, ne reproche que pour réclamer un regret et voulant déjà pardonner !... Un mot rude, mais aimant, l'eût désarmé. Qui peut sonder les trésors de tendresse que la nature a mis dans le cœur d'une honnête femme !... Toute blessure d'amour-propre, elle l'oubliera, car elle se sent aimée plus haut!... Une honnête femme peut tout pardonner. Elle n'a que faire du silence. Mais il ne suffit pas d'être une nature simple, logique et solide, mais supérieure, pour comprendre tout ce que cache de maternel et d'enfant à la fois...

Villiers de l'Isle-Adam.

PETITS APHORISMES
SUR LA VIE

1

Nous n'avons pour vivre que l'argument seul que nous vivons. Cela suffit en pratique, mais c'est misérable en logique.

2

La vie a au moins ceci d'original que des milliards d'hommes ont déjà vécu sans qu'on sache encore pourquoi.

3

Le temps est un fleuve dont la source et l'embouchure ne sont nulle part.

4

La naissance précipite dans la vie des êtres qui n'ont pas demandé d'y entrer, mais qui demandent encore moins d'en sortir.

5

On n'accepte ni on ne refuse la vie; la vie n'est ni un mal, ni un bien : c'est une nécessité heureuse ou malheureuse.

6

On n'aime et ne hait que par comparaison ; or, la vie étant sans terme de comparaison, elle ne peut-être l'objet ni de haine, ni d'amour. A moins que l'on ne prenne pour terme de comparaison les imaginations que l'on s'en fait !

7

La vie est un miroir qui reflète le visage dont on la regarde.

8

La vie est un cul-de-sac. Le tout est savoir si nous venons du fond ou si nous y allons.

9

On n'a pas la vie qu'on se fait, on a celle dont on est fait.

10

La vie est un abîme d'autant plus insondable qu'on cherche à le sonder.

11

Ce gouffre, dans lequel nous nous plaisons et nous nous effrayons à plonger nos regards, a la profondeur de notre pensée. Pour quelques-uns, il est plat comme une plaine.

12

La vie est une association passée avec le hasard. Nous apportons notre nom, notre argent, notre famille, nos relations, nos capacités, nos projets, nos rêves ; le hasard nous apporte sa coopération féconde ou meurtrière.

13

Dans la lutte pour la vie, il y a certes plus l'amour de la lutte que l'amour de la vie. C'est la vie pour la lutte qui est le vrai principe.

14

Nos impressions sont doublement changeantes, soumises à la fois au changement des choses et au changement de notre esprit.

15

Nous ne vivons que par l'espérance du changement. Les choses passent ; nous changeons ; notre désir d'autre chose seul reste.

16

La rive dont nous nous écartons semble plus belle que celles où nous abordons successivement ; mais celle que nous ne voyons pas et où nous nous proposons d'atterrir définitivement est la plus belle de toutes : malheureusement nous ne l'atteignons jamais.

17

Il faut tout attendre de la vie et n'en espérer rien.

18

La vie est une attente perpétuelle de ce qui peut être, un renoncement perpétuel à ce qui n'est pas, une angoisse perpétuelle de ce qui doit être.

19

— Mon petit ami, vous n'êtes qu'un imbécile :

vous n'avez rien, vous espérez tout, et cela suffit à votre joie !

— Mon grand ami, vous n'êtes qu'un pauvre sire : vous avez tout, vous n'espérez rien, et cela suffit à votre joie !

20

L'espérance est la morphine de la vie.

21

La vie est vide pour ceux qui pensent à la vanité de la vie.

22

La vie et la femme sont deux choses qu'il ne faut pas analyser, si l'on veut les aimer.

23

La véritable solution du problème de la vie n'est-elle pas de ne pas se le poser ?

24

Il est préférable de vivre la vie que de vouloir la comprendre. On réussit quelquefois à la vivre, mais jamais à la comprendre.

25

Ne jamais penser qu'au moment présent, lorsqu'on est heureux, et qu'à l'avenir, quand on est malheureux, est un excellent précepte de vie.

26

La vie est un jeu : et, comme le jeu, elle est d'autant plus passionnante que nous l'intéressons.

27

Chacun touche sur la vie les intérêts du capital qu'il y a risqué.

28

Exiger le plus pour avoir le moins n'est pas de mise avec la vie.

29

Pour bien vivre, aie un bon estomac et quelque chose à mettre dedans.

30

On prend goût à la vie par l'habitude ; on s'en dégoûte par l'uniformité.

31

Notre imagination surfait toujours l'avenir et notre souvenir le passé.

32

On invite toutes les fées au baptême de la vie. La seule qu'on n'invite pas et qui se venge, c'est la patience.

33

Le temps procure la paix à l'âme humaine : mais il prend sa commission, l'usure.

34

On est toujours volé avec la vie, soit qu'on en attende trop, soit qu'on en attende quelque chose, soit qu'on n'en attende rien.

35

Nous avons beaucoup de sourires pour la vie, qui nous en rend si peu.

36

La vie est un chemin semé de cailloux, dont quelques-uns sont aurifères, mais n'en déchirent pas moins les pieds.

37

Souffrir est un axiome de la vie, alors que ce ne devrait en être qu'un corollaire.

38

Le malheur de l'homme c'est de connaître qu'il peut être malheureux.

39

On craint la mort pour ce qu'elle cèle et la vie pour ce qu'elle recèle.

40

Chacun voudrait recommencer une autre vie, mais peu de personnes voudraient recommencer la leur.

Louis Dumur.

L'ÉTAT MIXTE

Jean Dolent, ce Joubert, un peu de Belleville.
LOUIS LE CARDONNEL.

I

L'artiste vit dans la légitime férocité d'un égoïsme productif : des gens entrent, il touche des mains, dit : « Et vos travaux? » dit : « Et votre famille? » mais *sans le savoir, sans le vouloir*, il est seul; l'artiste ne s'interrompt jamais. Il n'a pas la sensation — du silence, — du bruit, — du froid, — du chaud, — du jour, — de la nuit. C'est l'état délicieux qui touche au rêvé, l'état mixte, dans la rue, chez lui, chez nous. Il interroge les absents, répond à des voix que seul il entend; les figures rêvées effacent en relief les figures vivantes; les mots n'ont plus le sens ordinaire : « C'est un misérable! » cela veut dire : les valeurs de son tableau ne sont pas justes.

II

BRACQUEMOND : — « Callot ne sait pas dessiner, Holbein ne sait pas dessiner; il n'y a que les contours extérieurs, il n'y a pas les modelés! »

D'un coin sombre surgit la voix d'un statuaire : — « Mercié, Chapu, c'est la suite de Dumont! »

UNE VOIX : — « Plusieurs se soûlent de ce qui nous grise. »

UNE AUTRE VOIX : — « Des légumes beaucoup, peu de fruits, pas de fleurs. »

EUGÈNE CARRIÈRE dit à un jeune peintre qui *devait venir* : — « Dans votre tableau, rien n'est à sa place; mais le manche du couteau sur cette nappe peut permettre d'espérer. »

RODIN *se parle* du buste de M. Henri Rochefort (attristé) : — « Je n'ai pas pu rendre le satiné des pommettes. »

JEAN DOLENT, au plafond s'adresse : — « Est un artiste celui qui subit sans faiblir cette décisive épreuve : je ferme un moment le livre du poète :

Baudelaire, Villiers, Verlaine, et je lis dans l'œuvre du peintre; puis, *des mêmes yeux*, je reprends ma lecture. »

Les voyageurs racontent dans le bruit : Jules Chéret parle aux Tiepolo de Venise; Raffaelli « n'est pas content de Michel-Ange. »

Henner *qui n'a plus le rude accent de sa belle province :* — « La peinture est l'opposition de lumière et d'ombre. »

Eugène Carrière se dit : « Ingres et Manet, cela s'arrange bien. »

Une voix : — « Lisez ma nouvelle au *Journal des Demoiselles :* « Cette jeune fille avait les mains impudiquement nues.. » Je réagis. »

— « Il devrait y avoir un grand peintre, dit Dalou, un grand sculpteur; les autres, des mains. »

Rodin, exalté : — « Barye a trouvé une forme. »

A ce moment personne ne demande à Vollon si le Rembrandt du Pecq est un Rembrandt, et il répond : — « Si c'était un Rembrandt, ça m'aurait fichu un coup ! »

La *Barque* de Delacroix donne à Besnard « une impression de froideur ».

Eugène Carrière : — « La croix dans le ciel de l'*Enterrement à Ornans*... »

Un distingué pastelliste, qui pare les murs des maisons riches, reste seul réfractaire à l'état mixte; il intervient en paroles conciliantes et clémentes. Ses œuvres sans allégresse rappellent ce rendez-vous d'amour où tous les deux arrivent en retard. A ses pastels il ressemble, et, pour ne pas l'estomper, on s'éloigne.

Une voix : — « Dire un mot, faire un geste. C'est tout. »

Dalou *se confie à la bûche qui flambe :* — « Le tableau auquel je pense le plus : *Les Casseurs de pierres*, de Courbet. »

Eugène Carrière, loin du lieu, *sans le vouloir, sans le savoir :* — « Corot... Poussin... »

III

Nous marchons. Le cheval blanc dans la nuit ! — Les cuivres au fond de la boutique, dans l'ombre douce ! — Les cristaux du comptoir, si beaux dans la grande glace ! La lanterne rouge du marchand de tabac ! — La lampe de la petite vendeuse !

IV

On s'arrête. Un sculpteur ornemaniste, cravate blanche, veste de velours ; de grands cheveux, de ces cheveux que l'on peigne moins souvent qu'on ne les frise. Il boit avec une femme qui pose dans les ateliers ; se plaint de quelque chose. Elle ne répond que par des changements d'attitude — sans le savoir, sans le vouloir. Elle donne la pose de la *Sapho* de Pradier, — de la *Junon* de Falguière. — Le coude engagé dans la mince étoffe d'un petit châle, elle pose la *Polymnie*. Cela s'apaise ; ils se rapprochent, se rapprochent plus encore : que c'est joli sur le fond ! Ils partent, et en sortant la femme se regarde l'épaule gauche, pour historier la ligne : ah joli !

V

Une fille de sept ans dort à demi dans les bras du père qui conte... Elle a demandé : « Beaucoup d'accidents ». Dans les beaux moments de l'histoire, on voit l'œil humide entre les paupières rapprochées de l'enfant.

— « Rendre cela ! » dit Carrière.

Un ouvrier, fièrement : — « Mon petit, on lui ferait prendre tout ce que l'on voudrait dans du vin ! »

Ah ! le beau geste glorieux inachevé !...

Lettré de l'Ecole du soir, je songe à exprimer loin des sévères Belles Lettres.

Nous sortons, passant dans de petites rues dont nous ne savons plus le nom, de bonne humeur, en gens pas bêtes et se portant bien, non pareils à ces hommes attristés qui dans leur œuvre semblent

utiliser l'ennui d'une digestion lente. Deux filles passent, nous croisent, et, au moment de nous dépasser, la plus loin de nous regarde par dessus l'épaule de la fille qui nous sépare, de belles filles armées jusqu'aux dents, jusqu'aux yeux, pour l'amour; des filles aux générosités éparpillées. Passe Une, qui n'était qu'assez jolie, mais elle l'était extrêmement. Ah! la légère odeur de renfermé du corsage des filles pudiques! Pâle et rose. Rose, d'un rose — rose...

VI

Je connais cet adorable état. Un soir, rentrant bien trop tard, je me rappelle avoir vu chez un petit marchand deux cartons à dessin, de ces cartons d'amateur dont le plaisant aspect m'est connu. Je me parle à très haute voix, sans le savoir, sans le vouloir : — « J'ai eu tort de ne pas entrer chez ce marchand, qui sait!... »

J'entends la voix faible du marchand (oui, je l'entends!) — « C'est après un décès... un vieux monsieur du Grand-Montrouge. Voilà le carton des Espagnols. »

Je regarde: — « Le Greco, Velasquez, Goya, mes peintres! » — « Voilà le carton des Italiens. » — « Botticelli, Vinci! Ah! une variante de la *Joconde !* » Une tache de rouille au menton (je la vois!)

Le marchand me dit : — « Il y a de bonnes choses. »

Je frissonne.

Le lendemain, je raconte à un ami, qui sourit — pâle.

VII

— Partons-nous pour Londres?

— Partons!

Dans cet état, on est sans résistance contre le désir.

Le lendemain : les Phidias de *Britisch Museum*, le XV^e^ siècle à *National Gallery;* et le soir, les jambes molles, les bras lourds, Carrière et Dolent, l'un tout près de l'autre extasiés, suivent du Pont de Londres, dans la Tamise, les dernières pâleurs du jour mourant...

JEAN DOLENT.

DOULEUR

Douleur, quel sombre instinct dans tes bras nous ramène?
Et pourquoi vibrons-nous cette âpre volupté
En entendant du fond des violons monter
Le vieil écho poignant de la misère humaine?

Pourquoi nos soirs d'amour n'ont-ils toute douceur
Que si l'âme trop pleine en lourds sanglots s'y brise?
La tristesse nous hante avec sa robe grise
Et vit à nos côtés comme une grande sœur.

Les plus hauts d'entre nous, vaguant par les ténèbres,
Artisans raffinés de leur propre tourment,
Ont taillé leur souffrance ainsi qu'un diamant
Pour lui faire jeter des éclats plus funèbres.

Et le Cœur dit : « Je suis l'ivrogne furibond.
Certes, la joie est bonne et luit couleur de gloire;
Mais, quand c'est la Douleur même qui verse à boire,
Le verre qu'elle tend nous semble si profond.

J'ai soif... A moi le vin des artères brûlantes,
L'amour terrible et doux, l'espoir vermeil des forts.
L'ennui brûle... J'ai soif... Ah! versez à pleins bords
Le sang jailli des grandes âmes ruisselantes!

L'orgueil coiffe nos fronts d'un casque triomphant;
Mais je sens des fraîcheurs de torrents et d'eaux vives
Et d'immenses forêts profondes et plaintives
Quand la Pitié me touche avec sa main d'enfant.

Les dieux puissants vivaient l'éternelle journée
Assis dans la lumière avec des fronts d'airain...
La Croix du Pâle a fait son geste souverain
Et la terre à genoux vers elle s'est tournée.

Je veux la passion et l'amour et la foi.
Comme un guerrier farouche, avide de blessures,
Je veux voir, même au prix de défaites trop sûres,
S'éparpiller mon beau sang rouge autour de moi.

Sous la main qui détient l'Or des miséricordes,
Vivre, sentir en moi les houles de la mer :
Tendre — toute en frissons ! — la lyre de la chair...
Et que la lyre en feu fasse éclater ses cordes !

Car je suis, dans l'ivresse ardente du souffrir,
Frère des hauts flambeaux, dont le vent tord la flamme,
Et qui, saignant à flots les pourpres de leur âme,
Jettent leurs plus beaux feux à l'heure de mourir. »

LES COLOMBES

La vaste mer livide étreint l'horizon nu,
L'horizon désastreux où la vieille arche flotte...
Au pied du mât penchant l'Espérance grelotte,
Croisant ses bras transis sur son cœur ingénu.

Depuis mille et mille ans pareils, le soir venu,
L'âme assise à la barre, immobile pilote,
Regarde éperdument dans l'ombre qui sanglote
Ses colombes s'enfuir vers le port inconnu.

Elles s'en vont là-bas, éparpillant leurs plumes
A travers le vent fou qui les cingle d'écumes,
Ivres du vol sublime enfermé dans leurs flancs.

Et, chaque lendemain, au jour blême et cynique,
L'arche voit surnager leurs doux cadavres blancs,
Les deux ailes en croix sur la mer ironique.

ALBERT SAMAIN.

IN EXCELSIS

A Leconte de Lisle.

L'homme est un animal perfectible.

(LA SAGESSE)

Un plateau désert sur la plus haute cime d'une montagne. Des rocs que nulle mousse ne vient adoucir gisent sur le sol, veuf de tout arbre et de toute broussaille même. Une intense et vibrante lumière anime seule le silence des pierres austères, et les rayons du soleil dardent droits, terribles, car ils ne sont plus arrêtés par les vantaux des brouillards. Les flancs du mont sont étreints de nuages pâles et floconneux qui déferlent et semblent assaillir les altitudes. Sur le plateau et devant une grotte, un homme est assis.

PRIMUS POETA

Il y a dix mille ans que s'est tue la dernière voix annonciatrice du Verbe, et depuis des siècles sans nombre, déjà ma lyre s'était brisée à l'ordre des dieux. Encore, sur la terre défleurie, résonnaient les vibrations de l'ultime chant, alanguies et mourantes, semblables au souffle des brises qui s'éteint parmi les roseaux des lacs clairs. Désormais mes oreilles ne percevront plus les échos qui venaient d'en bas. Le chœur des magiques syllabes s'est envolé ; vers les cieux profonds il est allé rejoindre les antiques et sororales harmonies. En moi, il a retenti, sonore comme un appel, douloureux comme une fuite. Les reines voilées d'infini ont cessé d'exister de la vie misérable, elles ont conquis l'éternelle vie des ineffables paroles et des rayonnantes idées.

(Il se tait, et, muet, il songe, les regards perdus, tandis que le soleil décline, semant de fleurs fauves les pentes du mont.)

Oh ! la prime aurore, où les maîtres des destins dénudèrent pour moi les essences prodigieuses. Dans le blanc matin, elles apparurent, et se calmèrent la rumeur des bois et la fastueuse plainte des mers. L'air palpitait d'ivresses ignorées, des parfums nouveaux se révélaient à mes sens ; des corolles naissaient et se fondaient dans l'éther ; la lourde muraille de ténèbres qui cloîtrait le Monde s'effondrait sous le doigt des Voyantes, et, le premier parmi les hommes, je communiai avec l'Univers.

(De lointaines harmonies émeuvent l'espace, le visage de l'homme irradie, un vol d'abeilles rousses entoure sa tête d'un nimbe vivant. Le chœur des voix s'approche, il retentit au-dessus du mont. L'homme écoute, extasié.)

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Les vierges que tu possédas, les vierges toujours immaculées, te saluent, amant premier, époux très cher.

PRIMUS POETA

Pures formes, éternelles amantes qui m'êtes apparues jadis dans l'aube initiale, vous qui avez tendu vos lèvres à mes baisers, vous qui avez donné vos flancs à mes étreintes, je vous salue, épouses, moi, l'époux de votre dilection.

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Elu, quel chagrin te poind, toi le seul de ta race qui vécus une minute de la vraie vie ? Tu nous connus et tu chantas ; sous le plectre, la lyre surgie créa le monde une seconde fois. Aède immortel en qui s'incarna le Verbe, unique roi des rhythmes surhumains, les poètes mortels n'ont répété que les syllabes dites par toi au jour inouï des révélations. Nul mot n'existe que tu n'aies dit, nulle vision ne s'évoque que tu n'aies voulue. Que te faut-il ? La gloire ne te suffit-elle pas d'être le père véritable des initiés qui semèrent tes paroles au vent des crépuscules, à la brume des matins ?

PRIMUS POETA

Pourquoi les Glorieux à qui rien ne peut résister, ont-ils voulu que je connusse la terrestre fin des sages que mon esprit enfanta ?

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Les enfants que tu engendras ont tissé la trame qui te retient. Seule, leur mort peut te libérer de vivre.

PRIMUS POETA

Hélas ! Hélas ! Voyantes ! Voilà qu'aujourd'hui va mourir le dernier homme qui savait mes noms multiples, le dernier qui redisait les poèmes hautains de mes fils. Avec lui, ils périront, avec lui, je périrai, et maintenant la douleur m'étreint de perdre une vile gloire. « Jusqu'au jour où nulle bouche ne répétera tes chansons et tes strophes, a dit le Maître auguste, jusqu'à ce jour, tu persisteras. » J'ai gémi de l'arrêt immuable, mais je n'ai jamais cru à la disparition des fervents, à la mort des prêtres. Dans ma solitude j'ai acquis les plus merveilleuses sciences. Me serviront-

elles seulement à pleurer l'hiérodoule qui aura brisé le dernier encensoir ?

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

C'est l'irrémédiable infirmité attachée à la chair. Tu n'as pu abdiquer ta transitoire forme ; ainsi, tu es semblable aux êtres qui grouillent au-dessous de toi, tels des pourceaux misérables, et tu sais leurs terreurs et tu sais leurs maux. Jusqu'à l'heure des délivrances, la lutte subsistera.

PRIMUS POETA

L'effort est inutile. A créer l'harmonie, la force èst impuissante. (Il songe.) Les dieux qui s'incarnent ne déchoient-ils pas ? L'impalpable brouillard même qui les enveloppe quand vers nous ils descendent ne suffit-il pas à les abaisser ? Et moi, tout entier pétri de fange, je veux conserver sans macule le spirituel effluve que j'ai mission de garder. Hélas ! je pleure ma royauté humaine, et la joie d'un empire définitif ne me console pas. Je vais vivre dans tous et pour tous : je voudrais vivre seul !

O vous ! puissants que j'invoque ! une dernière fois, laissez-moi chanter ! Épouses éternelles, dévêtez encore pour moi votre linceul de nues. Comme au jour primitif, permettez à ma bouche de baiser votre front. Laissez ma voix descendre vers les plaines ; que celui qui, solitaire, agonise, entende vibrer les cordes chères, que les sons bien-aimés l'endorment du bon sommeil.

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Nous voici, doux époux de notre dilection, à tes baisers nous venons tendre nos lèvres. Entends autour de toi frémir nos ailes de lumière. Doux époux, nous voici !

(Dans l'air que parcourent des ondes harmonieuses et claires, les formes apparaissent, ceintes de gloires, vetues de rayons. L'homme les contemple, éperdu, les mains tremblantes tendues vers elles, puis, d'un grand geste qu'accompagne le regard consentant des formes, il saisit la lyre d'or. Ses doigts religieux éveillent les sonorités latentes du long sommeil où les avaient confinées les destins ; elles emplissent l'espace du prélude divin de leur résurrection. Le vol des abeilles joue autour de la courbe glorieuse et semble accompagner les mélodies mouvantes. L'homme chante, tandis que les apparitions suscitées penchent vers lui leur front et épanchent sur ses épaules la gaze arachnéenne de leur cheveux blonds.)

PRIMUS POETA

Lac aux eaux molles, dont les flots lents s'écrasent

sur la grève squameuse, semblables à des entrailles gluantes arrachées au ventre de monstres ignorés, lac dont s'endort la prunelle éteinte et que nul amical reflet ne vient agiter, lac triste qu'enserrent des plaines au dos rugueux, d'infertiles terres au sol inflexible, bouclier roux opposé aux germes souterrains. Morne lac !

Au milieu de tes ondes hostiles, j'avais dressé le château de mes espoirs et de mes rêves, le château où, sur la tour haute, brûlait la torche des orgueils. Donjon merveilleux étageant ses terrasses de porphyre, recélant des parterres diaprés, des vergers défendus par les abeilles gardiennes et des bassins, geôliers des eaux vivantes qui s'agitaient sous leur blanche tunique de lotus, brisant leurs écumes au jaspe des carcères. Donjon superbe, tu avais clos comme des paupières les fenêtres ouvertes sur le lac morose par des architectes insoucieux ; tu réservais l'accueil de tes yeux sertis de marbre aux jardins intérieurs, embaumés de troënes, éclatants de roses d'or. Tes pierres attentives, Donjon, écoutaient les voix errantes et prisonnières, tes échos redisaient les chansons proférées et tu les faisais encore vivre par les portiques et les colonnades, dans les salles vides et dans les galeries, au milieu des feuillages amis, au fond des grottes bienveillantes que revêtait le velours des mousses.

O flûtes qui préludiez aux margelles des puits, pipeaux rustiques résonnant près des viviers qu'émeut le bond des carpes, luths, rebecs et vous, violes d'amour égarées parmi les charmes, les chères murailles perpétuaient vos mélodies. En les chapelles qu'abluait la pourpre des vitraux, s'entendait la plainte des psaltérions mystiques, des tendres nebels et des kinnors énamourés. Mais dans la plus vaste et la plus cachée de tes chambres, Manoir de mes doux songes, dans la chambre parfumée par les baumes sacrés de l'onyx marin, sur l'autel de sardoine oint de myrrhe franche se dressait la royale Lyre, dominatrice et souveraine du hautain château de mes espoirs.

Hélas ! palais perpétuel des rhythmes, asile des hautbois et des harpes en exil, reliquaire sacré des cantilènes puériles et des strophes glorieuses, l'indifférence des eaux gélatineuses s'émut un jour du mépris que tu affirmais. Le lac sortit de son silence et les bras visqueux de ses flots étreignirent tumultueusement tes assises périssables, fier Donjon. L'armée

des plantes vénéneuses descella les blocs dont se targuaient tes remparts, le suc des purulentes jusquiames effrita les ciments, les doigts roses des digitales éraillèrent le marbre que corroda l'ombelle sombre des ciguës, la horde des fungus et des moisissures mordit les poutres, tandis que le vent complice agitait les violâtres baies des hannebanes puissantes, foule assaillante de minuscules béliers battant les murs.

Tu vacilles, château des visions sonores, l'arc de tes voûtes fléchit, tes tourelles s'affaissent, tes jardins se meurent, tes étangs limpides s'obcurcissent, et bientôt les eaux gluantes et victorieuses étendront sur ce qui fut toi le terne linceul de leurs ondes mornes, leurs ondes d'oubli.

(L'homme regarde au-dessous de lui. L'épaisse couche de nuages se replie en volutes neigeuses, et une ville s'aperçoit, profilant ses obélisques, arrondissant ses coupoles et convergeant ses rues uniformes vers une large place où bruit une foule tumultueuse. Sur la place une estrade, et sur l'estrade un trône. Le chef du peuple est assis, entouré des vieillards ; les hérauts sont aux quatre coins, tenant des trompettes de cuivre. Vis-à-vis l'estrade, de l'autre côté de la place, une maison basse, dont le style imprévu contraste avec les demeures environnantes. Le vestibule de la maison ouvre sur une salle unique, très vaste. Elle est emplie de tableaux, de statues, d'orfèvreries précieuses, de meubles rares, d'instruments de musique aux formes surannées. Au milieu, un lit bas couvert d'étoffes dont le tissu enlace des gemmes. Un éphèbe vêtu d'un samit écarlate est étendu sur la couche, un souffle court agite de soubresauts sa poitrine ; il agonise, mais son visage d'un translucide albâtre rayonne de joie. Il écoute, les yeux perdus, et les lueurs lustrales du couchant baignent les tentures et les draperies. D'en haut, l'homme voit tout.)

PRIMUS POETA

Hiérodoule dolent, c'était ton âme le château de mes espoirs, ta voix était l'écho de ses voûtes, ton cœur le frais parterre de ses fleurs. Ta bouche, ô toi qui meurs, chantait le los des vers éternels et ton agonie est leur terrestre agonie, hiérodoule dolent, ô toi qui tuent le venin des insultes, et le poison des haines, hiérodoule dolent, toi qui meurs !

ULTIMUS HIEROPHANTA

Mères souveraines dont je fus l'ultime servant, vous avez entendu ma voix révérente, et l'aîné de vos fils, le Roi Médiateur, salue la tombe qui vient pour moi, apportant la lumière. Mystérieuse, la Mort révélatrice s'avance, la Mort, bénévole auxiliaire du Salut. L'exil est clos, la vie s'approche : le cheval pâle

qu'elle chevauche vient de hennir à mon seuil. Le sceau des jours moroses, elle l'a brisé aux sabots de sa monture, et le nocturne manteau gemmé d'étoiles se déchire, sous le souffle prochain du jour illimité.

(Sur la place, la foule bruit et menace, des clameurs s'entendent qui arrivent au moribond.)

TURBA

Tant que vivra l'Ennemi le bonheur fuira nos demeures, le calme bonheur que nos pères ont prédit, le bonheur qu'avaient dissimulé ceux qu'on appella d'abord les poëtes, ceux que depuis longtemps on nomme les hiérophantes. Nous vivons dans les angoisses et les transes, et nous fermons nos portes, car nous craignons pour nos fils l'écho de la dernière voix mensongère. Quand, sans contrainte, vivrons-nous la la libre vie, la vie aux joies paisibles, devant des tables servies, près des lits d'amour et de repos ? Pourquoi, chefs puissants et tutélaires, ne pas nous accorder le supplice de celui qui voulut rêver loin de nous ?

(Les vieillards qu'un frisson de terreur a secoués se lèvent en tumulte.)

SENATORES

Rêver ! qui proféra ce mot et ce blasphème ? Nul ne rêve, foule stupide, le Rêve est mort !

(Sénilement ils balbutient et ânonnent : « le Rêve est mort ! »)

DUX POPULI

Enfants, laissez faire ces naturelles puissances que nos sages ont su dompter, elles seules sont libératrices, et désormais elles œuvrent pour vous. Je sais qu'il est parmi toi, Peuple, des cœurs intrépides et que nulle action n'épouvante, mais laissez la Mort préserver les âmes faibles et craintives, des possibles remords.

ULTIMUS HIEROPHANTA

L'œuvre est faite, ô vous qui m'entourez, calmez vos impatiences : bientôt vous serez seuls. Seuls, car l'harmonie des grands bois que le souffle des soirs agite, le murmure des mers que suscite l'étoile matinale n'existeront plus, nulle oreille n'étant pour les entendre. Le son va périr, nulle bouche ne proférant plus les rhythmes, la lumière s'éteindra, nul œil ne la capturant plus. Voix éparses, rayons flottants qui entourez ma couche, avec moi vous allez fuir et l'écho

des dernières paroles s'abolira, le reflet des clartés finissantes se dissoudra. Dioscures fatals, Nuit profonde et toi, obscur Silence, puissance unique et double, vous venez vers eux ; vos pas ont effleuré le sol qui n'a pas frémi. Oh ! le pas de la Nuit et celui du Silence que seul, ici, j'ai entendus !

PRIMUS POETA

N'écoute pas l'hostile tumulte qui déferle autour de toi, alors que les liens passagers se déchirent, quand mon appel sauveur vient à toi. Tu es la victime qui me préserve des tentations, l'holocauste qui m'affranchit des regrets. Tu fus par moi, par toi je vais être, et par nous tu seras : ainsi s'accomplira le triple mystère que scellèrent les Dieux au matin des temps.

(Sur la place, les clameurs de la foule se sont tues; le chef du peuple, toujours debout sur l'estrade, regarde fixement la maison d'agonie. Tout à coup un soldat fend la cohue, gravit les degrés et murmure quelques paroles à l'oreille du Dux dont la tête laurée s'incline. Sur un geste, les hérauts embouchent les trompettes dont le cuivre résonne ; ils se taisent et le chef s'avance.)

DUX POPULI

L'heure est venue, vieillards, l'heure dont l'attente fut longue pour vous ; l'heure dont tu étais impatient, peuple.

TURBA

L'heure est venue. Gloire à l'heure de joie !

(Dans les empyrées, une troupe d'anges ascence vers les cieux. L'hiérophante les voit.)

CHORUS ANGELORUM

L'heure est venue ! Alleluiah !

DUX POPULI

L'ère nouvelle s'ouvre et, loin de vous, l'illusoire rêve s'envole à jamais.

SENATORES (ils bégayent).

Le Rêve est mort, le Rêve est mort.

DUX POPULI

Le Rêve va mourir. Heureux nos fils, heureux, ils connaîtront les bonnes allégresses, celles que nul penser fastidieux ne trouble de moroses et décevantes visions. Le dernier disciple des mensongers évocateurs de songes et d'images agonise dans la solitude, et sa mort nous donne enfin la vraie vie. Quand ce jour sera révolu, les aèdes auront cessé d'être et, si la lointaine patrie qu'ils se plaisaient à exalter était si douce à

leurs prûnelles, ils doivent être joyeux. Et nous aussi, nous sommes joyeux ! nos légendes content que lorsqu'un de ces hommes divins — ainsi s'appelaient-ils, ainsi les saluaient leurs crédules victimes — disparaissait, les cloches sonnaient des accords funèbres, mêlant des pleurs d'airain aux sanglots des endeuillés.

SENATORES

Les cloches sont brisées, ils se sont enfuis, les sons d'épouvante. Nous les avons entendues, hélas ! vont-elles renaître, les cloches dont on avait arraché la langue !

DUX POPULI

Non ! Vénérables, les cloches mutilées se sont tues à jamais.

(A toute volée, par les cieux, les cloches tintent, la foule ne les entend pas.)

CHORUS CAMPANARUM

Hosannah ! Hosannah aux reines d'éternité ! l'Absolu frémit ! Vers lui retourne l'émanation suprême ! Ame sainte, écoute la plainte dernière du corps que tu désertes. Gloire et joie, Infini, viens à l'Infini !

ULTIMUS HIEROPHANTA

Hosannah ! Vierges de pur métal que Faust impénitent redoutait dans sa solitude, douces martyres à la bouche violée par les hommes, vous qui avez reçu Faust reconquis, à l'orée des pourpris sidéraux ! Hosannah ! messagères évocatrices des paternelles dilections !

(A toute volée les cloches tintent encore, puis leurs harmonies sonores se dissolvent en volutes et s'éteignent.)

DUX POPULI

Nos hérauts, pour la dernière fois, feront retentir le cuivre des clairons ; pour la dernière fois, car il est bon que même ces voix cessent d'être ouïes.

(Les hérauts embouchent la trompette et clament.)

TURBA

Triomphe et gloire de nos vœux accomplis.

DUX POPULI

Nous les avons vaincus les geôliers des spasmes francs, les détenteurs des impavides ivresses, et maintenant nous n'entendrons plus leurs chansons spoliatrices du réel. Disparus, ceux qui connaissaient les

philtres de désespoir, ceux qui créèrent les intangibles fantômes et les dieux d'effroi, cruels pour la chair. Disparus, ceux qui polluèrent l'Amour, et de l'étreinte, délice unique, seule réalité, firent la souffrance de l'impossible et menteur désir. (Il se tourne vers les vieillards). Vous avez connu les terreurs du rêve, nous en avons su l'indifférence, nos enfants en auront l'oubli.

PRIMUS POETA (Il voit et entend tout)

Amantes éternelles, pures formes qui m'êtes jadis apparues dans l'aube initiale, libérez-moi et libérez-le, lui qui souffre et agonise !

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Les enfants que tu conçus, les aèdes et les pieux à qui tu départis ton âme, sont l'obstacle à tes vœux. La mort seule peut délier la trame.

CHORUS CAMPANARUM

La Mort accourt, ses ailes claires emplissent l'espace, elle porte le dictame, le dictame de vie.

ULTIMUS HIEROPHANTA

Sœur pastorale, j'aperçois ta lumière. Les voix m'appellent vers le réel !

CHORUS ANGELORUM

La Mort libère ! Voici la Mort, fille de Dieu !

(Sur la place un second messager accourt, gravit les marches de l'estrade et parle au Dux, dont le visage rayonne.)

DUX POPULI

L'œuvre s'accomplit, la race maudite s'enfonce dans la ténèbre, la race nouvelle et tant attendue naît au jour : la race des hommes délivrés du songe. Peuple, salue les libérateurs.

TURBA

La vie libère, la vie que l'on sait vivre, la vie que la Mort ne vaincra pas.

(Un cortège s'avance, il suit une femme qui présente à la foule deux enfants. Les cris d'enthousiasme éclatent, ils se répercutent jusqu'au plus lointain des horizons, et ils s'aggravent en tempête quand le Dux saisissant les enfants et les tendant vers les cieux, le peuple tout entier les voit : ce sont deux singes. Les vieillards se lèvent en tumulte et se précipitent.)

SENATORES

Voici le Salut ! Heureux nos yeux éteints et qu peuvent désormais se clore ! Voici le Salut !

DUX POPULI ET TURBA

Voici le Salut ! Alleluiah !

(Les murs de la maison où agonise l'hiérophante se disjoignent, il voit l'apothéose et se dresse hagard.)

ULTIMUS HIEROPHANTA

La Nuit, la Nuit souveraine a conquis leurs âmes !

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Ils meurent à jamais et ils croient renaître ! les voiles autour d'eux s'épaississent et ils croient voir la lumière ! ils sombrent au néant et ils croient toucher au bonheur ! Ils abandonnent la voie royale, ils chassent loin d'eux les essences guérisseuses et douces, ils naissent pour la douleur et pour la peur farouche. Le geste tendu de nos mains se retire d'eux. Et vous, les bien-aimés ! venez vers les gloires infaillibles !

PRIMUS POETA

Viens, mon fils !

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM, CHORUS ANGELORUM, CHORUS CAMPANARUM

Vous renoncez les formes transitoires et basses, vous êtes affranchis de la terre abjecte. L'heure des délivrances a sonné. La vie bienheureuse est proche. Alleluiah ! l'Heure est venue ! Alleluiah !

(Le Poète-Roi descend, suivi des chœurs divins, précédé des rousses abeilles messagères; l'hiérophante tend les mains vers la cohorte, et la Mort parait, virginale et belle, ceinte de myrtes.

ULTIMUS HIEROPHANTA

Voici le Jour ! (Il meurt.)

(A ce moment, un héraut sur la place jette une torche sur la maison de l'hiérophante, et la flamme dévastatrice consume les œuvres préservées par la piété du dernier servant.)

CHORUS IDEARUM SERVARUM

Vers notre Père, nous remontons ; vers l'Absolu, vers la Lumière, vers l'Incréé, nous incréées. Captives aux maisons de détresse, nous échappons des mains ennemies.

PRIMUS POETA

Venez à moi, mes filles souveraines !

ULTIMUS HIEROPHANTA

Venez à moi, ô mères de douceur !

CHORUS IDEARUM ÆTERNARUM

Nos sœurs perdues, venez à nous !

PRIMUS POETA, ULTIMUS HIEROPHANTA ET CHOREGORUM PERSONÆ

Allons vers *Lui !*

BERNARD LAZARE.

L'AME SAISISSABLE

A Henri de Régnier.

Sous les tuiles sanguinolentes du Marché — pyramidale carapace que supportent quatre piliers chamarrés d'oignons, d'ails et de foulards criards — un Saltimbanque érigea ses Tréteaux.

Au fond, à gauche, à droite du haut sol de planches que fouleront les bizarres bariolés comme des oiseaux précieux ou des batraciens magiques, une toile enfantinement peinte s'éploie, sur laquelle : une Princesse Naine épousant un Roi Géant ; un Explorateur en houppelande bleu barbeau, et sous le bras un jaune parapluie, englouti par un crocodile couleur d'herbe tendre ; un Peau-Rouge qui se débat dans la colique abominable d'un reptile aux écailles d'huîtres ; et autres parodies d'épouvantes.

Devant l'estrade, deux musiciens déments. L'un tape à coups redoublés sur un âne métamorphosé en tambour, l'autre, m'évoquant une dérisoire caricature de Saint Jean Chrysostôme, avance et ramène de grandes lèvres de cuivre ; une sonore grêle de rayons de soleil méridional dégringole du métallique pavillon, et ce trombone qui brait complémente le tambour.

Maintenant, sur les pierres réelles, un troupeau de Simples en blouse, figés dans l'extase, sans haleine, avec le cœur qui caprique à s'esquiver par l'ombreux losange de la bouche, contemple les bateleurs afficher leur fantastique besogne aux cabrioles éblouissantes...

Je me pris à penser que, ces manifestations extraordinaires, les Simples les devaient chérir

comme étant sans doute l'estampe finie de l'infini, la géométrie visible de l'invisible, la pantomime perceptible du mystère, l'apprivoisement des hiéroglyphes, la démonstration présumable ou suggestive des théorêmes rebelles à leurs malingres cervelles, autrement dit le spectacle à prix facile des difficultés à acquérir, l'impossible entrevu, l'absolu dévisagé, l'au-delà concret; j'en vins à inférer que la foule se délectait devant la fatigue évidemment douloureuse des jongleurs et des gymnasiarques devenue le repos final et la joie de son être n'ayant, pour sa propre et victorieuse satisfaction, qu'à regarder superficiellement.

Puis :

— « Ces Simples, clos en le vallon du contingent parmi la même heure de leur banale vie, ronronnai-je, ces habitants du présent transitoire ne peuvent décemment goûter les fruits de ma Raison point assez de leur âge puisqu'elle participe de toujours, vassale à la fois de l'avenir et du passé : vigile et lendemain féconds du moment aride. Les yeux et les oreilles uniques de leur corps frôlent béants, sans la voir ni l'entendre, mon énigme seulement accessible aux capables sens d'un esprit subtil, dévotieux et servi par cette fiancée du génie, la Compréhension. Que si même je tentais de l'inviter à me connaître, certes la multitude éviterait ma lèpre divine. Il appert donc que la Charité, légitime clarté du poète, si douce au passant qui devine la désintéressée vertu de l'aumône, épouvante le profane lâchement fier, l'œil de la peur voyant rugir un sac de charbons où sourit un sac de diamants. L'annonciateur de bonne nouvelle inspire la défiance aux prisonniers des dogmes coutumiers, et ce sage paraît malin, hideux, illogique : un fantôme ! »

Sur l'estrade goguenardait un paillasse.

Le clavecin de sa frimousse exprimait la gamme des grimaces; l'histrionne bouche s'étoilait en cul de poule ou bien se cornait jusqu'aux oreilles,

de telles manières que les Simples, maquillés par le graduel arc-en-ciel du rire, virevoltaient dans l'ouragan des singeries.

A part moi, je continuai :

— « L'incompris, somme toute, est l'ennemi. Raisons raisonnables un peu, vraiment, car nous sommes, eux l'immédiate patrie, moi l'exil. A chaque abord je leur figure l'homme qui revient d'une terre surnaturelle, masqué d'un idiome surhumain ; aussi ma bonne nouvelle se stérilise-t-elle sur leurs sables inhospitaliers : je suis la Voix, mais ils sont le Désert. »

Agitant à travers le vide, une danseuse de cordes à la mise de libellule faisait maintenant aboyer d'émerveillement les mains calleuses, — quand une lumière subite me traversa, glaive inspirateur !

J'avais trouvé le terrain de traduction sur lequel on pourrait s'entendre.

M'allant réfugier sous les Tréteaux, dans une obscurité propice aux enchantements, j'enjoignis, avec l'impérieuse volonté d'un dieu, j'enjoignis à mon Ame d'apparaître, de vivre !

Soudain, jaillit de ma tour d'argile une Vierge fabuleuse ! Ma Sagesse lui tenait lieu de Beauté, mes passions vivifiaient de Vérité sa forme ; et si parfaite était la statue vivante que je la crus chaussée d'écume amère.

Vite je l'entraînai derrière la toile enfantinement peinte. Un costume émanant, aurore de tulle, d'une malle entrouverte, j'en revêtis mon Ame, puis je jetai la psyché, comme une poignée de fortune, sur les planches libres.

A son apparition, l'exclamation de la foule fut telle que j'entendis un silence grandiose.

Alors mon Ame, par un *jeu* d'une séraphique prestesse, par des *tours* en quelque sorte résolus avec des membres de brise, se traduit, se définit aux yeux des Simples pantelant devant l'adamantine saltation comme s'ils avaient été vivement penchés sur un puits de trésors.

C'est (de par l'héréditaire et commun trucheman, le Geste, à la portée des intelligences brèves) un kaléidoscope où, dans une interprétation fidèle, l'essence se formule, la transcendance s'accessibilise, l'abîme se praticabilise, les idées se figurativent. Chaque arabesque massive est l'équivalence exotérique de l'ésotérisme translaté ; chaque signe, ainsi que tracé par la blanche craie sur l'ardoise noire, est le relief adéquat et spontané d'une abstraction ; et cela fait songer à l'Idée Première que divulguera l'alphabet, tôt ou tard déchiffré, des étoiles intermédiaires. En un clin, mille aigles de vent métaphysique sont retenus, englués par le gel du formel dessin aux lignes miraculeuses

Ainsi mon Ame difficile, à travers cette trame de phénomènes faciles, se vulgarise, sous l'artifice d'une transposition familière aux Simples dont tout l'être ensorcelé se tient, attentif, au seuil des cils ; et, moyennant ce commentaire à l'usage de leur compréhension relative, voilà qu'ils déclarent axiome charitable et nécessaire mon Rêve auparavant négligeable et banni.

Tel est le succès que, cette Ame méprisée de toute la brutalité de leur ignorance, les Simples à présent la désirent et pieusement la glorifient comme une Favorite Impériale qui serait aussi la Sainte Vierge ; de chaque spectateur essorent d'admiratives fleurs à tiges longues allant caresser et bénir la prestigieuse. Leurs mains ont des louanges de cymbales tandis que, sur l'estrade, la psyché souple effeuille son algèbre révélatrice....

Congestionnés et titubants, les Simples clamèrent enfin :

— « Assez, de grâce, Fille rare!... Nous sommes ivres, et tant ardente est notre joie qu'elle va nous consumer si ne cessent tes merveilles !...»

Exorable, mon Ame salua la multitude en délire et, munie d'une assiette de faïence, elle descendit faire la quête ordinaire avec l'idée matérielle d'évaluer son apothéose.

Or, afin de défrayer suffisamment l'Icône, afin aussi de ne rien plus voir désormais, les Simples désenchâssèrent leurs yeux et bellement les mirent dans l'assiette tendue.

Puis, à la merci des bâtons, les Simples s'éparpillèrent, — ma Vision dans leur mémoire.

Saint-Henry 91.

SAINT-POL-ROUX.

CONTES D'AU-DELA

LISBETH

— « Lorsqu'elle s'avança, la blonde fille décolletée près de la rampe, ce fut, de partout, un tumulte laudatif, une longue salve d'applaudissements, crépitant comme une pluie d'orage cinglant les toits; les cannes frappaient les tables de fer, où tressautaient les soucoupes et les bocks : elle salua. Or, à travers la brume flottant dans l'épaisse atmosphère, dès que je vis ses yeux, ses inoubliables yeux, de suite je la reconnus, et un irréprimable frisson d'angoisse vibra le long de mes nerfs.

Tandis qu'elle chantait, très écoutée, je la dévisageai plus longuement, et ma conviction s affirma de cet examen. Pas très jolie, la figure même un peu osseuse, fort pâle, le masque de céruse en accusant encore plus la lividité habituelle; mais, d'une étrange grandeur, ses yeux, à l iris bleu foncé, presque noir, luisant d'un insoutenable regard, au milieu de la sclérotique vaguement teintée d'azur, semblaient, trouant la face quelconque, peut-être banale, deux abîmes d'infini, deux gouffres béants sur un alliciant inconnu, vers lequel on se sentait, malgré soi, entrainé. D'ordinaire, les cils les estompaient d'une ombre dorée, en voilant l'éclat, et lorsqu'elle relevait les paupières, ils apparaissaient avec cette expression inquiétante de fatalité, qui surprenait d'abord, empreints ensuite de tant de charmes, d'une si langoureuse tendresse, qu'on oubliait l'impression défavorable pour se livrer tout entier à l'enchantement de leur caresse, pour s'anéantir dans une contemplation pleine d'extases.

Certes, c était bien elle, et cette secousse qui me frappait au cœur ne pouvait me laisser aucun doute à cet égard.

Bouleversé par l'afflux soudain des souvenirs, je sortis : l'orchestre tonnait de tous ses cuivres, et les trilles suraigus des flûtes moqueuses, dominant, riaient sardoniquement, m'exaspérant d'une lancinante sensation.

Dehors — je me souviens — pas un souffle ne faisait s'agiter les maigres platanes de l'avenue. Au ciel, ainsi que des diamants épars en un écrin de velours sombre, scintillaient les étoiles, et la nuit épandait sur la ville endormie sa sérénité bienfaisante, son calme, que ne troublaient que rarement quelques passants ou le roulement d'une voiture attardée. Un carillon sonna une heure que je n'entendis pas : devant moi se dressait la résurrection du passé, du lamentable et funèbre passé, du passé meurtrier, et quelle houle de pensées grondait confusément, à cette triste évocation !

Enfin, le hasard — comme je le bénissais ce soir-là! — le hasard me mettait en présence de Celle qui, j'en étais sûr, sans pourtant en avoir les preuves matérielles, sans même qu'aucun indice pût m'encourager en cette croyance, avait — et un pressentiment secret, toujours latent, me l'affirmait — pris une part certaine, encouru une intime responsabilité dans la mort de ce pauvre Jean, qui tant m'avait été cher. Je n'avais jamais rencontré, parmi la foule que l'on est contraint de coudoyer, une âme pareille à la sienne. C'avait été, oui, je ne crains pas de l'avouer à cette heure, mon seul ami, l'unique humain digne de ce nom, prodigué si souvent à tort, prostitué, combien de fois ! à ceux qu'une passagère ou accidentelle communauté d'intérêts, une vague similitude de goûts, des aspirations identiques, semble unir à vous par quelque point. Jean de Sancey, alors qu'il était lieutenant de chasseurs, avait rencontré Elisabeth, cette fille aux yeux de mystère, dans la petite ville de province où il tenait garnison. De suite, elle avait su, par quels sortilèges ? lui inspirer une de ces passions qui détiennent tout l'être en un jaloux et perpétuel servage.

Déjà, l'inconnue qui me prenait ainsi la meilleure part de Jean, et l'enlevait à mon affection, m'avait inspiré un instinctif sentiment de répulsion, auquel s'étaient ajoutés de vagues pensers de malheur, qui ! lâs ! ne devaient que trop tôt se réaliser. Aussi m'étais-je toujours refusé à plus connaître celle qui nous séparait ainsi, et que je considérais, alors, comme une ennemie, lorsqu'un jour j'appris que de Sancey s'était tué, sans que rien expliquât ce suicide imprévu. L'autre n'avait plus reparu.

Cette histoire, jamais oubliée, revenait maintenant avec une abondance, une précision de détails qui ravivaient ma haine et ma douleur. Et, de suite, je pris

la résolution de faire tout le possible pour arriver à connaître le mot de cette énigme ; puisque le sphynx aux yeux muets m'était réapparu, je saurais l'interroger, le contraindre au besoin à me livrer son secret. Au loin, la mer s'étendait, ruisselante de clarté, sous le baiser étincelant de la lune ; les houles apaisées et muettes baignaient d'un faible ressac la grève toute blanche. Un phare, très lointain, ensanglantait de sa rouge lumière l'infini des horizons brumeux. Des fantômes d'odeurs passaient dans l'air tiède, à peine si les feuillages ombreux frissonnaient. Devant la paix tranquille du décor, la fièvre qui brûlait mes tempes brusquement tomba, et l'influence consolatrice des choses pâles et belles m'entourant adoucit l'amertume de la première violence. La nuit pansait ma blessure, avec ses mains délicates et secourables de femme.

J'obtins, un soir, la faveur de la reconduire chez elle. Oh ! jusqu'au seuil de son appartement, nous n'avions échangé que les banales paroles d'usage, et rien, rien ne m'était venu faire présager la scène qui allait se passer. Lorsqu'elle eut allumé, sur la cheminée, les candélabres, me fixant en la glace — j'étais derrière elle — d'un intraduisible regard — et à ce moment je perdis presque toute conscience du milieu, m'abandonnant à ce reflet blanc et noir, dont le cercle énorme me suspendait en la terrifiante angoisse, dans l'attente fébrile d'un avenir insoupçonné :

« Bonsoir, Monsieur de Rèce, dit-elle, vous êtes venu me parler de Jean, n'est-ce pas ? » Puis avec un timbre attendri de voix : « Le malheureux garçon, je ne l'ai pas oublié, je vous assure. »

Ainsi qu'en un cauchemar cruel, je la vis se débarrasser de son manteau et de sa toque ; ensuite, un fantômatique sourire voltigeant sur ses lèvres exsangues, elle releva la tête, et pour la seconde fois me fascina de ses yeux grands ouverts. Il m'était impossible de détourner les miens ; ah ! l'épouvantable supplice que j'endurai !

Fus-je alors dupe d'une effrayante hallucination, ou plutôt n'étais-je pas le spectateur du drame dont elle évoquait le ressouvenir en elle ? J'assistai, terrifié, impuissant, à cette scène que je n'avais pu deviner, et qui, en réalité, avait dû se passer ainsi entre Elle et Lui.

Dans cette petite pièce où j'étais tant de fois

venu, Jean, les sourcils froncés, un pli méchant barrant le front d'une ride inaccoutumée, marchait à grands pas, avec l'allure hagarde d'un fou. Des paroles inintelligibles et brèves sortaient de ses lèvres crispées. Evidemment, on le devinait en proie à l'obsédante hantise de quelque idée mauvaise, lorsqu'elle entra.

— « Lisbeth, dit-il très bas, d'un ton voilé, où perçait une colère mal contenue, et gros de reproches, sais-tu bien que ce que tu as fait là, c'est infâme.....

— « Quoi donc ? mon ami..

— « Inutile de feindre.

« Lisbeth, je t'avais rencontrée pauvre, orpheline, abandonnée de tous et de toi-même. Je t'ai voué, de ce jour-là, un amour tel que ce n'était plus que par toi que la vie m'était douce ; et tu avais accepté de me suivre. Sans restrictions, tout entier je me suis donné à toi, te faisant maîtresse de mon âme comme de mon corps — oh ! je ne me plains pas : j'ai été trop heureux ! — Mais, en retour, et tu avais librement consenti à ce pacte, je te demandais une seule chose, de me rester fidèle, quoi qu'il advînt. Et c'était pour moi, tu le savais bien, un illusoire serment, car je ne pensais pas, non, pas un instant, que tu pouvais mentir. En cet amour, j'avais placé tous mes espoirs, et aussi, hélas ! toutes mes illusions ; il était devenu pour moi le suprême refuge et la joie dernière, au-delà de laquelle il n'y a plus que le néant... Tu n'as pas vu là autre chose que folie d'un instant, que passager caprice. Dis-moi, pourquoi m'avoir fait tant de mal ? J'avais été, cependant, toujours bien soumis et bien tendre pour toi : avant que tu ne les exprimes, j'avais à cœur de réaliser les moindres de tes désirs... Etait-ce donc si impossible, ce que j'avais rêvé, et que t'avais-je fait, mon Dieu ! pour me punir si cruellement... Tout à l'heure, il me venait des idées de crime ; j'aurais voulu, tous les deux, vous écraser ensemble, comme l'on fait de vipères qui vous mordent...

Je t'ai revue... et je pleure... Lisbeth... Lisbeth, un mot... et je pardonne... »

Elle frappait nerveusement le sol de son talon, et reprit, impitoyable :

—« Mon pauvre ami, je ne comprends pas ; et si tu en as pour longtemps encore à continuer comme cela, je sors...

—« Tu ne sortiras pas! hurla de Sancey », d'une voix rauque.

Et il se plaça devant les tentures, furieusement. Elle avait abaissé sa voilette, et s'avança.

— « Laisse-moi passer.

— « Non !

— « Laisse-moi ! » Et elle voulut prendre, à côté de lui, le bouton de la porte. Mais il la saisit aux poignets, et la rejeta sur un fauteuil.

Elle se releva, presque aussitôt, hors d'elle.

Lui, se tenait aux étoffes pour ne pas tomber, chancelant sous l'effroyable combat que se livraient en son cerveau ses idées affolées ; il fit un mouvement, étendit la main droite : elle rencontra la crosse de son revolver d'ordonnance, à la panoplie.

— « Des menaces, fit Lisbeth en ricanant : tu n'aurais pas le courage de me tuer. Et bien, oui, oui, je t'ai trompé, tu entends... Mais tire donc, LACHE ! »

Ce mot le fit rougir, comme à un soufflet : il pressa la détente, ayant tourné le canon vers sa tempe.

Quand la fumée bleue se dissipa en lourdes volutes ondulant comme un brouillard léger en la pièce, Lisbeth vit le corps du lieutenant étendu, la moustache blonde tordue en un dernier rictus, les mains crispées, avec un tout petit trou au-dessus de l'œil, qui regardait vaguement, vitreux déjà. Sur le tapis, un mince filet de sang se coagulait, faisant une tache pourpre ; les boutons du dolman clair brillaient...

Une sueur froide baignait mes tempes. Il me sembla voir tout s'agiter autour de moi, les yeux dé-

mesurément s'agrandir, tandis qu'un rire démoniaque éclatait à mes oreilles : il riaient, ces yeux, en vérité ils riaient... Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, Lisbeth, un flacon de sels à la main, les paupières baissées, ironiquement me demanda :

— « Qu'avez vous donc, mon cher? et quelle sensibilité! J'ai presque eu peur...»

La misérable !

Je savais donc ce qui s'était passé, et jamais mon juste désir de vengeance n'avait été plus grand. Mais tellement invincible était la puissance de son regard, de son horrible regard, qui semblait lire en mon âme, et en même temps la dominer : elle devint ma maîtresse!

Oui, je commis ce sacrilège, cette effroyable profanation; et en vain j'essayais de me soustraire au joug, de me reconquérir sur moi-même : sa néfaste influence me tenait aussi sûrement qu'avec les plus pesantes chaînes. Ce n'est pas que des pensers de rébellion ne me soient venus.

Une nuit, je me levai sans bruit—une arraignée tissant sa toile n'en eût pas fait plus. Sur une table, des ciseaux luisaient faiblement. Je les pris, et lentement, très lentement, je vous assure,sans que mon pas glissant sur le parquet pût s'entendre, je revins près du lit les tenant ouverts dans ma main. Comme mon cœur battait à ce moment, et quelle joie illuminait mes traits! Silencieusement je ricanai... Enfin, j'allais pouvoir rompre cette union infâme, apaiser mes remords, chasser les voluptés impies et trouver le repos! Puisque ses yeux, ses yeux magiques, ses yeux de vampire étaient toute sa force, un seul coup de l'arme frêle, et c'était tout. Penché sur la dangereuse femme qui dormait éclairée par la veilleuse d'albâtre, retenant mon souffle, j'allais frapper...Damnation! dans la face blême, d'un mouvement presque automatique, les paupières de cire s'étaient levées, et buvant mon âme, ventouses impitoyables, les yeux d'émail de la goule ordonnaient : elle me tendit ses lèvres, le mince ruban rouge de ses lèvres, qui me brûlèrent d'un baiser tel qu'aux enfers les éternelles victimes doivent seules en recevoir.

Et cette passion durait, durait, semblant ne pas

vouloir finir. Une autre fois, j'entrepris de verser un narcotique en son verre : le poison me répugnait. Elle leva la coupe, me souriant sataniquement, puis si brusquement la reposa sur la table que le cristal s'en éparpilla, brisé. De même d'autres tentatives échouèrent.

Cependant, cette ignoble compromission de tous les instants et ma faiblesse indigne me faisaient honte. Mais en sa présence toute résolution disparaissait en moi, ainsi qu'un vol de nuées vite dispersées par la brise. Chaque jour, je me promettais de rompre ce lien infâme : chaque nuit me voyait prodiguer mes caresses à la terrible fascinatrice. Non, non, les tortures que j'éprouvai alors ne sont pas de celles qui se peuvent concevoir; et c'est encore pour moi un sujet d'étonnement que de me rappeler ce temps d'inouïes souffrances et de voir que j'y ai survécu!

Or, voici : je l'attendais tous les soirs,à la sortie du lieu public où elle chantait. Cette fois, bien décidé à accomplir l'acte — à tout prix — je m'étais muni d'un couteau de chasse; il était ouvert dans ma poche, et chemin faisant j'en caressais la froide lame. Je fus très spirituel, fort gai. Elle ne s'aperçut de rien : j'évitais, du reste, de me trouver sous son regard, car certainement, cette nuit, comme les autres, elle eût tout deviné encore.

Je me rappelle très bien toute la scène : je la laissai passer la première, dans le corridor, qui à cette heure n'était pas éclairé. Puis, sifflotant un hallali, avec une débordante allégresse, je servis la bête, d'une main ferme, lui tranchant la gorge. Elle oscilla sans un cri, la tête presque séparée du tronc, puis s'abattit en avant, avec un bruit mat. J'entendis le sang gicler des artères contre le mur, et aussi le son rauque de l'air, vainement aspiré par les poumons haletants, en un suprême effort. Soigneusement j'essuyai l'arme, et le lendemain, fort calme, je partais pour l'Amérique.

Et maintenant, mon père, que je vous ai tout dit, voyez si vous pouvez m'absoudre....

GASTON DANVILLE.

LE JOUR DE L'AN

DE POIL DE CAROTTE

Il neigeait. Pour que le jour de l'an réussisse, il faut qu'il neige.

Madame Lepic avait prudemment laissé la porte de la cour verrouillée. Déjà des gamins secouaient le loquet, cognaient au bas, discrets d'abord, puis hostiles, à coups de sabots, et, las d'espérer, s'éloignaient à reculons, les yeux encore vers la fenêtre d'où Madame Lepic les épiait. Le bruit de leurs pas s'étouffait dans la neige.

Poil de Carotte sauta du lit, alla se debarbouiller, sans savon, dans l'auge du jardin. Elle était gelée. Il dut en casser la glace, et ce premier exercice répandit par tout son corps une chaleur plus saine que celle des poêles. Mais il feignit de se mouiller la figure, et, comme on le trouvait toujours sale, même lorsqu'il avait fait sa toilette à fond, il n'ôta que le plus gros.

Dispos et frais pour la cérémonie, il vint se placer derrière grand frère Félix, qui se tenait derrière sœur Ernestine, l'aînée. Tous trois entrèrent dans la cuisine. Monsieur et Madame Lepic s'y étaient réunis, sans en avoir l'air.

Sœur Ernestine les embrassa et dit :

— « Bonjour papa, bonjour maman, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé et le paradis à la fin de vos jours. »

Grand frère Félix dit la même chose, très vite, courant au bout de la phrase, et embrassa pareillement.

Mais Poil de Carotte sortit de sa casquette une lettre. On lisait sur l'enveloppe fermée : « A mes Chers Parents. » Elle ne portait pas d'adresse. Un oiseau d'espèce rare, riche en couleurs, filait, d'un trait, dans un coin.

Poil de Carotte la tendit à Madame Lepic, qui

la décacheta, étonnée. Des fleurs écloses ornaient abondamment la feuille de papier, et une telle dentelle en faisait le tour que souvent la plume de Poil de Carotte était tombée dans des trous, éclaboussant le mot voisin.

— « Et moi, je n'ai rien ! » dit Monsieur Lepic.

— « C'est pour vous deux, répondit Poil de Carotte ; maman te la prêtera. »

— « Ainsi, tu aimes mieux ta mère que moi. Alors, fouille-toi, pour voir si cette pièce de dix sous neuve est dans ta poche ! »

— « Patiente un peu, dit Poil de Carotte ; maman a fini. »

— «Tu as du style, dit Madame Lepic, mais une si mauvaise écriture que je ne peux pas lire. »

— « Tiens, papa, dit Poil de Carotte empressé, à toi, maintenant. »

Tandis que Poil de Carotte, se tenant bien, attendait la réponse, Mousieur Lepic lut la lettre une fois, deux fois, l'examina longuement, selon son habitude fit « Ah ! ah ! » et la déposa sur la table.

Elle ne servait plus à rien, son effet entièrement produit. Elle appartenait à tout le monde. Chacun pouvait voir, toucher. Sœur Ernestine et grand frère Félix la prirent à leur tour et y cherchèrent des fautes d'orthographe. Ensuite ils la rendirent à Poil de Carotte.

Il la tournait et la retournait, souriait laidement, et semblait demander : « Qui en veut ? »

Enfin il la resserra dans sa casquette.

On distribua les étrennes. Sœur Ernestine eut une poupée aussi haute qu'elle, plus haute, et grand frère Félix une boîte de soldats en plomb, prêts à se battre.

— « Je t'ai réservé une surprise, » dit Madame Lepic à Poil de Carotte.

— « Ah oui ! » dit-il.

— « Pourquoi cet « ah oui ! » Puisque tu la connais, il est inutile que je te la montre. »

— « Jamais voie Dieu, si je la connais, » dit Poil de Carotte.

Il leva la main en l'air, grave, sûr de lui. Madame Lepic ouvrit le buffet. Poil de Carotte haletait. Elle enfonça son bras jusqu'à l'épaule, et, lente, mystérieuse, ramena sur un papier jaune une pipe en sucre rouge.

Poil de Carotte, sans hésitation, rayonna de joie. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Tout de suite, il voulut fumer en présence de ses parents, sous les regards envieux (mais on ne peut pas tout avoir) de grand frère Félix et de sœur Ernestine. Sa pipe de sucre rouge entre deux doigts seulement, il se cambra, inclina la tête du côté gauche. Il arrondit la bouche, rentra les joues et aspira avec force et bruit.

Puis, quand il eût lancé jusqu'au ciel une énorme bouffée :

— « Elle est bonne, dit-il, elle tire bien. »

JULES RENARD.

AUX MARGES DE L'ÉVANGILE D'AUTOMNE

Nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.

CICÉRON.

I

Es-tu comme moi, mon frère ? — Lorsque je songe à toutes les choses que j'ai eu envie d'écrire, le sentiment de notre impuissance me navre.

Nous découpons dans la marche tumultueuse de nos rêves et parmi les accidents journaliers de quoi faire trois ou quatre livres. Nous peinons — des mois — sur de misérables pages avec le désir aigu et l'illusoire promesse d'éterniser la sensation d'une heure, de graver quelque pauvre épisode qui serait l'idéal d'une vie, de consoler le cœur prochain — s'il est un cœur prochain — aux magiques splendeurs des imaginations qui furent notre joie, — et d'autres rêves nous hantent, d'autres idéals passent et nous poursuivent, que nous voudrions fixer encore, — et l'existence est finie quand nous avons à peine commencé.

2

La voix du soir, ironiquement, chuchote :

Au moment où vous vous êtes orientés vers la littérature, vous ne pensiez qu'à des profits immédiats d'argent et de gloriole. — Pourquoi sourire de pitié ? Croyez-vous que les juvéniles aspirations de votre vanité soient si loin ! — Derrière les difficultés, les désillusions sont venues, et — malgré vous peut-être — la conscience de l'art. Vous vous êtes réfugiés à ce Calvaire : vous criez que vous l'avez voulue, la croix où vous pantelez. Laissez donc ; vous vous êtes faits intolérants pour vous persuader vous-mêmes ; si vous êtes sincères aujourd'hui, vous l'étiez aussi naguère ; l'âme d'octobre ne devrait point vous sembler meilleure que l'âme d'avril ; elle est égoïste autant, désabusée sans doute, et bien lamentable, la veuve du fol enthousiasme ; mais c'est toute son évolution.

Car votre but n'a pas été atteint ; quoi que vous cherchiez qui vous excuse, vous avez failli à vos vouloirs ; vous êtes allés ailleurs et plus loin. — N'importe. — Vous regrettez parfois le bonheur des médiocres ; vous jalousez leur triomphe et vous voudriez le leur voler, et vous parer de leur clinquant et vous

vêtir de leurs sales oripeaux. Vous les croyez plus heureux de les savoir fêtés; vous vous dites qu'ils ont pris la bonne route, qu'ils tiennent au moins quelque chose des piètres satisfactions humaines.

Pourtant vous devriez savoir qu'il n'est pas d'autre bonheur que le contentement passager de soi. — Et encore!...

3

On les entend répéter : soyons des personnels.

Mais ne faut-il pas être bien naïf ou bien outrecuidant pour se croire l'appelé, l'élu, l'incarnation d'une littérature — même aux derniers échelons — et prétendre avoir une seule pensée qui vous soit propre ?

Certes, si quelqu'un de nous, fût-ce le pire, — et surtout le pire — avait perpétré son livre aux siècles écoulés, j'imagine qu'il serait en effigie de bronze sur toutes les places publiques et périodiquement célébré dans sa ville natale; il n'y aurait pas assez de discours académiques et d'éditions classiques. — Mais l'âge n'était point propice. Il est des courants d'idées qui se lèvent, traversent les générations et tournent les esprits, inconscientes girouettes, d'où souffla le vent. Le pire dont je parle, venu après Boileau, n'aurait point été le précurseur de Flaubert, mais l'imitateur de Boileau; il est dans la destinée de certains de toujours jouer les personnages de troisième plan et les seigneurs sans importance de la comédie; puis la littérature devait attendre des années avant de produire mieux que des La Harpe et des J.-B. Rousseau. Si nous n'avions pas eu la lutte des classiques et des romantiques et toutes les chicanes d'écoles et de sectes, nous en serions encore aux balivernes d'André Chénier. — Mais par ces termes génériques de classiques et de romantiques, d'un usage si fréquent, nous entendons que l'effort littéraire d'un moment, bien qu'il se manifeste de préférence en des êtres d'élection, est quand même une propriété collective, non l'apanage exclusif d'un trio d'élite. Et cela revient à dire qu'on est toujours de son temps, quoi qu'on veuille. C'est triste à constater, mais dans cet immense clavier de noms qui sera au répertoire artistique du siècle, nous serons les cousins du baudet Jean Rameau. Et de même qu'on recueillit pieusement les minuscules sottises des derniers de la Renaissance et du Grand Siècle pour en former le trésor et l'anthologie de la littérature française, de même on

ramassera nos obscurités, nos niaiseries, les rébus de nos symbolos et de nos décadents pour les déchiffrer à la loupe, les montrer comme les curieux échantillons d'une époque.

Vous pouvez dormir en paix, mes frères; nous aussi nous serons les classiques.

4

On trouve de tout dans les vieux auteurs, et les apôtres de la repopulation à outrance devraient bien s'instruire chez le bonhomme Socrate, qui ne passa jamais pour un mauvais citoyen.

« Ils proportionneront à leurs biens le nombre de leurs enfants, *pour éviter les incommodités de la pauvreté ou de la guerre.* »

5

Quand on vous dit que le suffrage universel fut une invention de sacripants et d'imbéciles :

Il ne faut donner aux foules, crie l'évêque Synésius, qu'un enseignement proportionnel à leur intelligence bornée.

Varrón :

— Il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies et en croie beaucoup de fausses.

Joseph de Maistre :

— La foule comprend ces dogmes, donc ils sont faux; elle les aime, donc ils sont mauvais.

Gabriel Naudé :

— Les plus belles parties de la populace sont d'être inconstante et variable, approuver et improuver quelque chose en même temps, courir toujours d'un contraire à l'autre, croire de léger, se mutiner promptement, toujours gronder et murmurer; bref tout ce qu'elle pense n'est que vanité, tout ce qu'elle dit est faux et absurde, ce qu'elle approuve mauvais, ce qu'elle loue infâme, et tout ce qu'elle fait et entreprend n'est que pure folie!

Chamfort :

— Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a plu au grand nombre.

On en citerait quarante encore; mais cette vieille commère de Montaigne les résume :

—Démétrius disait plaisamment de la voix du peuple qu'il ne faisait pas plus de recepte de celle qui lui

sortait par en hault que de celle qui lui sortait par en bas...

6

Toujours nous regrettons le passé; c'est l'âge d'or des peuples et l'aube ensoleillée des êtres; et toujours aussi nous souhaitons de vieillir pour retrouver dans le futur ce passé d'idéal et ses simulacres de bonheur — comme s'il était possible d'éprouver deux fois les mêmes ravissements ou les mêmes peines.

Avec cela il est des jours où l'on est meilleur et plus grand que soi; des jours où l'on s'accoude à sa table ainsi qu'on se pencherait à quelque balustrade de faîte pour regarder la vie; et la vie apparait comme un immense vide que nous cherchons à combler de notre agitation puérile. Malgré les occupations, les distractions forgées, le voile parfois se déchire; il vient des heures de réflexion, terriblement lucides, où l'on retombe, où l'on a conscience du néant, où l'on se dit qu'il est enfantin de se créer un but d'art ou de science, d'amitié ou d'amour, encore plus de dévouement social. — Toute philosophie aboutit à des maximes; l'affection n'est que faiblesse; la science n'est qu'une forme de la curiosité; et toujours l'inassouvissement. — Que reste-t-il alors? — Se résigner, s'en remettre aux guides bienveillants qui nous conduisirent par les voies d'espérance et nous firent traverser nos années de la terre en nous leurrant d'avenir. — D'ailleurs, on finit par croire à la fatalité, à tout l'inexorable de lois inconnues. Qu'on s'agite ou qu'on rêve, qu'on se défende ou qu'on s'abandonne, les choses n'arrivent qu'à leur jour, à la minute qui est leur minute, dans la succession des temps.

Cesse donc de te révolter, mon orgueil, et pardonne aux autres comme tu te pardonnais à toi-même; nous ne sommes sûrs de rien et pas même de la douleur; à bien réfléchir, il n'est pas un instant que nous voudrions recommencer; et le grand charme de la vie, peut-être, — pour ceux qui peuvent vivre — c'est encore *d'être inutile.*

CHARLES MERKI.

LA CHANSON DE CAMILLE

CAMILLE AUX YEUX CLAIRS

Camille aux yeux clairs, ô Camille m'amie,
Pourquoi donc rêver, pourquoi rêver sans fin ?
Si ton cœur, Camille, ne sommeille mie,
Aventurons-nous au hasard du destin.
Ma chère, tes yeux réfléchissent la grâce
D'un parc que caresse un soleil indulgent
Et qui s'émerveille quand la brise passe
Dans les hauts bouleaux au feuillage d'argent.

Camille aux yeux clairs ferma le Livre des Merveilles, et d'un geste lent, presque à regret, abaissa les deux Gryphons du fermail. En s'agrafant, les plaques de précieux métal vibrèrent longuement et douloureusement ; elles vibrèrent comme deux cygnes blessés à mort, et le Livre fut scellé pour l'éternité des Temps.

Camille aux yeux clairs quitta la cathèdre d'or et d'ivoire où, durant les heures magnifiques, elle s'accoudait pour les adolescentes rêveries brochées d'extases. Un palpitement d'ailes frémit dans les plis des rideaux, et, lorsqu'elle ouvrit le vitrail orfévri que nulle main profanatrice n'avait encore souillé d'un attouchement, les oiseaux familiers qui naguères la baisaient aux lèvres et picoraient sa chevelure, les fabuleux oiseaux de songe s'abattirent sur les dalles, les ailes grand' ouvertes, et moururent.

Mais elle ne vit point leur agonie.

Fascinée par la jeune aurore dont elle contemplait pour la première fois les mousselines et les moires, Camille aux yeux clairs, penchée sur la balustrade, rêvait un rêve plus beau que les plus beaux rêves inscrits au Livre des Merveilles.

... Des vapeurs roses flottaient sur le ciel, sur le ciel d'un vert pallide et pur comme un ciel de missel. Des ondes blanches, si légères qu'elles s'évanouissaient presque dans la viride tonalité du large, passaient lentes et flottantes, semblables à

des tuniques de Séraphins, et, à l'horizon frangé d'orfroi d'or et d'argent, se discernaient de miraculaires cités aux floraisons surnaturelles...

L'âme de Camille aux yeux clairs vogua longtemps à la dérive sur le vert pallide et pur, au fil du ciel. Et quand elle se retourna, transfigurée, elle n'eut pas même un geste d'apitoiement pour les grands oiseaux de Songe dont les plumes omnicolores frémissaient sur les dalles, à la merci des brises cruelles.

D'un ultime et dédaigneux regard elle enveloppa l'asile clément des naïves joies, des chimériques joies désormais abrogées, brusquement déchira la haute tenture qui masquait la porte et s'évada dans le printemps grêle, les mains en avant projetées.

La lampe vigilante qui saignait auprès de la Sainte-Marie aux pieds fleuris de roses s'éteignit pour jamais, et, au dehors, les grands acacias balançèrent leurs branches, solennellement, en signes d'adieux.

CAMILLE AUX YEUX TRISTES

Camille aux yeux tristes, ô triste Camille,
Pourquoi donc pleurer, pourquoi pleurer ainsi?
Pleures-tu les fleurs que fauche la faucille
Du vieux moissonneur, sans trève ni merci?
Ma chère, tes yeux ont les funèbres charmes
D'un lac envahi par la flore des eaux,
Et j'y vois, hélas! douce Dame-des-Larmes,
Bien des cœurs pendus aux flexibles roseaux.

Camille aux yeux tristes sanglota plus fort. Elle sanglota plus fort et dit :

« Ma robe de printemps s'est lacérée aux épines malfaisantes des rosiers, et maintenant me voici nue et sans égide sous l'âpre soleil d'été.

« Sur le chemin de Joie — chemin de Douleur — où j'allais naïve et frêle en contemplant les lumineuses paraboles des ciels bénéfiques, en écoutant les matutinales alouettes et les rossignolets de nuit, de malignes mains semèrent les orties et les ronces et creusèrent d'imprévus précipices.

« Sur le chemin de Joie — chemin de Douleur — où je cueillais pour m'en faire un sceptre les grands lys impérieux, j'ai rencontré d'audacieux soudards qui brisèrent ma couronne, me dépouillèrent de mes joyaux et me battirent de verges violemment; j'ai rencontré de jeunes pages aux yeux de clairs miroirs qui, après s'être prosternés avec des gestes de lévites devant mon illusoire beauté, l'ont tournée en dérision; j'ai rencontré— oh! j'ai surtout rencontré — de fiers cavaliers qui jurèrent sur la Croix de leur épée de m'emporter pour la vie au galop de leur monture, et qui pourtant m'abandonnèrent sans remords après quelque hasardeuse chevauchée.

« Par ainsi, j'ai connu la Brutalité, l'Hypocrisie, la Trahison; et maintenant me voici nue et sans égide sous l'âpre soleil d'été!

« Aux sept carrefours de la route, j'ai vu sept Tavernes dont les portes de fer étaient marquées de sceaux qui en condamnaient l'approche. Pourtant, de lassitude et de désespoir, j'ai franchi les seuils défendus.

« Je suis entrée, je me suis attablée, et, pour calmer ma fièvre, à grands flots j'ai bu des vins noirs et capiteux.

« Mais tandis que je buvais ces breuvages d'enfer, d'épouvantables chauves-souris, surgies de l'ombre complice, vinrent frôler mon visage, et les outres tombées de mes mains se tarirent avant que fut ma soif apaisée!

« Je sortis en hoquetant de dégoût, et maintenant me voici nue et sans égide sous l'âpre soleil d'été, car je suis la Veuve, l'inconsolable, l'éternelle Veuve de mon Rêve aboli! »

Ayant dit, Camille aux yeux tristes regarda longuement le dur chemin qui poudroyait à l'infini parmi des sites engourdis en l'horreur d'une séculaire malédiction.

Les rais obliques d'un fauve soleil léchaient les blanches corolles si férocement qu'elles saignaient et pantelaient sous ces meurtrissantes ca-

resses; les arbres déchevelés gémissaient en sourdine de funèbres litanies, tandis que sur les hautes collines d'ocre, où flamboyaient les torches crépusculaires, passaient, passaient interminablement de grands sarcophages d'or emmi les bannières de deuil effiloquées et tordues par le vent du soir.

Au pied d'un vieux sycomore, dont la ramée dépouillée s'enlevait en gestes d'épouvante, une flaque marécageuse reflétait un quartier de ciel écarlate virgulé d'un envol de corbeaux.

Et cette plaque sanglante et clignotante semblait l'Ame du Paysage.

CAMILLE AUX YEUX MORTS

Camille aux yeux morts, ô Camille fanée,
Pourquoi donc prier, pourquoi prier encor,
Puisque la Main qui mene ta Destinée
Déjà tend vers toi les trois Couronnes d'or.
Ma chère, tes yeux ont la douceur étrange
D'un ciel blanc privé des gloires du Soleil.
Mais qu'un frisselis de palme ou d'ailes d'ange
Fait pourtant vibrer d'un éclat sans pareil.

Dans la Forêt d'Hiver, Camille aux yeux morts, la résignée Camille se prosterna pour les coutumières oraisons.

De par la tyrannie des Ténèbres maîtresses de ses yeux, elle vivait depuis des ans isolée de la Vie qui déferlait autour d'elle sans plus l'émouvoir, ni la blesser, ni la souiller; elle vivait parmi les rédemptrices fleurs du silence, et les plaies d'autrefois s'étaient refermées.

Camille aux yeux morts se prosterna pour les coutumières oraisons. Elle traîna ses genoux stigmatisés sur la terre durcie par le gel, éleva ses mains jointes et pria longuement et fervemment.

Quelles essentielles paroles furent proférées!

O miracle! Voici qu'une merveilleuse rosée tomba sur les yeux de Camille et que se déchira le rideau de nuit.

La grande Forêt d'Hiver parée comme une fiancée, la grande Forêt d'Hiver aux robes de

neige, aux joyaux de givre et de glace, la grande Forêt d'Hiver frissonna toute dans un bain d'ondes lumineuses, les cimes des arbres projetées jusqu'au firmament se courbèrent et s'enlacèrent en arceaux, les troncs polis furent comme des fûts de colonnes marmoréennes.

Des Voix surnaturelles clamèrent par l'espace, et Camille aux yeux ressuscités reconnut le Temple de Gloire, la miraculaire cité jadis entrevue en la jeune Aurore frangée d'orfroi d'or et d'argent.

Un tourbillon d'harmonies la souleva du sol, les voûtes du Temple crevèrent autour d'elle, et, palpitante d'ineffables espoirs, évanouie presque de béatitude, elle contempl a enfin la Face Divine qui fulgurait dans un ruissellement de glaives nus.

Quand elle se releva dans la Forêt d'Hiver que secouaient de hurlantes rafales, Camille aux yeux morts n'était plus la douloureuse Camille. Car, pour cette minute d'Extase, pour ce fugace — mais intégral — ravissement de son Ame par l'Absolu, elle entrait, pour jusqu'à la consommation des siècles, en communion avec l'Infini.

Et après avoir rêvé, après avoir pleuré, après avoir prié , elle chanta.

Jean Court.

PAGES QUIÈTES

RÉMINISCENCES

« Regarde », fit l'ancien des temples en indiquant l'horizon.

Le vent avait balayé les nuages des quatre régions, et le soleil se retirait gravement. La silhouette maigre du voyant se découpait en lignes livides et les rayons illuminaient ses cheveux incultes, touffus comme un nid d'oiseau. Son bras dirigé vers l'ouest était rigide ; le vouloir des Dieux était en lui.

Il répéta :

« Regarde. »

Et, obéissant, je tendis mon attention vers le couchant.

« Tu le vois, Samas l'éclatant, le Dieu clair qui se dresse, passe et décline. Qui te dira la fin de sa course, et, parmi les mortels, qui la sait ? Qui a connu les secrets du père des vivants ?

« Lorsque j'étais jeune et parfait en force, que la science de Nabou m'eut révélé tous les mystères, j'ai tenté de suivre Samas en sa course. Je marchais, et au crépuscule je m'étendais sur le sable et dormais, la face tournée vers l'occident. A l'aube, je reprenais mon chemin.

« Le septième jour, des nomades me frappèrent et voulurent m'entraîner comme esclave. Quand je leur eus parlé, ils craignirent le son de ma voix et disparurent, entraînés par le galop de leurs chevaux. Un lion vint à moi sur les bords du Habour et me rugit des mots en une langue inconnue ; d'un geste furieux je le congédiai, et, dans les ténèbres, sa femelle grondait en tremblant.

« J'ai traversé le désert dans son étendue, sans vêtements et sans nourriture, sans m'apercevoir de la faim et de la soif. Ma langue était gonflée et mes tendons saillaient comme des cordes. Des formes couraient en ricanant ; des palais s'élevaient dans les airs et croulaient avec un bruit de cymbales ; des liliths se mêlaient aux ekims mauvais en des accouplements rouges. J'invoquais le Dieu brillant et me revoyais seul.

« Sur les bords de l'Arantou, des gens pleuraient Doumouzou l'unique. « Il est parti », criaient les hommes, et les femmes se déchiraient les joues, blêmes et gémissantes dans leurs robes de deuil. Les hiérodoules, avec des mouvements impudiques, se lamentaient sur la mort du fiancé, appelant d'une voix aigre : « Seigneur ! Seigneur ! » Je haussai les épaules et passai.

« Je parvins aux bords de la grande mer, où Samas s'engloutit le soir, me laissant vide et désolé. Il s'en fut dans l'abîme et je n'ai pu le rejoindre. Il s'en fut dans l'abîme et refusa de m'expliquer le verbe de sa course, le verbe du pays dont lui seul est revenu. »

Le voyant se prosterna trois fois vers le Dieu, et, d'un gosier âpre, entonna l'hymne au soleil couchant :

« Samas, dans le cœur du monde à ton coucher,
« Que la porte du ciel te reçoive,
« Que sa barrière te salue en paix,
« Que le messager d'amour te dirige,
« Que l'épouse bien ornée accoure à ton devant,
« Que le repos repose ta chair,
« Va la route fixée par ton jugement,
« Guerrier, héros, soleil, glorifie-toi ! »

Le vieillard partit sans plus me dire, et, dans la nuit pesante, je contemplais le divin Sin entraînant l'armée des étoiles, et sa fille Dilbat, l'allumeuse d'hommes. Pris d'une langueur suave, je laissais planer mon silence dans la lumière amie de l'astre, sur le reflet adamantin qui étincelait dans les replis miroitants du Housour.

La ville s'endormait. En haut de la ziggourrat, une flamme monta qui s'éteignit aussitôt. Un cri perça l'espace, et, très loin, des chœurs d'eunuques se répondirent. Près de moi l'obscurité parla, chuchotant des malédictions sacrilèges :

« Honte à Ninoua, la cité chérie d'Istar, qui se vautre au lit des sars ivrognes et des vaillants. Le vaisseau de ses crimes déborde, et son cœur, tanné par le péché, ne perçoit plus le remords. Elle a pillé les temples sacrés de la porte du Dieu; elle a saccagé Babilou, l'ancêtre sainte. Son bon sens est couvert d'une taie, tellement qu'elle méprise la colère d'Anou.

« Les jours approchent où ton four crèvera, Ninoua la prostituée, où les voyageurs cracheront sur ta nudité sanglante, et la grande Istar ne te couvrira plus de son manteau. Tu as bravé les Dieux, Ninoua la folle. Honte à la fille qui mord le sein maternel. Tes maîtres furieux ont prononcé le verbe de ta mort. Encore un peu de temps à mâchonner la poussière des siècles, et la ruine s'abattra sur toi, comme un aigle roux. »

Je levai les mains pour conjurer l'anathème ; je murmurai le nom mystique des cieux, de la terre et l'obscurité se tut. Un grand froid traversa mes reins ; je tombai la face contre le sol, et de ma terreur la prière craintive monta :

« Maîtresse pitoyable, souveraine du tout, Istar, dame élevée, moi, ton esclave, plein de soupirs, je t'appelle. Je sanglote comme les tourterelles ; je suis rassasié de soucis. Tourne vers moi ton visage.

« O toi, par qui s'élève la jeune verdure, mère Istar, depuis les jours de mon enfance je suis lié au malheur. Je me suis nourri de mon chagrin; mes larmes furent ma boisson; jamais mon souffle ne fut joyeux. Donne-moi pour sommeiller un lit de calme ; purifie-moi ; que ton cœur s'adoucisse.

« Que de mes pieds, de ma main, de ma poitrine, mes peines s'envolent jusqu'à toi ! que ta bonté me soulage, comme une mère console le fils

qu'elle a enfanté ! que le Dieu inconnu, que la Déesse inconnue éteignent leur colère et me pardonnent ! »

Je me levai, et, sans oser tourner la tête, je descendis à grands pas, le poil hérissé, le versant de la colline qui s'inclinait vers le chemin d'Arbail.

Raoul Minhar.

LAURENT TAILHADE

L'éclat mystérieux des roses et du sang.
L. T.

Grâce à une fortune que je regrettais jusqu'alors et qui me semble aujourd'hui évidemment providentielle, je ne connais M. Laurent Tailhade que par ses livres et je n'eus jamais l'heur d'ouïr, autrement que colligées par M. Jules Huret, ses âpres et sardoniques conversations. Il m'advint bien de l'entrevoir d'assez loin, quelques jours avant un banquet désormais historique où, pour quelques quarts d'heure, les poètes et les artistes les plus dissemblables par l'âge et le talent, auxquels s'étaient joints des notabilités parlementaires, des critiques et même plusieurs membres du Jockey-Club, conspirèrent à saluer Jean Moréas prince de la Jeunesse et à illustrer ses épaules d'une pourpre que plus tard presque tous prétendirent, à tort sans doute, usurpée et dérisoire. Malgré la correction parfaitement moderne de son costume, M. Laurent Tailhade m'apparut ainsi qu'un chevalier de Malte, et, selon les jeux divers de la lumière et de l'ombre, je le vis tour à tour sous la robe et le manteau noir ou dans la cotte d'armes rouge étoilée sur le côté gauche de la croix blanche à huit pointes : c'était le seul appareil qui convînt nécessairement à sa physionomie sacerdotale et militaire, où la lèvre par instants crispée décelait plus d'amertume et de désillusions que de mansuétude et de charité. A part cette impression très brève, mais très impérieuse, je crois tout à fait sauve l'intégrité de ma conscience esthétique, et que je pourrai parler de *Vitraux* (1) avec autant de sang-froid que s'il s'agissait de l'*Iliade* ou du *Ramayana*; et à part M. Edmond de Goncourt les écrivains de l'an 1891 ne sont point suspects de complaisances ni de griefs particuliers envers Homère et Valmiki.

Pour éviter à ceux qui seraient d'un autre avis le désagrément de lire plus outre, il semble honnête de

(1) VITRAUX. Quinze poèmes extraits de SUR CHAMP D'OR (Léon Vanier).

déclarer, dès l'abord et sans ambages, que parmi les poètes qui s'épanouirent depuis dix ans, M. Laurent Tailhade est l'un des plus parfaits et des plus originaux. On admet assez couramment, au point que ce soit presque parole évangélique, que la moins douée des brutes peut, avec quelque application, apprendre en trois mois à faire de *beaux vers*, selon la formule dite parnassienne. Que de pareils axiomes soient reçus sans inventaire et avec une joie orgueilleuse par la tourbe des chroniqueurs, qui insinuent ainsi mépriser les Camènes comme de simples filles de carrefour vraiment trop dociles et avilies, il serait malséant de s'en étonner. Mais des esprits plus judicieux commettent depuis quelques années la même méprise. Sous prétexte que certains gorilles assez adroits imitèrent avec une sorte de succès les procédés apparents de Leconte de Lisle, par exemple, ou de J.-M. de Hérédia, on déclare volontiers le prototype égal à sa déformation grossière, c'est-à-dire à moins que rien, et on laisse entendre que les mauvaises rimes, les fautes de français et le manque de tenue sont le signe infaillible du génie. Corbière dut à cela d'être promu grand homme, parce que, selon les besoins du moment, il faisait de *nuit* un monosyllabe ou un dissyllabe et pour quelques autres gentillesses, mais point du tout à cause de sa robuste truculence et de son extravagante fantaisie. Et dès lors d'autres gorilles l'ont parodié non sans bonheur, comme les plus tard venus des bandes simiesques grimacent maintenant selon le rhythme du vers libre, sans parvenir à déshonorer aux yeux des juges de bonne foi les poètes excellents en leur genre qui inaugurèrent cette technique. Cette manière de digression n'était point inutile : il est bon de s'entendre sur les mots, et j aurais craint qu'aux oreilles de plusieurs *parfait* ne sonnât comme une injure. Dans *Vitraux*, M. Laurent Tailhade se montre pleinement maître de son vers : il s'est affranchi des quelques entraves qui l'embarrassaient un peu autrefois; on pouvait reprocher à ses rhythmes quelque chose de rigide et de figé, et ils ont acquis toute la souplesse et la fluidité désirables. Cette volonté de briser le vers, évidente dans tout le volume, se manifeste d'une manière tout à fait significative en deux poèmes repris du *Jardin des Rêves* : *Orante* (*Innupta Virrgo*) et *Funerei flores*. Voici pour le début de cette denière pièce les versions successives :

Les citronniers frileux penchent leurs feuilles blêmes
Et leurs parfums amers s'exhalent lourds d'ennui ;
Dans les jardins fleuris de pâles chrysanthèmes,
Pour la dernière fois le bon soleil a lui.

(*Le Jardin des Rêves.*)

Les nostalgiques citronniers aux feuilles blêmes
S'étiolent et leurs parfums, avec ennui,
Meurent dans le jardin peuplé de chrysanthèmes.
Pour la dernière fois le soleil tiède a lui.

(*Vitraux.*)

Il se pourrait que les amateurs d'à peu près trouvassent un tel travail de retouche patiente et sûre indigne d'un poète qui se respecte. J'y vois, au contraire, une conscience d'art que les maîtres de jadis, ceux de l'Antiquité et de la Renaissance, eussent considérée comme naturelle et élémentaire.

Aussi bien M. Laurent Tailhade est-il de leur lignée, plus que personne ; et M. Alfred Vallette écrivait de lui, ici même, avec beaucoup de sagacité : » Il est peut-être l'unique poète vraiment *latin* de notre époque. » J'indiquerai tout à l'heure en quoi cette définition me paraît un peu incomplète. Mais je ne veux retenir que ce qu'elle a de juste. Le poète de *Vitraux*, par la netteté des images, le sens du relief, la religion des beaux contours, semble, dans l'ordre des métempsychoses, n'avoir jamais vécu au Moyen Age : son âme a dû s'endormir pour des siècles vers le temps de Sidoine Apollinaire et ne se réveiller qu'avec les Quatrocentistes italiens. Elle s'est complue surtout en ces différentes existences parmi les moins simples des écrivains antiques : Théocrite et les Alexandrins de l'époque des Ptolémées, Catulle, Martial, Claudien, Rutilius, Numatianus lui furent chers, et, entre temps, elle fréquenta avec Pétrone chez Quartilla et chez Trimalkhio. Tout au plus, si par instant elle consentit à renaître avant les dieux, lia-t-elle commerce d'amitié avec les auteurs de proses latines, les plus extraordinaires stylistes qu'il y ait eus et qui, dans leurs pieuses retraites, ignoraient souverainement toute la méprisable littérature de feuilleton qui avilissait autour d'eux les belles légendes populaires. Puis vinrent les hommes de la Pléiade, et Rabelais, et Théophile, et Tristan l'Hermite, et Saint-Amand, et aussi le subtil M. de Voiture ; et d'avoir connu à travers les âges les plus rares esprits, M. Laurent Tailhade devint l'un

d'entre eux et put,avec une égale maîtrise,fouallier le Mufle et louer les gemmes et les fleurs. Il est dans la tradition gréco-latine et répugne à l'hérésie de ceux qui prétendent concilier les rhapsodes de la Hellas et la canaille médiévale des trouvères et des troubadours. C'est une entreprise aussi chimérique que la recherche de l'hircocerf,et il faut pour la tenter l'imagination de Jean Moréas, peut-être plus marseillaise qu'attique. De fait, M. Laurent Tailhade avait seul droit au titre de véritable poète roman au sens où l'entend M. Charles Maurras. Mais son attitude est trop discrète peut-être pour qu'il consente à avoir des disciples, et la richesse de son vocabulaire est d'assez vieille date pour qu'il ne l'étale pas avec la joie enfantine et maladroite d'un parvenu.Si par les habitudes de composition et de langue M. Laurent Tailhade est incontestablement de pure race française, il diffère de ses ascendants directs par une qualité d'esprit tout à fait étrangère à ceux-ci : la joie de vivre est absente de son œuvre. Et ce n'est pas pour avoir aimé le décor chrétien qu'une grande tristesse lui est venue. Sans doute des saints flamboient aux verrières de ses poèmes, et les paroles liturgiques et les parfums rituels se mêlent étrangement aux pierreries des lapidaires et aux monstres héraldiques des bestiaires. Mais il y là paganisme flagrant; et rien n'est plus blasphématoire pour les vrais croyants que de s'intéresser ainsi a tout l'extérieur du culte en oubliant un peu le drame de la Messe et l'incompréhensible effusion du sang divin dans le calice. C'est,en présence du catholicisme, une tendresse sacrilège, quelque chose comme de la pitié pour une noble fleur qui va mourir, et les religions s'affirment immortelles. Henri Heine disait des peintres religieux de la Renaissance qu'ils étaient aussi protestants que Luther : à sa manière, M. Laurent Tailhade est aussi peu chrétien que Swinburne, et son orthodoxie eût paru médiocre à saint Bernard, qui réprouvait déjà la trop grande abondance de sculptures et d'ornements dans les églises de son temps, et y voyait plus de sollicitation au péché qu'aux pensées édifiantes. Il reste aux chrétiens, même hantés par la peur de l'enfer, l'espoir d'un paradis où l'éternité serait douce. Mais à ce Latin le vent d'ironie et de désespoir qui souffle du Nord a appris que le ciel était vide et que jamais l'homme, après la vallée des larmes, n'entrerait dans les terres promises où rougissent les bonnes

grappes de la félicité. Il a été tordu, vous dis-je, par les affres de toutes les douleurs. Mais alors que d'autres eussent gémi lâchement, il a été assez fier pour chanter et même pour rire, mais de quel rire déchirant et haineux et en somme si légitime : ne faut-il pas que parfois les poètes punissent ceux-là qui rabaissent à nos propres yeux la misère tragique d'être des hommes par le ridicule, l'inélégance et la sottise ? Pour soustraire aux regards profanes l'inguérissable blessure, il s'est vêtu d'étoffes somptueuses, pourpre sur pourpre; il a surchargé son manteau de pierres précieuses et de riches orfrois, afin que l'on ne vît plus son cœur battre. Mais a tout moment, dans un vers qui demande le sommeil et le silence, dans une épithète douloureuse, il arrivera qu'on surprenne les défaillances, la lassitude et le découragement. Et n'est-il point autrement poignant que toutes les lamentations des élégiaques, avec les mornes paroles qui le terminent, ce très beau poème, *Les Fleurs d'Ophélie* :

Fleurs sur fleur! fleurs d'été, fleurs de printemps! fleurs blêmes
De novembre épanchant la rancœur des adieux
Et, dans les joncs tressés, les fauves chrysanthèmes;

Les lotus réservés pour la table des dieux;
Les lis hautains, parmi les touffes d'amarantes,
Dressant avec orgueil leurs thyrses radieux;

Les roses de Noël aux pâleurs transparentes,
Et puis, toutes les fleurs éprises des tombeaux,
Violettes des morts, fougères odorantes,

Asphodèles, soleils héraldiques et beaux,
Mandragores criant d'une voix surhumaine
Au pied des gibets noirs que hantent les corbeaux.

Fleurs sur fleur! Effeuillez des fleurs! que l'on promène
Des encensoirs fleuris sur le tertre où, là-bas,
Dort Ophélie avec Rowena de Trémaine.

Amour! Amour! et sur leurs fronts que tu courbas
Fais ruisseler la pourpre extatique des roses
Pareille au sang joyeux versé dans les combats.

Jadis elles chantaient, vierges aux blondeurs roses,
Les amantes des jours qui ne renaîtront plus,
Sous leurs habits tissus d'ors fins et d'argyroses.

O lointaines douceurs des printemps révolus!
Epanouissement auroral des Idées!
Porte du ciel offerte aux lèvres des élus!

Les vierges à présent, mortes ou possédées,
Sont loin! bien loin! L'espoir est tombé de nos cœurs,
Telles d'un arbre mort les branches émondées.

Et l'Ombre, et les Regrets, et l'Oubli sont vainqueurs.

Ainsi le vers final tombe comme une irrévocable pierre funéraire sur un monde à jamais aboli de jeunesse et d'espérance. Rien ne resterait de tout cela, sans le juste orgueil du poète qui arrache leur trésor aux ténèbres avares et prolonge au-delà du temps la mémoire de sa pensée :

Le vin d'amour, l'or et le jade,
Et la gloire et la fleur du saule
Durent si peu ! Le vent maussade
Sur les tombes grises miaule,

Mais les bonnes chansons demeurent
Et clémentes sont les tempêtes
Aux saintes Roses qui ne meurent
Jamais sur le front des poètes.
(*Propero's Island.*)

M. Laurent Tailhade eut grandement raison d'établir par son exemple la suprématie d'un art dont l'inutilité actuelle constitue l'altière indépendance et assure la royauté à venir. Il a trouvé le seul moyen à peu près efficace d'écarter les contacts insupportables à qui reçut pour son malheur quelque délicatesse native : mais quand on veut vivre ainsi dans la solitude de son âme, il faut être assez fort pour se suffire à soi-même, et nombre de gens arbitrairement qualifiés poètes n'en sont point capables.

PIERRE QUILLARD.

LE FANTOME

...Καὶ θησαυρὸς ἀξύσσων.
THÉOPHILE D'ANTIOCHE.

I. — PORTAIL.

Aux matines de notre amour le ciel fut blanc et miséricordieux : les mamelles sidérales épandaient vers nos lèvres le lait très intègre du premier rafraîchissement, et vers nos yeux, les prunelles polaires, la grâce d'une lumière équivalente à la transparence de nos désirs.

Notre éveil avait été par des cloches qui sonnaient délicieusement en nos têtes et nous appelaient hors de nous : elle sonnaient en nos têtes et au-dessus de la ville, comme tous les jours, et cependant nous ne fûmes pas dupes de l'habitude des cloches crépusculaires. Nos âmes obéissantes et joyeuses se rendirent aux irrévocables matines : les corps frileux attendaient encore encapuchonnés de sommeil, inquiets, mais consolés au fond de leur chair par un espoir de réunion, et la solitude fut tolérable sous la grâce du ciel blanc et miséricordieux.

Verset. — Ta jeunesse s'est levée d'entre ses sœurs et elle est venue à moi. Je ne te connais pas, ô sœur, et ton essence me fait peur. Et pourquoi viens-tu toute nue ? Le corps est la pudeur de l'âme : va te vêtir, car tu confonds mon innocence et tu excites en mon essence la concupiscence de l'amour pur.

Répons.— Je veux baigner dans les eaux fraîches de la pensée, ô sœur, la nudité de mon désir. Tu connaîtras mon essence si tu m'admets en ta profondeur. Laisse-moi : je tomberai comme une pierre tranchante sur ton sein à jamais blessé, et doucement j'irai au fond de toi et tu saigneras si haut que les hautes feuilles en seront éclaboussées d'amour.

Verset. — Pourquoi veux-tu faire saigner d'amour l'immatérialité de ma paix? O sœur folle

et cruelle, je n'ai ni sein, ni sang, et tu n'as ni tranchant ni pesanteur. Nous sommes plus intouchables que la trace de l'oiseau dans l'air et plus invisibles que l'odeur des roses. Je veux bien t'aimer, ô sœur folle, mais va te vêtir, que je te voie !

Répons.— Mais tu es nue, pauvre âme, aussi essentiellement nue que moi-même, et tout n'est que métaphore. Si je revêts mon corps, que feras-tu de mon corps, et de quels yeux contempleras-tu mes yeux ?

Antiphone. — L'essence est essentielle et la forme est formelle, mais la forme est la formalité de l'essence.

Cantique. — Nous mettrons les sept roses aux sept clefs de la viole et l'arc-en-ciel sera les cordes.

Respire mon odeur, ô cœur, je suis odorante et mourante, la mort des roses en est la cause.

Respire mon haleine, ô reine, je suis amoureux et peureux, j'ai peur de ton bonheur, ô fleur !

Écoute mes soupirs, ô sire, mes soupirs ont brisé la viole aux sept cordes, mais j'en ferai sept autres avec mes sept désirs.

Ecoute mes paroles, ô folle, tes paroles ont brisé les cordes de mon cœur, mais j'en ferai sept autres avec tes sept soupirs.

Regarde dans ma joie, ô roi, les fleurs sont mortes, la viole est morte, tout meurt excepté toi.

Regarde dans mon ciel, ô belle, les sept couleurs sont mortes de joie, tout meurt excepté toi.

II. — LE PALAIS DES SYMBOLES

La forme est la formalité de l'essence : nous acquiesçâmes à cet aphorisme antiphonaire que les voix célestes n'avaient pas nié et nous nous apparûmes réels, c'est-à-dire équilibrés selon l'objectivité la plus commune, mais non la seule.

Ce fut d'abord en un salon de hasard, parmi la cruauté des robes indiscrètes, et ce milieu nous faisait pâlir d'ennui. L'enfance y vagissait sous de blonds ou blancs cheveux et de pareilles joies vi-

tulaires électrisaient les membres ingrats et ceux qui ne l'étaient pas encore ; des gens qui avaient assassiné leur conscience portaient un signe, une tache sanguinolente à l'endroit du cœur ; d'autres ne portaient aucun signe et cependant ils n'avaient pas été moins courageux. Cette impression nous fut pénible. Je dis à ma sœur :

— « Il leur reste la satisfaction du devoir accompli et la joie de se redire en secret que la perle sociale est toujours une perle, même en l'obscurité de sa coquille close. Le plaisir d'être un scélérat peut se savourer jusque dans le silence...

— « Non, ce n'est pas la même chose : les âmes viles jouissent surtout de l'ostentation de leur vilenie. Il leur faut l'estime à laquelle elles ont droit, le silence et l'obscurité les rend inconsolables. »

Quand ma sœur eut parlé, je la priai très simplement de me dévoiler son nom.

« Je suis pierre et fleur, je suis dure et parfumée, je suis transparente et charnue, je suis rude et je suis douce, je suis double et je suis une : ai-je dit pierre ou fleur, en disant Hyacinthe ? »

« O gemme de senteur, ô floraison adamantine et je ne sais quelle musique de paradis dans les syllabes fraîches, une volupté si délicate, des yeux si fraternels où le baiser s'alanguirait au charme de boire un merveilleux éther ! »

Nous regardions les jeux de nos pareils, si dissemblables de nos rêves, et sans nous targuer de la fierté triste des exilés nous éprouvâmes l'étonnement de l'antipathie.

— « Vous plaisez-vous à vivre ?

— « Oh ! si peu ! répondit-elle, si peu que je ne sais si je vis vraiment. L'uniformité des jours me décourage comme une séquence de notes en l'accord majeur des félicités nulles. J'ai rêvé d'une blessure qui tombait sur moi d'en haut, de très haut, et je remerciais la Douleur d'avoir pensé à mon cœur. Je fus touchée de ce choix accidentel, mais je vois bien que je ne suis pas élue.

— « La volonté du martyre est le martyre lui-même, mais pourquoi de tels désirs ? Jouissez de vos songes et de votre chair, et si quelqu'un dit votre nom avec amour, ne serez-vous pas joyeuse ?

— « Oui, d'avoir donné une joie, mais à qui ? Je voudrais, si j'aimais, d'exceptionnelles voluptés et aller si loin que l'éternité fût jalouse de ma floraison éphémère.

— « L'éternité n'est pas jalouse, elle est protectrice, et l'abri de sa permanence est ouvert à tout acte significatif : c'est le palais des symboles. Inaccessible aux vanités égoïstes du geste quotidien, impitoyable aux préventions négatives, son vantail accueille avec charité les esprits qui accueillent en eux l'Esprit d'amour. Et autour du palais, il y a des étangs d'une invincible stérilité : ceux qui ont dit non tombent là, et les fourmillements de la putréfaction même leur sont déniés ; ils deviennent le rien qu'ils voulurent, et les étangs sommeillent éternellement dans une invincible stérilité.

— « Palais sans parfums et sans fleurs ! Où sont les fleurs ?

— « Elles sont peintes sur les murs.

— « Elles sont mortes.

— « Elles sont vivantes, — comme des pensées ! »

Hyacinthe s'immobilisa selon l'idée qui agissait en elle. Debout parmi les ombres pâles d'une tapisserie, elle répéta :

— « Elles sont mortes ! Elles sont peintes sur le mur !... Parfois il m'a semblé d'être peinte sur un mur, morte, ou vivante pas plus qu'une pensée fanée, et des apparences aussi mortes que moi passaient, passaient, — comme maintenant ! Comme toujours, n'est-ce pas ? Suis-je autre qu'une des ombres pâles de cette tapisserie morte ? Ah ! vous n'osez pas dire que je suis vivante ? Vous ne l'oserez pas, si vous craignez le mensonge.

— « Le privilège de vivre ! Mais vous seriez la seule, Hyacinthe, la seule entre vos pareilles !

Vous ne vivrez qu'en celui qui vous aura fait souffrir, — et cela ne suffit pas toujours. O folle plus primitive que les déesses abolies, quelle ambroisie de divinité croyez-vous donc avoir bue par la naïveté de vos yeux bleus! Et même le Divin n'a pu vivre que par la souffrance et par la mort : il vint demander à la candeur barbare le crucifiement de ses chairs élues et que son sang vierge, sous les verges, les épines, les clous, jaillit comme au désert les eaux fraîches des roches attendries.

— « Je veux affermir l'ombre que je suis, dit Hyacinthe, je veux me vérifier et je veux m'exalter. Oh! le moyen, qu'importe, les ailes de velours de la Chimère ou le dos rugueux du Dragon ? Mais, je veux, — quoi ?

— « Abandonne-toi!

— « Oui! Et pourtant je m'aime, — si rien !

— « Tu es prédestinée.

— « Ne fais pas violence à ma volonté. »

III. — DUPLICITÉ

Nous allâmes vers l'arborescence des piliers tordus dans la crypte. Eglise douce et discrète où nous entendîmes les enfantines voix de la salutation et les psalmodiements intérieurs de nos cœurs! Il y avait de l'ombre et des fleurs, des cierges et de l'encens, et un grand silence, un silence d'adoration et de peur lorsque sous les plis du suaire marqué de la croix la Victime se levait pour bénir.

— « Damase, me dit Hyacinthe, agenouillez-vous et soyez pénitent de mes fautes, puisque je dois vous appartenir : ayez soin de mes fins dernières et qu'elles s'achèvent en conformité avec les lois de la rédemption.

— « Hyacinthe, je vous chargerai sur mes épaules et je vous déposerai aux pieds de la Miséricorde.

— « Tu me l'as demandé, — je m'abandonne.

— « Tout entière?

— « Est-ce que je suis deux ?

— « Il y a la chair et l'esprit.

— « Je ne suis ni chair ni esprit, je suis femme et fantôme : je deviendrai — ce que tu me feras.

— « Tu deviendras ce que tu es et tu fleuriras selon la grâce de tes bonnes volontés. Que puis-je, sinon te cueillir et te faire sentir le prix de la sève qui sortira de tes blessures ? Vivre, c'est en niant toute joie qui n'est que personnelle, toute douleur égoïste : le stupre d'être seul et de se plaire est le troisième péché, mais il contient les deux autres. Tout entière, — oui : tu ne dois te refuser ni à l'infini, qui, en te créant, t'a choisie, ni au fini, qui, en t'aimant, t'a triée d'entre la multitude des grains stériles. Sois la fécondité des adorations et des sourires et réjouis-toi du supplice d'être écrasée au pressoir, pour être bue, vin pur, dispensatrice des ivresses royales. Tout entière, ô vierge double, — oui : et sois spiritualisée, beauté charnelle, et sois réalisé, intellectuel fantôme. »

Le Chœur. — *Procul recedant somnia*
Et noctium phantasmata !

— « Ecoute, la conjuration des voix prie pour la pureté de ton sommeil. Les mauvais songes s'enfuient mécontents et honteux, leur laideur cachée sous des manteaux couleur de nuit, et les phantasmes terrifiés retombent dans leurs cavernes comme des fumées trop lourdes. Endors-toi sur mon épaule, formalité charmante d'une essence que j'ignore, dors et tu n'auras pas d'autres rêves que le rêve de rêver.

— « Je dors. »

IV. — L'ENCENS.

Sa virginité connut l'étonnement d'avoir admis en soi un voyageur complètement inconnu. Il avait des façons amicales de s'insinuer qui fleuraient l'impertinence, des gestes spécieux et l'aplomb déconcertant de ces gens qui savent leurs forces, mesurent au juste les conséquences

d'un coup d'audace. Hyacinthe se demandait comment elle avait pu précédemment proférer tant d'insanités et en écouter relatives aux délires spirituels. Comme tout était devenu clair ! Des lumières rayonnaient sous ses paupières closes, et son intellect, libéré des doutes, planait, comme un oiseau d'aurore dans une atmosphère d'une limpidité éblouissante. Elle comprit que toutes les vérités, même les plus immémoriales, convergeaient vers un point central de sa chair et que ses muqueuses, par un ineffable mystère, renfermaient dans leurs plis osbcurs toutes les richesses de l'infini. Pendant une seconde presque séculaire elle fut convaincue que sa propre essence avait absorbé et détenait à jamais l'essence de tout ; c'était une possession et une joie si démesurées qu'elle s'évanouit : à son réveil, elle ne sentit plus rien qu'une grande lassitude et l'insupportable effarement d'avoir été dupée. Néanmoins elle se sépara sans rancune du chimérique voyageur, et même lui voua une certaine amitié comme à un compagnon de grandes aventures, encore que fallacieuses.

Moi qui l'aimais hautement, voulais opérer en elle la transposition au mode mineur de mes personnelles et volontaires illusions, je fus péniblement impressionné, car elle n'avait rien manifesté, sinon de la surprise. Après comme avant, elle se montra pareille, aussi triste de vivre si peu, mais d'une tristesse différente, où la déception remplaçait l'ignorance.

Je la questionnai, mais la sensation était si loin, déjà, et si confuse, qu'elle répondit, avec cette franche simplicité convenue entre la noblesse de nos esprits :

« Ce n'est pas bien supérieur à manger une pêche. »

Comme le plaisir sexuel, hors les organismes de brutes, n'est que l'écho et la redondance du plaisir donné, ma joie diminua jusqu'à rien, jusqu'au rafraîchissement d'occasion, en une promenade,

avec le fruit qui pend au-dessus du mur — et je doutai de la légitimité d'une telle défloration.

Elle avoua cependant tout ce qui était vrai : le souvenir d'un envol dans les éthers, mais si imprécis! Plus tard, par la répétition de sensations identiques, sa mémoire se fortifia et elle put confirmer ma divination.

— « Mais, ajouta-t-elle, il faudrait la durée, le toujours. Bref, ou moins bref, l'instant n'est qu'un instant.

— « Et il n'y a que des instants. Croire que l'on capte l'infini dans un baiser!

— « Alors, plus! »

Cependant nous recommençâmes. La satisfaction physique s'affirma, mais c'était ensuite comme une humiliation d'avoir été heureux par de l'inconscience. Ces secousses étaient nécessaires ; elles nous devinrent une habitude et nous n'y pensâmes plus guère en dehors du moment même.

Ainsi nous y avions mis de la poésie en vain et du cérémonial! Une chapelle privée, la nuit, des chants de jeunes filles, une assistance révérente aux mystères liturgiques, un évêque vieux et simoniaque à peine, de consécration presque pas douteuse, une immédiate installation sous des arbres d'une vénérabilité absolue, en une maison de jadis, close au vulgaire : et rien de sublime, pas une exceptionnelle volupté!

Hyacinthe sortait d'une race morte au monde depuis des siècles. Fleur d'automne et la dernière, elle accumulait en son parfum tout l'esprit de cette sève tardive, mais la jeunesse de ses nuances avait quelque chose d'une teinte inaccomplie faute de soleil, rose penchée sur une rivière d'ombre. Quand elle marchait, elle avait l'air d'être enveloppée et portée par un souffle de mystère qui jouait dans ses cheveux blonds comme le vent soulève et anime les touffes tombantes des viournes le long des haies d'octobre.

Destinée par la pâleur de sa nature à de perpé-

tuelles déceptions, elle n'en souffrait qu'un instant, se résignait. Je pouvais la comprendre, moi, que des folies leurraient sans repos, à qui les réalités extérieures, cérébralement exagérées d'avance, échappaient toujours quand j'avançais la main vers « la cueillaison du rêve ».

Motif de désolation, oui, mais valable seulement pour des enfants; pourtant de telles faillites, souvent répétées, finissent par détruire la native confiance de l'être en la vie, — et bientôt l'on n'avance même plus la main, sûr de ne ramener vers soi que le vide. Au rebours de ce qui est cru, c'est là une acquisition plutôt qu'une perte; arrivé à cet état mental, l'homme a compris l'inutilité absolue du mouvement, il se confine en lui-même, se trouve enfin apte à l'existence sérieuse et vraie. Il ne s'intéresse plus qu'à la seule pensée, ses relations avec le monde sont réduites au nécessaire strict, à l'entretien urgent du substratum matériel, et toutes les questions qui agitent les peuples, émeuvent les individus, acquièrent immédiatement l'importance du fétu qui révolutionne une fourmilière.

Hyacinthe était apte à recevoir ces idées : elle les accepta, et, mésestimant tout le reste, nous nous occupâmes de nous-mêmes et de l'infini.

Nous-mêmes, c'était l'amour. Spirituellement, nous ne pouvions nous atteindre qu'en Dieu, après avoir gravi la montagne mystique, et là, souffrir la crucifixion sur la croix de l'éternel Jésus : c'est ce que j'avais promis à Hyacinthe et c'est ce qu'elle croyait vouloir.

Physiquement, tous les grains de l'encens profane n'avaient pas été brûlés. Je ne voulus pas condamner celle qui m'était confiée à l'ignorance éternelle d'un art si généralement estimé, et, tout en souhaitant qu'ils lui répugnassent, je lui en dévoilai les éléments les plus secrets.

La curiosité la soutint dans cette épreuve, et nous épuisâmes avec méthode tous les articles de

l'évangile gnostique, sans que notre santé eût notablement fléchi.

— « Exceptionnelles voluptés, me dit-elle un jour, soit, mais tout cela revient au même et l'équivalence des moyens est certaine puisque le but atteint est toujours identique. De plus, l'exceptionnel qui se répète ne diffère pas du banal et enfin les recommencements du fini, c'est-à-dire du rien, ne peuvent jamais donner au total que néant. Je suis lasse et triplement dupée, je suis sans espoir ! Pourquoi m'as-tu traînée dans la honte des péchés abominables?

— « Pour que tu sois bien vraiment sans espoir charnel, pour que tu connaisses l'humiliation d'avoir un sexe insatiable et menteur.

—.« Si nous continuons, je te mépriserai.

— « Hyacinthe, ton corps adorable me fait horreur.

— « Damase, tes lèvres perverses me font mal aux yeux, quand je les regarde, — après!

— « Ton profil est toujours ma joie.

— « Damase, te souviens-tu que nos âmes se visitèrent, — aux matines de notre amour?

— « Oui, et tu étais pure, — comme le silence!

— « Rends-la moi, ma primordiale pureté.

— « La confession est lustrale, Hyacinthe. Ne viens-tu pas de dire ta honte? — Elle n'est plus.»

Une Voix. — *Hostemque nostrum comprime*
Ne polluantur corpora!

— « Le Verbe est répandu dans l'air et l'air, parfois, se condense en paroles. La pensée des invisibles gardiens est toujours présente autour de nous et la circonvolution de leurs ailes nous protège charitablement. Ils savent nos volontés et les réalisent quand elles ne contredisent pas les normes. Leur pouvoir, c'est la métaphore de tendre la main, et la voix est souvent la grande auxiliatrice : ils se font entendre s'il le faut. Que l'ennemi donc soit absent du cercle de notre communauté et qu'à nos corps la souillure soit épar-

gnée, — dans l'avenir, dans le présent et dans le passé!

— « Et dans le passé! dit Hyacinthe. Que ce qui fut fait soit défait! Pourtant, je voudrais — me souvenir. Je voudrais garder la mémoire des instants où tu pénétras dans ma chair pour la glorification — vaine, mais lumineuse — de ma sensibilité de femme. Car, enfin, si je suis fantôme un peu moins je le dois à des insistances corporelles, et cela compte, même péché. Et qu'elle me dure aussi, la mémoire de ton inconscience et de tous nos gestes d'amour et surtout de l'abandon premier si peureux, avec ses yeux baissés et sa si gauche manière de se défendre contre la joie de connaître, la joie de la pomme amère croquée à deux, comme des enfants,— et quand c'est mangé, c'est fini! Et, tiens, duperie ou non, je t'aime! »

Cantique. — Ecoute mes soupirs, ô sire, mes soupirs ont brisé la viole aux sept cordes, mais j'en ferai sept autres avec mes sept désirs.

Ecoute mes paroles, ô folle, tes paroles ont brisé les cordes de mon cœur, mais j'en ferai sept autres avec tes sept soupirs.

— « Tu me rejouis, Hyacinthe, plus que le parfum des sept roses, qui sont les sept voluptés: les roses sont mortes, mais tu vis, toi, — ô mon amour! Oui, comme tu l'as dit : Tout entière! Et pourquoi nous fâcher contre les défaillances du réel et ne pas nous plaire même à l'absurde qui nous trompe, si c'est par des caresses? Nous savons que la sensation ne donne rien : amusons-nous pourtant à ce rien,—qui est tout dans le moment où il surgit en nos imaginations, et restons franchement contradictoires, afin de pouvoir sourire de nous-mêmes aux occasions tragiques.

— « Duperie ou non, je t'aime, répéta Hyacinthe. Et toi aussi, n'est-ce pas? Alors, soyons l'un pour l'autre une agréable odeur. »

Elle me baisa sur la bouche et nous nous exaltâmes de la meilleure foi du monde.

(A suivre.) REMY DE GOURMONT.

THÉATRES

THÉATRE LIBRE.

La Rançon, *comédie en 3 actes, en prose*, de M. GASTON SALANDRI.— Une jeune fille, lasse des vexations que lui prodigue la seconde femme de son père, se fait aimer —pour le bon motif — d'un candide employé : le mariage sera, pour elle, une délivrance. Surgit alors le démon tentateur, sous les traits d'une amie d'enfance, assez riche, qui, revenant d'Amérique, en profite pour initier la nouvelle épousée aux délices de la vie facile et luxueuse. Il en résulte des dettes et des scènes de ménage où s'échangent des paroles aigres, le mari trouvant fort désagréable d'avoir à payer des notes imprévues de couturière. Pour éviter, à l'avenir, l'ennui de pareils reproches, et solder entièrement le compte robes et manteaux, la femme acceptera un amant — oh! du meilleur monde !

Et la *rançon* ? Au cours de la pièce, ce mot est prononcé dans des circonstances qui tendraient à prouver qu'une coquette, tenue en esclavage par les goûts simples de son conjoint et leur manque de fortune à tous deux, a le pouvoir d'acheter la liberté et les toilettes qui lui manquent en vendant son *amour* (?); c'est là une thèse évidemment neuve, et dont l'exposé nous a paru éclairer de jours puissants une question jusqu'à présent résolue par sa simple énonciation. Il paraît que M. Salandri a fait là « effort de moraliste, de philosophe, autant que d'observateur et d'artiste »; du moins, nous en prévient-il dans le programme.

Rendons hommage aux consciencieux efforts de MM^mes^ Théven, Perrot et Barny, admirablement secondées par M. Antoine, très remarquable en vieux bourgeois, M. Grand dont le jeu s'est fort amélioré, et M. L. Christian.

Un Beau Soir, *comédie en un acte*, de M. MAURICE VAUCAIRE —L'or sanglant du crépuscule s'éteint au loin, derrière les hautes meules flamboyantes ; sous le couvert des branches, capricieusement tordues, où la nuit insidieuse commence à pénétrer, un triste poète, le cœur empli de toute la mélancolie du décor, ne se résout pas à dire les gais propos que réclame de lui la grande dame, sa joyeuse maîtresse. Comme ils

vont promener plus loin leur amusante bouderie, un autre couple apparaît à l'orée du bois. L'amant est, cette fois, d'un caractère folâtre dont s'accommode peu la rêveuse et gentille enfant qui l'accompagne. L'échange n'est-il pas indiqué? ... il se fera.

Nuancé de fin comique, d'atticisme discret, le dialogue est conduit avec une étincelante et nerveuse maëstria. Cette attrayante fantaisie fût interprétée à ravir par Mmes Sylviac, adorablement rieuse, Théven, fort bien en sentimentale ennuyée, à qui donnaient la réplique M. Antoine, qui, dans la manière triste, nous a dit, de talentueuse façon, les vers de M. Maurice Vaucaire, et M. Grand, plein de conviction et d'heureux entrain.

L'Abbé Pierre, *pièce en un acte, en prose*, de M. Marcel Prévost.— Pourquoi M. Marcel Prévost jugea-t-il nécessaire de nous exposer, en même temps que l'insignifiante conversation amoureuse d'un serrurier et d'une servante d'auberge, une extraordinaire confession d'une mère à son fils ? Peut-être voulut-il permettre à M. Antoine d'endosser une soutane, et de nous montrer qu'ainsi vêtu il était susceptible de tirer d'admirables et tragiques effets d'un rôle médiocre sans lui.

Constatons que Mme Barny, fort pathétique en veuve coupable, Mlle Luce Colas et M. Renard, dans les rôles secondaires, l ont aidé de leur mieux à soutenir ce mélodrame, d'un romanesque faux, teinté de mauvais naturalisme.

Gaston Danville.

THÉATRE D'ART.

Programme : **La Geste du Roy**, traductions de Stuart Merrill, Adolphe Retté et Camille Mauclair ; **Le Cantique des Cantiques**, traduction et mise à la scène de P.-N. Roinard, adaptations musicales de Mme Flamen de Labrély ; **Le Concile féerique**, de Jules Laforgue ; **Les Aveugles**, de Maurice Maeterlinck ; **Théodat**, de Remy de Gourmont.... Programme bien chargé, mais c'est de tradition au Théâtre d'Art ! Il me semble avoir assisté à une grand'messe trop longue où, pourtant, m'égaya durant quelques minutes une boutade inconvenante d'insolent et merveilleux poète. Je parle du *Concile féerique*, de Jules Laforgue. Cette fantaisie mieux qu'amusante, à qui manque l'étendue d'une œuvre dramatique, est une page exquise d'iro-

nique cruellement rieur dont le désir ne fut pas d'écrire pour la scène.

Stuart Merrill a traduit en vers sonores un fragment choisi de la *Chanson de Roland ;* Adolphe Retté, qui s'est écarté du texte dans *Berte au grand pié*, a écrit des vers qui ont plus généralement été appréciés ; quant à ceux de Camille Mauclair, dans *Fierabras*, ils n'ont point étonné. — Les adaptations musicales de Mme Flamen de Labrély pour le *Cantique des Cantiques* sont d'une heureuse simplicité, et Paul Roinard, dont la tentative profane nous inquiétait, a en belle prose rhythmée donné une impression juste du poème éternel de Salomon et fait preuve d'une grande habileté de metteur en scène. La décoration, du meilleur effet, était de sa composition et de sa main propre. Déplorons que le silence ait été troublé par les éternuements d'un public que nous ne croyions pas si raffiné et si difficile sur la qualité des parfums ; peut-être avait-on oublié d'*accorder* les vaporisateurs.

Je n'hésite pas à avouer que la représentation des *Aveugles* m'a péniblement déçu. A la lecture, ce drame apparaît supérieur à l'*Intruse*. Sur la scène, c'est un évanouissement. J'en ai, je crois, trouvé la cause. L'élément dramatique qui existe dans l'*Intruse* n'existe pas dans les *Aveugles*. Le *drame*, au théâtre, naît d'un choc ; deux pôles, l'un négatif, l'autre positif, s'attirant et produisant l'étincelle, telle est, par analogie scientifique, la définition d'une *scène*. Dans l'*Intruse*, le drame se passe entre l'aïeul aveugle et les quatre ou cinq personnages qui l'entourent. Eux et lui *voient* différemment. Dans les *Aveugles*, tous ont une même perception : c'est un *chœur*, non pas un *scène*. Qu'on n'accuse personne, et surtout pas les interprètes, de la non-réussite de l'œuvre de Maeterlinck. C'est une belle œuvre qu'il ne faut pas laisser s'évader des pages du livre.

Tout vrai chef-d'œuvre est composé comme la Bible. Sous *la lettre*, qui, par un sens parallèle, doit complètement satisfaire les ignorants, se développe philosophiquement, pour les initiés, l'idée en ce qu'elle a d'éternel. Or, le chef-d'œuvre naît de l'équilibre, de l'harmonie, de la parité du sens exotérique et du sens ésotérique, qui seront parfaits chacun en soi. Pour les *Aveugles*, dans le sens ésotérique (le symbole philosophique), nous sentons une perfection probable, et si nous n'en sommes pas absolument certains, c'est

que le sens exotérique est incomplet, trouble, et, au lieu d'éclairer l'ésotérisme du drame, il le laisse dans une demi-obscurité où nous ne découvrons une beauté que grâce à notre sens personnel d'artiste. Donc, les *Aveugles* ne sont pas un chef-d'œuvre.

Quoi qu'on dise, Maurice Maeterlinck n'a pas encore prouvé qu'il est un grand dramaturge. Il a dressé sa tente dans une presqu'île d'un monde où règnent le trouble, la terreur, l'effroi, et il s'attarde là tandis qu'un Shakespeare avait — quelques lustres avant lui — exploré ce monde du nord au sud et de l'est à l'ouest. Je me tais sur Edgar Poe, puisqu'il ne fut pas un auteur dramatique. Dans l'*Intruse*, la conception est inférieure à l'exécution ; dans les *Aveugles*, la conception est supérieure à l'exécution. Cela permettrait de supposer qu'à une certaine hauteur la pensée chez Maeterlinck est en péril; il nous donne l'idée d'un homme qui veut monter très haut avec une échelle trop courte. Pour tout dire, l'instrument manque d'étendue. Tant que Maurice Maeterlinck s'entêtera dans l'emploi d'un procédé unique, il y aura des choses qu'il n'exprimera pas ou exprimera mal.

L'art du théâtre a été considéré avec un tel mépris par les quatre dernières générations d'écrivains, qu'aujourd'hui encore, dès que l'on a la conception d'une idée grandiose (je dirais *magnifique* si l'on n'avait tenté de spécialiser ce mot), on s'empresse de l'amoindrir sous le vêtement précaire qu'on lui prête. Il y a une tendance *à mettre tout son art dans une phrase* qui fait le plus grand tort à l'éclosion des chefs-d'œuvre. Refuser délibérément à une idée le développement, l'etendue qu'elle comporte, c'est faire profession de dilettantisme. On établit une maquette consciencieusement ouvrée, mais l'on se récuse pour l'érection en belle place publique du monumental palais exposé en réduction.

Parlons de *Théodat*, par Remy de Gourmont, qui est l'auteur de l'un des vingt ou trente bons romans écrits depuis Flaubert. La conception de ce drame était originale et puissante. Un prêtre du VIII^e^ siècle, élevé à l'épiscopat, doit renoncer à l'épouse par obéissance aux conciles. Maximienne fuit le monastère où elle devrait achever son âge, et, dans la fidélité de son amour devenu coupable malgré sa légitimité, elle vient troubler Théodat dans son désir d'obéissance, le tente, et il succombe. Les intentions

de Remy de Gourmont apparaissent clairement pour qui pénètre les secrets de la genèse d'une œuvre ; malheureusement, il n'a presque rien exprimé de ce qu'il avait à dire. Je devine que le drame existe dans le *renoncement* à la chair, renoncement d'autant plus terrible que l'épouse obligatoirement délaissée a toutes les grâces de l'épouse fidèle, qu'elle a en son pouvoir des armes légitimes forgées des mains mêmes de Théodat, qu'elle est le séduisant souvenir de plaisirs connus ; je devine toutes ces choses, qui font de la tentation de Théodat une tentation autrement humaine et douloureuse que celle de Saint-Antoine, mais Remy de Gourmont nous a montré seulement d'une façon explicite un prêtre tenté par la chair qui, sous le masque de Maximienne, arrive et déploie ses moyens de séduction purement sataniques Maximienne a le rire malin, l'attitude frivole, et il était nécessaire, puisque Dieu était acteur, qu'on vît le Diable, mais ce n'était pas là tout le drame. Aussi la scène d exposition entre Théodat et ses clercs, scène où le caractère un peu sec de ce prélat de temps encore barbares était éloquemment indiqué, est-elle bien supérieure à la scène de la tentation et de la chute ; le caractère de Maximienne est équivoque.

Lugné-Poë est un acteur extrêmement intelligent, qui a rempli comme il convenait le rôle de Théodat, et si Mlle Georgette Camée a étonné par sa malice, c'est que tels étaient les désirs de l'auteur. D'ailleurs, Mlle Camée, que le public du Théâtre d'Art connaît bien. aime et admire, n'est guère susceptible de se tromper. Elle a été très applaudie dans *Berte au grand pié*. Les poètes restent fous d'elle pour sa supérieure diction du vers. Lugné-Poë, qui, par l'importance de son rôle, menait les *Aveugles*, a été égal à lui-même. Dans ce drame, la belle voix de M. Émile Raymond a surtout impressionné, et dans le *Cantique des Cantiques*, toujours à cause de sa voix si puissamment sexuée, il a remporté un grand et juste succès à côté de Mme Renée de Pontry, dont l'amoureux contralto était au diapason de ce poème d'amour ésotérique. Mme Suzanne Gay a joué avec émotion la vieille des *Aveugles*, et M. Fenoux, d'une belle prestance, n'articule malheureusement pas très bien. Je m'excuse de ne pouvoir dire un mot sur chacun des artistes dont le concours a été précieux pour ce spectacle. Encouragements aux uns, félicitations aux autres :

à Mlle Page, une jolie débutante, et à MM. R. Lagrange, H. Durtal, Baudouin, Château, Geo. Ragot, Donnet, A. Girault, A. Félix, qui a joué avec une admirable santé un frère portier dans *Théodat* et l'Echo du *Concile féérique*.

JULIEN LECLERCQ.

LES LIVRES (1)

Vitraux, 15 poèmes extraits de *Sur Champ d'or*, par LAURENT TAILHADE (Vanier). — Voir page 65.

L'Aube russe, par ALEXANDRE POUCHKINE, traduction de MM. B. TSEYTLINE et E. JAUBERT (Perrin et Cie).—L'épidémie de russite continue ses ravages par les librairies. Après les romans épais, on ramasse le menu crottin des petites nouvelles et des petits auteurs; enfin il paraît que l'étiquette suffit; puisque le public veut du russe, on lui en fourre jusqu'à l'étouffement. — Je ne sais si Pouchkine a suscité son pays à la vie intellectuelle, comme le déclare M. de Voguë en l'épigraphe du volume — n'est-ce pas un des 37 inconnus de l'Académie? — mais ses histoires ne sont pas méchantes et il serait difficile d'en dire grand'chose. Çà et là *(La Dame de Pique, Le Fabricant de Cercueils)* une pointe de fantastique macabre, oh! si peu; une note attendrie dans l'anecdote du Maître de Poste; tout cela n'est pas si rare, et les traducteurs pouvaient s'exercer de meilleure façon. — *Nota :* ce livre peut être lu sans danger par les jeunes hommes et les jeunes filles au-dessous de huit ans.

C. MKI.

« **Bonne-Dame** », par EDOUARD ESTAUNIÉ (Perrin et Cie.). — A : Je trouve ce livre-là très beau. — B : Avez-vous noté les maladresses ? — A : Monsieur Edouard Estaunié est un garçon plein de talent. — B : Vous en parlez familièrement, mais il manque de métier. — A : J'ai en horreur les professionnels. — B : Avouez que « Bonne-Dame » est malheureuse un peu longuement. On n'est pas malheureux comme ça. Elle a l'air de souffrir exprès, pour obtenir une médaille. — A : J'aime « Bonne-Dame » entièrement, y compris son argot original. — B : C'est original d'estropier des mots ? — A : Citez-moi beaucoup de « jeunes » capables de faire vivre un pareil type

(1) Aux prochaines livraisons : *La Paix du cœur* (Jean Blaize); *Mavra* (Lazare Goulin); *Geneviève* (Henri Germain); *Sanglots d'Extase* (Michel Abadie); *L'Amour chemine* (Marie Krysinska); *Première Glane* (J. Bouchard); *Paul Verlaine* (Alfred Ernst); *Heures d'Amour* (Hippolyte Lucas); *Mademoiselle Rondecuir* (Henri Bossanne); et les livres annoncés déjà.

pendant trois cents pages ? — B : Il se mourait depuis la centième. — A : Au moins, goûtez-vous, comme moi, les images nombreuses ? — B : Les meilleures m'auraient suffi. — A : Rappelez-vous : « Bonne-Dame roule, roule, au lieu de marcher, semblable à quelque cloche tombée sur terre, faute d'ailes, pendant le voyage du jeudi-saint » ; et encore : « La ligne télégraphique semblait une quintuple portée sur laquelle des oiseaux marquaient des notes ». Et cætera ! Et cætera ! Les lettres de Féfé sont vraiment exquises. — B : Exquises, les lettres d'une petite fille mal élevée ! vous vous démoralisez. — A : Le voyage à Montauban est un pur chef-d'œuvre. — B : Cela vous amuserait, vous, d'attendre dix heures dans la neige la correspondance d'un train ? — A : Je ne sais rien de plus navrant que le séjour de « Bonne-Dame » chez sa fille.— B : Quel gendre a jamais traité de la sorte une belle-mère riche ? — A : Rien de plus lamentable que son abandon, sa fuite à Paris, son bonheur enfin, à l'asile, de sacrifiée incorrigible. — B : L'auteur est de votre avis. A propos, pourquoi montre-t-il toujours le bout de ce qu'il pense ? Que nous importent des phrases de ce genre : « Il faut avoir connu les grandes douleurs pour pratiquer les grandes indulgences à l'égard de l'âpre vie » — ou bien : « De même que la santé morale est le principe facteur du bien-être physique, ainsi l'existence.....» — ou mieux : « Les cœurs aimants sont les plus inconséquents ». — A : Bref, mon petit, puisque vous êtes malin, faites-en donc autant. — B : Oh ! si vous en venez aux personnalités !.....

J. R.

Vers de l'espoir, par Maurice Desombiaux (Bruxelles, Lacomblez). — Une suite de représentations de la vie ou du rêve, dont chacune a un sens symbolique, parfois très apparent, parfois mystérieux. La seconde partie du livre, sous ce titre : *Les villes du Rêve*, nous donne, en forme de poèmes, la description de quelques coins, accidents ou liturgies caractéristiques des vieilles cités flamandes : la *Procession du saint Sang à Bruges*, voilà vraiment de belles pages, d'un noble sentiment et d'un irréprochable style. Enfin, une légende mystique, la vie d'un idéal martyr, racontée pour exalter le renoncement aux turpidités sensuelles, pour appeler l'heure où règnera le Verbe et non plus la Chair. Tout, dans ce petit volume, n'est pas également original, et même on y compterait plus d'une influence ; mais bien écrit, délicatement pensé, plein de suggestions, il me plaît comme l'œuvre d'un consciencieux artiste.

R. G.

Les Ventres, par Paul Pourot (Tresse et Stock). — Un artiste, qui n'en est d'ailleurs pas un, succombe dans la lutte pour l'art, à cause de la lutte pour la vie. Au seul point de vue de la donnée, on ne peut que répondre : *tant mieux ;* car moins les médiocres réussiront et plus les réels talents auront la chance de réussir. Cette petite férocité lâchée, il faut louer la grande sincérité de cette œuvre simple et sobre. Mais combien inutile le manifeste du *Vérisme* qui la clôture !... Le livre suffisait : et puis, n'en déplaise à l'auteur, *après* les Ita-

liens *véristes*, un Français, M. L.-P. de Brinn'Gaubast, a déjà tenté le manifeste *vériste*. M. Paul Pourot n'est donc point, chez nous, l'instaurateur du *Vérisme*. Z.

Salon de la Rose+Croix. *Règles et monitoires* (Dentu). — C'est le programme de l'Exposition organisée par MM. de la Rochefoucauld et Péladan, et qui ouvrira le 10 mars prochain dans les Galeries Durand-Ruel. Il est fâcheux que M. Péladan ne puisse énoncer des idées même justes et nécessaires sans les rendre grotesques par la singerie hiératique dont il les enveloppe. Les artistes qui répondront à son appel ne seront pas responsables de ce puffisme : j'espère qu'ils viendront nombreux et avec du talent. Quelques fumisteries telles que l'excommunication (ou *exécration vehmique*) du Congrès catholique de Malines terminent cet opuscule.

R. G.

Apôtre, par Louis Gastine, avec lettre critique de Mgr Fava, évêque de Grenoble, et post-face, en réponse, de l'auteur (L. Genonceaux). — Livre à thèse : le clergé doit se tourner vers le peuple, évangéliser les socialistes,et non se faire l'allié des divers partis qui se partagent la bourgeoisie. Ce postulat se développe à l'abri d'une histoire dont les assassinats de Fourmies forment un des épisodes. Il y a de belles scènes, des pages hautement humaines. Un clergé moins médiocre aurait accueilli ce livre et lui aurait fait un succès, mais la défiance a été prêchée, tout d'abord par Mgr Fava, homme prudent et même, disons-le, peu brave, car il entortille sa désapprobation de phrases volontairement banales, évitant de se prononcer sur la question, sur la thèse. « Ne nous compromettons pas, basculons ! » Voilà la devise de cet évêque et de tous les évêques. R. G.

La plus belle Chimère que puisse caresser un homme de lettres est, sans contredit, la *Morale religieuse;* mais, comme le monstre caméléonesque ne cherchait qu'à se venger des bons procédés d'un auteur candide, les livres écrits en son honneur ont presque toujours des résultats désastreux. Cet *Apôtre*, œuvre d'évangélisation pure, inspirée par une idée absolument respectable, sert, pour le quart d'heure, à mettre en lumière une des cinq plaies hideuses du catholicisme : *la bégueulerie*. De ce doux roman,constatation de l'effort louable d'une chair humaine vers la possible perfection humaine, est sortie une pourriture suffisante à infecter tous les pauvres d'esprit qui s'imagineraient béatement, après lecture, que notre sainte religion devrait être autre chose que la lèpre dont Voltaire énuméra les ravages : je veux parler de la critique post-face de Monseigneur Fava, évêque de Grenoble. — Trois cents ans d'inquisition, des montagnes de corps mutilés et tordus dans le feu, toutes les dégoûtantes théories de Loyola, toutes les hontes des papautés hystériques, toutes les fraudes et tous les vols, tous les étranglements et tous les inutiles bâillons, se profilent entre les lignes de cette suave lettre épiscopale. C'est à la fois, sous la courtoisie du Monsieur

épouvantablement quelconque, toutes les mesquineries, tout l'obscurantisme et tout l'arbitraire infusés dans une goutte d'eau bénite. Risette à la réclame d'un côté! Terreur de recevoir les étrivières de l'autre! Par-dessus le marché, une pesanteur de style-pilon capable de broyer plusieurs cervelles, cette lettre contient tout... et suffirait à faire expulser de France l'entière corporation aux gants violets, si en France les crimes littéraires finissaient par être jugés comme crimes d'Etat, c'est-à-dire si en France on avait un peu de logique. Ah! Monseigneur, quelle belle occasion vous avez perdue là de pratiquer l'humilité chrétienne eu vous taisant! Et pourquoi ne pas vous être rappelé à propos la bouffonne anecdote de la vieille intolérante à qui l'on disait : « Jésus, cependant, pardonnait à la femme adultère! » Et qui répondait, se hérissant : « Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux! »

***

A la bonne franquette, par Gabriel Vicaire (Lemerre). — En ces temps où vaticine l'école romane, M. Gabriel Vicaire se contente d'être un poète français. S'il n'a pas de grandes envolées à la Ronsard ou à la Pindare, il a la fraîcheur, l'esprit, l'ingénuité, la grâce, et autant de science, sous une apparente simplicité, que tels sonores nourrissons des Muses, dont les poèmes semblent à jamais des exercices de prosodie et de grammaire rétrospectives. C'est dire assez qu'*A la bonne franquette* est une œuvre charmante, où pourront se complaire les artistes et les simples lecteurs de bonne foi.

E. D.

Le Voyageur enchanté, par Nicolas Lieskoff, traduit du russe par Victor Derély (Savine). — Ce conte agréable ne semble pas avoir trop perdu de sa naïveté slave. Il est tout plein de cette philosophie douloureuse des pauvres gens de ce pays, qui se bercent d'un meilleur espoir entre la tendresse problématique de leurs icônes et la dureté très réelle du knout.

***

Autour du Mystère, par Gaston Dujarric (Savine). — Visiblement inspiré par Poe, l'auteur, pour si intéressantes que soient ses histoires fantastiques, n'a pas assez ménagé les effets troublants. Trop de points sur les i et trop de couleurs vives. Ces revenants ont la crudité de certaines enluminures d'Epinal. C'est un peu le *Mystère* de la lanterne magique.

***

Pour la gloire, par Hippolyte Buffenoir (Lemerre). — J.-B. Rousseau ayant écrit une *Ode à la postérité* : « Je crains fort, dit Voltaire, que cette ode ne parvienne jamais à son adresse. » Les poèmes de M. Buffenoir courent un semblable danger ; les sujets qu'ils traitent, savoir : *Incendie d'amour*, *Heureuse rencontre*, *Angoisse de l'absence*, *Près d'un berceau*, *La belle Fatma*, *L'Indépendance du Brésil*.... » pour être éminemment respectables, et dignes d'être mis au concours par toutes les académies de province, voire l'Académie Française, n'en sont pas moins d'une antique et solennelle banalité.

Voilà pour le fond. Quant à la forme..... elle est simple. M. Buffenoir ne s'embarrasse pas de recherches de rimes ni de rythmes. Il écrit ses vers comme ils lui viennent, et, pour donner une bonne leçon à tous ces décadents qui passent quinze jours à composer une strophe, il leur met sous le nez quatre pièces *improvisées*, dont la plus importante, intitulée *Stuart, vainqueur du grand prix de Paris*, contient des explosions de lyrisme de cette intensité :

Les Anglais sont battus,
Consternés, éperdus ;
Nous avons la victoire,
Et l'honneur et la gloire !

Bien peu, parmi nos *glorieux* poètes, ont de pareils coups d'aile.

E. D.

Les Trains-Eperons. *Projet d'un dispositif aussi commode qu'infaillible pour prévenir tout accident de chemin de fer par collision ou tamponnement*, par Paul Masson (Ch. Collet, 19, Chaussée d'Antin) — Il s'agit cette fois d'une fantaisie macabre. Le Yoghi de l'*Ermitage* imagine l'adaptation, à l'avant et à l'arrière des trains (à ceux de la voie montante ou à ceux de la voie descendante, au choix, mais pas aux deux), d'un plan incliné muni de rails, qui, d'ailleurs, courraient sur toute la longueur du convoi,— en sorte qu'au lieu de tamponner les trains glisseraient l'un sur l'autre. Cette fantaisie, sous forme de « Mémoire à l'Académie des Sciences », est écrite avec le plus grand sérieux du monde, naturellement. Mais à cette invention je préfère cette autre trouvaille de l'auteur, qui a fait imprimer sur le faux-titre de sa plaquette le mot : Hommage, et en regard les mots : *amical*, *cordial*, *respectueux*, de façon à n'avoir plus qu'à biffer, selon la personne à qui est adressé l'ouvrage, les qualificatifs qui ne conviennent pas. Amusante ironie sur la banalité des dédicaces.

A. V.

L'Action et le Rêve, par Georges Servières (Savine). — Livre plein de statistiques fastidieuses. Tout va six par six, les incidentes surtout. Dénombrement des problèmes de psychologie banale qui peuvent intéresser un jeune homme enclin à la paresse, et revue des différentes situations bêtes dans lesquelles peut se trouver un autre jeune homme actif. Une monotonie navrante véhicule ces pages, très soignées, aux abîmes de l'oubli.

***

JOURNAUX ET REVUES

Giosuè Carducci vient de prouver une fois de plus, comme le dit M. A. Ferrero dans la **Gazzetta Letteraria**, que nulle loi ne condamne les grands poètes au chef-d'œuvre à perpétuité. Sa dernière production, *Ode à la Guerre*, est en effet assez médiocre ; c'est de la poésie presque à la Déroulède, du patriotisme en vers sans même le mérite de la naïve

sincérité. Grande polémique à ce sujet dans les revues littéraires italiennes. La *Gazzetta* explique, excuse ; la **Cronaca d'Arte,** moins résignée, blâme, répète le mot de Pétrarque : *Pace ! Pace ! Pace !* et dans un article M. U. Valcarenghi déclare que Carducci s'est mis au ban des poètes italiens ; la **Critica sociale** l'exécute en quelques phrases ironiques. Enfin une brochure anonyme, *La Guerra del professore Carducci flagellata da Umano*, a frappé le dernier coup. Profitant de la circonstance, un poète de talent, guère sorti encore des limbes, M. Rapisardi, a publié une contrepartie de l'ode de Carducci, intitulée *All' Utopia* et qui contient de belles strophes.

Mélusine, mythologie, littérature populaire, etc. (novembre-décembre). — Cette revue est éditée par la librairie Rolland, maison unique en son genre, possédant plus de 30.000 brochures ou articles de revues classés par sujets.

L'Etoile, kabbale messianique, spiritualisme expérimental, etc. — M. Jules Bois y fait avec talent la critique littéraire. Grand-Prêtre de la maison : Alber Jhouney.

« Fraternité de l'Etoile. — Communion des âmes. I. Elévation fraternelle vers Dieu. II. Invocation aux esprits supérieurs. III. Union des fluides. Le 3 décembre et le 5 janvier, de midi au soir. »

La Révolte, organe communiste-anarchiste (Paris, 140, rue Mouffetard), le seul journal qui ait réussi — et avec des ressources nulles — à donner toutes les semaines un supplément littéraire qui soit de la littérature.

L'Écho des Jeunes, revue mensuelle, qui se publie à Sainte-Cunégonde, Canada, est prié, quand il donne des pages entières du *Mercure de France*, de citer la source. Après ce léger rappel à l'ordre, il ne reste qu'à féliciter le directeur, M. Gerbée, de sa tentative de créer, en ce vieux pays de angue française, un public pour la littérature d'art.

La **Curiosité Universelle** continue son nouveau dictionnaire des artistes : notices sur les Breughel.

Dans la **Revue de l'Evolution** du 15 novembre, M. Louis Dubreuilh nous expose les principes de l'*Esthétique Scientifique* telle qu'il la conçoit personnellement. Voici sommairement le procédé, qui doit aboutir à une *nouvelle méthode de critique littéraire*.

1° On classe les dix parties du discours sous sept chefs différents : Etres et choses, qualités, déterminations, actions, modifications, relations, connexions.

2° On prend environ cinq mille mots de suite dans un écrivain et on les distribue sous une des rubriques ci-dessus.

3° On fait des totaux et des moyennes et l'on trouve, par exemple, sur mille mots :

Descartes.	286	Etres et choses	
Montesquieu.	328	»	»
Fénelon	332	»	»
Goncourt.	335	»	»
Montaigne	321	»	»
Pascal	306	»	»

Bossuet.	344	»	»
Voltaire	343	»	»
J.-J. Rousseau	325	»	»
Buffon.	297	»	»
Chateaubriand.	323	»	»
Michelet.	330	»	»
Renan	309	»	»
Sully-Prudhomme.	299	»	»

Ensuite, on consulte les chiffres et l'on est tout étonné de voir qu'ils constatent, d'eux-mêmes, une étroite parenté d'intelligence entre Buffon et M. Sully-Prudhomme.

Le premier résultat atteint par l'auteur de ce nouveau casse-tête est de pouvoir affirmer deux classes d'écrivains : les classiques et les romantiques ; on découvre ensuite qu'une autre classification est possible et l'on obtient :

Les écrivains d'idées ;
Les écrivains d'images ;
Les écrivains de sentiments.

Dans les écrivains d'images fraternisent Bossuet, Châteaubriand, Hugo, Gautier. Là, l'auteur s'aperçoit que ses conquêtes sont médiocres, et il avoue que ces trois groupes pourraient se subdiviser à l'infini, « car l'humanité est, comme la nature, inépuisable en ses productions toujours variées, toujours nouvelles ». Donc, en dernière analyse, on finit par se retrouver, seul à seul, en face de Bossuet ou de Buffon, individus irréductibles, inclassables, existant par eux-mêmes dans le monde intellectuel, — et l'on se demande si tous ces détails pour en arriver là n'étaient pas vains.

J'admets que la méthode de M. Dubreuilh soit rigoureuse et sa botanique humaine absolument scientifique ; il restera encore à en démontrer l'utilité. La science, soit ; mais la science stérile !

En somme, l'auteur conclut qu'il y a des parentés entre les cerveaux et que ces parentés peuvent se prouver non seulement par la critique littéraire de leurs productions, mais aussi par la statistique des parties du discours qui reviennent plus ou moins souvent dans ces productions. C'est le compte-fils appliqué à l'examen du *Prométhée enchaîné* et les *Pensées* fixées au porte-objet du microscope articulé. Je vois bien le manuel opératoire, mais non les résultats *nouveaux* de l'opération.

Revue Historique (novembre-décembre). C. Jullian : *Ausone et son temps. I. La vie d'un Gallo-Romain à la fin du IV^e siècle.* Etude intéressante, mais pas très neuve de style ni d'idées, — ni même bien spécialement documentée.

Edinburg Review (octobre-décembre). — Une étude sur J.-R. Lowell, le poète américain, célèbre surtout par des satires où Edgar Poe n'était pas épargné et par un pamphlet en jargon yankee, *The Biglow Papers ;* une histoire des Aquarellistes anglais.

Revue des Deux-Mondes (1^er décembre). — A lire les pages de M. Brunetière sur *Alfred de Vigny*, à propos du

livre de M. Paléologue (Hachette). L'auteur du volume a rédigé un manuel utile ; M. Brunetière l'a quintessencié en ajoutant à son résumé de ces aperçus dont la logique, du moins, et l'à-propos sont parfaits : comme nul autre, il connaît, depuis les origines classiques jusqu'à nos jours — aux tout derniers, — la littérature française, et s'il mésestime quelques écrivains que nous aimons et que nous vantons, ce n'est aucunement — au rebours de tant d'autres — par ignorance. Pour lui, Vigny vient après les maîtres éternels Eschyle, Dante, Shakespeare, Gœthe ; c'est incontestable, mais si le poète de la *Maison du Berger* n'a pas atteint le sommet de la montagne, il ne s'en est fallu peut-être que de quelques pas, et sa définitive demeure est assez proche de la cime. Boiteux un peu, il le fut, hélas ! et voilà la cause pourquoi il est resté en route : les très beaux vers et les vers très mauvais sont en nombre presque égal dans son œuvre. L'anthologie de Vigny est à faire ; à un choix des poésies on joindrait la dernière partie de *Stello*, la moitié du *Journal*, et on aurait un de ces livres tels qu'avant de les lire on les baise comme un évangéliaire.

R. G.

Revue Philosophique, dirigée par Th. Ribot. De M. J. Séailles, un article représentant un chapitre d'un livre qui doit prochainement paraître sur *Léonard de Vinci, artiste et savant*. C'est cette dualité qui fait l'intérêt de sa vie pour le psychologue. Peintre, il écrit un traité de peinture et il ramène à ses principes théoriques l'art, qu'en même temps il renouvelle. Mais il est plus qu'un esthéticien : il est à la lettre un chercheur de vérités positives, un grand savant.

Disons un mot d'une très intéressante *Note sur les dessins d'enfants* de M. Jacques Passy, d'où l'auteur tire des conclusions, extrêmement importantes au point de vue d'un meilleur enseignement du dessin. Il recommande d'éviter l'emploi de modèles graphiques, dont le tort est de ne pas apprendre à voir ; si la grande difficulté provient de la troisième dimension, il est clair que supprimer cette difficulté, c'est le moyen de ne jamais arriver à la résoudre. Le défaut naturel de l'élève est de substituer à ses impressions visuelles des tendances acquises ; le danger bien plus grave d'un enseignement vicieux est d'y substituer de simples formules.

Mind (1891, July-October). — A noter une curieuse étude de M. Nallaschek : *Sur l'origine de la musique*. L'auteur fait du rhythme l'essence de la musique, et part de là pour chercher l'origine de cet art dans les impulsions rhythmiques, auxquelles viendraient s'adjoindre, en les complétant, les sons et la mélodie. En contradiction avec la théorie darwinienne, il se refuse à admettre la « musique des oiseaux », où se trouverait le point de départ de la « musique humaine ». Les animaux ne sont susceptibles que d'une émission de sons. Il conteste, de même, la doctrine qui ferait procéder la musique du langage. Ce sont, d'après lui, deux facultés, dont le développement est distinct. M. Mac Keen Cattell examine

le même sujet, en insistant surtout sur l'origine de l'harmonie d'après Spencer.

G. D.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons les deux premiers fascicules de **Psyché**, *Revue mensuelle d'Art et de Littérature* (Rédacteur en chef : Emile Michelet ; Secrétaire de la Rédaction : Augustin Chaboseau). — Et, trop tard pour que nous ne puissions également que le mentionner, nous parvient le numéro de Noël de la **Revue Moderne**, avec un sommaire composé en majeure partie de noms illustres.

CHOSES D'ART

Le célèbre tableau du peintre Wisthler, *Ma Mère*, a été acquis par l'Etat pour le Luxembourg.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

M. Darzens m'ayant affirmé que la seconde partie de la préface du *Reliquaire* de Rimbaud n'était qu'un amas de notes non encore rédigées et publiées sans son aveu, — mon appréciation de cette préface n'a plus de raison d'être.

R. G.

Nous mettions sous presse, le mois dernier, quand nous avons appris la mort d'Arthur Rimbaud — ce parfois génial poète qui abandonna la poésie pour l'industrie et le commerce. La *Bataille Littéraire* du 15 décembre a reproduit une intéressante lettre d'une sœur de Rimbaud, démentant ou rectifiant presque tout ce qui fut dit sur l'aventureuse vie du poète.

MM. le vicomte de Colleville et Fritz de Zepelin viennent de traduire *Une visite*, pièce en deux actes, de Brandes, l'écrivain danois et celui des disciples d'Ibsen le plus connu en France. Cette pièce serait prochainement jouée à Paris.

Notre collaborateur et ami Jules Renard a débuté ce mois-ci au *Gil Blas* par un exquis dialogue intitulé *Fin de soirée*. Nos compliments à Jules Renard et au *Gil Blas*. Les grands quotidiens disent volontiers être ouverts aux talents nouveaux, mais combien le prouvent ?

De plusieurs côtés on nous demande comment on se procure des places pour les représentations du Théâtre d'Art, dans quelle salle se donneront les spectacles, etc., etc. — Pour renseignements, écrire à M. Léonard Rivière, secrétaire général du Théâtre d'Art, 155, rue Montmartre, qui se tient d'ailleurs à la disposition du public, à l'adresse ci-dessus, les mardi, mercredi, jeudi et vendredi, de 5 à 7 heures. — La prochaine représentation est annoncée pour la première quinzaine de janvier. Elle se composera de : *La Tragique histoire du Docteur Faust*, drame en 12 tableaux, de

Christophe Marlowe, traduction de MM. François de Nion et Casimir Stryienski ; *Les Flaireurs*, un acte en prose de M. Charles Van Lerberghe ; *Bateau ivre*, poème d'Arthur Rimbaud.

Paraîtra en janvier, chez A. Lemerre, *Le Miroir des Légendes*, par Bernard Lazare.

Lire tous les samedis matin dans *La Petite République Française* la « *Semaine Littéraire* », par notre collaborateur Remy de Gourmont.

A propos de la dernière représentation du Théâtre d'Art, un détail assez généralement ignoré : le décor du *Cantique des Cantiques* a été intièrement brossé — jusqu'au cèdre du Liban ! — par M. Paul Roinard, le plus souvent dans un local exigu, et chaque pièce *morceau par morceau*. Ceci, puisqu'il est admis que les «génération montante» sont tous fumistes, pour montrer combien ils ont, en effet, la fumisterie invétérée, car M. Paul Roinard, qui n'avait de sa vie touché à un pinceau, a passé des semaines et des semaines à ce travail.

Ces temps, on désigna aux rigueurs de dame Justice quelques numéros de « *Fin de Siècle* »; un dessin de P. Balluriau, *Les Marrons pornographiques* — fort de son innocence — a pourtant été spécialement visé, paraît-il, car il relate que trois dames de pasteurs protestants montrèrent leurs pantalons de dessous dans une culbute occasionnée par un chien, des gavroches, la poêle aux marrons, soit toutes les calembredaines de la caricature.— Aussi, pourquoi Balluriau s'attaque-t-il aux pasteurs protestants ? On le condamnera, et R. Emery avec, et l'imprimeur, et le gérant, et peut-être le fournisseur du papier: quand on veut, on trouve des choses répréhensibles dans Saint Augustin et le chaste Pétrone. L'intolérance huguenote fait ainsi regretter plus amèrement la mauvaise exécution de la Saint-Barthélemy et des Dragonnades. — A moins que cette histoire de procès ne soit pour faire vendre le journal ?

Une coquille de l'*Echo de Paris* « empêche de vivre » (*sic*) notre collaborateur Saint-Pol-Roux. Dans les *Joujoux de Bethléem*, publiés samedi dernier, il faut lire : *Oiseau-ayant-des-rayons*, au lieu de : *Oiseau-ayant-des-ailes*.

Il ne nous reste qu'un très petit nombre d'exemplaires du tome I (année 1890) du *Mercure de France*: le prix de ce volume est porté à 10 francs.

Nous sommes obligés de remettre au mois prochain la Petite Tribune des Collectionneurs.

MERCVRE.

Le gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A.DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.

DE L'ART MAGNIFIQUE

A Anatole France.

Divers passants profèrent :

— « Somme toute, l'Art Magnifique est l'art superficiel et byzantin du métal rare et de la pierre précieuse! »

C'est connaître injustement d'un art qui s'autorise de « la splendeur du vrai » de Platon et de la « la beauté, c'est l'idée visible » de Plotin.

Dans l'Art Magnifique la forme est le rayonnement de l'essence; l'arbre de l'œuvre a ses racines dans l'Idée infinie et foncière, ses fleurs et ses fruits écloses et mûris dans l'espace et le temps sont les manifestations formelles et finies de l'Idée.

Le Magnifique n'a pas pour office de brasser des perles ni, tel un habile manouvrier, de doubler d'une plaque d'or radieuse encore que chétive un bois médiocre, mais d'évoquer l'excellence captive au sein du Mystère et de la réaliser, de l'accessibiliser par son individuel et charitable talisman, au bénéfice de l'humanité.

Le diamant de nos èves banales n'est point le matérial indispensable; il est d'ignorées richesses autrement fabuleuses que cette goutte de lumière. Tous les diamants de toutes les oreilles,de

tous les doigts, de toutes les gorges, ne valent pas les larmes vendangées sur les cils de l'Idée, larmes hélas pleurées dans les ténèbres! et nous devons pieusement violer les yeux légendaires où rêvent ces merveilles plus enivrantes que les étoiles.

Le magnificisme est, je le répète, l'art de la recherche de l'Absolu: l'être présenté à travers l'orchestration de ses phénomènes.

C'est la symphonie des trouvailles qui résout une œuvre « magnifique », ne contînt-elle pas une pépite d'or ni un rais de soleil.

Qui cherche une base *ouvrière* à l'Art Magnifique la trouvera dans la Théorie des Cinq Sens.

S'il n'est art parfait, du moins est-il art universel, étant latin par la sensation et germanique par la pensée.

Il serait oiseux de redire ici mes pages sur la Beauté-Vérité, néanmoins j'y renvoie ceux qui me blâment de négliger le Monde-où-nous-vivons, pour que vite ils se persuadent de leur tort.

On le sait, nous considérons la Beauté comme la forme de Dieu (les Idées corporisées) et la Vérité nous parait cette Beauté soumise, dans de certaines conditions et sous un certain angle, aux sens et à l'esprit de l'homme. Une semblable Vérité figure une Beauté quelque peu malheureuse, de par cet angle et ces conditions, dont l'Art a pour élémentaire passion d'écarter le voile triste. Cette tristesse métamorphosée en joie, voilà,pensons-nous, la mission filiale du Poëte; il doit guérir la Beauté du pire des maux, ce « juste-milieu » dont elle se meurt depuis la naissance des choses.

La Vérité que professent les Magnifiques ne saurait se confondre avec celle exploitée par les opportunistes du goût courant, que nous désignerons sous le vocable de Modistes. La Vérité mo-

diste est superficielle, la Vérité magnifique est essentielle. Elle n'est donc pas ce caméléon grimé des us et des lois éphémères, mais ce marbre immarcessible sculpté de toute éternité : la Vérité Originelle, toujours existante, que toutefois il faut dégager, couverte qu'elle est par les alluvions des douleurs successives à l'instar de cette antique ville endormie sous la cendre pyramidale des siècles éteints.

Les Modistes, n'exprimant que « l'accident » des marionnettes fugitives, contemporaines du seul moment, font besogne imbécile et périssable; les Magnifiques, exprimant l'être éternel, c'est-à-dire contemporain du toujours, feront œuvre solide et pérennelle. Airain qui reste, feuille qui s'envole! Arnolphe, Alceste, Valère n'ont du temps où règna Molière que la perruque passagère, leur relief caractéristique relève de l'entière humanité. En Célimène nous reconnaissons la femme qui tendit le fruit coupable à notre jadis de premier homme; Célimène a vingt mille ans, n'ayant que vingt ans : vingt mille ans de jeunesse. Aussi bien ces synthèses, devrait-on les présenter sous ce costume immuable, le seul qui convînt aux Idées, la nudité.

Que les Progressistes ne se hâtent point de nous attribuer un esprit retardataire !

Le progrès en Science et le progrès en Art, cela fait deux : la Science est humaine, l'Art est divin. Il appartient à l'extrême vieillesse du monde de voir sans doute, après de nombreuses tentatives et d'innombrables composantes, triompher la résultante et le succès de la Science, par ce que la Science est devant être créée par l'homme. Par contre, la Beauté triomphait avant que l'homme ne fût. Alors quele génie de l'Ouvrier est de *trouver* le triomphe de la Science, soit le Bien-Etre dans l'amour-propre et dans l'orgueil, le génie de l'Artiste est donc de *retrouver* le triomphe de l'Art — la Beauté.

(L'Art et la Science, ne sont-ce pas un peu, celle-ci : le cerveau créant, par le désir et l'intéressé besoin, une beauté humaine ; celui-là : l'âme recréant, par le regret et l'amour charitable, la Beauté divine ? Ne pourrait-on signifier encore que la Science est l'art humain, et que l'Art est la science divine ? Quelque chose de pie, la gratitude et le respect apparemment, présida à l'éclosion de l'Art ; quelque chose d'impie, la vengeance et la jalousie peut-être, présida à la formation de la Science. Celle-ci date du serpent comme celui-là date de la première larme, ou mieux l'une date de la Faute et l'autre du Repentir).

Il appert que vieillir, pour l'Art, c'est se rajeunir !

Que si le progrès en Science est une course à la vieillesse, le progrès en Art est une course à la jeunesse. L'Art avance, avec toutefois les pieds à rebours comme le Souvenir. Afin d'être pur, l'Artiste, disons le Poëte, doit retourner à la source des Idées ; loi suprême que ce retour.

La résultante où vont les Poëtes est la résultante dont ils viennent ; partis d'un point, ils y retourneront après leur tour d'existence humaine. Ils quittèrent la Beauté au sortir de la Vie Antérieure et la retrouveront au rentrer de la Vie Future, à moins qu'à la suite des siècles leurs dévouements solidaires ne l'aient réalisée ici-bas. S'il en était ainsi, la Vie Future serait un ici-bas où la Beauté serait sensible, — et notre monde aurait fini sans fin-du-monde saisissable.

Affirmons-le avec orgueil, l'arbre généalogique des Poëtes est plus riche que celui des Rois, puisque son principe est dans le sein lumineux de la Primitivité blanche ainsi qu'une aïeule mais fraîche comme une vierge, et nos biens héréditaires ont de qui tenir, émanant de celui dont notre œil distingue si naïvement la longue barbe de neige : Dieu l'aïeul premier !

Or, ce Dieu, nous le percevons à travers notre intuitive mémoire, et, cette Primitivité, nous l'a-

percevons dans les fumantes entrailles de la Nature.

Les Idées sont des enterrées-vives que l'Art révélera par évocation. Ne sont-elles pas du présent, étant de toujours? La cause première en est Dieu, le Poëte en sera la cause seconde ; c'est pourquoi l'Art est, à ma sentence, la *seconde création*.

La Résurrection de Lazare me semble le parfait symbole de l'Art.

L'Art, c'est l'humanité de Dieu ; aussi l'Art une fois s'appela-t-il Jésus.

Vaste cimetière que l'univers, vaste cimetière pour lequel il est glorieux aux Poëtes de sonner la diane mansuétudinale !

Ainsi, Poëtes, étendons nos spontanées mains de résurrection, car il est, sous la sépulchrale efflorescence, des trésors dont chacun est un rayon d'éternité ! Réveillons les Idées, belles au bois dormant — oh ce réveil couleur de fiançailles ! — puis baisons ces brunes et ces blondes rêvant d'advenir les mères immaculées de notre génie ! L'œuvre alors sera vraiment la Vie, et les mondes filiaux évoqués, par notre spéculation propre, du monde initial de Dieu formeront un firmament terrestre devant qui pâlira le firmament céleste ; nous aurons enrichi l'humanité pauvre d'autant d'astres nouveaux, et nous serons des dieux offrant l'hospitalité de nos propres soleils !

*
* *

A ceux qui disent *école magnifique* j'annonce qu'il ne saurait être question d'*école*.

Ici combien je regrette telle involontaire omission de l'impavide et judicieux ordonnateur de l'*Enquête sur l'évolution littéraire,* M. Jules Huret, que je priai en mai d'ajouter, quelque part dans ma lettre, cette phrase oubliée par mégarde : « Le Magnificisme ne sera pas le titre vain et par-

ticulier d'une Ecole, mais l'universelle désignation d'une Epoque d'art. »

Nenni, ma prétention ne fut pas de créer une Ecole, ne me reconnaissant mie les capacités fondatrices des Camarades!

Je prétendis seulement pressentir l'avenir artistique, et mon pressentiment, on le sait aujourd'hui, date de 1886: De propos délibéré j'indique à cette place l'origine, déjà vieille en ma pensée, des Magnifiques à venir afin de convaincre les souriants que ma déclaration à l'*Echo de Paris* ne naquit point d'une fantaisie prompte, mais qu'elle fut bien la mûre expression d'une réflexion nombreuse et d'une constante observation de notre époque arcencéleste. Ma libre parole était d'ordre divinatoire, et nous parlâmes sans le souci mesquin de constituer un groupe, je veux dire une légion qui s'établira d'elle-même, à la longue, logiquement, parce que c'est ainsi, parce que cela doit être.

Je déclarai donc que l'Art allait traverser une Terre Promise aux grappes miraculeuses. Ma foi robuste est que nous sommes devant vivre cetâge appelé par moi l'Ere Magnifique, âge où florira dans sa prodigieuse expansion l'Idéoréalisme.

Voilà ce que résolument nous signifiâmes, concluant : tel est l'Avenir! Et ma signature dont on regarda trop le sens ancien, pas assez l'acception neuve, ma signature avant tout courageuse affirmait une fois pour toutes : je suis de cet Avenir.

Au lieu de hocher le chef, si les riches d'esprit possédaient les yeux réclamés par le Psalmiste, sans peine ils verraient incontinent ce qu'ils ne verront qu'après les pauvres d'esprit : le but où l'Art se dirige chaque jour plus, but auquel ascendent nos esprits hétérogènes et parfois ennemis. Les uns partent de gauche, les autres de droite, mais les uns et les autres convergeant, nous aboutirons, depuis ceux qui font leur chère d'un panaché *Tractatus græcolatinus* jusqu'à ceux qui pratiquent les orgues de Helmholtz, tous, dis-je, nous aboutirons au seuil de cette Terre

Promise que nôtre génération et la suivante et la suivante encore traverseront d'un même pas, émerveillées.

Nos esprits ennemis, ai-je risqué! Justement, nos confessions contraires — ô les Contraires du Camus-à-la-jambe-philosophique! — engendreront à elles toutes l'Harmonie chère à celui qui nomma la guerre : mère de toutes choses; or la Fille espérée sera Magnifique, et vous aurez garde alors de la renier, ô vous qui participerez ensemble à cette indivise paternité!

En vérité, certaines apothéoses n'ont lieu qu'à une époque déterminée, avant laquelle c'est la sourde période d'exil ou d'incubation. Ainsi de la Poésie, par dessus tout potentielle! Son adéquate atmosphère n'était pas prête encore, soit que les Poëtes manquassent de courage, soit que les avorteurs traditionnaires rendissent inviable ce courage. Depuis la Genèse se lamentent des astres dont la lumière ne nous est pas jusqu'ici parvenue, bien que leur lumière se hâte vers nos yeux avec une vitesse folle, — pourtant splendira le noël de ces astres! Or la Toute-Poésie tient de ces pèlerins lumineux. La Révolution ayant préparé ses langes dans nos âmes vaillantes, elle peut apparaître enfin, vierge ardente des siècles révolus, hôtesse parfaite de la Liberté, c'est-à-dire de la Vérité.

Bref, dans cette nouvelle « période d'assaut et d'irruption » on ira plus loin que l'harmonieuse écorce de la forme où s'attardait Théophile Gautier,

nostalgique amoureux du seul paros épris,

selon notre vénéré maître Léon Dierx; on percera, l'utilisant, l'orchestration des effets suggestifs

(*Les parfums, les couleurs et les sons se répondent*
BAUDELAIRE)

pour en exprimer les causes précieuses. A tout jamais sera délaissée la Caverne de Platon (si génialement paraphrasé par Maeterlinck dans les *Aveugles*) et le soleil rédempteur aura définitivement fondu les dernières chaînes académiques. Ainsi sera faite l'émancipation de l'Art; et je parle de tous les arts comme de leurs moindres fiefs, s'agissant de l'Art.

L'évidence, au demeurant, n'éclate-t-elle pas, ainsi que les micas parmi le sable, entre les efforts des artistes nouveaux, peu ou prou? Des écrivains de bonne volonté, M. Anatole France en tête, l'ont indiqué déjà, s'étayant même de jeunes noms magnifiquement choisis; j'aurais mauvaise grâce à ne pas être de leur avis.

Quant aux sceptiques, qu'ils observent nos Revues de plus en plus; leur édification sera soudaine et vive.

Avant peu vous verrez que le moins Magnifique du monde ce sera moi.

Et c'est la grâce que je nous souhaite!

SAINT-POL-ROUX.

HORTORUM DEUS

I

Hujusnam domini coluntme Deumque salutant.
CATULLE.

Respecte, ô Voyageur, si tu crains ma colère,
Cet humble toit de joncs tressés et de glaïeul.
Là, parmi ses enfants, vit un robuste aïeul;
C'est le maître du clos et de la source claire.

Et c'est lui qui planta droit au milieu de l'aire
Mon emblême équarri dans un cœur de tilleul;
Il n'a point d'autres Dieux, aussi je garde seul
Le verger qu'il cultive et fleurit pour me plaire.

Ce sont de pauvres gens rustiques et dévots;
Par eux la violette et les sombres pavots
Ornent ma gaîne avec les verts épis de l'orge;

Et toujours, deux fois l'an, l'agreste autel a bu,
Sous le couteau sacré du colon qui l'égorge,
Le sang d'un jeune bouc impudique et barbu.

II

Ecce villicus.
Venit.....
CATULLE.

Holà, maudits enfants ! Gare au piège, à la trappe,
Au chien ! Je ne veux plus, moi qui garde ce lieu,
Qu'on vienne, sous couleur d'y chercher un caïeu
D'ail, piller mes fruitiers et grappiller ma grappe.

D'ailleurs, là-bas, du fond des chaumes qu'il étrape,
Le colon vous épie et, s'il vient, par mon pieu !
Vos reins sauront alors tout ce que pèse un Dieu
De bois dur emmanché d'un bras d'homme qui frappe.

Vite, prenez la sente à gauche, suivez-la
Jusqu'au bout de la haie où croît ce hêtre, et là,
Profitez de l'avis qu'on vous glisse à l'oreille :

Un négligent Priape habite au clos voisin ;
D'ici vous pouvez voir les piliers de sa treille
Où sous l'ombre du pampre a rougi le raisin.

III

Mihi corolla picta vere ponitur.
CATULLE.

Entre donc. Mes piliers sont fraîchement crépis
Et sous ma treille neuve où le soleil se glisse,
L'ombre est plus douce. L'air embaume la mélisse.
Avril jonche la terre en fleurs d'un frais tapis.

Les saisons tour à tour me parent ; blonds épis,
Raisins mûrs, verte olive ou printanier calice ;
Et le lait du matin caille encor sur l'éclisse,
Que la chèvre me tend la mamelle et le pis.

Le maître de ce clos m'honore. J'en suis digne.
Jamais grive ou larron ne marauda sa vigne
Et nul n'est mieux gardé de tout le Champ Romain.

Les fils sont beaux, la femme est vertueuse et l'homme,
Chaque soir de marché, fait tinter dans sa main
Les deniers d'argent clair qu'il rapporte de Rome.

IV

Rigetque dura barba juncta crystallo.
DIVERS. POETARUM LUSUS.

Quel froid! Le givre brille aux derniers pampres verts,
Je guette le soleil, car je sais l'heure exacte
Où l'aurore rougit les neiges du Soracte.
Le sort d'un Dieu champêtre est dur. L'homme est pervers.

Dans ce clos ruiné, seul, depuis vingt hivers
Je me morfonds. Ma barbe est hirsute et compacte;
Mon vermillon s'écaille et mon bois se rétracte
Et se gerce, et j'ai peur d'être piqué des vers.

Que ne suis-je un Pénate ou même simple Lare
Domestique, repeint, repu, toujours hilare,
Gorgé de miel, de fruits ou ceint des fleurs d'avril;

Près des aïeux de cire, au fond du vestibule,
Je vieillirais, et les enfants, au jour viril,
A mon col vénéré viendraient pendre leur bulle.

JOSÉ MARIA DE HEREDIA.

LE SONNET

— « N'oublions pas, mesdames et messieurs, que nous avons parmi nous un poëte, un vrai poëte, celui-là ! »

Ainsi parle la maîtresse de maison comme elle dirait autre chose.

Le poëte, ses yeux un moment seuls contre les yeux de tous, faiblit, baisse la tête et ronronne :

— « Je ne sais rien, non, là, franchement. Oh! si je savais ! »

Il se défend encore, qu'on l'oublie. En effet, des artistes, des artistes dignes de ce nom, attendaient et se précipitent. Déjà c'est un pianiste qu'on applaudit. Le poëte imprudent a cédé son tour. Il rouvre les paupières : il a l'air d une personne effrayée sans cause qui s'aperçoit soudain de son erreur. Il méprise le pianiste dont il envie le succès, et la gloire lui paraît une femme appétissante quoique vulgaire.

— « Je me déciderai, pense-t-il, quand on me priera de nouveau. »

La maîtresse de maison se rapproche.

— « Alors, vous nous refusez votre concours ?»

Au moyen d'une phrase adroite il sauvegarde son orgueil.

— « Soit, madame, mais vous verrez que ça ne portera pas. »

— « Sommes-nous des imbéciles ? » semblent dire les invités ; et, profitant de l'hésitation, un chanteur aussitôt élève une voix dramatique.

Et toujours le poëte au supplice laisse passer son numéro.

Cependant la soirée se termine, très réussie. La maîtresse de maison reconduit dans l'antichambre, jusqu'au palier même, des gens qui ne se sont jamais tant amusés.

— « Vous seul n'avez pas donné, dit-elle au poëte. C'est mal de faire des façons entre intimes. Houe ! le vilain ! »

Et les invités, bravant sans risque le danger, approuvent en chœur :

— « Houe ! Houe ! le vilain ! »

— « Vous êtes trop aimables », dit le poëte qui multiplie les salutations empressées.

— « J'espère que nous serons plus heureux une autre fois », dit madame.

— « Certainement », répond le poëte.

Puis, avec la brusquerie des folles résolutions :

— « Tenez, pardonnez-moi. La mémoire qui m'a manqué tout à l'heure me revient : voilà un sonnet. »

— « Ah ! c'est gentil, dit la maîtresse de maison. Hep ! silence, là-bas ! attendez ! chut un peu ! »

Et tandis que hâtivement, comme on force l'ami pressé de partir à manger un morceau sur le pouce, le poëte récite ses vers, de beaux vers, ma foi, les invités, saisis, n'achèvent pas le geste commencé. Des pardessus font bourrelet aux épaules. Un bras hésite à l'entrée d'une manche. Deux mains qui allaient s'étreindre, retombent. Une canne reste en l'air. On interrompt la lecture des initiales de chapeaux. Cette dame a le doigt pris dans un talon de caoutchouc. Celle-ci ne montre plus qu'une moitié de gorge et s'assied. Les jeunes filles disent : « Maman, écoute ! » Un monsieur, penché sur la cage de l'escalier, offre une cigarette au bec de gaz et la lui tient haute. Enfin cet autre, trois marches descendues, s'arrête, un pied levé, prête l'oreille et, poli, se découvre !

JULES RENARD.

POUR S'EN ALLER

Car, que fus-je, sinon, en ta vie, un passage,
Et que fus-tu, sinon, en ma vie, un passage
Des drames du Guignol où vont les enfants sages ?

N'avons-nous pas assez rossé le commissaire ?
Oh ! laisse donc un peu dormir le commissaire
Et mon cœur pantelant que tes ongles lacèrent....

Assez longtemps, je fus Monsieur Polichinelle,
Et toi, tu fus trop Madame Polichinelle
Dans les portants de ces décors de Tour de Nesles....

Crois-moi : c'est assez vivre entre ces murs de toiles...
Ah ! saluons le bon public ! Baissons la toile !
Au dehors, le vrai ciel est scintillant d'étoiles.

Chère mignonne, allons nous-en : c'est plus pratique.
Laissons-là le bâton, la bosse et la pratique,
Et, sans retard, quittons le métier dramatique :

La farce en cent tableaux, que nous avons jouée,
N'est-elle pas (il est minuit !) assez jouée ?
Reprends ton chapeau blanc et ta mine enjouée !

Au plus vite, quittons ce stupide théâtre,
Embrassons-nous encor aux portes du théâtre,
Puis courons dormir, seuls, chacun près de son âtre,

Car, que fus-je, sinon, en ta vie, un passage,
Et que fus-tu, sinon, en ma vie, un passage
Des drames du Guignol où vont les enfants sages ?...

G.-Albert Aurier.

PARADE IMPIE

A Remy de Gourmont.

Décor : La nuit, dans une église.
Personnages : Rimes des choses et Raisons des gens.

La Lune (*entrant par un vitrail*) : Comme il fait noir dans ce puits !

Le Clocher (*avec résignation*) : Elle me prend pour un puits ! Si c'est ainsi qu'on écrit l'histoire, là-haut...

La Lune (*ressortant indifférente*) : Et il y a d'énormes toiles d'araignées.

Le Saint du vitrail (*se réveillant sous son linceul de poussière*) : Oh ! qui va là ! j'ai vu passer une blonde. Elle a mêlé sa chevelure à mon nimbe. Ces créatures ne respectent rien. Heureusement que je suis en verre, aujourd'hui, et moins fragile qu'autrefois. (*Il bâille*).

La dernière vibration de la cloche du baptême : Plus tard *ils* comprendront la mélancolie des airs joyeux.

La dernière vibration de la cloche de l'enterrement : La bonne fête, et comme le sonneur a bu !

Première chauve-souris (*tournoyant*) : Ciel et terre ! je ne suis qu'un pauvre oiseau, mais tout cela me paraît bien ridicule.

Seconde chauve-souris (*tournoyant*) : Terre et ciel ! je ne suis qu'une pauvre souris, mais tout cela me dérange.

Le grand cierge de droite : Ma cire a la blancheur des belles épousées.

Le grand cierge de gauche : Ma cire a la blancheur des jolis enfants morts.

Une bougie dans un coin : Pureté des stéarines, vertu chimique.

Première lampe-veilleuse : je suis un cœur de femme rempli de rubis roses.

Seconde lampe-veilleuse : Je suis l'œil d'un amant qui a beaucoup pleuré.

Un mort sous une dalle : Au secours ! Tirez-moi d'ici ! J'étouffe ! Otez la pierre, car mes ongles poussent en racines et s'allongent sans trouver aucune fente... Otez la pierre !

Une morte sous une autre dalle : Que ne m'ont-ils plantée au bord d'un ruisseau ? Je porte dans mes yeux deux graines de myosotis.

Un vieux squelette : Ils m'ont jeté au fond d'une cave juste à l'heure où je ne n'avais plus soif.

Un confessionnal : Je suis une provision d'obscurité enfermée dans un placard.

Le tronc pour les pauvres : Ils m'ont rempli de rondelles de bronze, de rondelles d'argent, de rondelles d'or ; mais, au milieu de ces monnaies vulgaires, brille une pièce merveilleuse, unique sans doute. Elle est percée de quatre petits trous et s'orne, en exergue, de mots mystérieux. Ah ! Celui qui l'a donnée était un homme vraiment charitable. Je voudrais le connaître.

Un prie-Dieu : Ses genoux sont bien légers. Sa robe sentait bon, et je conserve des brins de soie parmi mes brins de paille.

Une chaise : Oh ! les rotondités des vieilles femmes !

Un tapis : Tout frais encore un pétale de lis était collé à son talon, et j'ai su qu'elle venait du jardin de son père.

Les marches de l'autel : C'est indigne ! le prêtre ne regarde jamais où il a posé les pieds avant d'entrer à l'église.

Chœur des tuyaux d'orgue : *Dies iræ ! Te Deum ! Alleluia ! De profundis !*

Une hirondelle (*se penchant du haut de la rosace*) : Je crois qu'il fera beau demain !

Un écho : Amen !

(*Silence.*)

(*Une porte matelassée s'ouvre lentement et retombe avec un bruit sourd. Entrent le* Maudit, *la* Prostituée *et le* Juif, *qui se meuvent à tâtons.*)

Le Maudit (*titubant un peu et se baissant pour allumer une lanterne*) : Hein ! quand je vous le disais ! Personne !

Ces endroits-là sont toujours vides, la nuit... l'humanité ne s'occupant de Dieu que lorsqu'elle ne peut pas faire l'amour. (*Il secoue ses guenilles en riant d'un rire triste.*)

La Prostituée (*d'un ton énervé, serrant son châle de deuil sur sa robe de satin rouge*) : Tais-toi ! Ce n'est pas le moment de plaisanter. Moi, je déteste les maisons dont les plafonds sont... au diable !

Le Juif (*ôtant son bonnet de peau de lièvre*) : On doit toujours le respect, ça n'engage à rien.

Le Maudit (*d'une voix navrée*) : Vous êtes des animaux immondes, et pourtant vous êtes plus en sûreté que moi, ici : vous ne croyez pas.

(*Tous les trois se dirigent vers l'autel et le* Maudit *place la lanterne sur la balustrade du chœur.*)

La Prostituée (*soutenant le* Maudit *qui chancelle*) : Parlons peu, parlons bien ; tu nous as promis des bijoux extraordinaires : où sont-ils ?

Le Maudit (*étendant le bras d'un geste raide, et désignant le tabernacle*) : Ils sont là.

Le Juif (*hochant le front*) : Il est entendu que vous irez les chercher tout seul...

La Prostituée : Tout seul, puisque l'idée vient de lui. Moi, je n'aurais jamais songé à une pareille farce.

Le Juif (*railleur*) : Moi non plus, c'est une idée géniale, et si simple !

Le Maudit (*torturé*) : Alors, si c'est si simple, allez-y.

Le Juif (*sortant de dessous son manteau une balance, des poids, une pince de fer*) : Prêteur, acheteur, soit. Voleur, non ! Je viens surtout pour complaire à Madame.

Un écho : Dame !

La Prostituée (*furieuse*) : Mon amant serait-il un capon !

Le Maudit (*relevant la tête fièrement*) : Quel capon oserait se mesurer avec Dieu ?... Oui, je veux le voler ; seulement, je tiens à le combattre. C'est ici la forêt où je détrousserai loyalement, après avoir exposé mes raisons. Je parlerai très haut, dussiez-vous ne pas m'écouter, vous, les brutes.

(*Il fait un bond et saute dans le chœur en passant par dessus la balustrade. Machinalement la* PROSTITUÉE *s'agenouille, pendant que le* JUIF *examine le fléau de ses balances. Le* MAUDIT *reprend d'un ton grave en s'adressant au tabernacle* :)

Mon Dieu, je suis la proie que vous amènent les bêtes de proie; mais, en galant homme qui désire égaliser les chances de ce duel fabuleux, je vais compter mes griefs; de votre côté, préparez vos foudres, je ne vous violenterai pas en plein sommeil. Oh ! ma vie est bien nue, Roi des rois ! Si vous n'avez pas souvenir de mes misères, je vous les apporte. Jugez ! Maudit par mon père charnel, abandonné par ma mère, j'ai roulé d'abîme en abîme. J'ai tué, j'ai triché au jeu et j'ai menti. Vous m'avez laissé marcher jusqu'à vous pour mieux m'anéantir, je pense, et voici venue l'heure de la suprême chute, du péché sans rémission, du sacrilège; je n'hésite pas, j'essaie de me justifier. N'êtes-vous pas plus coupable que moi, dites, Dieu dont la droite est trop immobile, et ne pouvez-vous pas m'épargner comme complice ou me détruire soudainement ?... Je vous rends mon paradis, sinon arrachez-moi le cœur de la poitrine. Il est temps de vous décider. Je suis peut-être le dernier des croyants. Et regardez derrière moi cette femme avec sa robe rouge, ses épaules pâles comme des flocons de neige fondant sur un feu vif. Il lui faut des bijoux, je n'en possède point. Quand elle agite sa petite main, Seigneur, vous qui voyez tout, vous avez bien dû vous en apercevoir, il semble que tout à coup le bout d'une aile d'ange vous pousse, et l'on va éperdûment jusqu'au grand crime. Dieu, ayez compassion ! Quel supplice inventerez-vous plus fort que son mépris ! J'ai parcouru des routes, j'ai eu faim et j'ai eu l'envie pressante de brouter l'herbe fleurie entre les jambes des bœufs. A l'extrémité du chemin, j'ai trouvé la ville pleine de gens ivres: j'ai bu, comme les autres ; on m'a demandé de l'argent et j'ai mendié. J'ai même appris à faire le chien, à ramper, à tirer des sons rauques de ma gorge séchée par la soif. J'ai mordu... puis

j'ai rencontré cette fille qui m'a caressé ; ma seule minute de joie, elle la détient dans les plis secrets de sa jupe de flamme, et mon pire tourment est encore de l'avoir connue! Vous saisissez, Dieu très intelligent, j'ai besoin de vos diamants... C'est chez vous qu'on en voit le plus... (*Il lève les bras.*)

Un écho : Plus !

Le Maudit : Seigneur ! Il faut me les donner de bonne volonté. Vous n'en faites rien. (*S'attendrissant*) Et elle, c'est un enfant qui ne peut rire sans un jouet. (*Il s'impatiente*) Ma croyance en vous est toute ma fortune. Répondez-moi ! La bourse ou la mort ! Tuez le criminel avant le crime ou enrichissez-le, au nom de la foi. (*Avec explosion*) Ah ! si j'avais le tonnerre à mes ordres...

La Prostituée (*bas au Juif*) : Je lui ai versé des liqueurs chaudes pour qu'il soit gentil. Un homme bavard finit toujours par retrouver son courage.

Le Juif (*agacé*) : Je crois que nous perdons un temps précieux et je n'aime guère les discours. (*En réfléchissant*) Après tout, les églises sont remplies d'ossements.

Le Maudit (*désespéré*) : M'entends-tu, Dieu mort et immortel, Dieu aveugle et clairvoyant, Dieu le maître et Dieu enchaîné... Je suis prêt, je m'approche ; constate que mes doigts se hérissent comme des pieuvres. Il me faut le soleil, de l'or, des étoiles, des perles, l'océan, des émeraudes, car mon univers à moi c'est cette femme, et je n'aurai pas trop du tien pour parer l'étendue sombre de ses cheveux... (*Silence*) Rien ! c'est à se briser le crâne contre la porte de ta prison, prisonnier impuissant qui te laisses insulter, toi qui demeures enfermé dans une coupe moins large que le sein de ma maîtresse. Et tu peux te délivrer, me délivrer ! (*Il sanglote*) Seigneur, soyez bon ! je suis chétif. Je ne vous brave que parce que j'ai peur ! Seigneur, ma mère m'a enseigné qu'il fallait vous demander le pain quotidien ; or, j'ai besoin de me nourrir de cette femme, et cette femme se

nourrit de joyaux ! Vous qui destinez les brebis au loup, donnez-moi vos parures pour que j'en achète mon pain quotidien... (*Silence*)

Le juif (*ricanant*) : Jamais ivrogne ne s'est vu en face d'un pareil mur.

La Prostituée (*avec un geste d'ennui*) : Il ne songe même pas qne je suis décolletée. Il ne fait pas chaud ici...

Le Maudit (*se rapprochant du tabernacle et délirant*) : Toutes mes larmes pour vos pierreries, des siècles d'enfer pour un morceau de ce métal jaune qui vous est inutile. Seigneur, l'aumône au gueux, votre serviteur en sacrilège, c'est-à-dire à celui qui croit encore en vous puisqu'il se donne la peine de vous outrager !

Le juif (*bas à la Prostituée*) : Vous avez bien remarqué ce ciboire? Les curés font courir des légendes souvent...

La Prostituée (*vivement*) : Je suis venue ce matin à la messe pour le contempler. Oh ! superbe ! Des cabochons tout autour, et au centre un diamant gros comme un œuf de colombe.

Le juif : je me défie des gros diamants. Ils ne sont généralement pas d'une belle eau.

La Prostituée : D'une belle eau ! Vous riez ! La seule chose pure de la terre c'est un diamant, mais vos sales imaginations troublent tout à l'avance !

Le juif (*s'inclinant moqueur*) : La seule chose pure de la terre, c'est le regard d'une vierge, Madame.

Le Maudit (*criant*) : Malheur ! Trois fois malheur ! Dieu veut ma damnation ! *Il va prendre la pince de fer sur la balustrade.*) Je vais forcer la porte du ciel avec cela ! (*Il brandit la pince et se met à rire d'un rire douloureux.*) Et demain l'église banqueroutière n'aura plus d'hostie à tendre par le guichet de son bureau. Je vais ravir le trésor des élus. (*Il frappe sur le tabernacle.*) Quelle ironie ! Cette porte ressemble en en effet au guichet d'une banque. (*Il introduit la pince et fait sauter des lames de bois.*) Tu l'as voulu, Madelon... Et maintenant, tombe la foudre !...

La Prostituée (*poussant un cri de joie*) : Donne !

Le juif (*reculant*) : Qu'allez-vous faire des hosties? Moi, je refuse de m'en occuper.

Le Maudit (*dressant le ciboire avec un mouvement d'horreur*) : Vide ! Il est vide !

La Prostituée : Tant mieux ! Ça leur arrive quelquefois d'oublier de le remplir... et comme il n'y a pas de contrôle...

Le Maudit (*roulant des yeux fous*) : Personne, pas de Dieu, pas même un simulacre de Dieu !

Le juif : C'était à deviner, puisqu'il ne vous répondait rien, mon cher garçon... Voyons toujours l'objet.

Le Maudit (*le laissant s'emparer du ciboire*) : Et la foudre ne tombera pas.

La Prostituée (*haussant les épaules*) : Tu nous ennuies avec tes perpétuelles exagérations.

Le juif (*retournant le ciboire aux lueurs louches de la lanterne*) : Tiens ! Tiens ! Tiens ! je n'imaginais point si mal ! Oh ! Les fameuses légendes. (*Il se penche, prenant des airs apitoyés.*)

Le Maudit (*se tordant les mains*) : Madelon ! Madelon ! Ni Dieu ni foudre ! Mon crime n'était donc pas encore assez grand... moi qui espérais des preuves dans le châtiment ! Je me noie, Madelon ! Une eau glacée monte à ma bouche ! Madelon ! Tu auras les bijoux, et en échange, moi, j'aurai le doute. En présence du doute effroyable toutes les misères ne sont que délices. Madelon, couvre-moi de ta robe, j'ai froid. (*Il se jette aux pieds de la Prostituée.*)

La Prostituée (*radieuse, s'appuyant sur lui pour mieux regarder le ciboire*) : De l'or, des émeraudes, le gros diamant...

Le juif (*lâchant le ciboire qui tombe à terre, et remettant son bonnet*) : De la fumée, Madame, de la fumée !... Il a voulu voler Dieu, et c'est Dieu qui le vole... *Tout est faux.*

Un écho (*très loin*) : Faux !

(*Evanouissement du décor et des personnages.*)

Rachilde.

PETITS APHORISMES

SUR L'AMOUR-PROPRE

1

L'homme est un mécanisme que l'amour-propre remonte chaque jour.

2

Nos mérites, nos désirs, nos prétentions et jusqu'à nos fautes, nous faisons tout entrer dans le piédestal de la statue que nous nous élevons à nous-mêmes.

3

On renonce au monde plus facilement qu'à soi-même.

4

On sacrifie ses goûts à ses préjugés, moins souvent ses intérêts, jamais son amour-propre, vu que l'on se fait gloire justement d'avoir de tels préjugés.

5

La satisfaction personnelle que l'on apporte à la vie est le meilleur moyen de la supporter allégrement.

6

Nous nous méprenons souvent à nos capacités et toujours à notre mérite. Nous rangeons à l'actif de celui-ci non seulement ce que nous accomplissons réellement, mais encore tout ce que nous voudrions accomplir.

7

Il y a des hommes qui ignorent leur véritable mérite; il n'y en a pas qui soient exempts de prétentions.

8

Lorsque l'on s'indigne contre le pharisien, n'est-on pas soi-même pharisien, et ne dit-on pas comme lui : Je te rends grâce, ô Dieu, de ce que je ne suis pas comme cet homme-là?

9

Celui qui est vraiment humble ne blâme personne. Il se garde même de se blâmer soi, car, en le faisant, il se diviserait en deux personnalités, dont l'une blâmant l'autre manquerait par cela d'humilité.

10

Si nous sommes parfois plus fiers de nos défauts que de nos qualités, c'est que nous pensons que ceux-là sont plus capables que celles-ci de nous créer une personnalité.

11

Nous décernons des prix à nos vertus et des accessits à celles des autres.

12

On peut être content de soi et des autres, content de soi et mécontent des autres, mécontent de soi et des autres : jamais mécontent de soi et content des autres.

13

L'homme est en général si content de lui, qu'il ne changerait pas sa peau contre celle de celui qu'il envie le plus.

14

Nous n'aimons à être plaints de nos malheurs que quand ils sont de nature à nous faire valoir dans l'opinion d'autrui.

15

La plus sincère des émotions est celle que l'on éprouve en découvrant que l'on a du génie.

16

On prend son plaisir où on le trouve : ordinairement un degré plus bas qu'on ne l'avoue.

17

Nous sommes plus attachés à nos convictions qu'à nos certitudes. Dans celles-là nous mettons de notre amour-propre.

18

Il arrive qu'on défende par amour-propre des opinions que l'on n'a plus, et cela d'autant plus âprement qu'on les a moins conservées.

19

C'est surtout lorsqu'il y va de notre amour-propre que nous avons le courage de nos opinions.

20

Nous avouons notre faiblesse, mais nous ne manquons pas de l'appeler faiblesse humaine.

21

L'amour-propre est une pièce de monnaie dont l'orgueil est face, tandis que la vanité est pile. La vanité est de l'amour-propre mal placé.

22

L'orgueil a cela de bon qu'il distrait l'homme de sa faiblesse.

23

La modestie est un amour-propre réglé par la raison.

24

L'hypocrisie et la franchise sont deux modes de l'amour-propre.

25

Lorsque nous avons reconnu nos torts, nous pensons avoir plus fait que si nous ne les avions pas eus.

26

Le souvenir des plus cruelles souffrances morales ou physiques est moins désagréable que celui de minimes piqûres de l'amour-propre.

27

On sent plus vivement la honte d'être ridicule que celle d'être coupable.

28

Le cœur pardonne souvent, la raison parfois, l'amour-propre jamais.

29

Nos déchéances n'ébranlent pas notre amour-propre.

30

Il n'y a qu'une excuse à l'ingratitude, mais elle est bonne : c'est l'humiliation que l'on éprouve d'avoir été obligé.

31

Les leçons que nous recevons de la vie nous donnent de l'expérience, rarement de l'humilité.

32

On n'arrive à se mépriser soi-même qu'après avoir longtemps méprisé les autres.

SUR LES PASSIONS

1

L'indépendance de l'âme consiste à s'affranchir des passions, sa science à les connaître, son bonheur à les assouvir. Conciliez cela!

2

L'homme ne sent jamais plus vivement sa faiblesse que lorsqu'il entreprend d'épurer son âme.

3

Le cœur est un élève insubordonné, la raison un maître ignorant.

4

Les grandes passions sont l'indice de petits caractères; mais les petits caractères n'ont pas toujours de grandes passions.

5

Les caprices sont les passions des personnes légères.

6

Ce qui vient de l'âme est noble, ce qui vient du corps est ignoble. Pour savoir si une passion est noble ou ignoble, il suffit de voir si elle pourrait s'exercer chez un être incorporel. Mais il ne s'en suit pas que les passions immatérielles soient recommandables: elles sont seulement d'un ordre supérieur. L'envie, qui est de cet ordre, et qui n'est par conséquent point une passion ignoble, est une passion mauvaise. La sensualité, par contre, sans être proprement une passion mauvaise, est une passion ignoble. Il y aurait donc quatre catégories de passions. Mais comme ce qui captive l'âme importe plus que ce qui captive le

corps, autant une belle passion psychique l'emporte en bien sur une belle passion physique, autant une laide passion psychique l'emporte en mal sur une laide passion physique.

7

Nos habitudes dégénèrent en vices, et nos vices en habitudes.

8

Vis-à-vis de nos passions, la retraite n'est jamais qu'une déroute.

9

La volonté n'a d'action sur les passions que si elle est une passion elle-même.

10

Il faut traiter les passions comme certaines maladies : les couper à leur début, ou alors les laisser couler.

11

Pour l'âme, comme pour le corps, la chirurgie est plus sûre que la médecine.

12

Nous conserverions peut-être des passions éteintes des souvenirs assez doux, si elles ne laissaient pas en nous les traces de leurs ravages.

13

Nous regrettons de nous être guéris de nos passions, lorsque la sagesse ou la charité ne viennent pas remplir le vide que cause leur absence.

SUR L'ENVIE

1

L'envie est la seule passion qui ne procure aucune jouissance.

2

L'envie est un sentiment irréfrénable; la seule chose que nous puissions faire, c'est de l'emprisonner soigneusement en nous.

3

On est jaloux par tempérament; on est envieux par vocation.

4

On ne se décourage jamais d'être envieux, surtout lorsqu'on réussit.

5

L'envie est tellement illogique, qu'elle s'attaque de préférence à ceux dont les succès nous sont le plus utiles.

6

Nous n'éprouvons de réelle sympathie que pour ceux qui nous font pitié ; dès qu'ils ne sont plus absolument pitoyables, l'envie vient peu à peu ronger la sympathie.

7

On rend d'autant mieux hommage à un mort, qu'on n'a plus à l'envier.

SUR L'HYPOCRISIE

1

Tu aimeras le bien par tous les moyens qui tendront à le faire croire : tel est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : Tu tromperas ton prochain comme toi-même.

2

Nos paroles démentent nos pensées, et nos actions nos paroles. C'est d'une double hypocrisie que nous vivons.

3

La vanité commet plus de mensonges que l'intérêt.

4

Un sourire du cœur se répercute toujours sur les lèvres ; rarement un sourire des lèvres se répercute dans le cœur.

5

Il y a des gens qui, par haine contre l'hypocrisie, feignent des vices qu'ils n'ont pas. Ce sont des hypocrites du mal.

6

Sauvons les apparences : elles nous sauvent à leur tour.

7

Il faut mentir pour être cru.

8

Les hommes ne demandent pas la vérité : ils demandent seulement qu'on leur déguise le mensonge.

9

Celui qui ne veut pas mentir lorsqu'il le faut est semblable à un maniaque qui s'obstinerait à marcher droit dans une rue tortueuse.

10

Il n'est point permis de blâmer l'hypocrisie à celui que la vie n'a jamais acculé à la nécessité d'en user.

11

C'est l'intolérance qui a créé l'hypocrisie.

12

L'hypocrisie bien comprise n'est autre chose qu'une pudeur.

13

Faire croire aux autres que nous sommes ce que nous voudrions être n'est pas tant d'un méchant que d'un idéaliste.

Louis Dumur.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

A Pierre Quillard.

I

C'est, au milieu des bois que la lumière dore,
Un parc inviolé par les souffles d'hiver
Où les rayons éternels d'une chaste aurore
Se mêlent aux parfums des fleurs et charment l'air.

La douce clarté vague en des blancheurs heureuses ;
Elle baise, le long des candides chemins,
Les roses pâles et les grêles tubéreuses
Et les lys glorieux et les calmes jasmins.

Et là, loin des cris lourds de haine et de colère,
Loin des hommes tremblants et voués aux douleurs,
La Belle qu a surprise un sommeil séculaire
Dort parmi le triomphe immaculé des fleurs.

*
* *

Des voix

Dors, ô Belle, dors dans le mystère,
Où des rêves d'azur illuminent tes yeux,
Dors comme la Guerrière en sa virginale armure;
Et les voix de l'Eté, les voix de la lumière,
Les voix des impérissables ramures
Te berceront avec des cantiques pieux :
Dors, ô Belle,dors dans le mystère.

Contemple, ô Belle, les célestes prairies
Que nul monotone automne ne vient faner,
Contemple les harmonieuses prairies
Etincelantes d'or calme et de pierreries
Où vaguement apparaît le Prédestiné.

Le voici survenir, l'idéal Fiancé,
Le Héros conquérant des suprêmes territoires,
Celui vers qui ton rêve s'est élancé,
Le souverain vêtu d'aurore et de victoire,
Le voici survenir, souriant
Et guidé par de merveilleuses mélodies,
Et, comme en des splendeurs d'étoiles brandies,
Sa royale beauté flamboie à l'Orient.

II

Le bois en fleurs est plein de joyeuses querelles :
La clarté du printemps y réveille les bruits.
Les abeilles d'or roux passent, les sauterelles
Frôlent de leur gaieté les myrtils et les buis.

La pervenche bleuit près de la violette
Dont les parfums montent vers le ciel éclatant;
Le nénuphar d'ivoire s'ouvre et se reflète
Dans le miroir limpide et moiré de l'étang.

Les oiseaux, gazouilleurs de légères matines,
Epandent par les airs des hymnes triomphants,
Et, parmi les halliers étoilés d'églantines,
Bondissent des troupeaux de biches et de faons.

Des joyaux qui vivent embellissent les sentes,
L'hiver ne blesse plus les arbres de chocs lourds,
Et, dans la fraîcheur des clairières bruissantes,
Vole et rayonne comme un jeune essaim d'amours.

*
* *

Des voix

Lentement, des pas sonnent par les sentiers;
Ils frôlent, sans les fouler, les fleurs frêles;
Vague et douce, une chanson se mêle
Aux chansons qui s'échappent des nids printaniers.
C'est un prince qui approche par les sentiers.

Son front rayonne de lumière;
Il sourit un sourire d'extase,
Ses yeux que les larmes n'ont jamais ternis,
Ses yeux que des feux divins embrasent,
Ses yeux sereins et purs comme l'aurore première,
Semblent suivre quelque songe dans l'infini.

Le Prince

J'écoute des voix de lutins
Chanter dans les blondes haleines
Qu'imprègnent la verveine et le thym.
O voix, c'est votre chant qui mène
Vers les parterres clairs du glorieux jardin.

Dans la bonne forêt grandissent
Les chansons mystérieuses et propices;
Je vais comme emporté vers le ciel,
J'ai quitté le mensonge :

Oh, guidez-moi, voix chères, voix fraîches, voix de miel,
Guidez-moi
Vers celle que j'ai vue en la lueur des songes.

Des voix

Dans le parc aux fleurs impérissables,
Loin des cris mornes, loin du choc des glaives,
La Belle dort.
Bercée d'hymnes ineffables,
Elle suit longuement son rêve.

Qui es-tu, Toi qui veux conquérir le Trésor ?

Le Prince

Je suis le royal Solitaire,
Je suis le Pur.
Les hydres d'orgueil m'ont crié leurs cris durs :
J'ai forcé les hydres à se taire.
Et maintenant, je veux aller vers le mystère,
Je veux aller au jardin d'azur
Où la Belle dort en des rhythmes de mystère.

Des voix

Malheureux...
Tu ignores le jardin où tu cours.
Tes pauvres yeux, tes pâles yeux
Ne peuvent contempler la chaste aurore,
Et, parmi les parfums d'amour,
Tu languirais vers la victoire humaine, encore.

Le Prince

Que m'importent les luttes vaines ?
La divine lumière rayonne à mes prunelles.
O Voix, guidez-moi vers la Belle,
Oh, guidez-moi vers l'éternelle Souveraine.

Des voix

Es-tu le Renonciateur ?
Es-tu Celui qui méprise à jamais
Les âpres désirs, faux et menteurs ?
As-tu bien écouté les Messagères ?
Pourras-tu, dédaigneux des villes étrangères,
Boire l'onde bénie aux fontaines de paix ?

Le Prince

Mes ardeurs vers la nuit sont mortes.
J'ai suivi le vol doré des Chimères

Qui m'ont guidé loin des royaumes éphémères
Et je peux franchir la lumière de la Porte.

C'est moi qui verrai la Dormeuse
Et c'est moi qui l'éveillerai;
Et nous écouterons, par le jardin sacré,
Chanter les harpes bienheureuses.

Des voix

Va donc, ô Vainqueur :
Puisque tu as oublié les vaines pensées,
Eveille la Fiancée
Qui t'a vu dans l'espoir de son rêve, ô Vainqueur.

III

En le lit virginal de jasmins et de roses,
Le Prince a contemplé la Dormeuse au front blanc,
Et, pour rendre le jour aux prunelles encloses,
Il approche, orgueilleux à la fois et tremblant.

Le parc éblouissant frémit d'un long sourire.
L'Élu frôle le front clair d'un baiser vermeil;
La Belle ouvre ses yeux où le printemps se mire
Et chante doucement l'hymne du bon réveil.

*
* *

La Belle

L'aurore fatidique empourpre les allées.
Au baiser attendu je m'éveille parmi
La chaste royauté des fleurs immaculées.

Je m'éveille du beau sommeil que j'ai dormi,
Et voici que l'Etoile du bonheur m'éclaire.
Oh, c'est toi qui devais venir : approche, Ami.

Toi qui pour mon amour as méprisé la terre,
Toi de qui la splendeur hantait mes rêves saints,
Approche, ô Conquérant couronné de lumière.

Les Esprits de paix nous entourent par essaims,
Et les blancs oiseaux fils des candeurs inflétries,
Les cygnes immortels chantent dans les bassins.

Et c'est l'heure où s'ouvre la fleur des songeries;
Nous irons par l'éclat fraternel du verger
Sous les branches que nulle grêle n'a meurtries

Et qui nous béniront d'aimer et de songer.

La Belle et le Prince

Une brise impalpable et pure nous caresse,
Des Femmes de soleil parent nos cheveux blonds,
Ses astres luisent sur la route où nous volons
Et tous deux nous montons vers la divine ivresse.

Dans le printemps royal nos clartés confondues
Volent éperduement d'un sidéral essor,
Et nous buvons la vie aux flots de pourpre et d'or
Qui fécondent le champ des chères étendues.

Nous sommes la blancheur de la lune rieuse,
Nous sommes le saphir argenté de la mer,
Nous sommes la pâleur du soir limpide et clair
Et la rougeur de l'aurore victorieuse.

L'impérissable Jour de l'Extase se lève.
Nous moissonnons l'espoir superbe à pleine faulx,
Nous sommes les chants et les rhythmes triomphaux
Et nous sommes la Joie éternelle et le Rêve.

A.-Ferdinand Herold.

MONSIEUR X.

POÈTE FRANÇAIS, VOLONTAIRE DE LA BATAILLE POUR LE MIEUX, GUIDE DÉSIGNÉ DES RACES MONTANTES.

Quand ils ont geigné (sic) *huit jours....*
. . . . . .
Comme le Christ sur la colline,
Etincelants d'ardeur divine,
Vous graviret votre Thabor,
Sans vous soucier si, dans l'ombre,
Là-bas, sous un nuage sombre,
Le Golgotha vous guette encor.

(MONSIEUR X., passim.)

Quand j'écris : *Monsieur X.*, « *Poète français, volontaire de la bataille pour le Mieux, guide désigné des races montantes* », peut-être l'X assez indéterminé de son nom, les qualificatifs étranges qui l'accompagnent et la surprenante fantaisie grammaticale et esthétique des paroles qui lui sont attribuées laisseraient croire que le personnage ainsi défini appartient à la classe exquise des êtres de fiction, et que par un choix heureux de mots bien appropriés j'eusse voulu suggérer d'une manière cursive l'idée même et l'image d'un pauvre d'esprit trop parfait pour exister ailleurs que dans le royaume du ciel. Qu'on se rassure, il existe sur cette terre; il s'est donné lui-même tous ces titres et quelques autres analogues, tels que : « *servant altier des rénovations à venir* », « *gardien de la pensée* », « *pasteur des âmes indécises* », et, le plus souvent qu'il peut, il proclame par le livre ou par le journal la beauté de son cœur et ses aspirations éventuelles à l'apostolat, voire au martyre. La seule vertu chrétienne qui semble lui manquer jusqu'ici est l'humilité, et il n'abhorre pas avec assez de ferveur d'attirer l'attention sur le mérite qu'il se croit. Aussi est-ce dans l'intérêt de son salut et de son définitif épanouissement moral que je préfère ne le pas nommer, pour la mortification de sa vanité que je n'imagine point

insensible à la sorte d'importance mondaine que donne la critique, même la plus justement sévère. En outre, si je satisfaisais aux curiosités en éveil en divulguant les lettres privilégiées qui, dans la vie courante, servent à distinguer des autres hommes ce scribe sans génie, je perdrais le bénéfice de la pénombre et du mystère indispensable à l'éclosion des mythes; et Monsieur X., indigne par lui-même de distraire une minute les têtes bien faites, ne prend toute sa valeur que considéré comme le représentant accompli de certaines doctrines à qui leur indiscutable niaiserie acquit assez rapidement l'adhésion enthousiaste des sots.

Monsieur X. est, en compagnie de quelques autres, confesseur de la foi selon Nos Seigneurs Ernest Lavisse et Melchior de Vogüé. On admirera ici l'extraordinaire puissance d'illusion et de crédulité qu'il faut aux gens qui se créent un dieu, même médiocre. Ceux-là voulaient un directeur de conscience : ils auraient pu s'adresser à un sage comme M. Louis Ménard, qui a interrogé passionnément toutes les philosophies et toutes les religions et dont l'âme fut assez grande pour accueillir tous les dieux. Sans doute une telle pensée était trop haute et trop noble pour eux et, modestes ce jour-là, ils allèrent trouver un professeur adroit et se firent prêcher l'impératif catégorique par M. Ernest Lavisse, qui ne se refusa jamais à des accommodements avantageux, à des transactions utiles entre ses principes de la veille et ceux du lendemain : démagogue à sa façon, il ne cesse de prononcer devant ses disciples le panégyrique de leurs propres vertus, moyen sûr, sinon très élégant, d'acquérir une popularité sans grandeur. L'attitude notablement plus prestigieuse de M. le vicomte E. Melchior de Vogüé expliquerait peut-être l'erreur des deux ou trois personnes intelligentes qui se laissèrent séduire par la foi nouvelle; ses lèvres de gentilhomme semblaient ennoblir encore les mots qu'elles proférent habituellement: « Idéal, Charité, Réconciliation sociale, Action, Devoir. » On ne s'est point aperçu tout de suite que c'était là seulement le caprice d'un homme bien élevé pour des sentiments et des idées dont il parle, comme de toutes choses, plutôt par ouï dire et en amateur que pour en avoir fait une étude spéciale; et la gravité ecclésiastique de ses discours était d'apparence si respectable qu'elle dissimula longtemps tout ce qu'il y avait en lui d'étourderie charmante et presque

d'espièglerie (1). C'est à cette double école que Monsieur X. apprit l'art de vivre, en quelques heures, l'enseignement qui s'y transmet n'étant point de ceux qui réclament un effort intellectuel considérable. Dès lors, plein de confiance en sa faconde méridionale, — que n'est-il félibre lui aussi! — il se destina dans la comédie humaine un rôle éminent : être celui qui parle au nom de la jeunesse française; et il attendit impatiemment une occasion propice pour faire ses débuts.

Précisément il y a quelques semaines, M. Saint-Genest, je crois, à propos de trois jeunes macrocéphales de bonne famille, riches, oisifs, à la cervelle vide, préoccupés exclusivement de sport, de baccara, de chanteuses de café-concert et, en littérature, de documents humains, fit entendre que toute la génération de 18 à 25 ans était semblable à ces trois petits imbéciles. Monsieur X., qui n'était pas en cause, cependant, jugea l'heure venue de remplir sa mission et répliqua sans tarder. Son manifeste contenait deux parties bien distinctes, l'une de critique sociale, l'autre de critique littéraire, établissant toutes deux la haute supériorité de la jeunesse contemporaine. Que s'il s'en était tenu à cette affirmation flatteuse pour les gens de notre âge, je ne pense pas que personne y eût trouvé à reprendre. Mais il donnait ses raisons, il apportait ses preuves, également piteuses. Et d'abord, disait-il, un signe infaillible que nous nous sommes régénérés, c'est qu'il y a, à Paris, trois associations d'étudiants : Association générale, Cercle des étudiants catholiques, Association des étudiants socialistes; et que dans toutes les trois « on aime le peuple ». Ce ne sont point les termes exacts dont s'est servi Monsieur X.: mais cette formule n'est pas plus vague que sa pensée, et, sans se demander si cet amour universel et inattendu des classes bourgeoises et patriciennes pour ceux qui souffrent n'est pas simplement la crainte propitiatoire de représailles futures, il n'est point indifférent de savoir en quoi il consiste. Le manifeste ne le disait pas :

(1) Il semble bien qu'un écrivain des plus déliés, qui raconte de temps à autre les Mémoires d'aujourd'hui avec peu d'indulgence et infiniment d'esprit secret et rare, ait exprimé comme il le fallait l'illusion particulière produite par M. de Vogüé en cette épigramme inédite à la mode du XVII^e Siècle :

Tout ce qui reluit n'est pas or :
Vogüé reluit en Melchior.

mais la préface d'un livre de vers publié récemment par le même auteur donnait quelques détails. Selon lui, les hommes de pensée « qu'une révolution à fait princes » doivent diriger « l'éternelle marche humaine » et conduire la foule, pour laquelle ils éprouvent beaucoup de pitié. Voilà une manière d'aimer qui n'est point sans égoïsme et se rapproche assez de celle que pratique le député Maurice Barrès, si durement excommunié par Monsieur X.. Et puis il y a là une confusion peut-être volontaire, à coup sûr pernicieuse, entre la hiérarchie intellectuelle et la hiérarchie sociale, qui n'ont rien de commun. La première ne saurait léser l'individu que dans ses prétentions intimes; elle est fatale, et de loin, à des échéances parfois séculaires, les poètes et les philosophes mènent le monde. Mais l'autre, rien ne la justifiera jamais : toute autorité est mauvaise, établie sur la violence et la spoliation, et nul artifice de paroles ne saurait rendre légitime ce fait monstrueux : n'importe quel homme s'arrogeant de commander quoi que ce soit à n'importe quel homme. Quant à la pitié, il n'est pas de passion plus auguste ni plus douce pour celui qui l'éprouve; mais elle ne va pas non plus sans un sentiment d'infériorité et d'humiliation chez le malheureux qui l'inspire, et tantôt deux mille ans de christianisme nous ont trop fait oublier peut-être une idée d'une valeur sociale plus mathématique, partant plus grande, l'idée de justice. Celle-là, primordiale et absolue, ne participe point à l'instabilité du sentiment et n'a rien d'arbitraire ni d'imprévu. Je l'indiquerai volontiers à Monsieur X. comme une excellente règle de l'action, qui n'est point, ainsi qu'il le suppose gratuitement, la fin mais la condition nécessaire de la vie; agir est un simple fait qui indique la tendance de l'être à persévérer dans l'être et rien de plus, aussi bien quand nous nous écartons machinalement d'une voiture qui nous pourrait écraser que sous les deux formes moins immédiates mais aussi significatives du militarisme international et de l'assassinat privé.

Mais il y a toujours quelque chose comme un manque de pudeur à exprimer publiquement tel ou tel choix secret de la conscience, fût-ce même pour échapper au reproche d'être un vulgaire bandit capable de crimes bas et louches. Par contre, l'examen des opinions littéraires de Monsieur X. n'entraînera pas avec lui le regret de réticences omises. Il constate dans

son manifeste que les romans naturalistes et psychologiques « sont quelque peu tombés en discrédit parmi nous ». L'aphorisme n'a rien de particulièrement hardi ni de bien nouveau : mais les motifs assignés à cette déchéance ne sauraient être acceptés, non plus que les conseils de Monsieur X. touchant la « pensée écrite », comme il dit par dédain de la littérature. Il classe en effet les naturalistes et les psychologues parmi les adeptes de *l'art pour l'art*, et, à le croire, « l'art n'est jamais qu'une distraction » et « la pensée écrite n'est pas un art ». Nous nous imaginions à tort que l'œuvre d'art n'était pas l'expression du rêve intérieur seulement par le son, le relief ou la couleur, mais aussi par le mot qui résume et rappelle toutes les sensations et toutes les conceptions abstraites, si bien que l'art du mot est l'art suprême, le seul qui de toutes pièces puisse recréer un monde. Point; l'*Iliade* et les *Méditations* (je cite les autorités de Monsieur X.) ne sont à aucun titre des œuvres d'art, et au nom de J.-J. Rousseau (1) qui n'en peut mais et de Lamartine transformé en fantoche ridicule, Hugo, Flaubert, de Vigny (accaparé ailleurs par le Volontaire en question) Baudelaire, Leconte de Lisle « ont menti »; ils n'ont jamais été des poètes : « le poète est celui qui.... », il y a six strophes de suite pour l'expliquer fort mal; quelques syllabes suffiraient à rendre clairement la pseudo-pensée de Monsieur X. : « Le poète est celui qui ignore le rhythme, la langue, tout; le poète, c'est Moi. » Personne n'y contredirait, à moins de mauvaise volonté, et des morts illustres ne seraient pas compromis par des louanges de cette délicatesse :

> Toi qui fus beau, toi qui fus bon, toi qui fus juste,
> Lamartine, salut ! — Ton nom immaculé
> Sonne comme un appel de l'idéal auguste ;
> Quand tu chantes on croit que Dieu même a parlé.

Quiconque ne juge pas à propos d'employer ce jargon informe est un « diseur de foutaises », selon une tournure galante empruntée à la préface déjà mise à contribution, comme s'il était nécessaire de mal écrire pour avoir le droit d'être jugé un homme sérieux. In-

(1) Cf. ROUSSEAU (**Confessions**. *Partie II, Livre VIII*) : Je méditois dans mon lit à yeux fermés et je tournois et retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables.

sister n'aurait point de grâce ni sortir de leur ombre quelques autres strophes aussi étrangères à la beauté. Le silence complet eût encore mieux valu peut-être, Monsieur X., après tout, n'ayant reçu le mandat de parler au nom de personne et ne représentant que soi-même, ce qui est peu, autant qu'on a pu le présumer par cet aperçu panoramique de son œuvre. Mais on me pardonnera pour la pureté de l'intention et parce que la race de chanteurs que je ne rougis point d'avouer mienne ressemble aux antiques Corybantes: une nuit, les Initiés écoutaient, au fond du bois interdit aux profanes, les flûtes merveilleuses des ténèbres qui sanglotaient vers les étoiles, afin de redire à leurs frères ignorants des rites les tristes et pures harmonies qu'ils auraient entendues; un satyre éveillé par le clair de lune insulta de ricanements leur extase surnaturelle; ils l'égorgèrent sans scrupule et, reléguant dans l'oubli la tête dérisoire que la mort même n'avait point consacrée, ils s'enivrèrent à nouveau, dans l'ombre purifiée désormais, avec les mystérieux murmures qui, jusqu'aux astres, montaient des sources, des feuillages ou de leur âme.

PIERRE QUILLARD.

RÉFLEXIONS

SUR LES ARTS DITS « D'EXPRESSION »

I

Sans doute, n'es-tu pas sans avoir fréquenté quelque peu chez les comédiens. Je ne t'apprendrai rien sur eux, si ce n'est qu'il faut les cerner d'un grand respect, car la bassesse, la bêtise et la vanité se jouent sur le masque qui est cette fois leur vraie face, à la clarté non trompeuse du jour, chez des vivants pourtant coutumiers de singeries et de dol.

Le dol est clair.

Ils interprètent. Traduttore traditore.[1]

Tes stances, ô poète — vaniteux, toi, sans bassesse ni bêtise, vaniteux noblement — ils les travestissent inéluctablement. Ils découpent à jour leur opaque pensée sur ta lumière, et ne laissent passer à la foule noire que le transparent de ton âme. Ainsi se mue le soleil à la nuit tombante en rampe à gaz historiée du doigt indicateur vers des beuglants sous bizantins, parmi les bocks amers et les troubles absinthes.

II

Là, ou ailleurs, tu vas ouïr sur les scènes subventionnées, académie nationale ou *premier* théâtre français :

D'une part —

Hommes et femmes, solidaires de la pensée moderne efflorescente en les actuels Shakespeares — porte-voix de l'idéal — tuteurs de l'Art-grappe au suc décevant, *ce qu'il y a de mieux* comme article de Paris (S. G. D. G.) breveté sans garantie du Gonservatoire.

D'autre part —

Les mêmes — misérables histrions bornés à des

horizons de sociétariat et qui en meurent fous; chers instruments dont s'inquiète la nation potinière, curieuse des bulletins sanitaires, affûtée à l'esquinancie d'un ténor, mais indifférente à *l'Agonie* d'un poète, parce qu'il est Turc, Allobroge ou Lombard.

Mais tout ceci importe assez peu.

III

Rêves de gloire — Puissance de l'idée fixe.

En omnibus, les feux rouges, verts, jaunes semblent au poète rêveur : rubis, émeraudes, topazes: beaux horizons diamantés, paysages de Golconde, fleuves sacrés charriant les pépites dont une seule triomphera du corps divin d'Angèle, rat on ne peut plus rat de l'opéra.

Tout ça pour 0 fr. 30 à l'intérieur, — correspondance pour l'Infini.

Dans la chambre d'hôtel tout se transforme : le reps rouge prend des rythmes pourprés ; la table de nuit en noyer se mue en bois parfumé d'Iles mal découvertes ; le linge douteux devient certain, la femme se gondole, passe-temps à la fois vénitien et vénérien. Mais sa chair s'est frottée à celle du poète, et n'en faut pas plus pour allumer l'incendie des illusions génésiques : la créature ores est belle mieux que Titania ; spasme rime à Swinburne, pauvrement il est vrai — mais dans une chambre d'hôtel si pauvre...

IV

« Diamants et femmes, la gloire me donnera *cela*. » Poète injoué, tu as raison, mais tu te trompes.

S'il est vrai qu'en tes cartons se gangrènent des lambeaux de cris humains découpés en (actes) tranches au scapel, ou des idéalités représentables quoique ruineuses, en lesquelles tu prodiguas sur le papier des cauchemars asiatiques, réjouis-toi d'être injoué, bénis les directeurs sévères.

Génuflexe en frappant le sol de ton front, les mains jointes, les lèvres tremblantes d'hosannahs discrètement formidables, clame :

Vous n'aurez pas la peau
de mon ours.
La peau, chers directeurs, la peau.

Un pris de Rhum te fera là-dessus d'assez profitable musique, dans le genre Beethoven, mais plus moderne.

V

Voici pourquoi :
Toute réalisation implique déchéance.
De formuler son rêve, déjà quels désespoirs, quelle gésine, quel avortement. Et le filtre à travers la veulerie cabotine ! Ah non ! *Chante pour qu'on t'écoute avec l'âme.*
Sans doute peu de cerveaux auront la puissance exquise d'évoquer par un pur effort mental la substance de tes visions. Qu'importe, si de ceux-là tu es le père chéri, l'élu dont les muses ont stellé le front....

Alfred Mortier.

DERNIÈRES PAGE S(1)

LA PERSONNALITÉ ET L'ORIGINALITÉ

Sans nul doute, l'impopularité de M. Hawthorne est due principalement à ces deux causes. — qu'il n'est ni riche ni intrigant; — néanmoins l'explication serait insuffisante si l'on n'en référait encore à l'idiosyncrasie de M. Hawthorne lui-même. En un sens et d'une façon générale, être personnel c'est être original, et l'originalité est la plus haute vertu littéraire. Cependant cette véridique et très estimable originalité implique une personnalité non pas uniforme, mais continue, une personnalité jaillissant de l'énergie d'une fantaisie toujours active et, mieux encore, de la puissance d'une imagination toujours présente, donnant ses propres teintes, son propre caractère à tout ce qu elle touche, et, enfin, *irrésistiblement poussée à toucher à tout.*

On a souvent dit, assez inconsidérément, que l'écrivain original n'arrive jamais à la popularité, que tel et tel sont trop originaux pour être compris par la masse. « Trop personnel » serait plutôt le mot, « trop idiosyncratique ».

En fait, c'est l'excitable, l'indisciplinée âme-enfant du peuple qui sent le plus vivement l'originalité.

Il est certain que si M. Hawthorne était réellement original, il n'eût pas manqué d'être compris par le public, — mais il n'est pas original, en quelque sens que l'on prenne ce mot. Ceux qui l'appellent original veulent tout simplement dire qu'il diffère par la manière, par le ton, par le choix des sujets, de tous les auteurs de leur connaissance, — leur connaissance ne s'étendant pas à l'Allemand Tieck, dont la manière en *quelques-uns* de ses ouvrages est absolument identique avec celle qui est *habituelle* à Hawthorne. Mais il est clair que l'élément de l'originalit littéraire est la nouveauté. C'est aussi l'élément de 'appréciation du lecteur. Tout sera originalité pour lui qui lui aura donné l'émotion d'un plaisir neuf, et quiconque lui aura donné fréquemment une telle émotion, il le considérera

(1) Traduction inédite. — V. *Mercure de France*, N^os^ 23 et 24 (novembre-décembre 1891.)

comme un écrivain original. En un mot, c'est d'après la totalisation de ces émotions qu'il décidera du droit d'un écrivain à l'originalité. Je dois cependant faire observer ici qu'il y a certainement un point ou le nouveau lui-même cesse de produire son effet logique d'originalité, si nous jugeons,comme il le faut, cette originalité d'après l'effet cherché : ce point est celui où *la nouveauté ne donne plus l'impression du nouveau* ; alors l'artiste *pour conserver son originalité* sera tombé dans le lieu commun. Personne, je pense, n'a remarqué que, précisément par suite de son oubli de ces principes, Moore a relativement manqué son « Lalla Rookh ». Peu de lecteurs et même peu de critiques ont loué l'originalité de ce poème, — et, en effet, il ne semble aucunement original, encore qu'il soit plein des plus heureuses originalités. Mais elles sont si excessives que, finalement, elles tuent dans le lecteur toute possibilité de les apprécier.

Ceci bien compris, on verra que le critique (ignorant de Tieck), qui ne lit qu'un conte ou qu'un essai de Hawthorne, n'est pas injustifiable de l'avoir jugé original ; mais le ton, la manière, ou le choix du sujet qui auront donné à ce critique la sensation du nouveau, en arriveront — sinon après le second conte, après le troisième et les suivants — d'abord à ne plus lui donner cette sensation, enfin a lui en donner une autre exactement contraire. Quand il aura lu un des volumes,mais surtout quand il les aura lus tous, le critique ne songera plus à appeler l'auteur « original » ; il se contentera de l'épithète de « personnel ».

Quant à la vague opinion qu'être original c'est être impopulaire, je pourrais peut-être l'accepter si j'acceptais en même temps la conception de l'originalité que, à ma grande surprise,j'ai entendu professer à beaucoup de personnes réellement dignes du nom de critiques. Elles ont limité, dans leur amour du mot pur et simple, l'originalité littéraire à l'originalité métaphysique. Elles ne regardent comme originales en littérature que certaines combinaisons de pensées, d'incidents et seulement en tant qu'absolument nouvelles. Il est clair cependant que, d'abord, c'est la nouveauté de *l'effet* qui est uniquement digne de considération ; ensuite, que cet effet s'obtient *mieux*, étant donné le but de toute fiction, par la négligence que par la recherche d'une nouveauté de combinaison absolument neuve. L'originalité ainsi comprise impose à l'intellect

une tâche et un effort, et, ainsi, oblige à une activité indue des facultés auxquelles, en ce genre de littérature, nous ne nous attendions pas à faire appel. Et, ainsi comprise, l'originalité ne peut pas manquer d'être impopulaire près de la masse, qui, cherchant dans la littérature un amusement, se trouve positivement offensée par un enseignement.

La vraie originalité, — vraie relativement à son but, — est celle qui, en élaborant les informes, les inconscientes, les rétives fantaisies de l'humanité, ou en excitant les plus délicats mouvements passionnels du cœur, ou en donnant naissance à quelque sentiment universel, à quelque instinct embryonnaire, combine ainsi avec l'effet de plaisir de la nouveauté apparente de réelles et égoïstes délices. Le lecteur dans le premier cas (celui d'absolue nouveauté) est excité, mais embarrassé, troublé, et, jusqu'à un certain point,il souffrira de son impuissance à comprendre, de la sottise qui l'empêche de mettre le doigt sur l'idée. Dans le second cas, son plaisir est doublé. Il goûte des délices intrinsèques et extrinsèques. Il jouit avec intensité de la nouveauté de la pensée, il en jouit comme d'une chose réellement nouvelle et absolument originale, non seulement chez l'écrivain, mais chez lui, — lecteur.Tous deux, s'imagine-t-il, et seuls parmi tous les hommes, ont pensé ainsi. Tous deux ont créé ceci ensemble. Il y a donc entre eux un lien de sympathie, — une sympathie qui irradie chacune des pages du livre.

EDGAR POE.

« LE SERPENT DE LA GENÈSE » (1)

Il existe à Paris un Monsieur qui se proclame non seulement Mage, mais Archi-Mage. Dans l'espoir de justifier ce titre, il emploie des moyens variés, mais également grotesques : il annonce, d'année en année, l'apparition d'un *Amphithéâtre des sciences mortes*, et se contente de rééditer des romans assez mal écrits, où l'un des personnages, doué de pouvoirs surnaturels, tantôt exécute avec désinvolture des miracles inexpliqués, tantôt dévoile d'un ton mystérieux de profonds secrets imperturbablement empruntés soit à Eliphas Lévi, soit à P. Christian, que le public ne lit guère. Il s'affuble encore de costumes de carnaval, avec la prétention outrecuidante de continuer ainsi les traditions de Barbey d'Aurevilly, dont il se réclame.

Tel, il a su merveilleusement capter l'attention des badauds. Ceux-ci, dès qu'il s'agit de science occulte, ont aussitôt à la bouche son nom de Joséphin Péladan ; pour eux, il est le Seul, l'Unique, il l'a toujours été, il le sera toujours.

Et l'Archi-Mage se garde bien de prononcer jamais un seul mot qui puisse détruire une aussi déplorable erreur. Il veut conserver son monopole, et il y réussit à souhait.

Il serait juste, pourtant, qu'un tel état de choses prît fin, et que les véritables occultistes fussent désormais l'objet d'une attention trop longtemps accaparée par un bouffon. Aussi est-ce un devoir de signaler aujourd'hui aux lecteurs du *Mercure de France* une récente œuvre d'occultisme, le *Temple de Satan*, due à la plume autorisée de M. Stanislas de Guaita, un consciencieux et savant écrivain qui, depuis des années, attend quelque renom du seul mérite de ses travaux, d'ailleurs bien connus des lettrés. M. Anatole France le présentait naguère en ces termes, dans une étude sur quelques poètes publiée par le journal *Le Temps* :

« M. Stanislas de Guaita est Mage. On estime dans « le monde de l'occulte ses Essais de science maudite ; « et ce sont, en effet, des livres intéressants, écrits « dans un langage ardent et pur. Même dans son

(1) Un vol. grand in-8, par M. Stanislas de Guaita.

« recueil de vers, *Rosa Mystica*, M. de Guaita est Mage. « Cette familiarité avec le monde invisible n'est pas « le seul charme de ses poésies. Comme l'a dit M. Ro- « dolphe Darzens, ses rythmes sont très sûrs et ses « hautes pensées se formulent en beaux vers ».

Faut-il ajouter que M. Stanislas de Guaita, qu'il importait de présenter aux mal informés comme pur de toute compromission avec les Mangins de l'occultisme, est l'âme d'une société d'ésotéristes plus éprise d'étude que de bruit, et qui a dû rayer M. Péladan du nombre de ses membres ?

*
* *

Le *Temple de Satan*, livre premier d'un ouvrage en 3 tomes, intitulé *Le Serpent de la Genèse*, traite de sorcellerie, comme il est facile de s'en rendre compte en lisant l'entête de chacun des sept chapitres qui le composent : *Le Diable*, *Le Sorcier*, *Œuvres de sorcellerie*, *La Justice des hommes*, *L'Arsenal du sorcier*, *Mordernes avatars du sorcier*, *Fleurs de l'abîme*.

Il ne s'agit point ici de fables présentées comme des réalités, d'imaginations terrifiantes dont le degré d'imprévu est le seul mérite ; le *Temple de Satan* n'est ni un roman, ni une série de contes, c'est une œuvre de science pure où l'érudition se joint aux vues les plus personnelles.

Ce que la sorcellerie a été depuis les temps reculés jusqu'à nos jours, les actes judiciaires dont elle a été l'objet, ses adeptes et ses manifestations dans tous les pays, les questions de physique ou de métaphysique qu'elle comporte, voilà ce qu'a traité M. de Guaita.

Sans doute, on trouvera chez lui plus d'une exposition historique déjà faite, plus d'une appréciation déjà donnée ; mais nulle part on ne les rencontrera en aussi grand nombre, groupées d'une manière aussi synthétique et surtout éclairées d'une semblable lumière. Il a su être profondément original où toute originalité semblait interdite désormais.

Tout le monde, en effet, connait l'histoire d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun, le tableau du Sabbat, la Messe noire. Michelet, le mieux informé des écrivains modernes sur ces étranges sujets, les a traités dans la *Sorcière* avec un style féerique, et toute nouveauté paraissait impossible après lui ; M. de Guaita a su pourtant enrichir son œuvre d'un élément capital, l'élément occultiste, omis par le grand historien.

Michelet, lorsqu'il écrivit la *Sorcière*, avait l'évidente préoccupation de combattre l'opinion des écrivains religieux, qui, croyant à l'existence d'un diable et de sous-diables anthropomorphiques, expliquaient tout par l'intervention de Satan et de ses suppôts en personne. Qu'il y ait dans l'Univers des forces tirant leur puissance d'un plan autre que le plan purement physique, douées de propriétés absolument ignorées de la presque totalité des hommes, et par lesquelles, ou sous l'empire desquelles, certains individus acquièrent la faculté de produire des phénomènes *naturels*, mais si bien inexplicables pour les non initiés que ceux-ci les traitent de *surnaturels* ou les nient, Michelet paraît n'en rien savoir. Il décrit avec un art consommé les scènes historiques que l'auteur du *Temple de Satan* a reprises après lui, mais il les explique par l'action des forces de la nature vulgairement connues, et ses explications ne satisfont point; d'ailleurs, il paraît apprécier lui-même ses théories à leur juste valeur : il pressent manifestement la véritable solution des problèmes qu'il agite, mais cette solution, souvent latente, n'est jamais exprimée.

Pour Michelet, Satan est un souvenir des dieux du paganisme, demeuré au cœur de tous les opprimés du moyen-âge, avec une auréole de grâce consolatrice. Il symbolise la Science, luttant d'abord dans l'ombre, puis au grand jour, contre les dogmes solennellement affirmés par l'Église, et placés par elle hors de toute discussion; il est encore l'esprit de révolte pour la Justice et la Vérité contre l'injustice sociale et l'erreur imposée par les pouvoirs ecclésiastiques et féodaux ; il est le droit du peuple en face de la tyrannie ; il incarne «la logique et la libre-raison».

« L'église, écrit-il, avait bâti à chaux et à ciment « un petit *in pace*, étroit, à voûte basse éclairée d'un « jour borgne, d'une certaine fente : cela s'appelait « l'*Ecole*. On y lâchait quelques tondus, et on leur « disait : «Soyez libres.» Tous y devenaient culs-de-jatte. « Trois cents, quatre cents ans confirment la paralysie. « Et le point d'Abailard est justement celui d'Occam ! « Il est plaisant qu'on aille chercher là l'origine de « la Renaissance. Elle eut lieu, mais comment ? *par « la satanique entreprise des gens qui ont percé la « voûte, par l'effort des damnés qui voulaient voir le « ciel.* »

Ainsi, Satan n'a pas de réalité objective, il est

seulement l'emblème d'une collectivité de nobles et persévérants efforts.

Tout autre est l'opinion de M. de Guaita. S'il admet avec Michelet que le diable n'a point cette personnalité anthropomorphique que lui attribua l'Eglise agnostique, il « voit en lui le type abstrait d'un état *acci-* « *dentel* et *transitoire*, ou encore, sous un autre jour, « une synthèse relative des êtres *mauvais*, envisagés « en tant que *mauvais*, et non en tant qu'êtres ».

Partant de définitions aussi dissemblables, il n'est pas étonnant que l'auteur de la *Sorcière* et celui du *Temple de Satan* ne soient pas tombés d'accord sur la nature des œuvres de sorcellerie.

Pour Michelet, la Sorcière est la consolatrice des âmes et la salvatrice des corps : « Les sorcières ob- « servaient seules, et furent, pour la femme surtout, « le seul et unique médecin». Si elle manie des plantes vénéneuses, celles-ci sont de simples remèdes; dans leurs mains, pas ou presque pas de philtres maléfiques. Ceux que l'on qualifie de la sorte sont destinés, pour la plupart, à donner à des malheureux l'illusion bienfaisante de l'amour. Quelquefois, cependant, ces philtres punissent de maladie ou de mort d'injustes oppresseurs.

Il suffit de parcourir dans le *Temple de Satan* le chapitre intitulé : *l'Arsenal du Sorcier* pour se convaincre que, sur ce point, Michelet est tombé dans une inconcevable erreur.

Appuyé sur une masse prodigieuse de documents authentiques, M. de Guaita prend le sorcier en flagrant délit de maléfice. Toutes les plantes qu'il rencontre dans ses mains sont des stupéfiants ou des poisons; toutes les recettes qu'il lui voit employer ont un but coupable ; enfin, « c'est au nom de l'Enfer que le « sorcier vaticine, promet, menace, maudit...»

« Pour être basée sur un mensonge, ajoute l'auteur, « sa puissance n'est pas vaine. »

Cette mystérieuse puissance ne consiste pas seulement dans la vertu propre de la matière employée pour l'œuvre, elle consiste surtout dans la force efficace que lui ajoute la *foi* du sorcier.

Comment un pur état d'âme peut-il avoir une action sur le monde physique ? Comment la parole peut-elle accroître la force des propriétés naturelles d'un breuvage ? Michelet ne soulève même pas la question. Quant à M. de Guaita, il ne l'explique pas ici, mais il

démontre expérimentalement *que cela est*, se réservant de donner dans un prochain volume la *clef de la Magie noire*, le *pourquoi* du *comment*, qu'il expose invinciblement aujourd'hui.

*
* *

L'écrivain de la *Sorcière* s'est occupé seulement de la sorcellerie au moyen-âge. S'il avait, comme M. de Guaita, poursuivi son étude jusqu'à nos jours, il lui eût été difficile, après les expériences de Croockes, de sir Russell Wallace, et de tant d'autres ! de mettre sur le compte de l'hallucination les apparitions posthumes, les évocations d'outre-tombe, si fréquentes dans les milieux spirites. Certains médiums, ces sorciers contemporains, dont le *Temple de Satan* nous révèle les mœurs honteuses et la réelle puissance, auraient eu quelque peine à passer à ses yeux pour de charitables consolateurs.

Aussi la thèse de l'infamie du sorcier soutenue par M. de Guaita est-elle la bonne. Les pièces qu'il produit sur les modernes adeptes de la magie noire, et notamment ces hypocrites que M. Huysmans a mis en scène dans *Là-bas*, les montrent tous en communion d'œuvre avec les sorciers du moyen-âge. Les rites actuels ne diffèrent guère des rites anciens : on dit encore la Messe noire à peu près comme il y a six cents ans ; et ces rites ont d'abominables conséquences. Pourquoi, en dépit de Michelet, leur horrible vertu n'aurait-elle pas été la même dans le passé ?

Telles sont quelques-unes des réflexions suggérées par le livre de M. de Guaita. Si elles ne suffisent pas à donner une juste opinion de son importance, elles témoignent au moins de l érudition et de la conscience qui ont présidé à sa composition

Il n'était peut-être pas inutile d'attirer sur ce point l'attention des lecteurs, dont les notions d'occultisme ont été puisées trop souvent dans les romans d'un ignorant qui a osé publier, parmi d'autres sottises : « que le texte du Zohar couvrait bien une page et demie d'imprimerie. »

Édouard Dubus.

LE FANTOME

V. — L'ORGUE

« O Face adorable qui avez réjoui dans l'étable les anges, les pasteurs et les mages ! »

A genoux devant rien, au milieu de sa chambre, la tête entre ses mains, déroulée vers ses reins l'innocence de ses cheveux pâles, elle proférait avec une grande pureté de voix cette éjaculation pieuse et la répétait, toujours la même, telle que la strophe amoureuse d'un chapelet.

J'attendais la suite; il n'y en eut pas, et elle se releva pour me sourire et me dire :

— « Je prie par la musique des mots. Cette phrase trouvée en un ancien livre n'a-t-elle pas quelque chose d'assez doux et d'assez fort pour briser les portes de la négation et attendrir même, selon l'harmonie de sa grâce vocale, l'oreille aux aguets du Seigneur Jésus? Oui, l'attendrir, pour que tout y passe, les litanies de mes peines secrètes et l'anxiété de faire ta joie... Et puis je songe à la Dame du très vieux temps, à la dame Véronique qui gagna par son bon cœur le privilège d'un mouchoir miraculisé. Oh ! entre toutes que je fusse celle-là, et m'écarter de la foule contente d'un spectacle et venir vers celui qui porte sa croix et doucement, comme d'une angélique main, essuyer la sueur sacrée de la Face adorable !... Et sur les images on me verrait, debout à mi-côte, avec à mes pieds la triste Jérusalem, déployant pour l'étonnement des Juifs stupides l'empreinte inestimable, et le condamné monte vers le sommet du monde, aux yeux de tous il souffre, il meurt, et moi je demeure là, les bras étendus afin que l'on vénère ce que je porte, et mon attitude survit à la résurrection, — car je suis la sixième station du Chemin de la Croix! »

Je répondis avec une ironie qui la déconcerta :

— « Etre, n'est-ce pas, une Figure historique, afin de vous faire peindre à fresque par Fra Angelico, et votre nom écrit sur une banderolle et répété, en une antienne apocryphe et indulgenciée, par des anges que le théorbe accompagne ?

— « Eh bien, oui! reprit-elle en rougissant. Vous m'auriez choisie entre plusieurs peintures au lieu d'entre plusieurs femmes, et ne m'auriez-vous pas aimée tout autant?

— « Tout autant.

— « Peut-être plus?

— « Peut-être plus.

— « Et j'aurais peut-être dévoilé à votre contemplation, rien que par mon genre de regard, toujours le même, une âme plus agréable et certainement moins contradictoire, plus facile à satisfaire et moins embarrassée, sûre de toujours vous plaire et pas effarée de tout comme je suis, — car, je puis bien vous le confier, Damase, je ne comprends rien ni à vous, ni à la vie, ni à moi, ni à rien.

— « Hyacinthe, l'orgueil de vouloir comprendre est dangereux, immoral et, de plus, démodé. La devise moderne (la dernière) n'est-elle pas: « Marcher, sans savoir pourquoi, et le plus vite possible, vers un but inconnu » ? Agir et penser sont des contraires qui ne s'identifient que dans l'Absolu. Beaucoup de gestes, remuer la tête, remuer les bras, remuer les jambes, — sans pourtant ressembler expressément à un pantin, — accomplir ces mouvements avec la sécurité que donne la conscience du droit, voilà ce qui est recommandé par dessus tout. Soyons des citoyens de l'activité universelle et oublions de prendre conscience de nous-mêmes. Le cheval aveugle galope sans hésitation, car ignorant d'où il vient il ignore où il va : crevons-nous les yeux.

— « Vous manquez d'indulgence, Damase. Il ne faut pas me traiter par l'ironie, cela me fait souffrir.

— « Plus tu sauras, plus tu souffriras. L'Absolu

a souffert absolument, et peut-être encore! Une infinie tristesse s'est répandue sur le monde, et d'où sinon d'en haut? Songe à la douleur divine, après la vanité du rachat, vain comme la vanité qu'il rachetait! Le sacrifice fut incompris, hors de quelques-uns qui n'ont aujourd'hui que des héritiers obscurs, imbéciles ou désarmés.

— « Pensons à nous-mêmes, dit Hyacinthe.

— « Oui, soyons égoïstes et nous serons peut-être sauvés. Le salut est personnel. Nous, d'abord, et délestons de toute fraternité inutile le vol de la chimère qui nous emporte aux étoiles.

— « Ne devons-nous pas aimer les autres?

— « Nous ne devons pas aimer les mauvaises volontés : elles se sont, d'elles-mêmes, mises en dehors de l'amour. Mais il n'est pas nécessaire de les haïr ni de les mépriser.

— « Je voudrais, dit Hyacinthe, les aimer quand même, — un peu.

— « Non, ce sont des négations : ce serait aimer le mal qu'elles symbolisent.

— « Pourtant j'aime les bêtes.

— « Les bêtes sont innocentes.

— « Ah! nous allons devenir bien pharisiens!»

Cette remarque m'interdit, car Hyacinthe avait raison, — relativement. Pratique, telle que toute femme, elle ne voulait pas fermer le cercle sans espoir de solution ; il lui fallait garder une possibilité de cousinage avec l'humanité. Je lui concédai son désir pour le cas où nous serions devenus l'un pour l'autre des sachets empoisonnés.

Toutefois, je repris :

— « En toute religion, — même en celle que nous pratiquons (oh! surtout en paroles, comme des gens que l'acte déconsidère, au moins momentanément, à leurs propres yeux), — il y a un ésotérisme, un mystère qui, une fois pénétré, dispense le fidèle de toute charité médiate. N'ayant plus de relations qu'avec l'Infini, il s'abstrait de la création, n'est tenu envers ses frères, mauvais ou bons, à aucune sorte d'amour effectif ou théo-

rique : c'est l'état d'indifférence, la nuit de la volonté, l'un des stages de la nuit obscure de l'âme qui comprend également l'anéantissement sensuel et l'anéantissement intellectuel, — prologue de la vie en Dieu, pénultième stationavant la vision béatifique.

— « Et quel est, dit Hyacinthe, ce mystère à pénétrer?

— « A peine si c'est un mystère, Hyacinthe, à moins que l'évidence n'ait droit, elle aussi, à ce nom plus prostitué qu'une conscience d'évêque. Il s'agit tout simplement de la science du néant, qui s'acquiert plutôt par un acte de foi que par une déduction logique, — bien qu'en somme son acquisition soit le but dernier de la logique elle-même. Mais, vous avez dit vrai, il y aurait du pharisaïsme à croire que nous avons conquis cette connaissance suprême!

— « Pourquoi donc, Damase?

— « Ne sommes-nous pas des sexes?

— « Oui, oui! cria-t-elle, oui! J'y tiens, au mien et au tien. Il n'y a que cela que je comprenne, — presque! Et encore cela m'attriste.

— « Je le sais, petite adorable mentense, tu me l'as déjà dit : cela t'attriste — après! Tu fais semblant de m'écouter et tu penses à des baisers. Tu n'es — comme les autres — qu'une gaîne!

— « Hé! puis-je pas être cela, et autre chose en même temps? Je suis une gaîne aussi pour tes idées, — et elles sont rudes, parfois, tel qu'un mauvais rêve.

— « Tu es fallacieuse!

— « N'est-ce pas ton désir, Damase? Ne dois-je pas être pour toi une illusion? »

Nous étions sortis de la chambre et de la maison, — accueillis avec la déférence due aux seigneurs par la vieille avenue de hêtres respectueuse et solennelle : et reconnaissants aux nobles arbres nous marchions avec une lenteur comme de procession, d'accord avec le ploiement des larges branches que le vent, une à une, inclinait vers

nos têtes. L'orgue vaste chantait : nous écoutions, et nos oreilles accoutumées distinguaient le bruit des hautes et des basses feuilles, les dires du hêtre, des peupliers, des pins et des chênes circonvoisins. L'avenue proférait les notes dominantes, et dans l'accompagnement précipité des peupliers les pins jetaient leur lamentable plainte et les chênes la sonorité grave d'une voix de mâle.

La chute de la nuit pacifia tous les bruits : ils semblèrent descendre et rentrer dans l'herbe, qui, maintenant, craquait sous nos pieds.

— « Enfin, dit Hyacinthe, où voulons-nous en venir?

— « Mais, répondis-je, il me semble qu'une croyance positive et stricte, par exemple en nous-mêmes, en notre utilité absolue et mystique, libérerait notre logique de bien des inconséquences. Je crains que nous ne soyons un peu enclins au jeu. Vous êtes-vous arrêtée, parfois, en un jardin, à Paris, devant de petites immanences, cheveux dans le cou et jambes nues, jouant à la raquette? Et avez-vous pénétré le profond sérieux, sous de plaisantes apparences, avec lequel ces animalcules se renvoient, en glapissant de volupté, leurs âmes à plumes, leurs volants immortels? »

Au bout de l'avenue des points lumineux apparurent, deux ou trois, surgissant comme des fanaux au-dessus de l'immobile mer des choses. Silencieusement nous nous arrêtâmes, éprouvant les incertitudes de l'imprévu, puis en les maisons devinées, derrière la fenêtre vive, nous imaginions de paisibles vies heureuses de l'abri et du repos, délivrées du souci, de la pensée, contemplatives de leur douce végétalité, lentes au geste et peu de paroles. Ah! qu'il fait bon vivre là où l'on n'est pas.

L'église était ouverte encore, personne n'y priait et les ténèbres intérieures dormaient sous la lampe éternelle.

Nos genoux heurtèrent l'orgue du chœur, je soulevai la lourde chape de chêne et les doigts

d'Hyacinthe chantèrent la gloire triste de vivre dans l'indéniable et essentielle obscurité. Sans rancune contre les lumières éteintes, contre la noirceur du ciel, ils demandaient très humblement pour nos âmes une lueur, — oh! pas davantage ! — une syllabe de flamme pâle. Aux doigts en mouvement les pierreries des bagues chatoyaient un peu parmi la pénombre, — ainsi que des pensées confuses, mais vraies : rien que cette vérité-là, intermittente et vague, mais certaine!

Donc, je m'élevais aux cimes du désir métaphysique tout en caressant d'une distraite main les petits cheveux d'Hyacinthe et le contour de ses oreilles, vérité non pas douteuse, celle-ci, mais authentique et d'une certitude si candide! Les cheveux étaient doux comme des aveux ; ils s'abandonnaient à mes doigts et s'enroulaient si naïvement, avec tant de bon vouloir à me faire plaisir, et l'oreille était si inquiétante avec ses méandres et en même temps si docile à mon jeu de manipuler, et Hyacinthe était si bien toute frémissante et si parfaitement isochrône avec le galop de mes pulsations, — que l'orgue se tut.

Nous observâmes le respect dû au Saint Lieu en nous unissant selon toute la modestie compatible avec les gestes de l'amour.

VI. — LES IMAGES.

Regarder des images pieuses, des représentations de saintes dont la face blême s'amincit dans un halo d'or, d'amantes qui laissèrent toute terrestre inquiétude oubliée entre les lys, de celles qui firent saigner leur corps, qui furent folles de leur cœur...

— « Croyez-vous, me demanda Hyacinthe, qu'elles aient éprouvé des joies plus pures que nous, pécheurs, en notre péché? N'était-il pas très pur, notre péché ?

— « Hyacinthe, vous déraisonnez.

— « Nullement, Damase, je me réalise, j'affermis

mon fantôme, je le repétris dans le ciment des souvenirs sensationnels. Cette seule fois il y eut un après, une persistance de volupté, la permanence d'une caresse qui, à travers la forêt des fibres, avait atteint mon âme et l'avait sensibilisée, — peut-être pour toujours !

— « Cher enfant gâté, il lui faut le péché !

— « Oh ! ceci vous regarde. Moi, je n'ai pas de conscience, puisque je vous fis don de mon libre-arbitre, et que vous l'aceptâtes.

— « Et si je vous emmène dans les ténèbres extérieures ?

— « Je vous suivrai, mon ami, sûre d'être bien partout où je serai avec vous. »

Cela valait un baiser, que je lui donnai; ensuite je dis :

— « Ce n'était pas un péché.

— « Oh ! par exemple ! »

Incrédule, elle me raillait. Il fallut consulter des auteurs, lui prouver par des textes la vénialité de notre abandon. Elle en fut chagrinée, ou bien ce n'était qu'une vaniteuse feinte, car je ne lui connus jamais de perversité réelle, une bravade propre à m'émouvoir et à susciter ma contradiction.

— « Le péché, dis-je, est toujours médiocre. C'est, en soi, un acte incomplet, borné par sa propre nature et qui n'élabore qu'une simagrée nulle. Contraire à la pensée divine, il demeure à mi-chemin de la contradiction, puisque l'absolu dans le mal est impossible, même à concevoir.

— « Je ne cherche pas l'absolu, moi, dit Hyacinthe, et seules, même incomplètes, les sensations me font vivre. Je veux bien qu'elles soient vaines, si leur vanité m'est douce. Tu te souviens qu'aux premières initiations je fus déçue et qu'ensuite telles expériences me contristèrent : eh bien, d'hier la lumière dure encore, — dans le cœur de la modeste peccatrice, mon cher Damase. Pourquoi ?

— « Parce que l'ironie est un des éléments de

la joie et qu'il vous a paru notablement irrespectueux de vous pâmer sous la vigie du Tabernacle, mais il y a de divines indulgences pour ces distractions : ce ne fut qu'un manquement à l'étiquette, — et le reste, vous l'imaginâtes.

— « Et quelle différence voyez-vous entre l'imaginaire et le réel ?

— « Subjectivement aucune, Hyacinthe, vous le savez bien. Toutefois ces deux sortes de faits, différenciés initialement par le verbe, ne marquent pas l'âme des mêmes cicatrices, la pensée se nie par la pensée, et l'acte par l'acte. Vous n'ignorez pas que le péché se commet selon trois modes : en pensée, en parole, en action...

— « Et vous croyez vraiment que je pense ?

— « Peut-être, — sans le savoir ! Ayant étudié de très près les femmes, Schopenhauer put établir sa théorie de l'Inconscient : il avait compris que l'intelligence peut coïncider avec l'automatisme. Son Dieu-Monde est une femme élevée à l'infini, — genre de Dieu fort dangereux et sous le gouvernement duquel il faut s'attendre à toutes sortes de cataclysmes, Dieu inçonnaissable pour l'humanité et inconnaissable pour lui-même. Et toi, petit Dieu ironique, je voudrais m'imboire de ta spiritualité, — et je ne puis. Tu fuis sous le tranchant de mon intelligence comme les folles herbes marines sous le fil de la faux... »

Hyacinthe semblait distraite aux images...

Scholastique, à son poing, mystique épervier, l'Esprit se symbolisait en oiseau familier, les ailes comme un double bouclier épandues sur les seins de la vierge élue.

Claire, ses mains gantées capturent l'ostensoir et ses yeux clairs pleurent des larmes surnaturelles.

Ida la blanche au chef réceint d'épines, et Colette, agnelette égorgée par l'Amour.

Sur la croix que porte Catherine, des lys ont daigné fleurir.

Christine, à ses épaules de grandes ailes sur-

girent dans la déchirure de la bure, et ses pieds nus stygmatisés ensanglantaient les dalles du monastère.

— « Eh bien, connais-moi ! » proféra Hyacinthe, en se tordant sur mes genoux selon un rythme tel qu'elle en paraissait dévêtue.

Le divan aux coussins de sinople fut notre intermédiaire.

Après, elle me garda sur elle une seconde pour me dire :

« Voilà comment on peut me connaître, — et pas autrement ! »

VII. — LES LARMES

Songeant aux sensations fictives et aux visions équivalentes, il m'arriva de torturer Hyacinthe très cruellement. Je lui en avais fait la promesse, mais une native bonté d'âme et la nouveauté des fatales occupations amoureuses m'aveuglaient et restreignaient jusqu'à la naïveté indulgente mon devoir d'inquisiteur.

Pharmacoper les âmes par la seule drogue qui les purge, la douleur, — c'est assurément la suprême charité, mais combien difficile à exercer envers les êtres que l'on aime ! D'innocentes hosties ne sentent pas le prix du martyre immérité, et quel courage pour braver, de la bouche qu'on adore, la vocifération de : bourreau !

Hyacinthe accueillerait-elle comme des amies mes mains allumeuses de bûchers ou les mordrait-elle, à dents par la révolte empoisonnées ?

Mais il le fallait, et j'avais un autre motif : c'est que les larmes sont toujours un peu révélatrices du parfum intérieur, de l'essence enclose dans le flacon secret.

— « Hyacinthe, dis-je, en secouant le bras vilainement, un soir que nous revenions d'une promenade par les allées où pleuraient déjà les feuilles sèches, — que vous êtes lourde !

— « Oh ! Par exemple ! »

C'était le mode familier de son indignation ou de sa surprise.

— « Lourde, ma chère, ou alourdie peut-être. Seriez-vous lasse ?

— « De quoi?

— « Mais, de me suivre, ombre ! »

Elle me trouva méchant et s'attrista.

— « Ombre ! Eh bien, n'est-ce pas mon devoir et ma joie ! Quand tu m'appelas à la vie (je ne sais comment) ce fut pour te suivre, il me semble, pour te répliquer selon des modes explicatifs et non contradictoires, — enfin, pour matérialiser en la substance que je te parais, en la forme que je t'apparais, ton rêve d'un autre sexe. Est-ce mon rôle, oui ou non ? Alors, que me reproches-tu et pourquoi me fais-tu pleurer, — moi, ta pensée même ?

— « Tu est lourde,parfois, comme un ennui, — et tu te matérialises trop.

— « Je suis ce que tu as voulu, reprit Hyacinthe, et je t'appartiens tellement que de me blâmer, c'est toi-même que tu offenses.

— « Elle n'a donc jamais pensé, l'Hyacinthe adorée, dis-je, en émettant d'atroces sous-entendus d'ironie, que ce qui a commencé doit finir?

— « Je ne sais plus quand j'ai commencé à t'aimer, c'est-à-dire à vivre, dit Hyacinthe en tremblant, mais je ne veux pas finir.

— « *Imbecilla pluma est velle sine subsidio Dei.* La volonté n'existe que conforme à la logique la plus haute. Si tu m'appartiens, tu ne peux vouloir. La rébellion d'un fantôme ! »

Elle devint amère :

— « Cependant j'ai une âme.

— « On dit aussi l'âme d'un violon et l'âme d'un soufflet, — mais je vous l'accorde, Hyacinthe, votre âme immortelle de femme, immortellement futile et négatrice. C'est elle qui me gêne et dont les émanations s'élèvent en fumée autour de moi et obscurcissent ma vision de l'infini. Si je pouvais t'aviver jusqu'à la lumière, charbon

sans flamme, mais tu restes noir sous mon haleine et tu infestes d'odeurs charnelles le laboratoire de mes désirs purs.

— « Annihile-moi, Damase, pulvérise l'ininflammable charbon, — mais tais-toi, et qu'en mourant je puisse adorer encore tes lèvres muettes !

— « Pourquoi t'aimerais-je, même en paroles, puisque tu me damnes et que je le sais ?

— « Au moins, Damase, ne me sépare pas de ta damnation, et que nous soyons deux — en Enfer !

— « Tu me l'as déjà dit. Ah! stupidité des amoureuses excessives. « Mon Dieu, que je sois damnée, pourvu que je vous aime ! » — n'est-ce pas ?

Mais, enfant plus irraisonnable que la trajectoire brisée d'une idée de fou, — damnée, tu me haïras. L'enfer n'est que haine, et si une lueur de joie phophorescente irradia jamais les prunelles dédiées aux éternelles ténèbres, ce fut dans les yeux morts d'un damné souffrant côte à côte avec l'être pour lequel il ouvrit jadis l'inestimable fontaine de son cœur sacrifié.

— « Tu me fais peur ! Tu me me fais peur ! »

Hyacinthe se jeta mourante dans les bras du tortionnaire. Elle se serrait contre la raison même de son effroi ; elle baisait la main qui l'endolorait, les érignes qui lui déchiraient les seins, le sphondylotrobe qui lui écrasait les vertèbres.

Ne pouvant peut-être, tout au fond d'elle-même, me croire si méchant que je me faisais, elle leva vers mes yeux ses yeux épouvantés, quêtant une fuyante étincelle de douceur, une débile nuance de consolation précaire, — mais, impitoyable, je maintenais le sérieux triste dont j'avais imposé l'esclavage aux muscles de ma face.

La baisant au front, je dis :

— « Que la plupart des paroles que je prononçai soient dissoutes, mais les dernières, non. »

Soudain, je sentis naître et croître en moi une

idée diabolique, — évoquée sans nul doute par les mots spécieux que j'avais antérieurement prononcés.

Je renversai Hyacinthe sur le divan où elle était venue tomber vers moi, et je dévorai la joie mauvaise de posséder une femme paralysée par la terreur.

Selon de brusques retours elle passait de la souffrance au plaisir, mais sans oublier encore, au milieu de la musique des chatouillements sexuels, le discord des impressions pénibles, partagée entre l'indiscutable violence des actuelles sensations et la peur qu'après l'extase le monstrueux étau de la haine ne la capturât en ses bras de fer pour l'éternité.

J'eus le courage de prolonger l'expérience, dosant avec scrupule les arrêts et les mouvements, variant le rythme pour déconcerter la certitude, et Hyacinthe, effarée des contradictions qui martyrisaient sa chair heureuse, souffrait délicieusement, prête à s'épandre en sanglots, prête à mourir d'amour dans un paradis infernal.

Enfin, les larmes jaillirent : je les bus comme de précieuses perles de sang.

VIII. — LES LICORNES

Après cette crise, Hyacinthe m'ayant pardonné, — avec presque l'étonnement que j'eusse besoin de pardon, — nous entrâmes résolument dans la forêt mystique, où ne vivent nulles autres notables bêtes que les peureuses licornes. Comme elles fuyaient devant elle, secouées par de grands airs dédaigneux, ce fut pour mon amie une occasion excessivement propice de regretter sa virginité. Je lui fis comprendre qu'il y avait un mérite évident en un tel regret, une dorure très fine pour son âme fanée, une parure de repentir peut-être supérieure même à l'intégrité perdue, et elle consentit à offrir à Jésus l'oblation des plaisirs où

elle avait compromis la native candeur de sa toison.

De métaphores en métaphores nous nous élevâmes au mystère du Sacrifice. « Mon Amour est crucifié » — ὁ ἐμὸς ἔρως ἐστάνρωται. Le mysticisme tel que nous l'acceptâmes nous paraissait la suprême dignité d'une âme humaine dédaigneuse d'intermédiaires entre sa noblesse et l'infinie noblesse de Dieu, entre sa quotidienne agonie et l'immortelle agonie du Christ. C'est selon ces dispositions que nous décidâmes d'assister désormais à la messe que chanteraient en nos mémoires le prêtre et les diacres choisis parmi les plus sanctifiés dont les gestes d'adoration s'élèvent entre les lames de plomb des vieux vitraux.

IX. — LES FIGURES

Cloches, vases sacrés, oints, bénits et baptisés, trompettes et marteaux de jadis, semanterions et xylophones, noles, campanes, airains, tintinnabules, cloches, vases sacrés!

La hiérarchie est convoquée jusqu'au plus modeste, qui n'est rien et qui va devenir égal en immunité aux plus hauts saints: il participe au signe de la croix.

Source lavatoire, l'eau salée mugit dans le bénitier comme un océan de conjurations.

Femmes, vierges, clercs, lais : il n'y a plus de pénitents captifs sous la symbolique chaîne d'un démon de pierre; il n'y a plus de chœur des vierges, la cloison est abattue et la vierge a perdu la fierté de son état. Il n'y a plus de grille aux strictes mailles : le sanctuaire s'est ouvert. Le prêtre n'est plus vieux par règle et même il est jeune et ses cheveux blonds dorent d'un reflet de concupiscence l'œil des matrones dévoilées.

Seul, le Pauvre, liturgiquement se tient à la porte, avec le devoir de gémir, afin que les oreilles heureuses s'épouvantent au cri de l'éternelle misère.

Des sépulcres, sous les dalles, s'exhale une odeur de vie permanente; et des ossuaires, une radiance d'étoiles. Les reliquaires contiennent de la poussière d'amour.

Le chrème a sacré la table de l'autel (ainsi le très saint Jésus se purifie lui-même) et, tel que d'un parterre impérial, les cierges, sous l'arrosoir enflammé des accolytes, vont surgir et fleurir.

Les anges prient, humanisés par des simulacres très raisonnables, car il est bien véritable qu'ils odorent les parfums essentiels, qu'ils goûtent les suavités saintes, qu'ils entendent la parole incréée: ils sont jeunes, forts, libres, plus féconds que les plus puissants reins. Ils vont nus, sans corruption, et s'ils se vêtent, c'est de la transparence du feu.

Ange aussi, l'aigle du lectorium, aux élévations royales; anges, les lions couchés, autoritaires et obscurs.

Oraison

Jésus, le grain d'encens fume dans l'encensoir: la Victime s'allume et l'oblation future s'accomplit en désir. Elle s'allume et fume et son amour apparaît sur la scène du monde : les Figures surveillent leurs accomplissements.

Le Prêtre. — *Exorcizo te, creatura salis*, je t'exorcise, ô créature, pour que tu guérisses la stérilité des eaux. *Exorcizo te, creatura aquae,* je t'exorcise, ô créature, pour que tu apaises l'amertume du sel.

Oraison

Dorénavant, l'eau sera salée et il pleuvera d'incorruptibles rosées : dénudez vos têtes, ce sont les larmes de Jésus.

Procession

Les Palmes absolues s'érigent en concerts alternatifs autour du Prédestiné que le Verbe antérieur donne à la vie. Il se mêle au peuple, et le

Sacrifice, comme une constellation, s'avançe le premier.

Le Prêtre. — *Veni, Sancte Spiritus.*

Prose

Le Chœur. — Saint Esprit, Esprit des cîmes, Esprit radiant.

Esprit prodigue, Lumière!

Très bon consolateur,
Hôte très doux des âmes,
Refuge ombraculaire!

O flamme très heureuse,
Lave les cœurs sordides,
Arrose les cœurs arides,
O toi l'Esprit!
Fléchis les cœurs rigides,
Fromente les cœurs frigides,
O toi l'Esprit,
O Flamme très heureuse!

Nous attendons le sacré Septennaire,
Amen.
O Flamme très heureuse,
Amen.

Oraison

Flambez, flambeaux ardents, soyez l'illumination de l'Agneau! Brûle, cire vierge de l'homme : ton essence est incombustible.

Le Prêtre. — Seigneur, votre Fils accepta le fardeau de la chair, je couvre mes épaules du joug de la chasuble.

Au nom des Trois qui sont Un, soient baisés à jamais tes pieds divins.

Jésus-Christ. — *Introïbo.* Je suis pareil aux victimes nourries dans le Temple : j'attends l'heure propitiatoire.

Le Prêtre. — *Introïbo.* Je monterai à l'autel, je

monterai vers Celui qui me réjouira d'une éternelle jeunesse.

Juge-moi, Seigneur, discerne ma cause d'entre la gent des Gentils; de l'homme inique et dolosif arrache-moi!

Jésus-Christ. — Le Dragon illusionne les âmes: plantez la Verge fleurie.

Oraison

La droite est la dignité du Roi, mais la gauche est réservée à l'Amour : c'est là que l'on goûte la plénitude des influences excessives. Les cheveux de Jean ont la douceur des âmes fraîches : il reçoit d'un cœur pâmé les caresses de son Maître.

Le Prêtre. — *Ab illo benedicaris in cujus honore cremaberis. Amen.*

Jésus-Christ. — Je suis venu incendier la terre : ce que n'ont pas fait les Chérubins, je l'accomplirai, car l'Esprit est en moi et tout le reste est stupidité.

Oraison

La navette est un navire, les grains d'encens sont l'équipage: la navette est un navire sans voilure et sans cordage : la navette est un navire et ses flancs sont gonflés d'or. Vierge, et toi, Thuriféraire, tu portes entre tes mains la barque de saint Pierre, stable et profonde comme le sein de Dieu. La navette est un navire, l'or de ses flancs, ce sont les peuples : un sacrement les pêche et les sauve et les plonge dans la fournaise. La navette est un navire et l'encensoir est la fournaise.

Le Prêtre. — *Kyrie eleison.*

Le Chœur. — *Christe eleison.*

Oraison

Le parfum s'élève au-dessus des roses, car les roses moisiront, mais le parfum des roses est une oblation imputrescible.

Le Prêtre. — *Gloria in excelsis.*

Le Chœur. — Gloire, gloire, gloire à l'Esprit.
Gloire à la Béatitude,
Gloire à l'Essence,
Gloire à l'Unité,
Gloire à la Plénitude,
Gloire, gloire, gloire à l'Esprit.

Le Prêtre. — Je suis la Voix qui crie dans le désert, la Voix qui n'est pas bénie et mon infécondité me désespère.

Je suis un ministre de mort, un ministre d'aveuglement : les voiles de deuil m'accablent de nuit.

Jésus-Christ. — Plantez la Verge fleurie.

Épitre

S. Paul, Rom. 24.

C'est pourquoi Dieu, selon les convoitises de leur cœur, les à livrés à la souillure : tellement qu'ils ont déshonoré leurs propres corps. A cause de cela, Dieu les a livrés aux passions de l'ignominie : car les femmes ont changé l'usage de nature en des usages qui sont contre nature. Et pareillement les hommes, abandonnant l'usage naturel de la femme, ont l'un pour l'autre brûlé de désir, les mâles sur les mâles opérant des turpitudes et recevant en eux-mêmes le convenable salaire de leur égarement.

Le Prêtre — *O Virga ac diadema.*

Séquence

Le Chœur. — O verge et diadème du roi de pourpre,

Tes gemmes ont fleuri en une haute prévoyance, dès le temps où dans l'homme dormait le genre humain.

O fleur, tu n'as pas germé de la rosée, ni des gouttes de la pluie, et l'air n'a pas plané autour de toi, mais tu es née sur une très noble verge par l'œuvre de la seule Clarté.

O verge, tu as surgi tout en or, ô verge et diadème du roi de pourpre.

Jésus-Christ. — Ce que je vous dis dans les ténèbres, redites-le dans la lumière.

Évangile

En ce temps-là le Seigneur, interrogé par une certaine Salomé sur le temps de son règne, répondit : « Lorsque deux feront un et lorsque ce qui est en dehors sera comme ce qui est dedans, et lorsque le mâle étant sur la femelle, ils ne seront ni mâle ni femelle. » Salomé demanda : « Jusques à quand les hommes mourront-ils ? » Le Seigneur dit : « Tant que, vous autres femmes, vous enfanterez. » Salomé demanda : « J'ai donc bien fait, moi qui n'ai pas enfanté ? » Le Seigneur répondit : « Nourrissez-vous de toute herbe, mais ne vous nourrissez pas de celle qui a de l'amertume. » Le seigneur dit encore : « Je suis venu pour détruire les œuvres de la femme : or ses œuvres sont la génération et la mort. »

Le Chœur. — Ainsi soit-il.

Prône

Dieu, lisons-nous en saint Denys l'Aréopagite, Dieu n'est ni âme, ni nombre, ni ordre, ni grandeur, ni égalité, ni similitude, ni dissemblance. Il ne vit point, il n'est point la vie. Il n'est ni essence, ni éternité, ni temps. Il n'est pas science, il n'est pas sagesse, il n'est pas unité, ni divinité, ni bonté. Nul ne le connaît tel qu'il est et il ne connaît aucune des choses qui existent telle qu'elle est. Il n'est point parole, il n'est point pensée et il ne peut être ni nommé, ni compris.

Prière. — O Trinité très essentielle, nous te supplions de nous recevoir en ta trans-lumineuse obscurité.

Le Prêtre. — *Credo*.

Jésus-Christ. — Brisez la Verge morte, plantez la Verge fleurie.

Le Chœur. — *Credo.* Je crois à la faute et à la rédemption, je crois à la mort et à la résurrection. *Credo. Amen.*

Oblation

Elle a trouvé douze corbeilles dans son héritage, douze corbeilles de pain bénit.

Les Figures sont les gardiennes du mystère, et toutes les figures obéissent au Symbole.

Le ventre de la Femme est un autel d'offrande et la première station du Calvaire, l'habitacle premier choisi par l'Hostie: oblation obscure, prélude sanglant de la Transfixion.

Le Prêtre. — Reçois, Père, l'immaculé sacrifice de primordiale intention : l'azyme a la blancheur d'un front divin. O Jésus, pain candide ! O Jésus, pain neigeux ! Le vin des gémellions a des grâces de cordial, mais le sang est thaumaturge. Reçois, Père, l'immaculé sacrifice, et toi, peuple, pense au prix de ton rachat.

Oraison

La Patène apporte la paix.

Marie, nimbée de rouge, élève sous un dais de pourpre l'Enfant-Roi, deux anges offrent la fumée procellaire de leurs encensoirs, et Jésus aussi s'auréole de sang, et les anges, et sur le ciel bleu, doré par les étoiles, des nuées de tonnerre s'amoncellent, couleur de colère et couleur de paix, couleur de sang.

Antiphone

Le Roi était couché, le Roi dormait dans son lit royal, mais le nard de mon amour a pénétré son sommeil, et le Roi s'est levé et a dit : « J'entrerai dans ce corps à la bonne odeur et je dormirai là. »

Le Prêtre. — Que mes mains soient des mains innocentes.

... Dans tous les siècles des siècles.

Préface

Les glorifications angéliques, les adorations archangéliques, la révérence des Dominations, le tremblement des Puissances, l'extase des Thrônes, la joie des Vertus, la volupté des Séraphins : Peuple, ton humble exultation atteindra, si tu es pur, à la concordance des Béatitudes.

Le Chœur. — *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* Les yeux des anges sont sous leurs ailes, et nous, ta gloire nous aveugle, ô Seigneur.

L'Orgue. — Des ténèbres du profond exil, l'âme d'un seul bond s'exalte aux bleus violents de l'espérance, puis se profuse en laudations couleur de soleil.

De glauques ondulations agitent les abîmes, l'océan de la peur se soulève en vertes écumes, mais une main paraît sur la surface des eaux troublées et d'une cassollette invisible se répandent d'abondantes fumées violettes.

Les vagues humaines se gonflent vers le ciel, et dans les corps transfigurés les cœurs palpiten comme des roses au vent du matin, et les yeux sont vraiment de pures améthystes : des nuages candides dérobent les ventres frissonnants d'amour et tout s'apothéose dans la blancheur totale.

Le Chœur. — *O salutaris Hostia,*
Quae Coeli pandis ostium.

Le Prêtre. — Père clémentissime, accepte l'oblation sacrificatoire de notre servitude. Nous la signons de ton sang, nous la scellons de ton corps.

Oraison

Magie d'une surnaturalité terrifiante, ô puissance absolue, invincible domination des mots, merveilleuse fonction des syllabes : *Verba consecrationis efficiunt quod significant* : et la parole, ici, est une immolation.

Jésus-Christ. — La Verge a poussé comme un cèdre et le cèdre a étendu des bras cruciformes : plantez la Croix du Salut.

Elévation

L'hostie s'élève dans les flammes solaires : l'Agneau demeure et saigne sur la terre.

Le Prêtre. — Souviens-toi, Christ, du sommeil de la paix. Accorde-nous la paix du tombeau et le silence sacré des nécropoles.

Jesus-Christ. — Vous dormirez en paix trois jours, si vous m'aimez, et la pierre de vos tombes se brisera, et vous connaîtrez la Vie, si vous avez connu l'Amour.

Le Prêtre. — *Pater noster.*

Oraison

Le Verbe est la splendeur de la gloire et la figure de la substance.

Le Chœur: — *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.*

Oraison

Les baisers sont les endormeurs des anciennes querelles, les baisers sont les pacificateurs corporels.

Le Chœur. — *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.*

Jésus-Christ. — Plantez la Croix dans vos cœurs.

Communion

Chair du Salut, Sang de l'éternelle joie, soyez la macération de ma chair et l'apaisement de mon sang. Je crucifierai mes désirs sur la croix du calvaire, je couronnerai mes pensées de la couronne d'épines, j'enfoncerai dans mon côté la lance du renoncement, je boirai le vinaigre de la dérision et nul plaisir jamais n'amoindrira mon âme.

Jésus-Christ. — Le plaisir s'arrête à l'unité et les douleurs sont au nombre de sept fois sept.

Le Chœur. — Pitié ! Pitié !

Jésus-Christ. — Tout est consommé.

Le Prêtre. — *Ite, missa est.*

Evangile

Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Dès le commencement il était en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui et sans lui rien n'a été fait. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes : et la lumière était dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

Amen.

Remy de Gourmont.

(*La fin dans la prochaine livraison.*)

LE LIVRET DE L'IMAGIER

FRONTISPICE

Ne fut-ce en celle-ci, ou bien en celle-là, ou même en cette autre, parmi les très antiques bibliothèques d'on ne sait plus quels Là-bas — les très antiques bibliothèques, autrefois parcourues et, voracement, grignotées ?...

Quand et où — courbant nos dos sur des rampes, fleuries de cauchemardantes horticultures en pierre grise — avions nous gravi les longs escaliers, qu'on ne se rapelle qu'à peine, spiroïdaux ainsi que des tire-bouchons, et quand et où — heurtant nos coudes et nos genoux aux folles sculptures des plinthes, aux allégoriques grimaces frissonnantes en les frises — avions nous suivi les corridors qui convenaient, les corridors étroits et froids et obscurs et qui — vraisemblablement — nous menèrent (sans doute par des porches bas) en de bien oubliées petites salles innombrables endormies sous des voûtes, et mal éclairées par les verrières de rares ogives, et toutes remplies de silence, de renfrognement et de grimoire ?...

Et, alors, dans ces petites salles voûtées où, peut-être, flottai éternellement une fade odeur de rêve desséché, parmi ces bouquins entassés selon un ordre méthodique et morne le long de

murailles, jusques aux architraves, qui donc, quel providentiel savantas à lunettes rondes en corne, à perruque et à culotte, eut l'adorable lubie de nous révéler les rayons des merveilleux manuscrits où, entre mille missels dorés et enluminés comme des belles dames, il nous arriva (on croit se le remémorer) de découvrir (ne fallut-il pas bien que cela se passât ainsi?) ce petit livret sali, jauni, crasseux, fripé, corné, sans somptueuse reliure et sans miniature, ce petit livret qu'évidemment nous prîmes, à première vue, pour l'aide-mémoire familier et de poche de quelque pauvre jongleur?

Pourtant, ce n'était point cela, point le portatif guide-âne d'un chanteur ambulant, d'un héroïque râcleur de rebec, et ces feuillets contenaient (on l'affirmerait quasiment) une œuvre, certes, moins précieuse que la moindre épopée du dernier trouvère, mais aussi, avons nous cru, plus rare, et, qui sait? plus curieuse : l'album de voyage d'un de ces artisans qu'il faut bien appeler sublimes, d'un de ces naïfs et glorieux Imagiers, tailleur de pierres ou coloriеur de fresques, enlumineur de parchemin ou orfèvre, ciseleur ès-métaux ou peintre de verrières, sculpteur de chêne et d'érable ou tisserand de trames de haute-lice, qui, bien que, déjà, hélas! vivant en pleine Renaissance, avait pourtant conservé dans son cœur la foi tenace du Moyen-Age, l'ardent spiritualisme de l'art gothique, la haine du matérialisme et du classique pastichisme de la nouvelle école! Sur ce petit cahier de vélin, chaque jour, au hasard des belles choses rencontrées, il consignait, le bon artisan, ses réflexions, ses rêveries, ses émotions, ses critiques, ses admirations. Il y notait, non point pour l'approbation d'un banal lecteur, mais pour lui, pour s'instruire et pour se rappeler, les visions suggérées, ses imaginations interprétatives, des observations techniques, ces mots d'énigme qu'on dérobe parfois aux chefs-d'œuvre et qu'on n'apprend jamais dans les académies!...

Et, vraiment, ne fut-ce pas de cette heure trouble et douce, en cette très vieille et mal ressouvenue bibliothèque de Là-bas et d'Autrefois, que nous prit la fantaisie de nous métamorphoser pour quelques semaines, aujourd'hui, en ce pauvre Imagier du passé,— et puis, oubliant tout, doctrine, philosophie, esthétique, science, théories, de pieusement rechercher, parmi les usines et les casernes du maintenant, les débris méprisés des choses qu'il aimait, lui, pour, nous aussi, avec sa naïve émotion de bon artisan, noter, sur un livret pareil au sien, nos réflexions de dociles écoliers devant les chers rêves éternisés des magistraux ancêtres de ces âges si péremptoirement défunts?...

L'I.

Au Louvre. Salle Michel-Ange : — *Terre cuite polychrome. Écoles d'Italie* (*XV^e siècle*). — Sur champ d'or la Vierge et l'Enfant Jésus, tous deux effarés en leurs auréoles, où, en lettres pures, se gravent les prophéties. L'un et l'autre regardent dans le noir,

dans l'infini, et devant leurs prunelles se dresse le Calvaire. L'Enfant aux fins cheveux d'or ramène à sa gorge astrictée sa menotte tremblante ; il est à moitié dévêtu : sa chemisette blanche, semée de sanglantes étoiles, lui tombe de l'épaule, et sous sa brassière rouge ponctuée d'or, remontée par le roulis des muscles, le ventre se dénude, et paraît son sexe puéril de Dieu chaste. L'attitude est la peur nerveuse du nourrisson, et s'il ne se rejette pas au sein maternel c'est que, — raison et amour infinis en un corps d'enfançon, — il ne veut pas la faire pleurer: elle ne pleure pas. Elle est transfixée par de la terreur. Elle voit. Toute sa face porte les effroyables stigmates de l'hallucination douloureuse. L'œil, fixe, est terrifié par l'indéniable apparition. Il y a dans cet œil l'agonie au Jardin, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la verbération au poteau, les crachats, la croix traînée comme une chaîne le long du Golgotha, les mains fendues par les clous, les pieds déjointurés, le sang qui coule de la criblure des ironiques épines et aveugle les yeux, obstrue la bouche, le sang des mains, le sang des pieds, le sang du côté et le sang des sacrifices futurs, la mort en ignominie et la mort en gloire, qui est encore la mort. La bouche est selon la courbe de la douleur la plus avérée, et quelle pâleur ! Sa tête se penche un peu, comme fascinée. A peine sent-elle le présent fardeau de l'enfant : c'est l'homme qu'elle porte, et cadavre, sur ses genoux pitoyables. Sa main gauche, sortant d'une étroite manche dorée et damassée, retient plus qu'elle ne soutient le bambin, qui s'en va d'elle, la reine-mère, dressée dans la chaise aux volutes d'or. La robe bleue étreint une poitrine où l'angoisse, s'il n'était divin, ce lait de vierge, le ferait tourner, comme aux nourrices qui ont eu grand'frayeur. Les cheveux, — et cela a un air de lamentation bien symbolique,—un mouchoir sombre les recouvre et retombe en pleurant sur les oreilles: coiffure peut-être de contadine, peut-être authentique de dame florentine, mais qui, là, accentue et remémore le deuil de l'âme. La merveille, c'est la tristesse inconsolable de la Mère et du Fils n'osant pas se regarder, se connaissant tous les deux voués à un supplice ineffable et sans rémission : mais la nature humaine, naturelle en la mère, imposée au fils par l'Ordre suprême, se crispe un instant sous l'inéluctable réalité : ils ont peur, peur l'un de l'autre, peur du spectacle visible en leurs yeux,

ils ont éternellement peur, et ils savent, les Inconsolables, qu'ils ne doivent pas être consolés.

Telle est cette effroyable et glorieuse œuvre d'un Inconnu, qui a eu le génie d'évoquer avec rien que cela, une mère et son nourrisson, les XIV Stades de la Passion du Sauveur (avec les mêmes éléments, Raphaël donne à satiété l'impression de l'animale joie de la pouliche et de son poulain). Je ne crois pas que l'on puisse aller plus loin dans la représentation de l'invisible par le visible, — ce qui est l'art tout entier.

L'Imagier.

THÉATRE LIBRE

La Dupe, comédie en cinq actes, en prose, de M. Georges Ancey. — Je n'étais pas seul, l'autre soir, au Théâtre Libre. J'avais à ma gauche un monsieur dont une main était chargée de bagues si pesantes qu'il était obligé de la soutenir avec l'autre. Il remuait péniblement des doigts où le sang ne circulait plus. Il causait avec sa compagne ; tous deux jouaient au petit jeu des réflexions sottes, tant à la mode dans le grand monde. Ils gagnaient chacun leur tour. Le souci des convenances les empêchait d'admirer les grandes lignes, l'entraînement qui pousse tous les personnages de la pièce jusqu'au bout, Albert de sa rosserie inconsciente, madame Viot de son égoïsme vulgaire, Marie de sa méchanceté sournoise, et Adèle de son imbécillité sentimentale. Incapables d'idées générales, préoccupés des seuls détails, ils en étaient choqués comme de menues insultes à leur propre distinction et démontraient l'inutilité du théâtre.

— elle : Un peu grosse la plaisanterie de Marie : « Je t'ai dit que ce mariage serait une combinaison excellente pour tous. Je t'ai dit qu'il fallait absolument qu'il se fît, mais, à part cela, je ne m'en suis pas mêlée ! » — lui : C'est comme l'histoire de cette robe qui était rose... ou plutôt bleue, non... grise, oui, grise. J'ai lu ça quelque part. — elle : Albert parle de la pluie, des rues sales, des trottoirs encombrés. Est-ce intéressant ? — lui : De ton avis. On peut-être forcé de marcher dans la boue, mais il ne faut pas s'en vanter. — elle : Encore une plaisanterie : « La mère a un frère dont la femme est la fille d'un juge au tribunal de commerce ». Est-ce fort ? — lui : J'en ferais autant. — elle : Couplet d'Adèle sur la manière dont ses petits sens se sont éveillés. Du romantique, à présent ! Jamais tu ne m'as fait éprouver ça, toi. — lui : Albert a pris 200,000 fr. d'un coup et sans effraction dans une caisse. Il a eu son nom dans les journaux. Ce doit être un chic type. Cet Antoine en fait un monsieur malpropre que je

ne vois pas manger un million. — ELLE : Le malin ! il avoue tout de suite qu'il a une maîtresse. N'avouez jamais. Et quelle grossièreté d'en parler toujours. Est-ce que tu me parles toujours de ta femme, toi ? — LUI : Révoltant ! abandonner une femme qui s'évanouit ! D'abord, on ne s'évanouit plus. — ELLE : Scène de famille ! chanson de Béranger ! joli ! — LUI : Peuh ! système des contrastes. On chante. Pan ! une tuile. Je connais mes hommes de théâtre ; tous les mêmes. — ELLE : Bafouille ! il me semble que « bredouille » aurait suffi. — LUI : Que veux-tu ? ce sont des gens mal embouchés qui s'engueulent. — ELLE : Ah ! très drôle le : « Je pars pour Bruxelles. » — LUI : oh ! un mot d'auteur. Un mot d'auteur n'est jamais drôle. — ELLE : Encore cette Caroline ! Va-t-on la voir, enfin ? Je parie qu'elle ne se montrera pas, pour nous faire bisquer. — LUI : Albert bat sa femme, mais c'est qu'il tape dessus. Tiens, la lorgnette. La femme ne se défend même pas. — ELLE : Au contraire, elle l'en aimera davantage. Comme c'est nature ! Si jamais tu levais la main sur moi, je te tuerais. — LUI : En ce cas, tu prouverais que tu es plus méchante que moi, voilà tout. Dame ! — ELLE : Cinq actes entre quatre personnages, beau tour de force ! Antoine est très bien dans ce rôle de voyou bourgeois gentilhomme. — LUI : C'est le mieux de tous, mais il serait peut-être mieux encore s'il jouait seul. — ELLE : Les femmes sont admirables, ainsi que lapins mécaniques. Regarde celle-ci comme elle met ses poings sous le nez des gens, tout en les remuant sous le sien. Achète-lui un petit tambour. — etc., etc.

Son petit cœur, pièce en un acte, en vers, de M. LOUIS MARSOLLEAU. — ELLE : Exquis ! — LUI : Délicieux ! — ELLE : Ça repose. — LUI : Ça remonte. — ELLE : Enfoncé le *Passant !* — LUI : C'est égal ! ce que j'en aurai vu de Pierrots dans mon existence. Ne pouvait-on pas le remplacer, à la fin, par un farinier, un jeune mitron, un bonhomme de neige, si on tient au blanc ? — ELLE : Et Arlequin ? — LUI : Est-ce que je sais ? par un Ecossais, à cause des petits carreaux. — ELLE : Et Colombine ? — LUI : Par ce qu'on voudrait. Une idée : par Henry Fouquier.

J. R.

LES LIVRES (1)

La Paix du cœur, par JEAN BLAIZE (Dentu). — Un beau livre, un *bon* livre à signaler. Tout un ordre de préoccupations philosophiques et morales dédaigneusement rejetées par son aînée hante la génération présente. L'art de Flaubert, le solitaire Narcisse qui se mire dans son œuvre à en mourir, aspire à redevenir humain, à redescendre dans la vie. Jean Blaize à

(1) Aux prochaines livraisons : *La Montée* (Gabriel Sarrazin) ; *L'Ecornifleur* (Jules Renard) ; *Etude de Jeune Fille* (Henry Maubel) ; et les livres annoncés déjà.

son tour vient de prendre hautement sa place dans cette évolution, et les pages de son livre sont tout éclairées des lueurs d'aurore qui filtrent à l'horizon. Le plan de l'œuvre est tout psychique. D'un côté Octave de Najante, dont l'esprit inquiet et raffiné, intoxiqué de scepticisme, a glissé peu à peu à la perversité, et s'enfonce dans l'enfer de la négation absolue. De l'autre, Mrs Thursnane, une créature d'élection, qui porte dans ses yeux tristes le deuil d'une existence perdue, mais dont la bonté foncière n'a pas voulu désespérer. Le drame, c'est la rédemption d'Octave par l'amour, par le rayonnement de tendresse projeté par un cœur profond et plein de foi. L'ami — car leurs nuptiales ivresses, à travers des révoltes saignantes, resteront tristement chastes — retrouvera à la fin la paix du cœur dans la voie indiquée par le doigt levé de la martyre que dévore lentement un implacable cancer. On le voit, la donnée n'est point banale. Jean Blaize me permettra-t-il de dire que la *Paix du cœur* est un livre chrétien, dans tout ce que ce mot, par la légende fervente des siècles, implique de charité active et profonde, de roides espérances, d'ascension dans le pur? On reprochera peut-être à l'auteur cette idéalité. Il se trouvera facilement à Paris, où l'esprit court les rues, de délicieux critiques pour railler doucement ces amants transis, ces péripatéticiens galants qui se grisent de caresses métaphysiques. C'est pour nous au contraire l'attrait de ce noble livre tout imprégné de pensée et monté au ton d'une intellectualité sévère. On pourrait seulement regretter que, par les conditions de son plan, il se soit astreint à suivre parallèlement l'évolution sentimentale de ses deux héros, mis en égale valeur. Quelque monotonie, superficielle d'ailleurs, se dégagerait de cette comptabilité spirituelle tenue en partie double. Mais, pour éviter cet inconvénient, il eût fallu sans doute un escamotage, et sa conscience d'analyste y a répugné. La *Paix du cœur* est écrite dans une langue dense et substantielle. Des notations exquises, de larges touches justes. Partout aux marges du livre l'arabesque vivante des choses, l'atmosphère puissante ou tendre des ambiances. — Ces paysages d'Etretat, et ces affolantes promenades dans un Londres de vertige!...

A. S.

L'Elite, par Paul Radiot (Dentu). — Il y a, je crois, différents lecteurs de romans. Les uns y cherchent l'intérêt de la passion; d'autres le style des phrases évocatrices de doux paysages entrevus; ceux-ci des flatteries de leurs sens; ceux-là des satisfactions de leurs chères manies. Il en est de peu compliqués qui demandent simplement à pleurer ou à rire. J'avoue pour mon compte ne point tant m'intéresser au roman même qu'à la mystérieuse âme de celui qui l'écrit. Il me plaît de reconstituer derrière ces pages imprimées le moral de leur auteur. Ainsi j'ai beaucoup aimé M. Remy de Gourmont lorsque j'ai lu *Sixtine*, car je lui ai trouvé un beau moral de sadique-cérébral, tout à fait en conformité avec ceux que j'estime le plus. Il semble uniquement affairé de sa propre jouissance, et pour qu'il jouisse, il faut que ses facultés, intellectuelles comme physiques, même ses éréthismes bas, passent au crible

de son cerveau. Cette sorte de moral m'attire et m'inquiète à la fois profondément. Au demeurant, je plains les pauvres femmes qui s'en amourachent, et elles ne sauraient trop se défier de la cruauté pointilleuse et raffinée des gentlemen qui font profession de le posséder.

L'âme dont je veux parler aujourd'hui, celle de M. Paul Radiot, est encore parmi celles que j'adore le plus. D'abord elle constitue une primeur littéraire, et une primeur littéraire aussi authentique est un sûr régal de gourmet. Et puis elle ressort de cette admirable catégorie d'âmes timides et héroïques, ou bien absurdes, comiques et enthousiasmées à la façon de ce Don Quichotte qui eût dû rester le modèle de nos vies !..... Elles paraissent même souvent arrivées à un tel point d'« emballement » dans la souffrance, ces âmes martyres, que l'évolution complète de la douleur s'étant accomplie chez elles, elles ne crient plus, mortes au monde, se contentant de rédiger une sorte de testament, que publie la maison Dentu, ou la maison Perrin, en vue de la plus grande stupéfaction des gens. A l'ouverture de ce testament, on s'aperçoit que pour se venger de leur famille ou de leurs héritiers naturels, elles ont laissé leur fortune à des maisons mal famées, à d'anciens condamnés à mort pour rébellion, même à quelques associations non autorisées de vénérables chenapans et gredins. J'eusse donc très bien compris que Paul Radiot, au lieu de ce sous-titre : « Roman épique moderne », qui semble plutôt s'appliquer aux meilleurs romans de Zola, eût mis celui-ci sur son volume : *l'Elite, œuvre posthume d'une sensibilité qu'on a tuée, et qui s'en venge en substituant aux lois qui la meurtrirent, les lois idéales qui eussent assuré son parfait développement.*

Au fond, cette agréable fantaisie d'une âme de mouton-bourreau, douce ainsi que la colombe et assassine à l'instar de celle d'un débardeur soûl (1), renferme, je crois, et c'est pour cela que je m'y intéresse, le cri de protestation le plus élevé qu'ait encore poussé une jeunesse artiste et ardente contre cet éteignoir dont on la menace journellement depuis quelques années, ce concomitamment éloquent et pue-des-pieds de socialisme !

— « Nous voulons... dit Radiot par la bouche de son héros qui est un ancien capitaine, l'instruction réservée aux cerveaux d'élite (d'où le titre !), la masse laissée à son niveau et transformée par un dressage précis, les immenses forces aujourd'hui dispersées au hasard par un stupide nivelage, distribuées à chacun suivant la valeur rigoureuse de sa race — les castes ainsi constituées formant un terreau d'une succulence inconcevable pour la culture de l'*Elite*. »

Plus loin :

— « Il ne faut plus se préoccuper du peuple, mais laisser grandir les tiges d'une belle venue, sans s'entêter sur des taillis sans sève et sans rouvre.... La vie misérable prolongée ne sert à rien ; il faut donc diminuer les hospices et laisser

(1) Il s'agit de M. Vaubourg, qui coupa la tête de son meilleur ami M. Boutry.

s'éteindre les estropiés. La masse doit vivre peu, étant un déchet. Donc plus de fourneaux nourrisseurs, plus de distributions de vêtements, d'institutions de prévoyance, de caisses de retraites !... L'instruction religieuse importe peu ; que la foule croie ce qui conviendra le mieux à la hauteur de son intelligence ; elle redeviendra sans doute fétichiste, adorera les monuments élevés ou les dernières découvertes électriques... Enfin, ce qui importe avant tout, c'est de reprendre la civilisation au point où elle était avant que le Christianisme l'eût troublée par le règne du loqueteux ! »

On le voit, c'est la théorie anarchiste elle-même, mais un anarchisme à système, ramenant infailliblement à cette conception d'une féodalité héréditaire. Ainsi lorsque deux vrais nobles, deux membres de l'Elite, voudront s'unir pour fructifier, ils devront être en un état physique et moral de premier ordre, afin de fonder une belle postérité. Sans cela l'homme devra dire à la femme :

— « Chère amie, stérilise donc ces germes préliminaires de notre race ; ce soir elle ne serait pas pure. Si des enfants nous naissaient, ils pourraient avoir l'attitude de la lâcheté bourgoise, car nous avons courbé la tête, et nous ne pouvons encore la relever en noblesse ! »

On peut, suivant son éducation, trouver ce passage délicat ou odieux ; mais ce qu'on ne peut refuser à Paul Radiot, c'est, dans la narration, une fantaisie échevelée, intense, délirante. Il est question de duels à cheval étonnants, de conversations avec Guillaume II ou avec le tzar Alexandre !... Enfin la prochaine guerre européenne y est narrée tout au long et avec d'infinis détails.

Achetez donc ce livre, ô âmes souffreteuses et criminelles, ô sœurs de celle de Paul Radiot !... C'est, je vous le répète, le roman le plus extraordinaire, le plus stupéfiant, le plus enthousiasmant que j'aie lu depuis longtemps !...Aussi, bien que ses invraisemblables péripéties ne découlent pas toujours logiquement l'une de l'autre, cela vous apprendra toujours, ô vous les méprisés de la vie, comment l'on arrive à mépriser à son tour !

M. Beaubourg.

Sanglots d'Extase, par Michel Abadie. (Vanier). — Voici, sous une couverture élégante, une série de petits poëmes charmants où se décèle une âme éprise surtout d'élégances modernes. M. Abadie nous promène à travers des jardins fleuris de villas, des parcs de rêve aux corbeilles opulentes ; il note la chanson fuyante des fontaines, le murmure frêle des orangers sur les terrasses, les senteurs mouillées des pelouses matinales. Parfois un écartement de branches, un détour brusque d'allée, nous montre l'aimée toujours correctement gantée, en toilette délicieuse, sous la flamme rose ou bleue de l'ombrelle. Pour traduire ses visions, le poète use d'une langue savamment maniérée, fraîchement artificielle. Aucune des innovations prosodiques où excellèrent les décadents ne lui est étrangère. On sent qu'il se tient au courant des systèmes

et des écoles. Il a lu Verlaine et ses disciples et il s'en inspire parfois avec bonheur, à preuve ce sonnet charmant :

Ta toilette ! avec ses tapageuses couleurs,
Et ses parfums riants et frais, Chère si frêle,
On dirait qu'elle porte éclatante sur elle
Un idéal parterre éblouissant de fleurs.

Et ta voilette t'enjolive de pâleurs !
Et l'on croirait que sous ta voltigeante ombrelle,
S'opposant aux rayons qui te cherchent querelle
Un bataillon s'ébat de papillons frôleurs !

Et tu me réjouis le cœur comme une fête
En donnant chaque jour à mes yeux de poète
Le pain essentiel des clairs rayonnements.

Et je te bénis Toi qui compris, seule Reine,
Qu'il fallait des atours lumineux et charmants
Pour griser mon âme solitaire et sereine.

Z.

Opinions, par J-B. Sheridan. (Adélaïde. Australie. Scrygmour and Sons). — C'est en quelques pages un recueil de polémiques australiennes assez spirituelles, semées d'aphorismes tels que : « Ceux qui ont le plus de désirs sont les plus intelligents. Les pauvres ont beaucoup de désirs : donc les membres du Parlement devraient être choisis dans les dépôts de mendicité. » — « L'altruisme est l'hypocrisie de l'égoïsme. » — « Le capital est une idée basée sur le crédit, lequel est un fantôme. » — « Les voleurs sont généralement patriotes. »

R. G.

L'Amour chemine, par Marie Krysinska (Lemerre). — Il est même arrivé, je crois ! Rien de plus joli, de plus délicatement ouvré que cet Amour en biscuit de Sèvres, statuette fort chaudement encadrée de peluche feu, de roses rouges, parfois de gouttes de sang. Aujourd'hui que la Nouvelle se meurt sous les doigts grossiers des hommes qui font *bien* et qui font *vite,* se trouverait-il des femmes capables de la ressusciter avec tous les soins qu'exige sa fragile constitution ? Mme Krysinska, doublement poète, puisqu'elle est musicienne, à su entourer son œuvre de mille savantes coquetteries ; elle n'a négligé ni la métaphore neuve, souple, ni le trait, ni la forme, et cet Amour, si fin, cheminera encore longtemps que d'autres, d'apparence plus robuste, iront en s'effritant du haut de leur socle. Comme je veux, au moins, chicaner sur un détail, je reprocherai seulement à l'auteur de dédier, pêle-mêle, semble-t-il, ses nouvelles à tous les journalistes célèbres... bien empêchés de les comprendre ! C'est là un excès de courtoisie littéraire dont une femme de talent a le devoir de se passer, Madame !...

***

Mavra, *une heureuse erreur judiciaire,* par Lazare Goulin (Savine). — C'est, en l'espace d'un mois, le huitième livre à prétentions franco-russes qui sort de chez Savine, et ce dernier roman possède cinq cent trente-sept pages. Il y a de

quoi devenir fou! L'ordinaire littérature de terroir n'est pas déjà bien fameuse, mais cette soudaine introduction, dans nos bas feuilletons, de *Natacha*, de *bârines*, de *serves* ou de *serfs*, de *knout*, de *kopeks*, de *popes* et de *wodka* (eau-de-vie), parachève l'abrutissement du lecteur. On raconte que l'enthousiasme russe va jusqu'à payer des filles à nos matelots; prenons les filles, soit; seulement renvoyons les études de mœurs, qui sont moins légères et beaucoup plus encombrantes.

***

Un Volontaire de 1792, par Jean Lombard (Savine). — Depuis que Lombard est mort, de maladroits partisans n'arrêtent point de crier au génie méconnu; on n'ouvre guère un numéro de périodique sans y trouver quelque copieuse étude sur son œuvre et des exclamations douloureuses; c'est toujours la même histoire; Lombard trépassé n'est plus gênant; c'est une concurrence de moins, et chacun est bien aise de faire de la copie en manière d'oraison funèbre. — Malheureusement, en plus de *Byzance* et *l'Agonie*, — livres d'ailleurs contestables et sur quoi il serait bon de revenir — Lombard laissa, P. P. C., ce *Volontaire de 1792*, tome compact et cette fois absolument vide, qui est bien le plus cruel démenti aux allégations des siens.

Mon Dieu! je ne voudrais pas être accusé de basse envie; il est toujours pénible de chicaner les défunts; je respecte autant qu'un autre la désolation de la famille; mais on doit mettre à part ces considérations sentimentales. La prière d'insérer — plus sincère qu'on ne pense — nous affirme que Lombard avait l'étoffe d'un historien; ayant lu, je ne suis point persuadé. Je vois dans ce bouquin posthume une compilation, des extraits de vingt auteurs médiocres, des arrêtés et des discours municipaux, des certificats de civisme, des lettres insignifiantes de François Mireur, parti simple soldat en 1792 et mort général en Egypte, un résumé des campagnes de l'époque. — La *psychologie révolutionnaire et militaire* dont parlait le titre n'apparaît nulle part.

Et puis on nous a tellement rebattus des dires et gestes de tous ces grandiloques de la République! Il faut l'enthousiasme et la frénésie d'un Michelet, les phrases magiques de son poème — beaucoup plus poème qu'histoire — pour qu'on s'y arrête. Lombard n'était pas de force. Je dirai plus, son livre n'est pas écrit du tout. Le style bizarre et torturé des précédents ouvrages pouvait faire illusion; les philistins s'arrêtaient, ébaubis; ici, rien; des notes crayonnées, peut-être, mises bout à bout. Et quand il accumule vingt pages pour nous prouver, par exemple, que la *Marseillaise* fut apportée à Marseille par Mireur et non par Jacques, Paul ou Jasmin, on se demande ce que cela peut nous faire.

Ah! je sais bien. Il y a les lettres, qui servent de prétexte. Tout acteur de grands évènements qui raconte ce qu'il a vu est curieux à consulter. Mais Mireur ne raconte rien. Il écrit à papa et maman, à peu près dans ce goût : — « Je me suis battu hier, je me battrai demain; envoyez-moi de l'argent;

portez-vous bien et moi aussi. » — Si Lombard tenait à la publication de ces lettres, un opuscule suffisait; il en a tiré 400 pages; et c'est lourd, lourd à l'estomac comme le plum-pudding du saint jour de Noël.

C. Mki.

Geneviève, par Henr Germain (Heymann). — Un roman doux comme miel. Le vice est puni, la vertu récompensée, et on montre une belle-mère qui est le modèle du genre. A lire ces livres d'intentions pures, on éprouve autant de stupéfaction qu'a rencontrer une robe de soie rose sous une averse. Le préfacier, M. C. Dumont, nous prévient que l'auteur est un homme du monde. Cela se sent, n'ajoutons rien.

***

Paul Verlaine, par Alfred Ernst (Extrait de la *Nouvelle Revue*). — Etude tout à fait excellente, et comme il est bien que M. Ernst ait évangélisé les barbares voués, en la revue où elle parut, aux vers de M. Chantavoine, et contents de ces petits pains au son!

R. G.

Mademoiselle Rondecuir, par Henri Bossanne (Labbé). — Tout petit roman de poche à l'usage de Mesdemoiselles et de Messieurs les employés de l'administration des... lettres. Ne pas s'imaginer que parce qu'on touche... aux lettres on est de la littérature, c'est la morale de l'histoire. Ecrit avec une gaieté bonhomme, des saillies amusantes et tout ce qu'il faut d'esprit pour avoir raison, ce petit roman est plus gros d'observation que beaucoup d'autres études de mœurs pompeusement étalées dans un format charpentier de six cents pages. A citer cette jolie boutade de l'auteur, qui, pour prouver qu'un de ses héros est décidément bête, se fait en a parte cette réflexion : « ... Et d'ailleurs il avait prêté de l'argent à un député! »

***

La Première Glane, par Joseph Bouchard (Nadaud et Cie.) — « Les vers de la *Première Glane*, avoue l'auteur lui-même dans une préfacette, ne sont pas un peu, mais tout à fait des vers d'écolier. » Alors pourquoi les avoir publiés? La plaquette de M. Bouchard est dédiée avec « timide hommage de sincère admiration » au « poète préféré et cher maître François Coppée. » Puisque M. Bouchard sort du collège et qu'il lui faut encore des maîtres, disons-lui qu'il eût pu en choisir un meilleur que le prosaïque auteur du petit épicier de Montrouge, et attendons pour le juger qu'il nous présente un nouveau livre moins enfantin, plus personnel et d'une prosodie plus intéressante.

G.-A. A.

L'éditeur Nicolo Giannotta, de Catane, nous annonce la prochaine publication de plusieurs volumes, parmi lesquels : CONFESSIONI LETTERARIE de Luigi Capuana, le romancier *vériste* (notons en passant que ce mot fut écrit pour la première fois, en France, par Edouard Rod, *Revue indépendante*, août 1884, et qu'il n'a de sens qu'en littérature italienne, où il désigne un groupe de romanciers à tendances naturalistes spéciales, parmi

lesquels Verga et Capuana). — Du même Capuana vient de paraître chez Pedone-Lauriel, à Palerme, un roman, *Il Profumo*, où se modifie un peu, vers le sens idéaliste, la manière de l'auteur de *Giacinta*.

R. G.

JOURNAUX ET REVUES

La **Société Nouvelle** (nov.-déc.) est comme à l'ordinaire très riche en littérature et en philosophie sociale : Strophes en prose d'Emile Verhaeren ; le *Mangeur de Lotus* et *Locksley Hall* de Tennyson, traduit par Georges Destrée ; les *Lois de l'esprit* d'Emerson, traduction d'I. Will ; Francis Nautet continue son *Histoire des lettres belges d'expression française ;* dans les nouvelles du mois, cette note : « Le parti ouvrier et les étudiants socialistes ont créé une section d'art à la *Maison du peuple* de Bruxelles. Le but des organisateurs de cette section est d'initier le peuple au mouvement intellectuel contemporain et de lui faire connaître les œuvres des principaux écrivains, peintres et musiciens. » La première séance a été consacrée à Wagner ; conférence de M. Kufferath ; exécution de fragments de la *Tétralogie*. En la seconde soirée, on entendit M. Eekhoud exposer le mépris des bourgeois belges pour l'art et la commune horreur du temps présent qui unit tous ceux qui pensent ; ensuite récitation de vers et de proses. La tentative a été bien accueillie ; elle est intéressante : l'illettré est peut-être notre suprême ressource, notre public de réserve.

M. Godefroid Kurth offre dans la **Revue Générale** (décembre) quelques conseils à la jeunesse sur la lecture des auteurs contemporains ; il avertit de prendre garde et signale que le génie païen, ressuscité, refait *couler à pleins bords le fumier de Pétrone* à travers les imaginations.

De la **Revue du Nord** (janvier) : M. Ch. Desmaze vient de donner au musée de Saint-Quentin les manuscrits, lettres, portraits de Quentin de la Tour.

De **Nieuwe Gids** (décembre). Ch.-M. Van Deventer, *Alkibiades, of over den Eerbied ;* Delang, *Eene Bloem*, poème en prose descriptif de l'étrange et colossale fleur, *Victoria regia ;* Frans Erens, *Gedichten in proza ;* A. Diepenbrock, *Melodie en gedachte of de muziek in de intellectueele evolutie*, avec cette épigraphe empruntée à Stéphane Mallarmé : « Je crois que la Poésie est faite pour le faste et les pompes suprêmes d'une société constituée où aurait sa place la gloire dont les gens semblent avoir perdu la notion » ; M. Van Eeden étudie les théories de Lombroso sur le spiritisme et le dernier livre du célèbre critique hollandais M. Jan Ten Brinck, sur les vieilles

et les nouvelles écoles littéraires, *De Oude Garde en de Jongste School* (Amsterdam, Jan Leendertz en Zoon).

Un nouveau *giornale d'arte* paraît toutes les semaines à Florence ; titre : **Germinal.** Ne se réclame nullement de M. Zola, ce qu'on aurait pu craindre, et le déclare.

Numéro double de la **Cronaca d'Arte** (1-2 de la seconde année). M. Valcarenghi y commence un roman, *Dedizione ;* musique, très intéressante, de M. Celega; une étude de M. A.-G. Bianchi sur la peinture abyssinienne. C'est à l'exposition de Palerme que l'on a pu voir des spécimens de cet art primitif, quoique contemporain ; la *Cronaca* donne les reproductions d'un saint George et d'une Vierge à l'enfant. L'auteur de ces enluminures, né et vivant dans le Tigré, royaume abyssinien ou éthiopien indépendant, se nomme Haleka-Luccas. « Agé d'une trentaine d'années, dit M Bianchi, il a l'œil vif et paraît assez intelligent. Je le vis, dans sa cabane, assis par terre ; il dessinait sur un morceau de carton un Christ en croix entre deux saintes femmes et il soignait le buste avec une grande minutie, arrivant à le rendre épouvantablement squelétique. Il travaillait sans arrêt, comme un homme sûr de lui-même et dont la main est faite à la besogne. Près de lui son frère coloriait trois pères éternels déjà dessines et destinés à représenter la Trinité; il se servait d'un unique pinceau trempé successivement dans des godets pleins de couleurs délayées à l'eau ; ces couleurs étaient le jaune, le rouge, le bleu, le vert, le noir, le violet, le chair et rien de plus :

« Haleka-Luccas, ayant lui-même terminé son dessin, prit un pinceau et se mit à colorier. Je lui demandai pourquoi il ne le donnait pas, comme les autres, à colorier à son frère ; il me répondit :

« — Parce qu'il est trop difficile.

« Je vis en effet qu'il était plus habile à manier le pinceau.

« — Combien vous faut-il de temps pour faire un tableau ?

« — Une heure. »

La précision et la rapidité formaient tout l'idéal de cet artiste étrange. M. Bianchi remarque que toute la peinture abyssinienne se ressemble prodigieusement ; il y a une seule manière de faire tout le nécessaire d'un personnage. Tous les yeux, et non seulement des figures humaines, mais des animaux, sont ordonnés de même (cela s'appelle les fresques égyptiennes) : un ovale allongé avec une boule noire dans un coin, — ce qui produit un certain effet de pétrification, surtout quand il y a plusieurs paires d'yeux dans le même tableau.

Tous les chevaux galopent ; tous les vieillards et tous les dignitaires ont des barbes de fleuve ; tous les Christ sont de cette maigreur qui permet de compter les côtes ; jamais de paysages ; les sujets sont de piété ou d'anecdote : miracles saints, batailles. Le saint George est ainsi colorié : le fond,

jaune ; le cheval, blanc, cerclé de violet ; la selle, rouge ; le cavalier, bleu, sauf les mains, le visage et les pieds, naturellement chair ; le dragon, vert.

Ce saint George ressemble encore beaucoup aux peintures que l'on voit sur les vases étrusques ; il a une certaine allure et séduit plus, en sa noble barbarie, que toute la bondieuserie académique.

Un volumineux journal de Melbourne, **The Age**, s'occupe de l'*Enquête sur l'Evolution littéraire* et s'arrête au mot imprudent de M. Zola : « Ils veulent du nouveau : je le ferai, moi. » Je relève dans les annonces une singulière collection de poésies funéraires : lorsqu'un Australien perd un parent, il est de bongoût qu'il fasse insérer en un journal quelques vers attendris ; même cérémonie aux anniversaires. C'est toujours un peu de besogne pour les poètes, si atteints par le déclin du mirliton et de la papillote à devise.

R. G.

Revue Philosophique, dirigée par Th. Ribot. — Prenant texte de deux travaux médicaux de valeur inégale : *O pessimismo no ponto de vista da psychologia morbida*, de J. de Magalhaes ; *Des rapports de l'arthritisme avec les manifestations nerveuses*, du Dr G. Huyghe, M. Bernard Peret, l'auteur de travaux si remarquables sur la *Psychologie de l'Enfance*, se demande si aux diverses maladies du corps ne correspondent pas des tendances particulières de l'esprit. Ainsi, le pessimisme, par exemple, ne serait-il pas en rapport avec une « diathèse » spéciale ? Sans doute, conviendrait-il, — et c'est là un point sur lequel l'auteur a tort, à notre sens, — de ne pas insister, de nous dire d'abord ce qu'on entend par ce terme de « diathèse morbide », attendu que les médecins eux-mêmes, croyons-nous, ne sont pas tout à fait d'accord sur le sens qu'il faut attribuer à ce terme. Est-ce un état morbide ou une prédisposition ? Combien doit-on admettre de diathèses, etc. ? Mais, sans plus nous attarder à cette question préjudicielle, nous signalerons le réel intérêt qui s'attache au mémoire de M. Peret, en raison surtout de la nouveauté du point de vue qu'il découvre, et des considérations de tout ordre qu'il est loisible d'en faire procéder.

G. D.

La nouvelle série de la **Revue Blanche** (trois numéros depuis le 15 octobre 1891) n'est point supérieure aux précédentes par le seul charme de la typographie, mais aussi par la qualité des articles qu'on y peut lire. La revue fut inaugurée par les *Promeneurs*, une délicate prose d'automne signée Henri de Régnier, et invita successivement des poètes comme Gustave Kahn, Stuart Merrill, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin ; récemment M. Henry Céard y a célébré à sa manière, toute de mépris discret, *le centenaire de M. Scribe*. Mais les rédacteurs habituels se suffiraient fort bien à eux-mêmes et l'hospitalité qu'ils offrent à leurs amis de lettres est toute désintéressée : on ne saurait reprocher à M. Lucien Muhlfeld, qui parle mensuellement de la littérature, qu'un peu trop d'impartialité ;

mais peut-être n'est-ce qu'une rare et précieuse aptitude à comprendre ; M. Maurice Beaubourg invente des cadres ingénieux pour l'expression de ses fantaisies esthétiques. M. Ludovic Malquin défend avec une grande force logique les louables doctrines de *l'an-archie*, et M. Tristan Bernard, en d'exquises allégories comme *Rédemption*, ébranle, sans avoir l'air d'y toucher, les fictions fondamentales de la Société ; le respect de la richesse par exemple. Enfin, les poètes ne sont point absents de ce recueil, et les vers de MM. Romain Coolus, Claude Céhel, L.-A. Natanson, de M. Paul Leclercq surtout, ne déplaisent point à entendre, encore qu'ils rappellent parfois les thèmes et les variations de Paul Verlaine, de Jules Laforgue et d'Henri de Régnier.

P. Q.

Notre collaborateur Remy de Gourmont a consacré sa première *Semaine littéraire*, dans la **Petite République Française** (6 janvier), à deux livres de grande valeur : *Vitraux*, de M. Laurent Tailhade, et *Thulé des Brunes*, de M. Adolphe Retté. Nous croyons intéressant de reproduire le début de l'article :

« Jamais peut-être autant qu'en ces derniéres années on en parla d'écoles, de clans, de chapelles et même de catacombes littéraires, et jamais il n'y en eut moins, si l'on veut bien admettre qu'une école, en littérature comme en art, se compose d'un maître, d'une théorie et de disciples. De maîtres qui aient le vouloir de commander et d'enseigner, point ; de théories, à peine ; de disciples, néant, tout fabricateur de sonnets selon la formule se croyant nimbé d'une personnelle gloire qui lui suffit. Néanmoins, voici toute une armée de pèlerins engagés daus la rude besogne de traverser l'obscure et dangereuse forêt de l'art ; chacun va, se frayant son propre sentier vers la lumière et vers les hôtelleries et, quelques-uns tombent en route, ayant butté contre les troncs pourris de l'imbécillité, s'étant égarés dans les ronces empoisonnées de la mauvaise foi, ou enlisés dans les marécages de la traîtrise ; quelques autres iront jusqu'au bout et ils touchent déjà aux derniers arbres de la longue forêt sombre, pernicieuse et sanglante : les bandits sont peu à craindre, — si lâches qu'un coup de bâton les fait fuir. Le nom de *symbolistes* a prévalu dans le public pour désigner ces pèlerins : il en vaut un autre, si on lui laisse sa signification confuse et illimitée, si on permet que, ni plus ni moins que le mot romantisme, il abrite hospitalièrement des talents divers et même contradictoires.

« En termes très généraux, le symbolisme (cela a été dit, mais il faut être net) est un mouvement de réaction contre le naturalisme. Il s'agit non plus de mettre en des livres la vie toute brute, mais de se servir de la vie, même quotidienne, même banale, pour faire autre chose que de la vie brute. La littérature, en effet, doit être explicative, analytique et critique des matériaux qu'elle emploie et que l'observation lui

a fournis. Des faits, soit, mais non tous nus comme des ânes en foire, des faits harnachés d'une idée. Cela revient un peu à la conception que l'on se faisait de l'art aux époques classiques où l'écrivain avait ce but : exprimer sous une forme sensible une vérité éternelle. Comme il règne maintenant dans les esprits une grande liberté, comme toutes les idées ont été délivrées, toutes les prisons spirituelles ouvertes, une infinie quantité de vérités, dont on ne soupçonnait plus l'existence, ont franchi les portes des geôles, se sont répandues par le monde, et c'est à courir après pour se familiariser avec elle, les pénétrer, les féconder, les comprendre, que veulent travailler les symbolistes. Ah! les idées incomprises nous donnent bien du mal. Ce labeur, du moins, est propre et profitable à l'avancement intellectuel de chacun et de tous.

« Le style, en ce genre de littérature, acquiert naturellement une capitale importance, nulle vérité ne consentant à s'envelopper définitivement que de vêtements somptueux, précieux, d'irréprochable esthétique, de nuances concordantes à la couleur de son âme et parfumés (M. Roinard nous l'a fait comprendre) d'un parfum adéquat à l'odeur de son essence. Le style est tout, en ce sens que sans le style, rien n'existe. »

L'**Avenir de Bordeaux** (numéros des 10 et 18 janvier) contient une longue et belle étude de l'œuvre de notre collaborateur Laurent Tailhade. Félicitons M. Jean Berge, qui la signe, de sa double audace : 1° Commencer une série de feuilletons littéraires (titre : *Sur l'Art Moderne*) par un poète dont la presse se garde assez ordinairement de parler — parce que... quoi ? 2° Avouer dans un grand quotidien son admiration pour l'auteur de *Au Pays du Mufle*.

M. François de Nion quitte la **Revue Indépendante**. Ci-dessous sa lettre de démission :

Paris, le 11 janvier 1892.

« Mon cher Savine,

« Quand j'ai accepté la rédaction en chef de la *Revue Indépendante*, c'était une publication littéraire d'une certaine valeur artistique.

« J'aurais voulu, dans la faible mesure de mes moyens et secondé par des amis et des collaborateurs tels que Jean Ajalbert, Paul Adam, Lucien Descaves, J.-K. Huysmans, J.-H. Rosny, etc., etc., continuer cette tradition; mais depuis plus d'un an, sous un prétexte ou sous un autre, vous refusez de me communiquer les sommaires memes de vos numéros, me mettant dans l'impossibilité de les contrôler, comme c'était mon droit absolu de rédacteur en chef.

« Aujourd'hui encore, vous opposez un refus formel à ma dernière sommation; ne voulant pas accepter la responsabilité de ce qui peut être écrit dans votre périodique, je vous adresse ma démission de rédacteur en chef de la *Revue*.

« Agréez, mon cher éditeur, l'expression des sentiments que j'ai pour vous. »

C'est M. Georges Bonnamour qui devient rédacteur en chef de la *Revue Indépendante*.

Chimère annonce la publication prochaine d'un livre de poésies de son secrétaire de rédaction, M. Pierre Dévoluy. Elle ajoute : « La préface sera la contre-partie, paraît-il, de l'article : *Le Joujou Patriotisme*, paru dans le *Mercure de France* et signé Remy de Gourmont. »

Les **Entretiens Politiques et Littéraires** de janvier publient de curieuses notes inédites de Jules Laforgue, et des articles de MM. F. Vielé-Griffin, André Gide, Henri de Régnier, Bernard Lazare. Le même fascicule contient cette lettre d'une sœur de Rimbaud dont nous parlions dans nos derniers *échos*, lettre insérée d'abord dans le *Petit Ardennais* et reproduite par la *Bataille Littéraire*. Elle est cette fois suivie d'un billet de M. Paul Verlaine, protestant contre une phrase où il est question de sa « violence » et de sa « méchanceté réelle ».

Rouen-Artiste consacre son dernier numéro à la mémoire de Mme Agar. Pour la circonstance, il a sollicité de poètes et de journalistes notoires des poésies et des articles. Les uns se sont exécutés; les autres se sont excusés par des lettres que publie le journal et dont plusieurs sont... au moins bizarres. M. Auguste Dorchain, par exemple, termine ainsi la sienne : « .. je ne puis rien écrire non plus sur la pauvre Agar, que « sa parfaite beauté rendait si digne d'incarner Camille ou « Phèdre. — A une autre fois... » Considérer dans la tragédienne sa seule beauté pour jouer Camille ou Phèdre, ce n'était déjà pas banal; mais que dire du : « A une autre fois » ?... Ceci n'est rien cependant à côté du billet de M. Emmanuel des Essarts, que je me ferais scrupule de ne transcrire point tout entier :

« Votre lettre me trouve à la campagne, où je n'ai pas sous « la main une page de prose que j'eusse pu vous donner. Je « vais faire à la hâte des strophes à la mémoire d'Agar, qui fut « une de mes amies.

« A vous de cœur.

« Emmanuel des Essarts. »

Et M. des Essarts le fit comme il l'avait annoncé. Or, on imagine sans doute que, pressé par l'heure, il composa un sonnet ou quelque courte poésie ? Point. *La Gloire d'Agar* compte cent (100) vers, dont la plupart sont de cette force :

Agar, *sœur des Poètes*
Dont les lèvres muettes
Ont fait vibrer l'accent
Du beau « *Passant* ».

Et. pour comble de cocasserie, *Rouen-Artiste* — bien obligé de boire le vin tiré — déclare : « Nous ne pouvons mentionner les nombreuses lettres et adhésions qui nous sont parvenues, mais nous tenons à en mettre quelques-unes sous les yeux de nos lecteurs; elle donnent la note générale... »

Pauvre Agar! Et quand on songe que c'est nous qu'on appelle fumistes!

Ne nous accuse-t-on pas aussi perpétuellement de manquer de respect aux institutions, de nous soucier des traditions comme d'une guigne, de nous railler enfin de tout ce que nos aînés vénèrent? Or, nous qui ne publions point tous les ans, à la Toussaint, le même article apitoyé sur le « culte des morts », nous n'aurions peut-être pas tout de même osé cet écho délicieux, publié — en première page, s. v. p. — par le **Figaro** du 12 janvier :

« C'est aujourd'hui qu'ont lieu les obsèques de M. de Choubersky.

« On ne sait pas encore qui tiendra les cordons du poêle. »

Mais ne faut-il pas conserver au Français sa réputation de peuple le plus spirituel de la terre? — Encore un, l'auteur de cet écho, que sa mère aura trop chéri (Dédié à M. de Saint-Genest).

A. V.

La **Plume** (1er janvier) commence une nouvelle de M. Léon Bloy : *Le Secret de M. Pérégrin Germinal;* le même numéro contient des vers de MM. Léon Cladel et Adolphe Retté. — Le numéro de décembre de la **Wallonie** est consacré à un long poème de M. F. Vielé-Griffin : *Au Tombeau d'Hélène.* — Les *Essais publiés par le Cercle Littéraire Français,* à Gand, deviennent **Le Réveil**; au sommaire du premier fascicule, les noms de MM. Georges Rodenbach, Maurice Desombiaux, Arnold Goffin, Valère Gille, Charles Sluyts, José Hennebicq. — Dans les **Hommes d'aujourd'hui**, portrait-charge de M. *Paul Delmet* dessin de Henricus. — Pour finir, signalons un nouveau confrère, le **Nouvel Echo**, revue littéraire et dramatique bimensuelle (17, rue Cassette; Directeur : Emile Strauss; Secrétaire de la Rédaction : Alcanter de Brahm): relevé parmi les noms de collaborateurs annoncés : Edmond Haraucourt, Georges Rodenbach, Willy, Léo Trézenik (dont le premier numéro publie une nouvelle : *La Dame aux clous*), Ernest Gegout, etc.

CHOSES D'ART

Chez Boussod et Valadon : des Claude Monet.

Chez Le Barc de Boutteville, 47, rue Le Peletier : Exposition permanente d'œuvres symbolistes et impressionnistes. Avoir libéralement offert aux jeunes artistes novateurs, encore

contestés par la critique et dédaignés par les chalands et généralement bafoués par les marchands et les jurys, un asile permanent où ils puissent exposer au jugement du public, sans craindre de trop infamantes promiscuités, les résultats de leurs travaux et de leurs recherches, c'est, assurément, une belle et généreuse idée dont il convient de féliciter M. Le Barc de Boutteville. Nous consacrerons, d'ailleurs, prochainement, un article spécial à cette entreprise si intéressante et si absolument d'art. Pour aujourd'hui, contentons-nous de mentionner les principaux exposants : Anquetin, Emile Bernard, Toulouze-Lautrec, Séruzier, Maurice Denis, Willette, Renoir, Signac, Paul Vogler, Bonnard, Ranson, Roussel, Ibels, Willumsen, Albert Fournon, Luce, Roy, Petitjean, Gausson, Giran-Max, Albert, Paillard, Prunier, etc. On nous annonce, pour bientôt, des Van Gogh, des Odilon Redon, des Gauguin, des Pissaro, des Filiger, etc. — Depuis l'inauguration, quelques œuvres nouvelles, notamment un Séruzier d'une merveilleuse certitude de ton et de dessin, et un H. de Groux, Emigrants dans un entrepont, tableau encore inachevé, synthèse du douloureux et inutile grouillement humain, d'une maîtrise on dirait *classique*.

A la Galerie Bodinier : Pastels d'André Sinet, art joli, plus, et spirituel moins que les Forain ; des attitudes bien saisies de femmes à leur toilette, ôtant ou remettant leur corset : rien de neuf comme art.

Même galerie, une suite de petites toiles de Richard Ranft; plus de tempérament que le précédent, pas plus d'originalité ; des choses spécialement mauvaises parmi quoi deux ou trois paysages de tons compliqués amusent un instant.

Musée du Louvre. — Le baron Alphonse de Rothschild vient de faire don au musée du Louvre de deux petits bronzes florentins du seizième siècle d'une belle exécution. Ils seront placés dans la grande salle de la ferronnerie et des objets en métal, récemment installée.

Autres dons : une *Vierge à l'Enfant*, bas-relief de l'école de Donatello ; un buste de Michel-Ange, œuvre du seizième siècle.

D'autre part, M. le docteur Fouquet, qui quitte le Caire et a déjà fait don au Louvre de spécimens très importants de l'art arabe au moyen-âge, vient encore d'offrir à notre musée national un lot considérable d'ouvrages intéressant au même titre nos collections.

Le musée a fait une acquisition de la plus haute valeur historique et artistique.

Il s'agit d'une statuette en bronze de Dionysios, découverte à Athènes, sur l'Acropole. Elle fit longtemps partie de la collection de Photiadès Pacha, gouverneur de Crète, et passa ensuite aux mains d'un antiquaire italien, M. Giulo Samboni, qui vient de la céder au Louvre.

Peristyle du Moulin-Rouge. — A voir : près de l'affiche bien connue de Chéret, une très curieuse affiche de *Lautrec*

représentant une des hiérodules du lieu dans l'accomplissement de son sacerdoce.

L'Exposition de blanc et noir aura lieu du 1er avril au 15 juin, au palais des Arts libéraux. Envois du 1er au 5 mars pour les dessins, du 6 au 10 pour la sculpture. Relevé parmi les membres du jury les noms de MM. Eugène Guillaume (président), Gérome, H. Pille, Allongé, Didier, Waltner, Th. Chauvel, Pannemaker, Lhermitte, Harpignies, Gallard, Corigny, H. Havard, G. Duplessis, H. Delaborde, Armand Dayot, Desboutin, Didier, H. Jouin, A. Rouart, H. Rouart, Dubois, Falguière, Mercié, Barrias, Rodin, Allouard, etc.

Le Salon des XX ouvrira le 10 février; exposeront, les peintres français : P. Signac, M. Luce, L. Gausson, L. Pissaro, M. Denis.

Aux Indépendants, ouverture le 19 mars (Pavillon de la Ville). On nous promet l'œuvre complet de Seurat.

La Ville de Béziers prépare pour le mois d'avril, à l'occasion de l'inauguration d'une fontaine monumentale due à M. A. Injalbert, une Exposition de Peinture, Sculpture, Dessins, Pastels, Aquarelles et Emaux. Le nombre des œuvres exposées par le même artiste est limité à trois. Les tableaux ne devront pas excéder 2 mètres dans les plus grandes dimensions. Les ouvrages de sculpture ne devront pas excéder 200 kilos. La Commission se réserve d'ailleurs d'apprécier le cas où il pourra être fait exception à ces conditions. L'administration municipale annonce qu'elle acquerra quelques-unes des œuvres exposées. — Demander le Réglement à M. Charles Labor, Président de la Commission d'organisation.

Autres expositions prochaines :
Nantes, mars
Amiens, juin-juillet.
Lyon, 28 février.
Evreux (Gravure), 31 janvier.
Cannes, janvier-avril.
Munich, juillet-octobre.
Glascow, 2 février.

Nécrologie. — Le statuaire Ernest Christophe est mort le 15 janvier. Il avait collaboré avec son maître Rude à la belle statue tombale de Godefroy Cavaignac. Ernest Christophe a peu produit : esprit inquiet, hanté de hautes conceptions, il se survivra surtout par la *Femme au Masque* (Jardin des Tuileries). Deux autres de ses ouvrages : la *Fortune* et le *Baiser de la Chimère*, sont au Luxembourg.

Le comte de Nieuwerkerke est mort le 18 janvier à Gattajola, près de Lucques : ce fut le dernier Surintendant des Beaux-Arts. On ne vit à ce poste, après lui, que des commis d'ordre.

G.-A. A.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

L'Endehors, qui s'est assurément plusieurs fois mis dans le cas d'être incriminé pour articles séditieux, est poursuivi pour... pornographie. M Zo d'Axa ne s'attendait point à celle là. La rigide vertu de M Jules Simon triomphe, mais les arnarchos doivent bien rire qu'on prenne de ces petits chemins pour les atteindre. — La Justice, d'ailleurs, au bon pays de France, devient bizarre Nous n'avons-non pas parce qu'il disait des saletés, mais parce qu'il les disait sans aucun talent — jamais soutenu M de Chirac, et le premier comité de lecture du Théâtre d'Art, composé en majeure partie de rédacteurs du *Mercure de France*, a toujours unanimement blackboulé les pièces qu'il présentait; nous sommes d'autant plus libres, compétents aussi, pour donner notre avis sur la peine infligée Or, ainsi que l'a très exactement démontré Me Labory, le directeur-acteur du Théâtre Réaliste est, en matière littéraire, aux trois quarts inconscient, et sa condamnation à 15 mois de prison est tout à fait exessive, à considérer surtout, comme le note spirituellement M. Henry Céard dans le dernier numéro d'*Art et Critique*, que d'autres, « dont les délits étaient autrement précis et dont les actes furent singulièrement caractérisés, ont payé d'une moindre incarcération leurs idylles des Champs-Elysées et du bois de Vincennes ». — Autre chanson à propos de la condamnation de *Fin de Siècle*, du *Messager Français* et du *Courrier Français*. Le premier reproduit un article que le second a emprunté au troisième, lequel le publiait il y a dix-huit mois. Donc, trois délits, et, comme il n'y a prescription pour aucun, trois condamnations. Mais cela n'est juste que de droit étroit : la coutume est en effet, si l'on peut dire, plus *légale* que la loi elle-même, et, le Parquet n'ayant point *coutume* de poursuivre un journal dix huit mois après le délit, les deux journaux reproducteurs étaient autorisés à se croire à l'abri. D'où, à pousser cette doctrine aux dernières conséquences et en admettant qu'il y ait prescription pour le premier délit, ce dilemme fâcheux : ou la justice, ne pouvant atteindre le premier délinquant, abandonne les poursuites contre les deux autres — ce qui est immoral puisqu'elle juge qu'il y a délit; ou, sans se soucier de celui qui lui échappe, elle condamne les deux autres — ce qui est immoral puisque n'est point puni l'auteur du premier délit, fauteur des délits subséquents.

A. V.

Art et Critique a reparu le 16 de ce mois-ci sous la direction de M. E. Pichot, qui déclarait dans une circulaire préalable :

« Je me suis, dès à présent, assuré le concours de M. Jean « Jullien, fondateur « *d'Art et Critique* », et de MM. Henry « Céard, André Corneau, Alfred Ernst, Gustave Geffroy, « Georges Lecomte, Gaston Salandri, etc., etc.

« Rien ne sera donc changé à la ligne de cette Revue si « vivante, si appréciée des lettrés et du public, et qui res- « tera, comme par le passé, largement ouverte à toutes les « tentatives d'art intéressantes, neuves et originales. »

Nos compliments à M. Pichot, et nos vœux de réussite — d'ailleurs non douteuse — à son entreprise. Deux numéros d'*Art et Critique* ont déjà paru.

M. Jean Jullien succède à Henri de Lapommeraye au journal *Paris*, et c'est M. Marcel Bailliot qui est chargé de la critique dramatique à *La Plume*.

Le *Réveil Catholique* publie par souscription (3 francs) un volume de vers inédits de Verlaine, *Liturgies intimes* (s'adresser à M. Signoret, 1, place de la Sorbonne).

Nous recevons le 1er numéro d'un journal bien étrange intitulé *Le Chasseur de Chevelures*. Nous en parlerons le mois prochain, surtout s'il continue, ce qui est douteux.

Au dernier dîner des Têtes de Bois (5 janvier), sous la présidence de Jean Dolent : les peintres Eugène Carrière, Agache, Baud-Bovy, Jules Valadon, Debon, Saint-Germier ; les sculpteurs Doublemard, F. Gilbault ; le graveur E. Daumont ; les poëtes Charles Morice, Edouard Dubus, Jean Carrère, Julien Leclercq, Alfred Mortier, Léon Duvauchel, Yvan Rambosson, Hugues Rebell, Devillers, Ernest Jaubert, Emile Besnus, Edouard Schuré Georges Seailles ; le romancier espagnol A Sawa ; le chansonnier Ernest Chebroux ; Frantz Jourdain, Paul Dupray, etc.

Ayant lu la note que nous avons insérée le mois dernier à propos de l'*Echo des Jeunes*, revue toute récente publiée au Canada par M. Gerbee, M. Victor Gresset nous prie d'annoncer que depuis janvier 1890 se publie à Paris, sous ce même titre d'*Echo des Jeunes*, un journal dont il est le fondateur.

PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS

ON ACHETERAIT :

Ernest Hello : L'homme.

A. France : Noces Corinthiennes (éd. or. br.). — Poèmes dorés (éd. or. br.).

Jules Lemaître : Médaillons éd or. br). — Petites Orientales (éd. or. br.).

Jean Dolent : L'Insoumis.

Henri Becque : La Navette. — Les Honnêtes Femmes (éd. or br.).

Paul Bourget : Essais de Psychologie contemporaine (éd. or. Holl., br.)

Baudry Lacantinerie : Précis de Droit Civil, t. 1er, 4e éd., 1891.

Maurice Barrès : Une heure chez M. Renan (éd. or. br.).

Villiers de l'Isle-Adam : Morgane. — Elen. — Premières Poésies (éd. or. br.).

Jules Laforgue : Derniers vers (in-4° br.).

Tristan Corbière : Les Amours Jaunes (éd. or. br).

Adoré Floupette : Les Déliquescences, av. préf. (br.).

J.-K. Huysmans : A Rebours (éd. or. Holl. ou Jap. br.) — Croquis Parisiens, av. eaux-fortes de *Forain* (éd. or. br.).

F. Vielé-Griffin : Les Cygnes (éd. or. br.).

Henri de Régnier : Apaisement. — Les Lendemains (éd. or. br.).

Paul Verlaine : Sagesse (éd. or. br.).

Mercvre de France : 3 ex. n° 1 ; 1 ex. n° 13.

Revue Indépendante (Dujardin) : nos 23, 25, 26.

L'Etoile : 1889 : nos 1, 2, 6, 7; 1890 : nos 3, 6, 7.

ON VENDRAIT :

Champfleury : Balzac, sa méthode de travail, av. fac-sim. d'une page d'épreuve corrigée (Patay, 1879. — In-16 carré tiré à 400. Rare)..... 3 fr. 50

Jean Larocque : Les Voluptueuses (6 vol. : Isey, Daphné, Odile, Faustà, Viviane, Phœbé), couv. ill. par José Roy..... 25 fr.
Chaque volume séparément..... 5 fr.

Paul Verlaine : Les Poètes maudits (Vanier, 1888), av. 6 portraits. ..... 3 fr. 25

Stéphane Mallarmé: L'Après-midi d'un Faune (1887 ; Holl., non. ill.) ..... 2 fr.

Jean Moréas : Les Premières armes du Symbolisme. 1 fr.

Ed. Dujardin : Les Hantises (éd. or. br.)..... 1 fr. 50

Francis Poictevin : Seuls (éd. or. br)..... 1 fr. 25

A de Musset : Premières Poésies (Charpentier, 1884), in-8 holl. av. eau.-f..... 3 fr.

Julles Vallès : Les Réfractaires (A. Faure, 1866). 1 fr. 25

Léon Cladel : Bonshommes (éd. or. br.)..... 1 fr. 25

J. Barbey d'Aurevilly : L'Amour impossible (Bourdillat, 1859. Ed. or. Etat médiocre)..... 6 fr.

Joséphin Péladan : Le Vice suprême, av. eau-f. de F. Rops et préf. de J. B. d'Aurevilly (Ed. or. br. Mauvais état)... ..... 5 fr.

Un exemplaire de Quatre Poèmes d'Opéra, de *Wagner* (Bourdillat, 1861. — Demi-rel. maroq. rouge, tr. dor., av. les couv., mais rogné)..... 50 fr.

Diderot : Exemple singulier de la vengeance d'une femme, conte moral. Ouvr. posth. de Diderot (Londres, 1793). Ignoré des derniers éditeurs des Œuv. comp. L'un des *quatre* exemplaires connus (Stockholm, Londres, M. Sardou). Br. complet .... 35 fr.

T. de Wyzeva : Stéphane Mallarmé, *Notes* (1886).. 1 fr,

Léon de Rosny : La morale du Bouddhisme..... 0 fr. 75

Alber Jhouney : Les Lys noirs..... ..... 1 fr. 25

La Vogue : 3 vol. en num. ..... 35 fr.
— Tome IV, 1889, 3 num..... ..... 5 fr.
— 1er n° 1, cont. les *Premières Communions* d'A. Rimbaud..... 1 fr.

Le Spectateur, n° 9 (27 janv. 1879), cont. 1re version des *Demoiselles de Bienfilâtre*..... 1 fr. 50

Gazette de Chamfleury, n° 1 (1er nov. 1856), cont. l'art. sur *Une Vieille Maîtresse*..... 1 fr.

La Revue Indépendante (1889-90, en part. br.) : 13 num. div..... .... 5 fr.

Mercvre de France : Années 1890-91 en num. Rare. 24 fasc. formant 3 vol..... ..... 30 fr.

La Revue Contemporaine (Remacle) : coll. comp. av. table..... 12 fr.

Au Mercvre de France, *le Mardi, de 3 à 6 heures, ou par correspondance. — En sus des prix marqués, frais d'expédition et, s'il y a lieu, de recouvrement.*

Mercvre.

Le gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A.DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

LA PERVERSITÉ

I

« Vivre, a écrit Ibsen, c'est combattre avec les êtres fantastiques qui naissent dans les chambres secrètes de notre cœur et de notre cerveau ; être poète, c'est tenir jugement sur soi-même. »

Ces vers sont terribles. Ils disent toute la perversité qui hante les têtes de notre temps. Je voudrais esquisser ce que j'y vois, et dire quelques mots sur cette perversité.

Le premier aspect du monde, centralisateur, égoïste et logique, est la continuité. L'expérience de Weber pourrait se formuler ainsi : la notion de continuité croît en raison inverse de la spécialisation tactile. Nous mettons la continuité dans les choses par la centralisation nerveuse, qui nous donne le continu dans la quantité et par la généralisation logique, qui nous donne le continu dans la qualité. Tel est l'aspect simple et extérieur de l'univers, qui résulte de la position de notre unité au milieu d'une multiplicité que nous coordonnons.

La spécialisation tactile, la science qui en est comme le prolongement instrumental, nous apprennent que le monde est en réalité discontinu. L'espace interstellaire ne diffère de l'espace intermoléculaire que parce que nous sommes placés entre les deux et que nous mesurons leur-

rapports. La notion de temps qui est engendrée par celle de l'espace n'est pas plus exacte sous son premier aspect continu. Il peut y avoir de l'infini entre les moments d'un temps divisé à l'infini. On perçoit très bien que le temps psychologique (et le temps astronomique se mesure par des différences de position dans l'espace) est essentiellement variable. Notre notion du temps se transforme du sauvage à l'homme civilisé, de l'enfant à l'adulte, du rêve à la veille.

Ainsi l'aspect dernier du monde, après le perfectionnement des sens et de la connaissance, est la discontinuité. (Il serait facile de montrer que qualitativement c'est aussi la notion de ressemblance qui précède la notion de l'extrême différenciation, et que là encore s'affirme la loi du passage de l'homogène à l'hétérogène.)

La vision passionnelle et morale de l'univers s'adapte successivement aux mêmes points de vue. L'âme est une d'abord, et qu'elle regarde, raisonne ou désire. elle s'applique tout entière. La notion de la diversité des objets et de la diversité de ses propres parties ne lui vient que plus tard. Elle se conçoit alors sous forme de sensation, de raison, ou de volonté, et accorde une prépondérance à ses espèces. Si elle réalise des créations esthétiques, elle les sépare et leur donne à chacune leur domaine ; elle ne produit pas l'homme tout entier, fin et courageux, aventureux et prudent, comme Odysseus ; elle jette sur la scène un ambitieux, un jaloux, un irrésolu, Macbeth, Othello, Hamlet. De même que les modernes distinguent dans la gamme des couleurs des nuances que les anciens n'apercevaient pas, l'âme a fait aussi son éducation des nuances : là où elle était pourpre, elle se voit violette, et mauve, et cerise, et orange, et plus elle se différencie, plus elle donne de valeur à ses molécules.

Le point de départ moral de l'homme est l'égoïsme. C'est le reflet sentimental de la loi de l'existence, par laquelle l'être tend à persister

dans son être. La perversité morale (et j'entends perversité en me plaçant au point de vue de la nature) naît au moment même où l'homme conçoit qu'il y a d'autres êtres semblables à lui et leur sacrifie une part de son moi. La fleur douloureuse de cette perversité est le plaisir du sacrifice. Et si le sacrifice n'est accompli que pour lui-même, cette perversité est absolue : car l'être s'annule dans le but positif du plaisir, au lieu que l'hédoniste ne se tuait que pour éviter la négation de la douleur. Mais si le sacrifice est accompli en vue des autres hommes, au profit de la masse ; si l'être tend à persister dans d'autres êtres, de la perversité première est sortie une moralité plus haute, supérieure à la nature même.

II

« Ces êtres fantastiques qui naissent dans les chambres de notre cœur et de notre cerveau » sont des créations ou des fantômes. Je vois que l'effroyable perversité de Skakespeare a engendré dans sa tête Lear, Richard III, Antoine, Caliban, Falstaff, Miranda, et tant d'autres si divers, qu'il avait voulus tels, et que l'extrême différenciation de ses passions lui a permis de projeter tous, après avoir lutté contre eux. Mais je vois que dans les *Revenants* le fantôme du père d'Oswald Alving germe dans le cerveau du fils, et l'opprime et le terrifie, et que le fils succombe à la lutte. Je vois tous les pauvres êtres romantiques éclos dans la tête de Madame Bovary ou de Frédéric Moreau les assujettir et les mener à la mort ou au lamentable ennui de la vie.

Car ceux qui ont pu se différencier et cesser d'être eux-mêmes, savent appliquer leur volonté à la création esthétique, ou l'ignorent, ont engendré les êtres fantastiques ou sont leur proie. Le plus terrible fantôme, sans apparence, sans forme, que rencontre Peer Gynt, le héros d'Ibsen, qui se conçoit sous un nombre infini de formes imaginaires aussitôt réalisées, répond quand Peer Gynt

lui demande son nom : « Je m'appelle Moi-Même. »

On voit très clairement que dans la période que nous traversons, nous sommes *soumis* aux fantômes de l'hérédité ou de l'extrême littérature. Car notre volonté ne sait plus s'appliquer aux choses extérieures, ni projeter les êtres qui naissent en nous. Les poètes regardent passer l'action, et la regrettent — mais ils n'agissent pas. Le prince Florimond voyait s'enfuir le char où se rouillaient ses glaives; la Belle au Bois Dormant sommeille sous des berceaux d'épines neuf fois entrelacés; le plongeur regarde passer le long des parois de sa cloche de verre, tiédie par la vie ambiante, les pendules vivants de la mer. Et Florimond reste prisonnier des fleurs victorieuses; et les haies de ronces empêchent la Belle d'allonger sa main; et la vitre des serres chaudes et des cloches de verre arrête en buée l'haleine de ceux qui voudraient galoper par la forêt ou secouer les vagues. Et M. Maurice Maeterlinck nous dit : « j'aurais voulu agir — mais à quoi bon — la mort est là, tout de suite, qui anéantit l'activité. Voyez, elle est parmi les aveugles, dans cette île de la vie, entourée par la mer inconnue et montante, où ils sont arrivés d'étranges pays; et quand l'action humaine est partie (— nous ne reviendrons plus —) sur le vaisseau de guerre, l'intruse est venue au milieu des sept princesses. Ayez pitié de nous! car la mort est proche, et nous n'osons étendre la main, de peur de la toucher. »

III

Imaginons donc un être dont le cerveau soit hanté de fantômes qui ont une tendance à la réalité, comme les images ont une tendance hallucinatoire, et qui, en même temps, ne soit pas encore doué de la volonté nécessaire pour agir, ou pour projeter ses fantômes après avoir lutté contre eux. Je pense que cet être n'est pas rare, et qu'il représente même un moment de l'évolu-

tion intellectuelle de beaucoup d'artistes de notre temps. L'intelligence et l'esthétique intérieure se forment bien plus tôt que la volonté. Pour produire une œuvre d'art, il faut que la volonté ait atteint son développement. Auparavant les créations ou les fantômes de l'artiste, puisqu'il ne peut pas encore les réaliser esthétiquement, s'interposeront entre lui et la société, l'isoleront du monde, ou il les introduira dans l'univers, à la manière de Don Quichotte, qui n'a point d'autre folie que celle-là.

Cet être m'apparaît nettement dans l'*Écornifleur* (1) de Jules Renard. Je ne ferai point de louanges à Renard pour sa forme ni pour son style, ni pour la nouveauté des expressions ni pour de délicieuses eaux-fortes telles que la description de ce prêtre mouillé qui frappe à une cabine :

« Grelottant, dégouttant, avec sa cuvette de zinc sous le bras, il ressemble maintenant à une marchande de maléfices qui vient de faire, par une averse, ses provisions pour le prochain sabbat et attend qu'on lui ouvre. »

Assez d'autres lui parleront demain de l'originalité, de la simplicité, de la force de sa langue. Je voudrais marquer ici brièvement le sens que j'attache à l'*Ecornifleur* et à sa singulière perversité.

L'Ecornifleur est un jeune homme dont le cerveau est peuplé de littérature. Rien pour lui ne se présente comme un objet normal. Il voit le XVIII^e^ siècle à travers Goncourt, les ouvriers à travers Zola, la société à travers Daudet, les paysans à travers Balzac et Maupassant, la mer à travers Michelet et Richepin. Il a beau regarder la mer, il n'est jamais au niveau de la mer. S'il aime, il se rappelle les amours littéraires. S'il viole, il s'étonne de ne pas violer comme en littérature. Sa tête est pleine de fantômes.

Il apporte ces fantômes dans un ménage bour-

(1) *L'Ecornifleur*, par Jules Renard (P. Ollendorff.)

geois. Jamais il ne sera au niveau de ce ménage, ni le ménage au sien. Il veut intéresser des gens qu'il voit déformés, et il les déforme pour les obliger à l'intéresser. Il se doit à sa littérature de traiter le mari en Homais, la femme en madame Bovary, et de violer la nièce par un beau jour d'été. Entre temps il vit aux crochets de la famille — car l'Ecornifleur est pauvre de nature.

Mais la volonté manque à ses créations. Il est encore trop lui-même. Il rencontre le même être que Peer Gynt. Il a pitié et peur du mari. Le baiser soudain de la femme l'effare, et il se sent dans une action réelle sans soutien littéraire. La jeune fille forcée pousse des cris, souffre, se lamente — et les fantômes de son cerveau n'étaient pas ainsi. L'Ecornifleur cède devant lui-même; il ne sait pas réaliser dans la vie les êtres fantastiques qui ont poussé dans sa tête; il faut qu'il attende le jour où sa volonté formée les projettera dans l'art.

Un pouce de plus à son vouloir, et c'est Chambige. Un pouce de moins, et c'est Poil-de-Carotte. Un peu plus d'énergie dans l'action, et il est criminel. Un peu moins d'extériorisation, et le pauvre enfant se plaint de ne pas être compris.

Et comme ce roman est bien celui des *crises !* L'être fantastique conçu par l'Ecornifleur est arrivé à sa pleine croissance; il voit la femme qu'il se doit d'aimer; il va descendre à sa chambre, au milieu de la nuit; déjà elle a les jambes levées. Mais l'*aventure* ne se produit pas; la femme ne l'attend pas — elle dort — les portes seront fermées — l'Ecornifleur sera pieds-nus et ridicule.— Il lit des vers en élevant son âme jusqu'au fumivore; le miracle va se produire; on écoutera ses poèmes comme il conçoit qu'on les écoute : le mari fait vibrer son couteau dans une rainure de la table et dit : « C'est fini ? »

Dans un roman fantastique comme Macbeth ou Hamlet, la crise appelle l'aventure; l'état intérieur du personnage projette le fantôme ou l'événement extérieur. Le pauvre Ecornifleur ne trouve

jamais les aventures qu'il s'imaginait, quand elles étaient des crises.

Ainsi la perversité de l'Ecornifleur ne va pas jusqu'à pousser ses fantômes dans la vie, ni son esthétique à se contenter de les créer dans l'art. Il est heureusement égoïste. Il se rencontre sur son chemin et recule. Il n'a pas encore pour ses créations assez de pitié pour se soumettre à elles, et souffrir pour qu'elles vivent.

La littérature a fait naître des êtres terribles dans les chambres secrètes de son cœur et de son cerveau. Mais il est devenu poète; et dans ce livre il a tenu jugement sur lui-même.

MARCEL SCHWOB.

UN MANIFESTE LITTÉRAIRE ANGLAIS

Le *Rhymers' Club*, Club des Poètes, ou plus exactement Club des Rimeurs, est l'association de dix jeunes poètes (auxquels s'ajoutent deux aînés, fort connus dans les lettres, Edwin J. Ellis et John Todhunter) qui prirent l'habitude de se rencontrer à la taverne du *Cheshire Cheese*, dans *Fleet Street*, pour y réciter des vers, y parler littérature et art, en fumant des cigarettes et en buvant du whisky. Cette taverne, quelque chose comme l'ancien café Procope, a des traditions d'hospitalité spéciale envers les écrivains : on y vit jadis Goldsmith et Samuel Johnson, et cela fut peut-être là, entre deux bouteilles de stout, que le premier lut au second le *Vicar of Wakefield*, vendu peu après, pour rien, à un libraire qui y trouva la fortune.

Le volume de vers perpétré là n'a pas, m'écrit-on de Londres, le but unique que se propose d'ordinaire un manifeste; les poètes qui le signent ne sont pas tous de la même école et, seul, les unit un commun amour de l'art. Néanmoins on y trouve, il me semble, du nouveau, — relativement aux ordinaires imaginations de la poésie anglaise, — et principalement un sens du mysticisme catholique qui ne se rencontre guère ni en Tennyson, ni en Browning, ni en Swinburne, ni guère, sauf erreur, en aucuns autres poètes anglais contemporains, — et surtout anciens.

D'autre part, la rime riche les attire et les charme; ils seraient un peu parnassiens, s'il fal-

lait en croire l'un deux, en sa *Chanson des Forgerons :*

... Gloire à la rime régale.
... Nous martelons la rime d'or,
Nous martelons la rime sonore,
Jusqu'à l'exténuation des échos.

Et c'est encore, parmi les autres strophes, « la rime divine, le roulement de la rime, le bercement de la rime, la rime royale, la tremblante rime, la rime reine. »

Pour jeunes que soient ces poètes, ils ne sont pas tous inconnus : W.-B. Yeats, Richard Le Gallienne, Ernest Radford et Arthur Symons (qui en prépare un autre, *Silhouettes*) ont publié un ou plusieurs volumes de vers; Lionel Johnson a un nom comme critique littéraire; T.-W. Rolleston a donné d'excellentes traductions du grec et de l'allemand; Ernest Rhys a écrit des contes et il dirige la réimpression des classiques anglais, *The camelot Series;* Ernest Dowson, Victor Plarr et G.-A. Greene, seuls, n'avaient encore rien donné au public.

L'annonce du *Book of the Rhymers' Club* excite une certaine curiosité en Angleterre ; grâce à l'obligeance de l'éditeur, M. Elkin Mathews (*At the Sign of the Bodley Head — In Vigo Street*), le *Mercure de France* peut en donner les extraits qui suivent, au moment même où le volume paraît à Londres.

The Pilgrim.

MUSIC AND MEMORY

Across the tides of music, in the night,
Her magical face,
A light upon it as the happy light
Of dreams in some delicious place
Under the moonlight in the night.

Music, soft throbbing music in the night,
Her memory swims
Into the brain, a carol of delight;
The cup of music overbrims
With wine of memory, in the night.

Her face across the music, in the night,
Her face a refrain,
A light that sings along the waves of light,
A memory that returns again,
Music in music, in the night.

ARTHUR SYMONS.

AN EPITAPH

I dreamed that one had died in a strange place
Near no accustomed hand,
And they had nailed the boards above her face,
The peasants of that land,
And wondering, planted by her solitude
A cypress and a yew.
I came and wrote upon a cross of wood
— Man had no more to do —
" She was more beautiful than thy first love
This lady by the trees, "
And gazed upon the mournful stars above
And heard the mournful breeze.

W.-B. YEATS.

LA MUSIQUE ET LE SOUVENIR

Parmi les musiques,vagues gonflées, dans la nuit,— Sa figure adorable, — Lumineuse telle que la lumière heureuse — D'un songe en une solitude de joie – Sous le clair de lune, dans la nuit.

Musique, ô douces, ô palpitantes musiques, dans la nuit, — Son souvenir plane et se berce — Dans ma tête, comme un air de fête; — La coupe de la musique s'emplit et déborde — Sous le vin que lui verse la mémoire, dans la nuit.

Sa figure, parmi les musiques, dans la nuit, — Sa figure est un refrain, -- Une lumière qui chante avec les vagues de la lumière, — Un souvenir qui revient encore, encore, — Musique dans la musique, dans la nuit.

UNE ÉPITAPHE

Je rêvai qu'une était morte en un pays étrange, — Loin de toute main accoutumée, — Et ils avaient cloué les planches au-dessus de sa face, — Les paysans de ce pays, — Et, émerveillés, ils avaient planté dans sa solitude — Un cyprès et un if. — Je vins et j'écrivis sur une croix de bois — (Un homme n'avait rien de mieux à faire) : — « Elle était plus belle que ton premier amour, — Cette dame qui dort sous les arbres », — Et je levai les yeux vers les douloureuses étoiles, là-haut — Et j'entendis passer les brises douloureuses.

CARMELITE NUNS OF THE PERPETUAL ADORATION

Calm, sad, secure; behind high convent walls;
These watch the sacred lamps, these watch and pray;
And it is one with them, when evening falls;
And one with them, the cold return of day.

These heed not time: their nights and days they make
Into a long, returning rosary;
Whereon their lives are threaded for Christ's sake:
Meekness and vigilance and chastity.

A vowed patrol, in silent companies,
Life long they keep before the living Christ:
In the dim church, their prayers and penances,
Are fragrant incense to the Sacrificed.

Outside, the world is wild and passionate;
Man's weary laughter and his sick despair
Entreat at their impenetrable gate:
They heed no voices in their dream of prayer.

They saw the glory of the world displayed,
They saw the bitter of it, and the sweet:
They knew the roses of the world should fade,
And be trod under by the hurrying feet.

Therefore they rather put away desire,
And crossed their hands and came to Sanctuary;
And veiled their heads and put on coarse attire:
Because their comeliness was vanity.

And there they rest; they have serene insight
Of the illuminating dawn to be:
Mary's sweet Star dispels for them the night,
The proper darkness of humanity.

Calm, sad, serene; with faces worn and mild:
Surely their choice of vigil is the best?
Yea! for our roses fade, the word is wild;
But there, beside the altar, there, is rest.

ERNEST DOWSON.

LES CARMÉLITES DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

Calmes et tristes en leur certitude; derrière les hautes murailles du couvent; — Elles veillent les lampes sacrées, elles veillent et prient, — Et il y a quelqu'un avec elles quand le soir tombe; — Et quelqu'un avec elles, quand revient le frisson du matin.

Le temps n'existe pas pour elles : leurs nuits et leurs jours elles les passent — En un long rosaire, toujours recommencé; — Et voici le tissu de leurs vies toutes vouées au Christ : — Douceur, vigilance et chasteté.

Gardiennes consacrées, compagnes du silence, — Leur existence entière s'écoule aux pieds du Christ vivant: — Dans l'obscure église, leurs prières et leurs pénitences — Montent comme un parfum d'encens vers le Crucifié.

Dehors, le monde est fou et aveuglé; — Le rire las de l'homme et son désespoir malade — Supplient leur impénétrable porte : — Elles n'entendent aucunes voix en leur rêve de prière.

Elles virent déployée la gloire du monde, — Elles en virent l'amertume, comme les douceurs : — Elles savaient que les roses du monde doivent se faner, — Et être foulées sous les pieds qui se hâtent.

Alors elles abandonnèrent tout désir, — Et croisèrent leurs mains et entrèrent dans le sanctuaire; — Et voilèrent leurs têtes et revêtirent de grossières robes : — Parce que leur beauté n'était que vanité.

Et elles sont là, dans le repos, avec la sereine vision — De l'aurore illuminante qui viendra: — La douce étoile de Marie dissipe pour elles la nuit, — La native ténèbre de l'humanité.

Calmes et tristes en leur sérénité; avec des faces usées et douces : — Leur choix de la perpétuelle veille est-il le meilleur ? — Oui, car nos roses se fanent, le monde est fou; — Mais là, près de l'autel, là est le repos.

IN A NORMAN CHURCH

As over incense-laden air
Stole winter twilight, soft and dim,
The folk arose fom their last prayer —
When hark ! the children's hymn.

Round yon great pillar, circlewise,
The singers stand up two and two —
Small lint-haired girls from whose young eyes
The gay sea looks at you.

Now heavenward the pure music wins
With cadence soft and silvery beat.
In flutes and subtle violins
Are harmonies less sweet.

It is a chant with plaintive ring,
And rhymes and refrains old and quaint.
"Oh Monseigneur saint Jacques", they sing,
And " Oh Assisi's saint."

Through deepening dusk one just can see
The little white-capped heads thatmove
In time to lines turned rhythmically
And starred wite names of love.

Bred in no gentle silken ease,
Trained to expect no splendid fate,
They are but peasant children these,
Of very mean estate.

Nay, is that true ? To-night perhaps
Unworldlier eyes had well discerned
Among those little gleaming caps
An aureole that burned.

For once 'twas thought the Gates of Pearl
Best opened to the poor that trod
The path of the meek peasant girl
Who bore the Son of God.

VICTOR PLARR.

DANS UNE EGLISE NORMANDE

Comme parmi l'air chargé d'encens — Filtrait un crépuscule d'hiver, doux et dense, — Le peuple se leva, achevée sa dernière prière, — Mais, écoutez ! voici l hymne des enfants.

Autour du grand pilier, là-bas, en cercle, — Les chanteurs sont debout deux à deux, — Petites filles aux cheveux de filasse dont les jeunes yeux — Ont des regards couleur de la mer grise.

Maintenant, vers le ciel, la pure musique monte — En une douce cadence et des résonances argentines. — Les flûtes et les subtils violons — Ont des harmonies moins délicates.

C'est un chant au timbre plaintif — Et des rimes et des refrains anciens et bizarres : — « O Monseigneur saint Jacques ! » —Voilà ce que l'on chante, et : — « O saint François d'Assise ! »

Dans la croissante obscurité, on peut voir — Les petites têtes en bonnet blanc qui scandent — En mesure les vers rythmiques — Stellés de noms d'amour.

Elevés sans nul luxe de soie, — Nourris en nul espoir de splendeurs futures, — Ce ne sont que des enfants de paysans, — De très modeste fortune.

Pourtant, n'est-il pas vrai ? Ce soir-là, peut-être — Que des yeux plus détachés du monde auraient clairement vu, — Parmi ces petits bonnets brillant dans l'ombre, — Le scintillement d'une auréole.

Ce soir-là, je compris que les Portes de Perles — Sont mieux qu'aux autres ouvertes aux pauvres qui suivirent — Le sentier de la tendre jeune paysanne, — Celle qui porta le Fils de Dieu.

KEATS'S GRAVE

(Written when it was proposed to make a high-road over it)

Dust unto dust? Ye are the dust of Time,
Immortals, whose mortality is o'er;
Names writ in water once — now evermore
Carved on remembering hearts in gold of rhyme.

What though above your heads the pantomime
Of vulgar traffic clash with daily roar?
'Tis the same load in life your spirits bore,
The world's indifference to souls sublime.

So all mankind moves on with ceaseless tread,
Tho' the far goal yon mystic shadow bars,
Along a road whose dust is heroes' lives.

Sacred no less the soil, than overhead
That highway to whose end no sight arrives,
A riven road ablaze with dust of stars.

G.-A. GREENE.

CHATTERTON IN HOLBORN

(FRAGMENT)

Requiem

Perhaps, who knows, the hurrying throng
Had hopeless signs for him;
I fancy how he wandered long
Until the light grew dim.

The windows saw him come and pass,
And come and go again;
And still the throng swept by—alas!
The barren face of men.

And when the day was gone, the way
Led down to the lethal deeps:
Sweet Life, what requiem to say?
'Tis well, 'tis well, he sleeps.

ERNEST RHYS.

LA TOMBE DE KEATS

(Ecrit quand il fut question de faire passer une grande route par-dessus.)

Poussière dans la poussière ? Vous êtes la poussière
du Temps, — Immortels, dont la mortalité est abolie;
— Noms écrits sur l'eau jadis, et maintenant pour
toujours — Gravés sur les cœurs inoublieux en rimes
d'or.

Qu'importe que sur vos têtes la pantomime — Du
vulgaire trafic fasse résonner son grondement quoti-
dien ? — Un pareil fardeau, quand vous viviez, vos es-
prits le portèrent : — L'indifférence du monde pour
les sublimes âmes.

Ainsi toute l'humanité marche sans aucun arrêt, —
Malgré le lointain but qui se dresse dans l'ombre, —
Le long d'une route dont la poussière est faite avec
des vies de héros.

Il n'est pas plus sacré ce sol que, en haut, — Cette
grande route dont nul regard ne voit la fin, — Route
fourchue semée d'étoiles en poussière.

CHATTERTON A HOLBORN

(Fragment)

Requiem

Peut-être, qui sait, la foule qui se hâte — Fut pour
lui un signe de désespérance ; — Je l'imagine errant
longtemps, — Jusqu'à l'obscurcissement du jour.

Les fenêtres le virent aller et venir, — Aller et reve-
nir encore ; — Et toujours la foule passait, hélas ! —
Oh ! les faces nues des hommes !

Et quand la journée fut finie, le chemin — Le con-
duisit aux mortels précipices : — Douce vie, quel re-
quiem proférer ? — Tout est bien, très bien, il dort.

TO A PASSIONIST

Clad in a vestment wrought with passion flowers;
Celebrant of one Passion ; called by name
Passionist : is thy world, one world with ours ?
Thine, a like heart ? Thy very soul, the same ?

Thou pleadest an eternal sorrow: we
Praise the still changing beauty of this earth.
Passionate good and evil, thou dost see:
Our eyes behold the dreams of death and birth.

We love the joys of men : we love the dawn,
Red with the sun, and with the pure dew pearled.
Thy stern soul feels, after the sun withdrawn.
How much pain goes to perfecting the world.

Canst thou be right ? Is thine the very truth ?
Stands then our life in so forlorn a state ?
Nay, but thou wrongest us ; thou wrong'st our youth :
Who dost our happiness compassionate.

And yet ! and yet ! O royal Calvary !
Whence divine sorrow triumphed through years past !
Could ages bow before mere memory?
Those passion flowers must blossom, to the last.

Purple they bloom, the splendour of a King :
Crimson they bleed, the sacrament of Death:
About our thrones and pleasaunces they cling,
Where guilty eyes read, what each blossom saith.

LIONEL JOHNSON.

A UN PASSIONNISTE

Vêtu d'un habit tissé avec les fleurs de la passion ; — Officiant d'une Passion: appelé de ce nom, — Passionniste: Ton monde est-il le même que notre monde? — Ton cœur, le même cœur ?- Ton âme, la même âme ?

Tu glorifies une douleur éternelle ; nous — Aimons la toujours changeante beauté de la terre. — Pour le bien, contre le mal, tu sais te passionner : — Nous considérons le songe de mourir et de naître.

Nous aimons les joies des hommes : nous aimons l'aube — Que rosit le soleil, qu'emperle la rosée pure. — Ta rigide âme sent, après que le soleil est parti, — Combien de souffrances encore il faut pour parfaire le monde.

As-tu donc raison ? ta vérité est-elle la vraie ? — Notre vie est-elle donc un tel désert d'abandon ? — Non, mais tu es injuste pour nous ; injuste pour notre jeunesse, — Toi qui prends en pitié notre bonheur.

Et pourtant ! pourtant ! O Calvaire royal ! — D'où la divine Souffrance triompha pendant tant d'années! — Est-il possible que les siècles se soient inclinés devant un simple souvenir ? — Ces fleurs de la passion doivent fleurir, enfin.

Pourpres elles fleurissent, splendeur d'un Roi : — Ecarlates elles saignent, sacrement de Mort : — Autour de nos trônes et de nos plaisances elles montent, — Et nos yeux coupables lisent ce qui est écrit sur chaque fleur.

A RING'S SECRET

Can you forgive me, that I wear,
Dearest, a curl of sunny hair
Not yours, yet for the sake of love
And plighted troth it minds me of ?
'Tis in this quaint old signet ring,
A curious, chased engraven thing
I bought because it charm'd my eye
And told of the last century.
Pure gold it was, but dull and blotched,
And brightening it one day I touch'd
A spring that ope'd a little lid,
And there, for generations hid
In its small shrine of pallid gold
— They made such toys in days of old —
A shred of golden hair lay curled ;
Worth all the gold of all the world
To some one once, who now — Heigh ho,
That was a hundred years ago !

But dearest, if he loved as I,
He loved unto eternity.

T.-W ROLLESTON.

« *ONLI DEATHE* »

(*Inscribed in an Old Ring.*)

" Only death us twain shall sever : "
" Nay, that he shall not do", she saith :
" The love I give you is for Ever :
Dark Death for all his dire endeavour
Decrees no parting — only death. "

ERNEST RADFORD.

LE SECRET DE LA BAGUE

Pouvez-vous me le pardonner, que je porte, — Très chère, une boucle de cheveux dorés, — Non des vôtres, et cependant que je les porte en signe de l'amour, — Et de la foi jurée qu'elle me remémore ? — Il y a dans cette étrange vieille bague à cachet — Une curieuse chose gravée et ciselée, — Et je l'achetai parce qu'elle charmait mes yeux — Et me parlait du siècle passé. — Elle était d'or pur, mais noircie et salie, — Et, la nettoyant un jour, je touchai — Un ressort qui ouvrit un petit couvercle, — Et là, caché pendant des générations — En son minuscule sanctuaire d'or pâle — (Ils faisaient de ces sortes de joujous, aux jours de jadis), — Quelques cheveux gisaient bouclés; — Plus chers que tout l'or du monde — A quelqu'un autrefois, qui maintenant... ah! ah! — Cela se passait il y a bien cent ans.

Mais, très chère, s'il aimait comme j'aime, — Il aima pour l'éternité.

« SEULEMENT A LA MORT »

(*Inscrit sur une vieille Bague.*)

« La mort seule divisera notre couple » : — « Non, elle ne fera pas cela, dit-elle, — L'Amour que je vous donnai est pour toujours : — La noire Mort, avec tous ses cruels efforts — Ne peut pas nous condamner à la séparation, mais seulement à la mort. »

BEAUTY ACCURST

I am so fair that wheresoe'er I wend
Men yearn with strange desire to kiss my face,
Stretch out their hands to touch me as I pass,
And women follow me from place to place.

A poet writing honey of his dear
Leaves the wet page. — ah, leaves it long to dry,
The bride forgets it is her marriage morn,
The bridegroom too forgets as I go by.

Within the street where my strange feet shall stray
All markets hush and traffickers forget,
In my gold head forget their meaner gold,
The poor man grows unmindful of his debt.

Two lovers kissing in a secret place,
Should I draw nigh, will never kiss again;
I come between the king and his desire,
And where I am all loving else is vain.

Lo! as I walk along the woodland way
Strange creatures leer at me with uncouth love,
And from the grass reach upward to my breast.
And to my mouth lean from the boughs above.

The sleepy kine move round me in desire
And press their oozy lips upon my hair,
Toads kiss my feet and creatures of the mire,
The snails will leave their shells to watch me there.

But all this worship — what is it to me?
I smite the ox and crush the toad in death,
I only know I am so very fair
And that the world was made to give me breath.

I only wait the hour when God shall rise
Up from the star where he so long hath sat,
And bow before the wonder of my eyes,
And set me there — I am so fair as that.

RICHARD LE GALLIENNE.

BEAUTÉ MAUDITE

Je suis si belle que partout où je vais — Les hommes ressentent l'étrange désir de baiser mon visage, — Et tendent les mains pour me toucher quand je passe, — Et les femmes me suivent de place en place.

Un poète qui écrit des douceurs sur sa belle — Laisse la page humide (ah! elle aura le temps de sécher!), — La fiancée oublie que c'est le jour de son mariage — Et le fiancé l'oublie aussi, quand je passe.

Dans les rues où mes pieds magiques se promènent, — Toutes les affaires se taisent et les trafiquants oublient, — Pour l'or de mes cheveux, oublient l'autre or médiocre, — Et le pauvre devient insoucieux de ses dettes.

Deux amoureux s'embrassent à l'écart; — Si je viens à passer, ils ne s'embrasseront plus; — Je me dresse entre le roi et son désir, — Et partout où je suis, tout autre amour que de moi est vain.

Oh! quand je vais le long des sentiers dans les bois, — D'étranges créatures m'envoient l'amour effronté de leurs yeux — Et d'entre les herbes grimpent vers ma poitrine — Et d'entre les feuilles des arbres se laissent tomber vers ma bouche.

Les vaches endormies se meuvent énamourées autour de moi — Et pressent leurs lèvres vaseuses sur mes cheveux, — Les crapauds et les autres bêtes des bourbiers viennent me baiser les pieds, — Les limaçons laissent leurs coquilles pour guetter mon passage.

Mais tous ces hommages, qu'est-ce que cela me fait? Je chasse le bœuf et j'écrase le crapaud, — Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis très belle — Et que le monde fut créé pour me permettre de respirer.

J'attends l'heure où Dieu se lèvera — De l'étoile qui depuis si longtemps lui sert de trône, — Et s'inclinera devant la merveille de mes yeux, — Et m'installera à sa place : Je suis aussi belle que ça.

HORTORUM DEUS (*)

TRADUIT DE CATULLE

Moi ! qu'a tiré d un chêne une fruste cognée,
Mauvais garçons, c'est moi qui garde cet enclos,
Où rit un petit toit de joncs et de roseaux,
Pour qu'il croisse en moissons à l'envi des années !
Car le Maître et son fils, à mon culte assidus,
Observent, tous les deux, les soins qui me sont dus.
L'un surveille mon seuil pour que l'impure ortie
Avec la mauvaise herbe y soit anéantie;
Et l'autre qui sait bien comme on s'attache un dieu,
Soit de fleurs au printemps écloses, soit, en lieu
De fleurs, d'épis naissants me couronne la tête,
Il m'offre des pavots pourprés, des violettes,
Des courges d'un joli vert pâle, et quelques-uns
De ces beaux fruits dorés dont j'aime les parfums.
Il suspend, chaque automne, à ma gaine vermeille
Une grappe élevée à l'ombre de la treille,
Et parfois mon autel — mais je vous en dis trop —
Se réjouit d'un sang d'agnelle ou de chevreau ;
En retour de ces soins, je me dois à leur vigne,
Je protège leur clos d'escalades indignes.
Non loin d'ici demeure un vieux cousu d'argent,
On dit que son Priape est assez négligent :
Allez donc marauder dans son clos à mains pleines ;
Le sentier qui se trouve à droite vous y mène.

ERNEST RAYNAUD.

(*) Notre collaborateur Ernest Raynaud, qui traduit actuellement Catulle, nous a remis cette poésie le jour même que paraissait notre dernière livraison : il en désire l'insertion immédiate pour — à l'exclusion de toute autre idée — simplement prévenir l'imputation éventuelle, lors de la publication de son livre, d'avoir emprunté telle ou telle épithète aux sonnets de M. José-Maria de Heredia imprimés ici l'autre mois. — N. D. L. R.

PAGES QUIÈTES

PENDANT LA TONTE

« Pas la tondeuse, Adolphe, les ciseaux. Les ciseaux seuls enseignent », dit sévèrement Médéric à son apprenti qui commençait un gamin sans importance.

Puis il continua :

« C'est une coutume de Villeau-Granteaume, et je l'estime excellente, de cantonner chacun sur le terrain de ses études. Si l'on a besoin d'une notion ou d'une autre, on sait où l'on doit se renseigner. Le docteur Goleau-Toupie joue du violon ; j'irai le consulter sur une question musicale. Je m'adresserai pour la sculpture au bonhomme Chalgrin, qui façonne avec tant de goût les pommes de canne. Monsieur Loch, le maître de dessin, me parlera avec exactitude sur la peinture. Le lycée nous est précieux sous ce rapport. Sur Shakespeare, Milton, Anne Radcliffe, c'est le professeur d'anglais, monsieur Smith ; sur Cicéron, Jobair, le professeur de rhétorique ; sur Tertullien et saint Jean Chrysostome, le bon aumônier. Je ne vous fais pas mal ?...

« Pour l'hygiène, nous avons Boucaneau, qui m'enseigna jadis les éléments du trapèze et de la corde à nœuds. On ne se fait pas raser chez le pharmacien, sacré nom d'une pipe ! Bonjour, monsieur, on est à vous dans cinq secondes...

« Sur la prophétie, nous ne possédions personne. La prophétie est une science perdue, et nos libres-penseurs affirment que prédire est œuvre de fripon. Il y a beaucoup à leur répondre. On n'aurait qu'à exhumer les leçons des hiérophantes d'Egypte enfouies dans les poussières des pyramides, ou à répéter les conférences délivrées à Chicago par divers yoguis hindous. On peut aussi feuilleter

nos revues initiatiques... Joseph, prends monsieur qui attend depuis une demi-heure !...

« Si j'avais eu quelque facilité d'élocution, je me serais distrait à faire délicieusement frémir les jolies femmes, en m'exprimant avec goût sur l'occultisme. Je me contente de lire dans les mains. On gratte les paumes avec l'ongle en distillant des calembredaines ; cela fait rire, et l'amitié s'accroît... Quinine, n'est-ce pas ? Cela vaut mieux...

« Je crois à l'existence des esprits ; nous irons plus tard à travers les mondes planétaires. Je crois à l'avenir ; oui, je crois à l'avenir... Ce n'est rien du tout, c'est un bouton... mais je ne trouvais personne ici pour l'annoncer. Que n'avions-nous monsieur Péladan, dont les ouvrages font mes délices ! Quel tact ! quelle finesse ! S'il avait voulu, j'aurais fait un pantacle oraculaire avec ses cheveux. Il ne m'a même pas répondu quand je lui ai demandé l'initiation à la Rose-Croix catholique...

« Car je suis un esprit religieux, non pratiquant, il est vrai, en homme du monde. Défenseur convaincu des prêtres et de leur enseignement, je sais répudier hautement les théories débilitantes du clergé et les puérilités sentimentales. Mes fils, si j'en ai, seront élèves des Pères Jésuites ; mais je ne fréquente pas les ecclésiastiques, conservant avec eux, dans nos très rares entrevues, le ton de l'indulgente affabilité et de la parfaite courtoisie. Nous pouvons, je le pense, rester corrects et être d'excellents catholiques.

« Il fallait un prophète à la ville, et je résolus d'en parler au conseil municipal. A la rigueur, un mage suffirait qui nous eût tenus au courant des merveilleuses découvertes de l'occultisme contemporain. Non seulement on entretient de nos jours un commerce familier avec les désincarnés, mais, toutes lampes éteintes, les sensitifs ont vu des auréoles orangées nimber les pouces, les nez, les cheveux, toutes les parties pointues des assistants. Là-dessus, aucun doute possible. Le

fait est certifié par des bactériologistes, savants que l'on ne peut tromper.

« On a photographié en Angleterre des jeunes filles, mortes dans l'Inde d'après leurs affirmations ; et le cyanure d'argent ne peut être accusé de complicité avec les médiums, pas plus, je le crois, que les médiums de complicité avec le cyanure d'argent.

« Les instruments les plus mathématiques enregistrent les mouvements d'une feuille de papier à cigarettes juchée sur une pointe d'épingle et impressionnée par une volonté *forte*. Pas de fantaisie ! pas de prestige ! des faits ! des faits ! *La science contrôle l'idéal...*

« Mais personne pour nous renseigner à Villeau-Granteaume.

« J'ai pensé à faire le voyage de Paris, à devenir moi-même un myste. Le devoir professionnel m'a retenu ; mais j'en souffre, monsieur. On raconte que l'élève magicien tue son maître ; je ne peux le croire : je l'aurais choyé, le mien ; je l'aurais bercé de propos flatteurs ; je l'aurais adulé; j'aurais coupé ses cheveux gratis... Joseph, ferme la porte. Tu vois bien que cela donne un courant d'air...

« Le conseil municipal m'a écouté avec sympathie ; il consent à se donner le lustre d'un mage...»

J'observai doucement qu'il voulait sans doute dire « le luxe».

« Non, non, lustre. »

Médéric ne poursuivit pas. Je voyais dans sa pensée les deux mots *lustre* et *luxe* se livrer un sérieux combat, et il me finit dans le silence.

Raoul Minhar.

PETITS APHORISMES

SUR L'AMBITION

1

La fôlie de l'ambitieux est de monter toujours, fût-ce à reculons, fût-ce à plat ventre.

2

Il n'y a pas d'ambition qui n'ait coûté mille fois plus de bonheur qu'elle n'en procure.

3

L'ambition est le ressort du monde, et c'est l'envie qui le tend.

4

On ambitionne ce qu'on croit mériter ; on envie ce qu'on sait ne pas mériter ; on jalouse ce qu'on mérite sans pouvoir l'atteindre. Des trois, c'est l'ambition qui a les plus hautes visées.

5

Celui qui se dit dépourvu d'ambition a, au moins, celle d'être plus sage que les autres.

6

On ne dissimule son ambition que pour mieux s'en nourrir.

7

Si l'amour-propre redresse les hommes, l'ambition se charge de les courber.

SUR L'INTÉRÊT

1

Les trois grandes puissances de l'homme sont : l'ambition, l'amour-propre et l'intérêt.

2

L'homme atteint son maximum d'énergie par la triple alliance de l'ambition, de l'amour-propre et de l'intérêt.

3

Il est rare que l'ambition, l'amour-propre et l'intérêt ne se fassent pas échec mutuellement.

4

Au grand soleil de l'intérêt, toutes les hypocrisies fondent comme des masques de cire.

5

Nos actions, même nos actions généreuses, ne sont le plus souvent que des spéculations : et, comme à la Bourse, nous en espérons la plus-value.

6

Nous négligeons volontiers nos intérêts, lorsque nous avons un intérêt supérieur à faire preuve de désintéressement.

7

Tout se réduit au plaisir. L'intérêt n'est qu'une préparation de plaisir mise en conserve et accumulée.

8

Nous ne nous occupons jamais des autres qu'en tant qu'ils nous intéressent. Le véritable désintéressement serait de nous occuper de ceux qui ne nous intéressent pas.

9

Ce sont ceux qui vivent le plus des autres qui se plaignent le plus fort de leur égoïsme.

10

La philanthropie nuit aux hommes en leur donnant à penser qu'ils peuvent compter sur d'autres que sur eux-mêmes.

SUR L'ARGENT

1

L'argent n'est pas le bonheur, c'est certain : mais, en dehors des conditions qui échappent par nature à l'effort humain, l'argent est la plus importante des conditions du bonheur.

2

Médire de l'argent, c'est témoigner qu'au cas échéant on ne saurait pas en faire usage.

3

L'argent est le dieu du jour. Cela vaut toujours

mieux que la noblesse ou que la gloire : c'est palpable.

4

— J'aime l'argent.
— Homme vulgaire !
J'ai de l'argent.
— Homme sublime !

5

La fortune qui vient aux faibles ne leur inspire pas meilleure confiance en eux-mêmes ; mais elle inspire aux autres la précaution d'abuser moins de leur faiblesse.

6

L'argent hérité est plus noble que l'argent gagné.

7

Un lingot d'or à la place du cœur vaut encore mieux qu'un caillou.

8

L'argent et l'opinion étant la constante préoccupation des hommes, les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui s'attaquent d'abord à l'argent, pour arriver par lui à l'opinion ; ceux qui entreprennent d'abord l'opinion, pour parvenir par elle à l'argent.

9

La plupart des filous seraient honnêtes, si leurs spéculations avaient réussi. De l'homme probe au filou, il n'y a souvent que la distance d'un coup d'audace.

10

On s'acharne sur ceux qui se sont laissé prendre, et ceux qui s'acharnent le plus sont ceux qui ne se sont pas laissé prendre.

11

L'inquiétude, en affaires, est une fâcheuse maladie ; c'est la conscience qui bat trop fort.

12

On a des palpitations de conscience, comme on a des palpitations de cœur. On ne peut pas plus être, dans le premier cas, un homme d'affaires, que, dans le second, un homme d'amour.

SUR LE SUCCÈS

1

Le succès tient beaucoup aux circonstances, un peu à nous-mêmes et pas du tout à la valeur intrinsèque de nos œuvres. Charlotte Corday tue Marat: et la voilà célèbre à toute éternité, parce que c'est Marat qu'elle a tué. Le même meurtre — et il s'en est certainement commis des milliers de cet ordre — exécuté avec le même courage, sous l'empire des mêmes mobiles, sur quelque tyran domestique, serait resté profondément inconnu. Tel fait d'armes héroïque, ayant des témoins, devient la proie de la renommée ; sans témoins, et partant plus héroïque encore, il demeure ignoré. Un pamphlet médiocre, bien lancé et venant à point, soulève un peuple et ruine un empire. Et parfois, dans quelque recoin poudreux de bibliothèque, nous découvrons de merveilleuses pages, dont l'auteur, parfaitement obscur, avait certainement plus de génie que douze de nos romanciers à la mode.

2

Sans sa querelle avec les Jésuites, Pascal aurait-il été célèbre ? Et n'étant pas célèbre, aurait-on recueilli ses Pensées ? A quoi tient un grand homme ! Il s'est peut-être trouvé dans le monde beaucoup de Pascals qui n'ont jamais eu l'occasion d'écrire.

3

La renommée est une femme que certains encensent, que d'autres violent, mais qui ne fait jamais les avances.

4

On est porté, quelquefois très haut, par le succès: mais, qu'il lâche prise, la chute est d'autant plus terrible, si l'on n'a pas d'ailes soi-même.

5

Le succès précipite l'opinion de ceux qui n'en ont pas.

6

L'opinion publique est comme un de ces vieux chevaux rétifs, qu'on ne fait lever qu'à grands coups de fouet, mais qui, une fois partis, prennent le mors aux dents.

7

Le public, qui fait les renommées,n'en acquiert pas une bien bonne à ce jeu-là.

8

L'opinion publique juge, mais pas en dernier ressort.

9

Pactiser avec la sottise est le meilleur moyen de s'assurer le succès et de s'interdire la gloire.

10

La véritable prééminence s'impose d'en haut et ne s'élève pas d'en bas.

11

Le succès est la raison de ceux qui agissent sans raison.

12

Il ne faut jamais se reposer sur ses lauriers : ce n'est pas un siège bien solide.

13

Il faut déguster la gloire comme les vins, par petites lampées, qu'on recrache aussitôt de peur de s'enivrer.

14

La gloire s'abat sur cerrains comme un coup de massue qui les assomme.

15

Les sentiers les moins fréquentés sont toujours les plus pénibles et ne sont pas toujours les plus glorieux.

16

Les succès d'amour ont ce désavantage sur les autres qu'il est défendu de s'en faire gloire.

17

Un galant homme ne publie jamais ses succès d'amour, mais il pousse rarement la galanterie jusqu'à ne pas les laisser deviner.

18

Nous recherchons les hommages non pour ce qu'ils valent, mais pour ce qu'ils nous font valoir.

19

— Le succès a dépassé mes espérances.
— Vous vous en jugez donc indigne ?
— Monsieur !

20

Nous préférons triompher nous-mêmes avec les idées des autres, que de voir nos idées triompher avec les autres.

21

Il y a des hommes assez jaloux pour que leur propre succès leur soit gâté par l'idée de ce qu'ils en doivent à ceux qui y ont travaillé.

22

Nous voyons dans le succès des autres une injustice à notre égard.

23

Une injustice dont nous profitons s'appelle de la chance ; une injustice dont un autre profite s'appelle un scandale.

24

On pardonne tout à l'homme qui a de la chance, sauf sa chance.

25

Nous démêlons mal notre mérite de notre chance, et tout cela s'amalgame pour former notre fortune.

26

La chance vaut sans le mérite; le mérite ne vaut rien sans la chance.

27

Il semble que la gloire soit une femme publique, dont chacun voudrait faire sa femme légitime.

28

La gloire posthume vient à point pour qui sait attendre.

Louis Dumur.

AUTRE TEMPS, AUTRE OPHÉLIE

Ainsi qu'en les larmes du saule
Avec sa gerbe sur l'épaule
Ophélie noya ses douleurs,
Mon Cœur s'est noyé dans mes pleurs.

L'humide ici n'est plus la Vierge,
Hamlet gît dans l'eau comme un cierge:
On a troqué les deux esprits
Régnant parmi les vieux écrits.

Désormais la fille est maligne;
Au prince d'aller sous le cygne!
Elle a fleuri sans lendemain
La mémorable de jasmin.

Mais les roseaux sortis de l'onde
Enivreront du moins la blonde
Avec les regards que le vent
Cueillera dans leur œil fervent.

Regards de la funèbre treille,
Allez donc à sa vive oreille
Et puissiez-vous, joyaux discrets,
La rendre folle de regrets!

A LA FLEUR DES FLEURS

Vous semblez un raisin de dame,
Héritière de l'arc-en-ciel,
Sœur bonne de chaque belle âme
A qui sourit ton essentiel.

A vous voir telle un noble exemple
On hait sa propre vérité.
Je crois entrer dans un saint temple
En respirant ta charité.

Cependant ta sage présence
Indispose aujourd'hui mon front,
Ton aube même d'indulgence
Accroît mon vespéral affront.

Aussi quitté-je ta demeure,
En le manteau de mes péchés,
Pour ne pas que ta gloire meure
Entre mes doigts effarouchés.

Je ne veux pas, blessant l'usage,
Etrangler mon juge poli
Ni singer l'homme au laid visage
Ecrasant son miroir joli.

SAINT-POL-ROUX.

DE L'ACTION

Dans l'une de ces brèves histoires, pleines d'une sagesse si savoureuse et si judicieusement opposée au sens commun, Théodore de Banville avait introduit un jeune homme, auteur d'un traité « Sur l'inutilité absolue des arts, des sciences et de la littérature ». Il est regrettable que le maître, poussant à ses dernières conséquences cette idée féconde, ne nous ait pas donné au complet ce médullaire traité. Beaucoup de choses, en effet, seraient apparues d'une inutilité aussi flagrante que les arts et le reste, beaucoup de choses, et, en particulier, tout. Il est difficile de ne pas faire cette réflexion, au moment où des esprits, évidemment légers, prêchent à la jeunesse française une action dont le but, d'ailleurs indéterminé, ne saurait être que chimérique. Pour la minorité intelligente dont chacun fait partie, aucune époque, semble-t-il, ne fut plus propice que la nôtre à se croiser les bras, et attendre.

Tous les mobiles de volonté ou d'effort que l'on pourrait indiquer deviennent d'une inanité parfaite, en présence des bouleversements sociaux qui vont s'accomplir d'une façon fatale, et tout à fait étrangère au jeu des énergies individuelles. Les questions, aujourd'hui encore intéressantes, de régimes politiques ou de revendications nationales, ne pourront plus se poser à personne quand se transformera la face même de l'univers civilisé. Que ce changement va avoir lieu, et comment, il serait superflu de dépenser de longs raisonnements à l'établir, d'abord parce qu'on le verra bien, puis parce que toute clairvoyance le perçoit déjà.

Depuis son avènement au pouvoir, la bourgeoisie trésorière a suivi à l'égard des masses pauvres et laborieuses les errements de la noblesse et du clergé, avec moins d'élégance toutefois et plus d'hypocrisie. Elle ne leur a laissé, des fruits de leur travail, que la part strictement nécessaire pour le continuer. Seulement, moins avisée que ses devanciers, elle n'a pas entretenu l'ignorance précieuse qui les faisait incons-

cientes de leur force et partant inoffensives. Elle a miné et détruit ces croyances qui, entre la crédulité des uns et la prévoyance des autres, formaient ce qu'on appelait si justement une religion. Elle n'a pas nourri la bête famélique, mais elle a débouclé sa muselière, et limé sa chaîne, et maintenant que le moment est venu d'être personnellement mangée, elle s'indigne avec un illogisme vraiment frivole. Car elle sera mangée; et, comme il est facile de l'augurer en ces années favorables aux séculaires rapprochements, les neuf cent mille fusils Lebel de ses trois cents régiments d'infanterie ne sauveront pas la bourgeoisie, pas plus que les sabres du Royal-Allemand ou les mousquets des Suisses n'ont sauvé Louis XVI. Très différents des légendaires chassepots qui devaient partir tout seuls, ces fusils, bien qu'éprouvés, ne partiront pas, au jour suprême où on voudra les tirer, et ce sera pour ceux qui se croient maîtres des détentes un pénible mécompte. Dans cette conjoncture, quelle tâche pourrait s'offrir au jeune homme français? Défendre la bourgeoisie? De toutes les causes perdues, c'est la seule qui ne soit pas intéressante. Il y avait quelque agrément à teindre d'une pourpre dévouée le blanc drapeau fleurdelysé, mais se faire broyer le crâne d'un coup de rivelaine, devant le coffre-fort international qui ne s'ouvrit jamais pour nul des vôtres, serait une duperie sans grandeur. Cette bourgeoisie n'eut oncques pour nos pareils qu'indifférence, haine ou envie; nous ne lui devons rien. Et puis, ce serait tellement vain. Il n'y aura même pas de lutte; ce sera l'accomplissement d'un phénomène physique. Quand vient l'été des mers polaires, nul ne songe à s'opposer au dégel des banquises. Jadis, le tiers-état n'avait affaire qu'à des individus : il les devinait bien vite plus affinés que la masse, accessibles à l'intérêt particulier, à l'ambition, à la vanité, prêts à sacrifier l'hypothétique victoire de caste à la transformation de leur sort personnel : il leur faisait leur part et les résorbait en lui. Mais, aujourd'hui, ce sont tous les meurt de faim qui ont compris qu'ils sont les plus forts, par cela seul qu'ils sont, qu'ils savent, et qu'ils veulent. Que faire? Qu'on aille jusqu'aux épisodes du massacre, du viol et de l'incendie, ou qu'on s'en tienne à une méthodique expropriation, il est bien clair qu'il ne restera rien de la société telle que nous la voyons aujourd'hui. Avant que par la force

des choses il ne s'en reconstitue une autre semblable, il y aura une période assez longue sans doute pour que les jeunes hommes d'à présent cessent de voir la douce lumière du jour.

Mais, se tourner de l'autre côté, combattre dans l'autre camp, ne serait-ce pas un utile emploi des forces inoccupées? Plusieurs d'entre nous, et non des pires, y seraient enclins, volontiers. Ils disent que c'est là qu'est la justice, et regardent avec sympathie les foules longtemps courbées qui se relèvent. D'abord, pourrait-on répondre à ceux-ci, lutter pour une cause qui, d'elle-même et forcément, va triompher, est aussi puéril que de défendre une cause perdue, et c'est bien moins flatteur. Ensuite, des longues misères de ces classes d'hommes, il est illégitime de conclure à leurs mérites: l'antique et pesante oppression qu'elles subirent ne prouve pas que, la roue tournée, elles vaudront mieux que leurs oppresseurs. La vérité est que nous ne savons rien de ces hommes qui viennent. La sympathie qu'on a pour eux n'est que la séduction de l'inconnu sur les esprits curieux. Nous serions parmi ceux-ci comme des étrangers, et nous n'y trouverions que défiance et hostilité. Ils ne verraient en nous que de faux amis avides de se transformer en chefs. Or il n'y a place, là-bas, pour aucune hégémonie. Songez qu'il s'agit d'êtres différant de nous entièrement, par le cerveau, par l'éducation atavique, par les habitudes intellectuelles. Leurs vices mêmes, ce lien commun des hommes, se distinguent peut-être des nôtres. Ils ignorent l'existence de toute littérature, et les noms d'Homère, de Shakespeare et de Mallarmé leur sont aussi indifférents et plus inconnus peut-être qu'aux maîtres de la finance et de l'industrie. Ils n'ont aucun désir de s'assimiler notre forme d'esprit et se trouvent bien comme ils sont, à tel point qu'une autre compréhension de la vie leur restera toujours suspecte. Et leur entrée en scène sera un incoercible déchaînement vers les jouissances; mais les appétits à même de se satisfaire seront si nombreux qu'ils devront bien vite s'arrêter, les dents longues encore, en face les uns des autres. Pour assurer cette équité distributive si ardemment réclamée et si hautement promise, il faudra un esclavage nouveau, et la période transitoire dont on a parlé verra la tyrannie du nombre se substituer à celle de l'argent. Tyrannie d'autant plus monotone que le

tyran étant tout le monde, on n'aura pas la passagère distraction de le renverser pour le remplacer par un autre. D'autant plus lourde que, n'ayant rien à craindre, elle n'aura rien à ménager. D'autant plus exigeante qu'elle ne pourra subsister que par l'assentiment forcé, que par le concours obligatoire de tous, sans exception. Aujourd'hui encore, à condition de ne rien demander à l'organisation sociale et de n'en rien attendre, certains peuvent s'isoler à peu près, et, après lui avoir payé de lourds tributs, se soustraire quelque peu à son inquisition. Il n'ira pas de même dans la société nouvelle, où tout acte, tout vouloir, tout penser, tout désir, devra se soumettre à la norme commune : ce sera la mort de toute exception. S'évertuer vers un tel résultat paraît inopportun.

Enfin, prendre un tel parti exigerait des attitudes qui déplairaient à beaucoup. C'est se retourner vers le soleil levant, évolution fâcheuse. Et puis, que nous l'ayons voulu ou non, et tout en n'ayant pris aucune part à son gouvernement, nous sommes du monde qui s'en va, et il est séant de nous en aller avec lui.

La seule chose convenable est donc, plus que jamais, de remonter dans les tours d'ivoire pendant qu'elles sont encore debout — ce n'est pour longtemps — et d'y rêver, soit aux choses éternelles, soit aux difficultés de la grammaire. Agiter des subtilités linguistiques ou prosodiques semble, en somme, un emploi judicieux et correct des minutes dernières. Et qui donc, sinon les lyres familières, pourrait nous chanter ces chansons suprêmes qui faisaient aux sages anciens des morts sereines, et berçaient leurs rhythmiques agonies ? D'ailleurs, à quoi bon discuter : les barbares sont là, et les barbares ont toujours raison.

Marcel Collière.

LES MÉTAMORPHOSES

DE LA DAME DU SOIR

I. — LA FÉE AUX MOUSSELINES.

Surgie en la pénombre odorante du soir,
La bonne Fée aux yeux d'amour, aux mains câlines,
D un geste ordonne à la Vie âpre de surseoir,
Et l'Heure se revêt de blondes mousselines...

Sur la nef de cristal que mènent les dauphins,
La bonne Fée embarque les Cœurs intrépides,
Et sous l'Astre qui meurt en des tissus d'ors fins
On appareille pour les Vierges Atlantides.

La brise fraîche et folle froisse les roseaux ;
Les écharpes du ciel frissonnent sous les eaux
Où la voix de la Fée a suscité des Gloires ;

Et le charme infini du soir religieux
Palpite d'un vol fou d'Aiglats prestigieux
Que tente la clarté de soleils illusoires !

II. — L'IMPÉRATRICE.

Hyacinthe, saphir, émeraude, topaze,
Un ciel artificiel flambe sur la verrière
Où des éperviers d'or qu'aveugle la lumière
Rêvent, écartelés, dans une paix d'extase.

Sous la voûte royale où languissent les fleurs,
Sous la voûte interdite aux cyniques clartés,
Trône, dans la splendeur de perpétuels étés,
L'Impératrice chère aux Ames de douleurs.

Son règne est rude et doux, car c'est la Vierge amère
Dont la main de fer sait museler la Chimère
Et maîtriser les Hippogryphes hasardeux.

Mais les obscurs dévots que nul effroi n'arrête,
Sentent, lorsque son sceptre tombe sur leur tête,
Un peu d'éternité s'appesantir sur eux !

— ———

III. — LA MÉGÈRE.

Des pans de ciel ruiné menacent la falaise
Où la mer démontée a jeté l Armada.
O Soleil mutilé, quel bras te lapida,
Et quel glas pleure ainsi dans la bise mauvaise!

Mains jointes, étendus sur des gerbes de fer,
Les guerriers désarmés vont résigner leurs âmes,
Et, sur leur chair offerte aux baisers verts des lames,
Se lamente le chœur des Femmes de la Mer.

Mais, dominant le fracas sourd des flots livides
Et la clameur plaintive des Océanides
— Tandis que les mourants rêvent de Paradis —

Une sinistre Voix monte en le crépuscule
Qui, déniant l'espoir de leur cœur trop crédule,
Prophétise la nuit sans astres des maudits.

Jean Court.

BATAILLE

Au trot du destrier, que caparaçonna
Le théurgiste Otto de pourpre invulnérable,
En gai campeador, il estramaçonna
Le col, creva le col et pourfendit le rable

Du Lâche, dont le cor, dans le noir val, sonna
L'appel prématuré vers l'Oncle secourable....
Alors, sans qu'un seul poil de son chef frissonnât,
Il piétina le flanc du guerrier misérable.

Et son lourd bouclier d'émail et de métal
Etincelait, tel un soleil occidental,
Tandis que, pour fêter l'écarlate victoire,

Dames sur palefrois venaient de toute part,
Raillant Celui qui n'eut pour arme et pour rempart
Que la triste chanson de sa trompe d'ivoire....

LES CAPTIVES

D'azur, comme des yeux, roses, comme des bouches,
Autour des blancs hennins, des papillons volaient....
Les massifs palefrois, les destriers farouches,
Dans la cour du joyeux manoir caracolaient....

Les pages, bourdonnants et vifs comme des mouches,
Les dames, que les gais chevaliers cajolaient,
Les vieux barons, rêvant d'anciennes escarmouches,
Les nains, les fous, dont les grelots batifolaient,

Et des soudards, meurtris de bosses et d'entailles,
Et les grands levriers et jusqu'aux valetailles,
Spectateurs vils de ces tournois hebdomadaires,

Tous étaient accourus insulter les Captives
Qui, parmi les joyaux des dépouilles votives,
Hurlaient, les poings liés aux dos des dromadaires !...

G.-Albert Aurier.

POIL DE CAROTTE

LA LUZERNE

Poil de Carotte et Grand Frère Félix reviennent de classe et se hâtent d'arriver à la maison, car c'est l'heure du goûter de quatre heures.

Grand Frère Félix aura une tartine de beurre ou de confitures, et Poil de Carotte une tartine de rien, parce qu'il a voulu faire l'homme trop tôt, et déclaré, devant témoins, qu'il n'est pas gourmand. Il aime les choses nature, mange d'ordinaire son pain sec avec affectation et, ce soir encore, marche plus vite que Grand Frère Félix, afin d'être servi le premier.

Parfois le pain sec semble dur. Alors Poil de Carotte se jette dessus, comme on attaque un ennemi, l'empoigne, lui donne des coups de dents, des coups de tête, le morcelle, fait voler des éclats, et, rangés autour de lui, ses parents le regardent avec curiosité.

«Son estomac d'autruche digérerait des pierres, un vieux sou taché de vert-de-gris. »

En résumé, point difficile à nourrir. Il pèse sur le loquet de la porte. Elle est fermée.

— « Je crois que nos parents n'y sont pas. Frappe voir du pied, toi. »

Grand Frère Félix, jurant le nom de Dieu, se précipite sur la lourde porte garnie de clous et la fait longtemps retentir. Puis tous deux, unissant leurs efforts, se meurtrissent en vain les épaules.

— « Décidément, ils n'y sont pas », dit Poil de Carotte.

— « Mais où sont-ils? »

— « On ne peut pas tout savoir. Asseyons-nous. »

Les marches de l'escalier froides sous leurs fesses, ils se sentent une faim inaccoutumée. Elle devient douloureuse. Par des bâillements, des chocs de poing au creux de la poitrine, ils en expriment toute la violence.

— « S'ils s'imaginent que je les attendrai ! » dit Grand Frère Félix.

— « C'est pourtant ce que nous avons de mieux à faire », dit Poil de Carotte.

— « Je ne les attendrai pas, dit Grand Frère Félix rageur. Je ne veux pas mourir de faim, moi. Je veux manger tout de suite, n'importe quoi, de l'herbe. »

— « De l'herbe ! c'est une idée, dit Poil de Carotte, et nos parents seront attrapés. »

— « Dame ! on mange bien de la salade. Entre nous, de la luzerne, par exemple, c'est aussi tendre que de la salade. C'est de la salade sans l'huile et le vinaigre. »

— « On n'a pas besoin de la retourner », dit Poil de Carotte.

— « Veux-tu parier que j'en mange, moi, de la luzerne, et que tu n'en manges pas, toi ? »

— « Pourquoi toi et pas moi ? »

— « Blague à part, veux-tu parier ? »

— « Mais si d'abord, dit Poil de Carotte, nous demandions aux voisins chacun une tranche de pain, avec du caillé pour écarter dessus ? »

— « Je préfère la luzerne », dit Grand Frère Félix.

— « Partons », dit Poil de Carotte.

Bientôt le champ de luzerne déploie sous leurs yeux sa verdure appétissante. Dès l'entrée, ils se réjouissent de traîner les souliers, d'écraser les tiges molles, de marquer d'étroits chemins qui inquièteront longtemps et feront dire : « Quelle bête a passé par ici ? »

A travers leurs culottes, une fraîcheur pénètre jusqu'aux mollets peu à peu engourdis.

Ils s'arrêtent au milieu du champ et se laissent tomber à plat ventre.

— « On est bien », dit Grand Frère Félix.

Le visage chatouillé, ils rient comme autrefois, quand ils couchaient ensemble dans le même lit et que Monsieur Lepic leur criait de la chambre voisine : « Dormirez-vous, sales gars ?»

Ils oublient leur faim et se mettent à nager en marin, en chien, en grenouille. Les deux têtes seules émergent. Ils coupent de la main, refoulent du pied les petites vagues vertes aisément brisées. Mortes, elles ne se reforment plus.

— « J'en ai jusqu'au menton », dit Grand Frère Félix.

— « Regarde comme j'avance », dit Poil de Carotte.

Ils doivent se reposer, savourer avec plus de calme leur bonheur. Accoudés, ils suivent du regard les galeries soufflées que creusent les taupes et qui zigzaguent à fleur de sol, comme à fleur de peau les veines des vieillards. Tantôt ils les perdent de vue, tantôt elles débouchent dans une clairière, où la cuscute rongeuse, parasite méchante des bonnes luzernes, étend sa barbe de filaments roux. Les taupinières y forment un minuscule village de huttes dressées à la mode indienne.

— « Ce n'est pas tout ça, dit Grand Frère Félix, mangeons. Je commence. Prends garde de toucher à ma portion. »

Avec son bras comme rayon, il décrit un arc de cercle.

— « J'ai assez du reste », dit Poil de Carotte.

Les deux têtes disparaissent. Qui les devinerait ?

Le vent souffle de douces haleines, retourne les minces feuilles de luzerne, en montre les dessous pâles, et le champ tout entier est parcouru de frissons.

Grand Frère Félix arrache des brassées de fourrage, s'en enveloppe la tête, feint de se bourrer, imite le bruit de mâchoires d'un veau inexpérimenté qui se gonfle. Et tandis qu'il fait semblant

de dévorer tout, les racines mêmes, Poil de Carotte, délicat, plus ne choisit que les plus belles feuilles. Du bout de son nez il les courbe, les amène à sa bouche et les mâche posément.

Pourquoi se presser? La table n'est pas louée. La foire n'est pas sur le pont.

Et les dents crissantes, la langue amère, le cœur soulevé, il avale, se régale.

JULES RENARD.

GENOVEFA

« Seigneur, je suis un bergère
Éprise de votre ciel bleu,
Où j'ai vu souvent, comme en rêve,
Briller votre face, ô mon Dieu.

Seigneur, vous êtes un bon maître,
Votre joug est doux à porter.
Est-il des clartés et des fêtes
Pour ceux-là que vous rejetez ?

O Vous qui parsemez les plaines
De fleurs et d'arbres vénérés,
Je vous aime, Seigneur, et j'aime
Tous les êtres que vous créez.

Je voudrais souffrir pour les faibles
Et je voudrais, par les beaux chants
Qui s'échapperaient de mes lèvres,
Ramener au bien les méchants.

Et les Anges aux blanches ailes
Diraient sur les harpes de jour
Ma victoire surnaturelle
Et le triomphe de l'Amour. »

A.-Ferdinand Herold.

CONTES D'AU-DELA

L'ANGE NOIR

Un vol de flamants roses traversait de fantasques nuages d'argent, brodés sur la soie bleu turquoise. Près de la tenture exotique, girait lentement un petit squelette japonais, très blanc, mat, accroché au candélabre par un fil mince, que Pierre n'apercevait pas, du divan où il s'était étendu. Veloutée, tremblante, la clarté douce de la bougie, allumée lorsqu'il rentra, se reflétait dans les deux brillants du plastron empesé, et coulait de chatoyants glacis d'or fluide sur le frac, au revers duquel une minuscule branchette de bruyère achevait de se faner. Les palpitations de la flamme mouraient au bord de la pénombre où se trouvait le visage du jeune homme. Assise devant la cheminée, sur un coussin écarlate, en une pose grave, presque hiératique, sa chatte fixait la pourpre pâle des braises agonisantes de ses yeux phosphorescents — croissants d'émeraude striés de jade. Dans l'obscurité flottante, traversée de lueurs diffuses, l'abat-jour chiffonné d'une haute lampe plaquait une large touche lilas, rehaussée de soufre clair. Le vent, au dehors, jouait une vibrante et lugubre symphonie nocturne, s'échevelait en longues gammes chromatiques, inspirait, de son souffle furieux, l'orgue des cheminées graves, et, répondant à l'appel de la plaintive harmonie, des pensers tristes, faibles, douloureux, s'évoquèrent, les souffrances aussi.

Pierre sentit, soudain, revenir l'étreinte oppressante, qui tout à l'heure fouilla son cœur avec la persistance d'une pince effrayante dont les mâchoires se resserreraient toujours, sans se rejoindre:

c'est maintenant, en sa poitrine, à la fois, une brûlure intense, atroce, et comme un lent déchirement fibre à fibre de tous ses muscles. Il n'ose hasarder un mouvement, sans que ne s'exaspère l'horrible torture. En même temps, sa tête devient d'une lourdeur extrême, à laquelle s'ajoute la fulguration continue de pointes ténues, multiples, vacillantes, s'enfonçant tout à coup, l'assaillant, infatigables, de leurs fines morsures. Le masque contracté, il souffre, silencieux, immobile; seulement ses dents s'impriment en l'exsangue lividité des lèvres, et ses ongles éraillent la paume de ses mains crispées. Par instants, en ondes torrides, des flots de sang courent sous sa peau moite, frissonnante, inondent la face, envahissent le front, puis le crâne, montent à l'assaut, furieusement, tandis qu'aux tempes le balancier insupportable des artères frappe régulièrement ses coups de gong, sonnant la charge; et il lui semble que sa tête est emplie de bêtes grouillantes, dont les gueules innombrables et tranchantes, les museaux affolés fouillent son cerveau. Va-t-elle pas se rompre? Il dut mettre entre lui et l'à-côté le voile opaque et sanglant des paupières abaissées, tant les moindres vibrations lumineuses retentissaient douloureusement sur son être meurtri, décuplées par la fatigante tension de ses nerfs exacerbés, irritables à l'excès, en ce moment de suprême, d'infinie angoisse.

Puis succède au paroxysme de transes un bien-être relatif, avec toutefois de rapides lancinements, commémoratifs de la terrible passe traversée, derniers éclairs d'un orage, s'apaisant, et qui sillonnent le ciel plus pur, encore que zébré de sombres lambeaux de nuages. La fugitive ressouvenance de la soirée, passée sans aucun présage menaçant chez Madame de Prézilles, s'esquisse dans la cervelle enténébrée, où planent des relents de stupeur; soirée insignifiante, qui s'enguirlanda des habituelles jeunes femmes, du cortège accoutumé d'habits noirs, sans que s'y plaçât le moindre

incident à retenir. La trame des sensations pénibles s'amincit, se déchire, disparaît enfin. Pierre respire largement, s'étire, comme délivré d'un mauvais cauchemar, heureux de ne plus rien percevoir d'inquiétant. Enhardi par la tranquillité des nerfs détendus, du corps rasséréné, il se lève, se dirige vers un meuble aux incrustations curieuses de malachite et de jaspe, en ouvre un tiroir : des lettres. Il le repousse doucement, et trouve au-dessus le tabac cherché ; minutieusement il en roule une cigarette entre ses doigts demeurés tremblants. De capricieuses arabesques se forment et se défont ; des spirales moirées, de bleu laiteux, montent, se perdent en un dessin changeant, escaliers de rêves candides, sertis d'azur. Pierre écoute les rafales, dont continue la course vibrante. Le fracas s'en atténue au travers des persiennes abattues, des vitraux, autour desquels le plomb figé serpente irrégulièrement, des rideaux bruns, rigides, voilant à demi la fenêtre de leur cuirasse, aux bosses cuivrées, et dont les cassures prennent un soyeux, un chaud éclat d'airain luisant, neuf : le bruit de la bourrasque devient ainsi un chant, psalmodiant les mélancolies lointaines, combien douces, semblant répéter la plainte des flots, aux soirs de jusant ; et la faible, la si triste mélodie, brode ses arpèges grondants sur le ronronnement monotone du félin assoupi, dont la boule touffue, grise, tache de couleur apâlie le satin cramoisi où il ébauche une éclipse imprécise. Des craquements de boiseries sèches lézardent de brèches sonores le demi-silence.

Abattu, non par la lassitude bienfaisante qui appelle le sommeil, mais par la survenance des découragements, de la peur éprouvée au sortir du danger, accablé de l'instable et morne fouillis d'idées qui le troublent, le jeune homme ne se résout pas à se coucher, car il connaît trop les insommies cruelles où les membres agités se refusent au repos, où les yeux vaguent dans les ténèbres, où l'esprit rôde dans la nuit fantôma-

tique. Cependant, insidieuse, perfide, une somnolente torpeur l'engourdit, à laquelle il essaie de se soustraire, redoutant les affres des visions imaginaires et terrifiantes, qui apportent les craintes, les suffocations, le recul, l'anéantissement vis-à-vis du péril, dérisoire et vain, dangereux pourtant à l'égal d'un réel, sinon davantage.

La rêverie s'en va, molle, incertaine, fuit par les espaces libres du vaste champ des souvenirs, dévie aux crochets brusques des associations qui l'aiguillent en de multiples sentes. D'abord se rencontrent des insignifiances, vite négligées ; le paysage de fiction s'anime ensuite, se peuple de personnages, qui prennent une vie faite de posthume ; des ombres, égarées au tréfonds de la mémoire, reviennent en lumière. Une figure enfin se détache des groupes confus, des coexistences divergentes; une tresse noire, des épaules nacrées, d'une courbe idéale, un torse fuyant de femme la complètent. Quelle fut celle-là? Ah, les lettres entrevues tout à l'heure! Pierre remue involontairement les lèvres, d'où sort un nom; puis, sans le remarquer, il prononce très bas des mots incohérents, n'entendant pas les paroles qui traduisent, inconscientes, ses pensées intimes.

« Elle *doit* être morte... Je *sens* qu'elle est morte... Quand?... Cette nuit, peut-être! Ha, l'étrange pressentiment : mes os se sont glacés...

« Comment cette idée absurde m'arrive-t-elle, et en ce moment où, par une singulière coïncidence — très singulière, certes — son image me hante, aussi nette de formes qu'au premier jour de son apparition, lorsqu'aux heures d'ivresse *elle* pénétrait sans bruit dans cette chambre?

« Pourquoi ne serait-elle pas morte? Je la vois, en ce moment, si pâle; trop pâle pour une vivante. Surtout je n'aime pas cette chevelure terne, incolore, qui masque sa nuque : elle avait de si beaux cheveux.

« Hein?... Quelqu'un vient de parler, ici, et *quelque chose* est entré, de froid, de fluide... oui,

quelque chose..... la chatte se réveille et miaule, et renifle, son poil se hérisse. Vraiment il se passe de l'anormal : quoi ?

« Je n'observe rien... rien...

« Aucun bruit. Et je n'ai pas bu d'éther!

« La force surnaturelle de cette conviction funèbre m'épouvante. Je ne *voudrais* pas croire à cette glaciale révélation, surgie soudain, immotivée; et il m'est impossible de me soustraire à l'évidence étrange dont elle m'accable.

« En hiver, le jour tarde à poindre : les heures ne prennent leur vol que pesamment, et je suis seul, seul, toujours seul, sans autre compagnie que celle des méchantes pensées! Aussi, ne fus-je pas cruel, lâche, impitoyable, lorsque la voix stupide de l'orgueil parla en moi. Je l'ai laissée partir, voilà tantôt dix mois... oh, après une scène futile, que j'eusse terminée d'un mot. Ce mot brûlait mes lèvres ; par vanité imbécile, par sot amour-propre, je ne l'ai pas prononcé. D'un baiser, d'un geste, je pouvais la retenir : elle était si bonne, si charitable à mon âme facilement blessée. Mes bras, que je devais tendre, sont restés inertes, ma bouche close, mes yeux durs. Pendant la seconde fatale, où elle s'arrêta au seuil de cette porte, se retournant à demi, incertaine encore, la notion exacte du demain vide d'elle, de la bassesse de ma conduite, m'effraya. Je la laissai partir... Voici tantôt dix mois; n'est-ce pas plutôt hier, que je cherchais sa forme svelte à mes côtés, que je croyais entendre le bruissement accoutumé de sa jupe, le piétinement menu de ses pas?... Jamais je ne la revis ailleurs qu'aux chimériques contrées de songe... Morte! »

Pierre, désireux d'échapper à l'emprise des regrets stériles, se résolut à l'éther.

Bientôt, il sourit aux prodigieuses, aux démesurées merveilles, dressées dans la brume onduleuse de l'Imaginaire. Un tourbillon passe, balançant sa vapeur grise, terne, au-dessus des gouffres immenses d'Infini, qui vont jusqu'aux

mauves horizons, devinés si lointains que de l'Espace énorme émane un délirant vertige, un superstitieux effroi, mêlé d'attrait. Le sol est jonché de floconneuses plumes d'oiseaux ; il s'agite de convulsions lentes, se couvre de pustules qui gonflent, s'enflent jusqu'à éclater, puis se réduisent à de mignonnes bulles : elles s'évanouissent. Des masses se meuvent, rampent, se déplacent, avec de sinueuses déformations courbes ; une incandescence de brasier plane sur ce chaos, qui se précise.

« Vois-tu : là-haut vont scintiller les lampes de cristal, aux lustres miroitants, d'où tombe la cascade étincelante des pendeloques vertes et rouges. Les bayadères peintes, comme de frêles idoles dont les membres aigus seraient vêtus de mousseline, courent en fresques de mosaïque autour de la voûte rutilante. Sur les piliers, carrés robustes, puissants, que constellent des clous bronzés, s'en dressent d'autres, colonnes de cinabre, où s'érige l'image sacrée de la Bonne-Déesse !

« Vois-tu, amie, comme s'élance l'essaim tourbillonnant des ballerines souples, provocantes guêpes au corselet niellé de damasquinures d'ombre, légères, si légères ! Les tambourins grondent, et les flûtes profèrent des modulations harmonieuses. A ce spectacle, mes membres se délient des attaches terrestres, et j'éprouve une jouissance inexprimable à ne plus percevoir le fardeau de la vie, à planer au-dessus des laideurs humaines oubliées !

« Reste ainsi près de moi, amie... Ah j'ai *senti* naguère que tu entrais silencieuse, j'interrogeai... tu ne me répondis pas. Tu avais froid, car le frôlement de ta vêture fluide m'a touché... tu ne t'es pas assise près du foyer... Près de moi reste encore ; dis-moi que tu as oublié le funeste moment où je fus si mauvais ?... Si tu savais, m'amie, comme j'ai souffert, comme j'ai pleuré, comme j'ai maudit mon absurde et néfaste colère. Main-

tenant, je me ferai si humble, si soumis, si tendre, que tu m'aimeras; nous étions si heureux autrefois! Pardonne, de grâce, pardonne-moi. Belle! Tu es toujours belle! Tes cheveux très longs—comme tes cheveux sont longs!— brillent encore d'une teinte incertaine d'améthyste ou de saphir que je me plaisais à y regarder luire. Et tes yeux, tes yeux noirs — en vérité ne sont-ils pas plus noirs! — apportent à mon âme le repos qu'elle y trouvait jadis. Tu gardes ce teint virginal, alliciant, que possédaient tes chairs éburnéennes... Mais où vais-je chercher des chairs?... Il fait sombre; oui, il fait très sombre; et je n'aperçois, par les ténèbres, que de vagues îlots blanchâtres.

« Pourquoi ne me parles-tu pas? J'adore ta voix, j'adore entendre son timbre mélodieux et frais. Tu restes muette... et ce voile qui t'enveloppe?....

« Vas-tu le rejeter, pour m'apparaître radieuse, éblouissante, parée comme à une fête... Et quelle fête serait plus joyeuse que celle-ci! Car tu me reviens, n'est-ce pas, tu as oublié, tu pardonnes? Dis-moi un mot; donne-moi un baiser...

« Ah, voici de la lumière, et ce rayon de lune, filtrant discrètement, vaut pour moi l'irradiance de tous les soleils, puisqu'il me permet de mieux te voir...

« Tu ris, je crois, tu ris, et tes petites dents nacrées réverbèrent la clarté qui les illumine.... Ciel! c'est horrible! est-ce que je rêve! Non, non, *elle* me fait mal... Ces ongles, ces ongles en pointe, ces ongles de morte, qui s'enfoncent en mon cou... et cette tête décharnée, osseuse, qui me regarde de ses orbites vides... Ah! »

A un trophée d'armures, il arrache un couteau ouvert, et, hagard, frappe le fantôme...

Dans le même temps il ressent une commotion vive à sa poitrine; sa chemise s'empoisse d'une liqueur tiède. Pierre titube, hébété, tombe défaillant, et, après avoir mal repris conscience du réel, meurt sans comprendre qu'il s'est tué lui-

même, victime d'une hallucination mensongère, au cours de laquelle, attribuant ses sensations à une personnalité étrangère, il a cru à la *présence réelle* de l'amante délaissée, à sa transformation macabre, ignoré qu'en *lui* portant ce coup il n'atteignait que soi.

La chatte geint doucement, en flairant le cadavre, tandis que, près de la tenture exotique où un vol de flamants roses traverse de fantasques nuages d'argent, le petit squelette japonais continue de girer lentement, accroché au candélabre par un fil mince, que Pierre n'aperçoit plus.

GASTON DANVILLE.

Il a duré moins qu'une fleur dans votre main,
Ce voyage entrepris à l'aventure, ensemble,
Vers un ciel d'éternel printemps qui vous ressemble :
Me voilà seul et j'ai perdu votre chemin.

Mais je vous chante au fond des forêts où m'écoute,
Seul, le chœur étonné des Faunes; et, tandis
Que je leur dis et leur redis nos paradis,
Le regret obscurcit mes regards, goutte à goutte.

Alors, donnant l'empire à mes yeux immortels
Par delà l'horizon de cette humaine vie,
Un bon Ange apparaît soudain, qui me convie
A voir mes songes incarnés en doux pastels.

Et je vous ai sans nos poussières de la terre,
Sans les tentations dont le régne est puni : -
Pure évocation d'un silence infini,
Irradiant tous les mirages du mystère.

FÊTE

Pour Stuart Merrill.

L'or rosé de l'aurore incendie
Les vitraux du palais où se danse
Une lente pavane affadie
Aux parfums languissants de l'air dense.

L'éclat falot de la bougie agonise
A l'infini dans les glaces de Venise.

Les rideaux mal rejoints sont aux franges
Allumés des splendeurs de l'aurore;
La musique a des sons bien étranges :
On dirait un remords qui pérore.

Mourants ou morts déjà les sourires mièvres,
Les madrigaux sont morts sur toutes les lèvres.

On s'en va, deux à deux, sans étreinte,
Sans cueillir un lambeau de dentelle,
Tressaillant tout rêveur, mais sans crainte,
Au bruit sourd de son cœur qui pantèle.

Pour défaillir, ne faut-il pas qu'on oublie
Le triste éveil d'une ancienne folie?

Dans la salle de bal nue et vide
Reste seul un bouquet qui se fane,
Pour mourir du même jour livide
Que le cœur des danseurs de pavane.

L'éclat falot de la bougie agonise
A l'infini dans les glaces de Venise.

Édouard Dubus.

BERNARD LAZARE

En quel pays ? Mystérieux ou précis, lointain ou proche, voilé de moelleuses brumes, illuminé de chaudes clartés ? Partout peut-être : nulle part aussi. En un pays.

B. L.

Il y a toujours une sorte d'appréhension à voir réunir sous un même titre des œuvres jadis éparses et dont on avait goûté le charme individuel : elles pourront se nuire réciproquement, et, dans la nouvelle atmosphère que crée autour d'elles cette vie désormais commune, se décolorer par l'ambiance et prendre un aspect inattendu. Avec cette crainte, j'ai ouvert le *Miroir des Légendes* (1) comme un livre neuf, inconnu, qui ne fût pas défloré déjà par la violation préalable d'un souvenir trop exact ; à peine du plaisir d'autrefois avais-je consenti à garder la curiosité inquiète de savoir si entre les feuillets encore intacts sommeillait l'avorton chétif et rudimentaire d'un monstre voué à la mort immédiate ou la gloire future d'une pensée organique et harmonieuse. Quand j'ai refermé le livre lu en tremblant, l'impression m'est restée non d'une hydre, mais d'une belle amazone, pensive et farouche, qui levait sans effort vers le ciel le glaive triomphal, et portait bravement son riche harnais de guerre, encore qu'à mon gré le poids de l'armure surchargée de joyaux donnât à son geste et à sa démarche une roideur un peu hiératique et d'apparat. Telle, à mesure que je tournais les pages, lentement, l'image émergeait de l'ombre, prenait corps et s'enfermait dans l'étincelante gaine de métal, telle je la vois maintenant. Mais de quelles analogies es-tu née et pourquoi te penches-tu ainsi vers moi, mystérieuse figure, toi et non une autre ? Pourquoi ? Je le sais et tu es bien l'effigie de l'œuvre qui t'a évoquée.

A cette heure où nos oreilles sont assiégées par les clameurs adverses des hordes naturalistes à l'agonie

(1) *Le Miroir des Légendes*. 1 Vol. Chez Lemerre.

et du troupeau bêlant et brayant des gens qui se proclament vertueux, la joie n'est que plus vive d'entendre la voix rhythmique de la légende, étrangère à la bassesse et à l'ineptie. Ailleurs, dans la contrée des Formes pures et des idées éternelles, M. Bernard Lazare s'en est allé, et il répète maintenant les paroles qu'il a entendues dans son rêve d'art. C'est là, semble-t-il, le devoir strict de quiconque s'arroge d'écrire ; mais puisque les niais affirment que l'art ne vient que par surcroît, comme un luxe inutile et presque blâmable, s'adjoindre à la pensée, il faut bien indiquer que cette condition essentielle du désintéressement esthétique est observée, de la première à la dernière ligne, dans le *Miroir des Légendes*. Non que toutes les parties soient d'égale valeur : mais toutes attestent le souci de la beauté.

C'est là une qualité commune à tous les artistes consciencieux, qualité presque négative et qui n'acquiert son importance que par un heureux succès de l'effort: je dois donc dire comment M. Bernard Lazare a exprimé ce qu'il concevait et quelles sont ses affinités intellectuelles. On pourrait peut-être diviser les esprits en deux grandes catégories : les uns sont surtout frappés par les relations abstraites des choses ; dans le spectacle du monde et de l'homme, ils ne distinguent guère que le monotone déroulement des lois ; les autres s'attachent plutôt au décor et se laissent distraire par la richesse des couleurs, la grâce des attitudes, le chatoiement des costumes. Certains écrivains appartiennent d'une manière exclusive à l'une de ces deux catégories, et ne peuvent être compris que par les intelligences de leur ordre : Kant et Victor Hugo par exemple. Par une méprise assez fréquente, il adviendra qu'on reproche à Hugo de ne point penser parce qu'il ne se représente l'univers que par des images : mais c'est, en bonne foi, une forme de pensée aussi légitime qu'une autre. Le poète absolu serait celui qui réunirait harmonieusement ces aptitudes diverses et presque hostiles et qui pourrait satisfaire en même temps aux exigences des esprits les plus opposés. M. Bernard Lazare à tenté cette aventure dangereuse, et l'entreprise seule n'est point d'une âme vulgaire : il est vrai que par un assez rare évènement le monde extérieur existe pour lui sans qu'il dédaigne la métaphysique. Il a donc voulu, dans une série d'amples poèmes en prose, rendre sensibles et vivantes des conceptions philosophiques.

Telle est du moins l'évidente intention de ce livre ; mais elle est si audacieuse qu'on ne saurait sans injustice reprocher à l'auteur d'avoir quelquefois failli, étant un homme : il importe cependant de signaler deux légendes moins parfaites, parce qu'elles montrent bien que M. Bernard Lazare serait, par nature, plutôt parent des écrivains plastiques. *L'Offrande à la Déesse* est un récit de la préhistoire, conforme aux découvertes les plus récentes ; *Les Descendants d'Iskender*, un conte oriental très somptueux ; mais ici et là il serait vain de requérir rien que des tableaux exécutés avec beaucoup de science, d'imagination, de force et de charme. Ailleurs ce manque d'équilibre est moins apparent et ne se reconnaît qu'à de légères dissonances de langage : dans *La Gloire de Judas*, l'une des idées fondamentales du christianisme, la nécessité de l'amour même envers les coupables (plus que l'amour, car ne point pécher n'est que de l'orgueil) est symbolisée ; pendant une cérémonie tumultueuse et hagarde d'hérétiques Caïnites, la prophétesse Quintilla lit aux zélateurs de Judas l'évangile attribué à Saint-Paul, évangile perdu où il est dit : « Les docteurs reconnaîtront qu'un criminel comme une pécheresse travaillèrent plus qu'eux au salut. » Il faudrait que l'évangile fût restitué en une langue simple, presque indigente, sans gloses et sans explications ; au lieu d'un texte nu, c'est un commentaire magnifique qui se déploie, glorifiant l'abjection suprême, le fils incestueux, le disciple qui trahit son maître et qui, malgré la Loi, se pendit dans le champ du potier : et une irritation un peu jalouse nous emporte, parce que les psaumes sont imposés directement qui n'auraient dû chanter qu'en nous-mêmes. L'erreur ici n'est plus dans le choix même du sujet, mais dans quelques mots trop éclatants. Et un peu partout, une fois averti, on retrouverait cette obsession de la grandeur et de l'effet, par exemple dans la complaisance à user de termes d'origine savante, de préférence à ceux qui se sont formés progressivement par l'obscur travail de la foule. Ainsi les adjectifs en *teur* sont multipliés peut-être à l'excès ; il est vrai que cette particularité grammaticale révélerait aussi un caractère psychologique, la propension à agir, que les polémiques véhémentes de M. Bernard Lazare confirment rigoureusement.

Mais ce sont là des traces infinitésimales, des résidus d'analyse qu'il faudrait peut-être négliger : on risque-

rait, à leur donner une portée qu'elles n'ont pas, de confondre un goût un peu vif, la crainte de paraître trivial, avec la passion puérile des archaïstes romans ; et une telle opinion serait souverainement grossière. On donnerait ainsi raison par avance aux pauvres critiques qui confondent encore la splendeur verbale et la vaine pacotille des syllabes insolites : et on ne saurait nier que l'injustice fût stupide et cruelle. Phrases vides et sonores, non pas ; et si peu qu'outre les pensées d'hier et de demain elles en affirment quelques-unes qui se prêteraient au besoin à l'attention même de personnages aussi falots et transitoires que M. de Vogüé. En l'une de ces légendes, *La Venue*, le peuple assemblé, riches et pauvres, pour accueillir le suprême Messie annoncé, fait mettre à mort le Sauveur parce qu'il enlèverait à ceux-là le stimulant de l'effroi au milieu des fêtes, à ceux-ci l'espoir de la vengeance en apportant à tous le bonheur sans hasard : hautaine et indirecte renonciation des idées bassement humanitaires où la Justice est absente. Mais où la préoccupation de manières d'être contemporaines se mêle le plus intimement aux hontes immortelles des hommes, c'est dans les *Incarnations* : deux fois déjà Iahveh s'est incarné inutilement, le fils d'abord dans Jésus-Christ, puis l'Esprit Saint dans le corps d'une femme ; Israël ne l'a pas reconnu ; pour libérer de ses crimes la race élue — le Fils et l'Esprit refusant de revenir sur la terre, comme le Christos des gnostiques de redescendre vers Achamoth — le Père s'incarne à son tour : « petit Juif hideux, aux yeux chassieux, à la bouche tordue, à la barbe hirsute, il sort des maisons louches et chuchote des mots aux impubères qui passent » ; un soir, près d'un théâtre, il s'approche de l'Homme à l'Ecu rouge, « chef des puissants », et lui offre obséquieusement « la fleur qu'il faut pour ranimer ses chairs ». — « C'est vous, Seigneur ! crie l'Homme à l'Ecu rouge ». Ce qu'il y aurait de satire trop actuelle est compensé par la phrase finale : « Quelle que soit la forme en laquelle Dieu s'avilira pour séduire les hommes, il saura les conduire au salut. »

Nulle part, sauf là, n'apparaissent de personnages ridicules et vils, et encore sont-ils transformés et grandis jusqu'à devenir terribles ou quasi dignes de pitié. C'est au contraire une théorie de formes merveilleuses qui passent en ma mémoire : Œdipe, vainqueur de la Sphynx, de qui le secret est qu'elle n'a pas

de secret, le Crucifié de *l'Ineffable Mensonge* qui donna aux hommes l'illusion consolante d'adorer un dieu, ceux-là et tous leurs frères, douloureux ou triomphateurs. Mais la plus belle de toutes les légendes — je ne serais pas surpris que ce fût un chef d'œuvre — *La Lyre*, en rappelant la mort de Néanthès et de Marsyas, présage le sort de quiconque, religieux ou profane, toucha les cordes sacrées, et la ménie qui pleure l'antique rhapsode résonne souverainement : « Marsyas est mort au crépuscule... Marsyas, aïeul de ceux qui chantent, aïeul de ceux qui souffrent, et de ceux-là qui pardonnent, chèvrepied heureux qui renonça l'amour. »

Marsyas ! je veux écarter l'image mélancolique. Ne se peut-il aussi que mon espoir — l'espoir de quelqu'un qui admire fraternellement une belle œuvre — ne se soit point trompé et que, pour une fois, la guerrière apparue, l'amazone pensive et farouche, dompte glorieusement les monstres ameutés ?

PIERRE QUILLARD.

LE FANTOME

X. — *LE RIRE*

Cette messe, nous l'entendîmes dans un monastère de Bénédictines, sous un vitrail tel que des feuilles givrées, tombées en une eau d'aube, parmi la gloire d'un chant blanc crucifié d'or. La grâce coula de l'hostie blessée, quand l'ostensoir fut levé au-dessus des guimpes adoratrices, et nous étions aveuglés par les intarissables flots du sang sacré de la Rédemption.

Nous l'entendîmes dans l'escurial sépulcre des Carmélites, parmi la ténèbre d'un chant de mort assombri encore de tout le deuil de la grille et du voile, — car il n'y a nulle joie pour qui est enserré par la chair, — et nous tombâmes à genoux, écrasés de stupeur et d'affliction, prêts à crier : pardon ! aux expiatrices de nos plaisirs, à ces mourantes de la perpétuelle agonie, et il nous sembla que de baiser un de ces pieds nus serait un acte, en soi, indulgentiel et absolutoire.

— « L'obligatoire exultation de la Bénédictine, me dit Hyacinthe, est peut-être plus effroyable encore. Il leur faut une somptuosité de cœur vraiment déconcertante...

— « Oui, répondis-je, mais l'idéal d'être glorieux contrarie moins les instincts humains. Il n'est que le développement paradisiaque de la tendance universelle de l'être à s'épanouir et à jouir. Mais vous dites presque vrai : la joie d'une contemplatrice de la Résurrection dépasse la médiocrité de la femme autant que la tristesse sacrée de celle qui œuvre dans la nuit perpétuelle son propre suaire et le suaire du Christ... Aussi, songe comme elles sont loin, ces choses ; au milieu de nous et étrangères à la marche de nos vies. Si nous étions plus de notre

temps, Hyacinthe, toi cueillie comme une fleur de jadis dans la flore d'une tapisserie des Flandres, et moi qui ai aboli tout contact d'âme avec une humanité que j'estime à l'égal d'une vieille catin enrichie, — si nous étions vraiment de notre temps, la seule existence de quelques centaines de ces dédaigneuses vierges serait une insulte à notre incontestable modernité. Et pour ne pas nous fâcher contre ces inoffensives sottes qui n'ont pas su extraire de la vie une seule goutte de l'alcoolique rigolade qu'elle contient, — pour bien leur faire entendre que nous les apprécions telles que des enfants sans expérience, inaptes à la triple jouissance connue qui est la vanité, le sexe et la gueule, — pour qu'aucun doute enfin ne contrecarre nos avantages de citoyens civilisés, nous nous bornerions à rire. »

Là, je sortis d'un carton une large feuille de papier de Hollande où la main d'un instituteur primaire avait consenti à calligraphier pour moi ces lignes précieuses où palpite (j'ose le dire) l'âme de la France régénérée :

Chambre des Députés. — Débats parlementaires
Séance du 9 décembre 1890
Compte-rendu officiel

—

M. B..... — « Les Carmélites, congrégation contemplative (Rires à gauche)... »

Hyacinthe fut très effarée de vivre sous le règne d'une telle stupidité. Nous crûmes un instant que les temps prédits par Flaubert s'accomplissaient.

— « Que vous importe ? dis-je en remettant dans son carton l'exemple d'écriture. Nous ne sommes pas solidaires de ces revendications d'imbécillité, puisque nous les jugeons, et puisque nous en souffrons. Que la tourbière les enlise et les dévore, eux, nos frères : regardons-les descendre, et quand le sommet de leur crâne vide

dépassera seul la ligne de boue, nous mettrons une lourde pierre dessus, de crainte que la terre intérieure ne les revomisse, par dégoût. Ah ! je voudrais avoir le courage de travailler à l'avilissement de mes contemporains. Ils comprennent si bien, ils sont si dociles lorsqu'on leur parle de lécher la poussière d'or collée aux semelles des ruffians riches...

— « Mais tu les méprises trop, n'est-ce pas, Damase.

— « En effet... Pourtant, corrompre leurs filles, quelle bonne œuvre ! Insinuer l'obscène dans les enfantines mains qui caressent la barbe paternelle de ces mufles ! Les empoisonner au risque de périr nous-mêmes! Faire comme ces moines espagnols qui buvaient la mort en la faisant boire à la canaille française violatrice de leur monastère ! »

Hyacinthe me calma par des secrets qu'elle partageait avec toutes les créatures d'amour, — et nous dormîmes.

Je rêvai que pour lui épargner le méphitisme de l'heure présente je l'avais vouée à la clôture du Carmel. Le soir, à l'heure de l'office, j'allais dans la chapelle de nuit écouter les voix de ténèbre, et parmi toutes les voix voilées de deuil je distinguais la voix de ma chère amante, morte et toujours Hyacinthe.

Jamais je ne fis un plus beau rêve.

XI. — LA FLAGELLATION.

En notre étude de la théorie mystique, si parfois des mots scandalisaient mon amie, je les interprétais à son intelligence avec toute la déférence due aux textes des grands saints. Elle apprit que les caresses de la main gauche, ce sont les premières souffrances, preuve du sacrifice accepté ; et les caresses de la main droite, tout le manuel sanglant de l'amour : le baiser des épines

l'attouchement des lanières plombées, la morsure adorable des clous, la pénétration charnelle de la lance, les spasmes de la mort, les joies de la putridité.

Nous méditâmes sur cette nomenclature. Hyacinthe se surexcitait, méprisant son apparence corporelle et décidée à prouver ce mépris par des actes.

Un soir, comme je lisais la vie de sainte Gertrude, la vierge aux ingénieuses dilections qui eut le divin caprice de remplacer par des clous de girofle les clous de fer de son crucifix, — et j'en étais à la page où Jésus lui-même, pour charmer sa bien-aimée, descendit vers elle, et, la tenant embrassée, chanta :

Amor meus continuus,
Tibi languor assiduus,
Amor tuuis suavissimus
Mihi sapor gratissimus...

Je cherchais la signification seconde de ces quatres vers, — lorsque Hyacinthe m'apparut toute nue, me priant de la flageller. Elle tenait à la main une discipline de chanoinese, sept cordelettes de soie en détestation des sept péchés capitaux, et sept nœuds à chaque cordelette pour remémorer les sept manières de faillir mortellement dans le même mode sensationnel.

— « Les sept cordes de la viole ! dit-elle en souriant étrangement. Les roses, ce seront les gouttes de sang qui fleuriront ma chair. »

Pas plus qu'aucune autre femme de race Hyacinthe n'avait de pudeur, mais son ardeur pénitentielle seule expliquait la hardiesse de s'illuminer devant moi en plein nu, sans nul geste de voiler les secrets de sa forme sexuelle à peine pubescente. Elle était si jeune encore, toute frêle, d'une pureté athénienne et si pleine de la grâce des inconscientes Eves, que le cœur me faillit d'ensanglanter cette innocence.

Pourtant j'obéissais : des lignes rouges et des

points rouges stygmatisèrent les épaules de mon amie, ses hanches, ses reins, et des piqûres s'égaraient vers le ventre et vers la candeur des seins peureux.

Elle s'agenouillait les mains jointes, se relevait les bras étendus, courbait le dos, dressait dans un frisson sa tête pâle, criant, quand le fléau tardait à descendre:

« Encore ! Encore ! »

Je suis sûr qu'elle eut l'illusion d'un grave martyre, d'une fustigation digne d'Henri Suso ou de Passidée, que l'on trouvait dans leurs cellules évanouis parmi un ruisseau de sang et des lambeaux de chair attachés à la ferraille et aux molettes du solide martinet tombé de leurs doigts las, malgré leur volonté de souffrir jamais lasse, — mais j'avais été clément, voulant bien contenter un caprice, mais non souiller de cicatrices une peau dont l'intégrité m'était chère.

« Encore ! Encore ! »

Elle me regarda avec des yeux en route vers l'extase, des yeux où le blanc, comme en une éclipse, mangeait déjà le rayonnement des prunelles. Sous la partielle occultation de l'iris des lueurs folles passaient, où la cruauté, qui n'était pas dans le bourreau, pointait en éclairs et en flammes aiguës.

A ce moment, elle était debout. Ses bras s'abattirent autour de mon cou et elle tomba, m'entraînant avec elle dans le plus mémorable abîme de divagations voluptueuses, — et nous demeurâmes tout au fond pour jamais.

XII. — LES BAGUES.

Ensuite de cette crise de débauches amères nous perçumes en nos faces exténuées les regards ironiques de ceux qui n'ont plus rien à désirer l'un de l'autre. Nous ne parlions plus guère et Hyacinthe chantonnait avec insistance, terrassée

d'avoir vidé, jusqu'à la dernière goutte, le calice d'or de Babylone. Ce fut pour moi, durant ces jours désenchantés, l'occasion de quelques réflexions définitives. Je vis tous les dangers du mysticisme à deux, et je me repentis d'avoir associé une femme à des imaginations aussi déconcertantes pour la raison et l'équilibre corporel. Je sentais que plus j'avais voulu élever mon amie en intelligence et en amour, et plus elle s'était complue à des chutes et à des culbutes; elle avait l'art et l'audace de clore tous les élans vers en-haut par un élan dernier vers en-bas, suivant la logique de sa nature, évidemment plus lourde que l'air spirituel.

Comme elle était toujours de mon avis, guettant mon geste ou mon opinion pour s'y conformer avec ingénuité, je n'avais finalement acquis sur son essence que des notions négatives. Telle que ce Fakir qui vidait les courges par le magnétisme de son regard, elle buvait ma pensée a travers mes yeux, contredisant d'avance ce que j'allais proférer, pour se donner ensuite le mérite d'avoir été persuadée. Hors de moi, vivait-elle ? Comment le savoir ? Très peu, d'après son aveu, et je crois que c'était vrai, car elle ne manifestait jamais aucun désir original et tous les mouvements de son âme semblaient déterminés inclusivement par la sensation immédiate qu'elle tirait d'un contact intellectuel ou sensuel avec ma personnalité. Si le choc avait été trop violent, ses fibres se congestionnaient assourdies, les vibrations étaient muettes et je ne sentais plus près de moi qu'un animal obtus et stérilement moqueur.

C'est ce qui arriva après la nuit de la flagellation; elle retomba dans la sécheresse : plus de désir physique, plus d'amour spirituel ; plus de chair, indifférence totale. Je me trouvais sévèrement étreint dans ce cercle et forcé de renoncer à mes projets d'ascension mystique, la corporéité devenant à la fois, d'après mes expé-

riences et mes observations, le moyen et l'obstacle, le moteur et le frein des élévations surhumaines.

Puisque je m'étais trompé, il s'agissait maintenant de rendre cette femme à son état normal et de reprendre moi-même le cours ordinaire d'une vie sans inspirations indiscrètes. Mais notre rôle était différent, sans doute: nous ne pûmes réussir à nous organiser une bonne petite existence bien médiocre, bien honnête, — destinés de toute éternité au tout-ou-rien, — et le détachement définitif s'accomplit.

Un soir, je m'étais agenouillé près du divan,—où elle rêvait, les yeux vagues, éternellement couchée,— et discrètement, avec l'intention de ne formuler que des plis esthétiques, j'avais dégrafé sa robe des soirs, tout au long, et, bouillonnée autour de son corps nu, l'étoffe simulait l'écume du flot qui, ayant apporté là Hyacinthe, allait peut-être la remporter. En une curiosité d'enfant, je la regardais respirer, essayant par jeu d'exciter à la révolte les ondulations comprimées, écrasant de la paume de la main la rebellion du ventre ; les seins fuyaient, disparus, fleurs de magnolia sous la neige. Je m'amusais, je suivais de l'œil et du doigt le cours des veines, qui allaient se perdre, comme des ruisselets de sève, parmi la floraison d'or des jonquilles et des soucies.

— « Aimez-vous cette améthyste? me demanda-t-elle, en cueillant à son doigt une bague ancienne. Elle est orientale, n'est-ce pas? Je l'ai retrouvée dans mon coffret, sous un collier de perles. »

Elle se leva, rajustant machinalement sa robe par quelques agrafes de place en place, et, vidant sur un morceau de velours noir le coffret aux bagues, elle les alignait, les tournait vers lumière, les essayait à ses doigts.

— « Vous plaisez-vous toujours à la campagne, Damase? Oh! moi, je voudrais revoir ce grand salon où nous nous connûmes, et mes sœurs, les

pâles filles décolorées par les siècles, et retourner un peu en ce chœur de grâces, et je vous sourirai, Damase, quand vous passerez le long de la vieille tapisserie... »

La chambre me parut pleine d'ombres funéraires. J'ouvris la fenêtre : les yeux dans la nuit, je vis plus loin que la nuit, et, les oreilles dans le silence, j'entendis plus que du silence :

« Les préventives clartés et le son des matinales cloches qui m'avaient guidé vers Hyacinthe ; la connaissance de nos âmes antérieure à l'union de nos sens ; les premières paroles de mon amie, d'ironique et si haute raison, dès l'instant qu'elle eut surgi devant moi, et son insistance à se dire, quoique vivante, aussi morte que les apparences tissées avec des laines et colorées avec des rêves. Vivante ! Je le crus, puisque je la vouai à la Douleur quand elle-même se vouait à la joie d'utiliser pour des sensations la nouveauté de son sexe, — et puisque je cédai à ce double désir, qui n'est pas contradictoire, — et puisque je voulus magnifier son âme. Je la défiorai ; il le fallait, afin de la faire fleurir : fut-ce donc une illusion ? Et quand elle me confiait : « Ce n'est pas bien supérieur à manger une pêche », — et quand elle déclarait pourtant vouloir jouir encore de mon contact, — et quand elle était froissée de certaines manières d'aimer trop ingénieuses, — et quand elle priait, — et quand elle voulait comprendre, — et quand le sacrilège l'exalta, — et quand elle me railla, en me défiant de dénouer le nœud de sa complexité, — et quand je la fis monter sur la table de torture, — et quand elle pleura, — et quand nous gravîmes, mouillés de la sueur du péché, la montée obscure du Calvaire, — et quand je fustigeai, sur la nudité de son dos, l'impertinence de l'éternel féminin, — n'avait-elle pas tous les dons les plus « essentiels de la vie ? »

La voix du silence me répondit :

« Tous les dons essentiels du rêve. »

Je quittai la fenêtre. Hyacinthe jouait toujours

avec ses bagues. Elle était toute pâle : il me sembla que des rais de lumière passaient au travers de son corps, — de ce corps qui venait pourtant de témoigner à mes mains son évidence charnelle et sa véracité.

Je me sentis froid, j'avais peur, — car je la voyais, sans pouvoir m'opposer à cette transformation douloureuse, — je la voyais s'en aller rejoindre le groupe des femmes indécises d'où mon amour l'avait tirée, — je la voyais redevenir le fantôme qu'elles sont toutes.

Samedi 21 novembre 1891.

REMY DE GOURMONT.

FIN

LE LIVRET DE L'IMAGIER

II

La Mort Saint-Innocent (1). — Jusqu'à la Renaissance, jusqu'à cette monstrueuse jobarderie du classicisme, sorte de terreur intellectuelle qui courbe encore l'humanité sous le couperet métaphysique des grammairiens (le Truquage ou la Mort !), jusqu'à la fin du XV^e^ siècle, les poètes, tant latins que de toutes vulgaires langues, s'ingénièrent à diversivier le diadème de la très laide et inéluctable Reine.

C'est saint Bernard :

O miranda vanitas ! O divitiarum
Amor lamentabilis ! O virus amarum !
Cur tot viros inficis, faciendo charum
Quod pertransit citius quam flamma stuparum ?

(1) Au Louvre. Œuvre, dit-on, de François Gentil Troyen, qui mourut vers 1540. Je la crois plus ancienne.

Homo miser, cogita : mors omnes compescit ;
Quis est ab initio, qui morti non cessit?
Quando moriturus est, omnis homo nescit :
Hic vivit hodie, cras forte putrescit.

C'est Martial d'Auvergne, en sa *Dance des femmes :*

La Mort

Après, nouvelle mariée,
qui avez mis vostre désir
à dancer et estre parée
pour festes et nopces choisir,
en dançant je vous viens saisir,
au jour dhuy serés mise en terre !
Mort ne vient jamais à plaisir.
Joye sen va comme feu de ferre.

La Nouvelle Mariée

Las ! demy an entier na pas
que commençay tenir mesnaige,
par quoy si tost passer le pas
ne mest pas douleur ains grant raige,
car javois bon petit couraige
de marchier et faire marveilles.
Mais la mort de trop près me charge.
Petit de vent abat grant feuilles.

La Mort qui, en les vignettes de ce poème, se diversifie selon mille attitudes, est fort reconnaissable ; ce n'est pas un squelette, c'est la hideuse Mort Saint-Innocent, au sexe liquéfié, à la peau du ventre vide retombant sur des cuisses pareilles à des os que ronge un chien et autour desquels se voient des restes de chair. Cette putréfaction qui tient debout se couronne encore de quelques foufes de cheveux (on dirait blonds !) et elle en profite pour faire la belle, tendre le jarret, se camper, une main appuyée sur un bouclier à ailes, dresser l'autre en l'air, comme une menace.

Statue d'albâtre, elle trônait jadis, comme en une guérite, dans une sorte de cercueil sans couvercle attaché à la tour *Des Bois*, au cimetière des Innocents, — et de là veillait les morts et surveillait les vivants.

Le bouclier porte cette inscription :

Il n'est vivant tant soit plein d'art
Ne de force pour résistance
Que je ne frappe de mon dart
Pour bailler aux vers leur pitance

Priez Dieu pour les tspass.

La main qui tenait le menaçant *dart* est inerme, à cette heure, — mais le doigt levé suffit à se faire comprendre.

L'IMAGIER.

THÉATRES

LETTRES OUVERTES

I

A Monsieur François de Curel, au Théâtre Libre.

Vous avez, Monsieur, quelque bonheur. Les trente-six jurés de la critique dramatique ont compris ou feint de comprendre l'*Envers d'une Sainte*, représenté en janvier au Théâtre Libre, et j'en suis réduit à ranger parmi les plus hostiles à votre pièce, ceux qui louèrent le Tout-Paris des premières d'y avoir bâillé à bouche que veux-tu (Ah! oui, que veux-tu ?..). Précieux éloge, au demeurant, en ce temps ou le Rire est monopolisé par une douzaine de Bobèches dont la rate laborieuse s'épuise à communiquer au public sa sénile frénésie.

Seule ou à peu près, une Eminence qui a cessé d'être grise, habituée à déchiffrer des jambages d'écolier, flattant bassement une myopie avérée, cette Eminence n'a pu lire votre fine écriture où manquent les points, accroupis, comme de gros derrières, sur les I, et les T barrés, ainsi qu'on ferme un porte charretière.

Ce n'est point tout. Le coup de la « scène à faire » étant, aujourd'hui, un moyen d'agression aussi connu, aussi usé, que le coup du père François, on a essayé, pour vous étrangler, de vous prendre au traquenard des « Tranches de la vie », une nouvelle invention ramassée dans les poussiéreux accessoires du naturalisme en faillite.

La gaieté qu'a dû répandre en vous ce grief, je la partage, Monsieur, car nul n'afficha jamais un plus parfait mépris du petit document pêché dans les dix-huit marmites du reportage. Votre œuvre reste en dehors et au-dessus de l'anecdote, à telles enseignes que le personnage le plus émouvant du drame, dans la première partie tout au moins, est celui qui s'asseoit, invisible et fluide, entre les vivantes femmes dont l'entretien

n'est qu'une saisissante évocation. L'ombre de Henri passe et repasse, s'abîme dans le dialogue et reparaît alternativement, tel un voilier par une mer obscure et démontée. Tempête sous deux crânes autour d'une mémoire.

« Il m'environne, il m'affole ! Au point que moi, une chaste fille, une religieuse dont la pensée fuyait jusqu'au soupçon même de certaines choses, quand Jeanne m'a menée dans la chambre où il a rendu l'âme, j'entendais des baisers d'époux passer dans l'air où flottait encore son dernier souffle ! »

Ce cri de Julie est le cri même que nous étouffons. Le mort nous environne, l'absent nous obsède. Jeanne qui fut sa femme, et Julie en qui la fiancée vit éternellement, ces deux veuves ne se rencontrent pas sans qu'il surgisse, ne marchent pas sans qu'il les suive, n'ouvrent pas la bouche sans que son nom monte à la nôtre. Il est vraiment l'âme de votre pièce, et l'on comprendrait, Monsieur, que vous eussiez, sur la brochure, ajouté à la liste des rôles : Henry, personnage occulte.

A côté de ce fantôme, Julie n'est-elle pas toute dans ces aveux qui la définissent : « Quoi que vous puissiez penser de mon caractère, ouvrez les yeux et constatez qu'il manque de souplesse. Il y a une aridité d'âme qui ne se guérit pas. » Et encore : « Pendant dix-huit ans, j'ai été un instrument aveugle entre les mains des supérieures ; ma vertu était leur chef-d'œuvre. Je respirais, je parlais, je pensais avec la communauté. Je ne sais plus faire usage de ma volonté... La responsabilité m'affole. »

Deux choses étonnent, cependant, de prime abord, dans le ferme dessin de cette haute figure : la facilité avec laquelle se raniment les anciennes braises, sous la cendre accumulée par dix-huit années de Sacré-Cœur, à Vannes ; puis, aussi, que ce long séjour au couvent n'ait pas déterminé, chez celle qui en sort, une propension à dissimuler davantage, à moins volontiers divulguer ses projets, ses sentiments.

Ce sont là courtes surprises pour quiconque a retenu la déclaration de Julie : « On m'appelait « ma mère » et j'étais bien réellement mère, toujours en deuil de quelque fille. Voyez-vous, je n'ai jamais pu renoncer à être femme, douloureusement et humainement femme. » Sans doute, on peut lui reprocher quand même de ne point conserver, ne fût-ce qu'au

premier acte, l'odeur du cloître, l'empois de la règle, le repliement contracté sous les durs jougs. D'autant que ces remugles ne risquent point de s'évaporer ni de s'altérer dans l'immuable et parlant milieu que l'exilée volontaire réintègre. Elle n'a que changé de cellule. J'eusse désiré, toutefois, que le metteur en scène se conformât strictement aux indications précises, quoiques brèves, de la brochure. Pourquoi des housses aux meubles de cet intérieur de petite ville où tout respire la sacristie et la vieillesse austère, quand vous notez, Monsieur, ce mince et joli détail de la guipure sur les dossiers et des tapis de pied sous les fauteuils? Pareillement, le sujet de pendule : Muse accordant sa lyre, eût suppléé avec avantage le portrait du pape qui souligne trop et sans besoin. Mais dans ce décor, qu'elle est alerte et saillante, en dix répliques, la veuve Renaudin, présidente des Enfants de Marie, toute confite en bonnes œuvres et pieuses comptabilités!

Est-ce à dire, Monsieur, que je trouve, à l'expertise, tout de la même eau, dans la parure de scènes qu'a exposée Antoine? Certaines m'ont semblé givreuses. Le nom du collier est malheureux. Y tenez-vous beaucoup? Je ne crois pas. L'*Envers d'une Sainte* fut d'abord l'*Enfer d'une Sainte*, un peu comme la rue Denfert était autrefois d'Enfer. Passons.

J'aime peu l'épisode du médaillon que Jeanne a jeté dans le bassin et qu'en retire sa fille. L'histoire de la chute dans le ravin m'est suspecte, et j'estime puéril le symbole de l'oiseau moins à plaindre écrasé que vivant mais captif. Enfin le seul rôle masculin de la pièce, Georges Pierrard, m'a fort déplu. A celui-là, j'en veux. C'est le moraliste dont nous n'avions cure en cette affaire, la soupape qu'il a suffi d'entr'ouvrir pour que votre œuvre descendît, un moment, des hauteurs où vous l'aviez su maintenir. Il fallait, au contraire, jeter ce lest : vous montiez. Mais le drôle, d'inutile qu'il était, a failli devenir compromettant. Le public *égayeur* du Théâtre Libre, qui n'attendait que ce truchement pour s'évader de l'atmosphère avec tant de soin créée, ce gentil public a salué de joviales exclamations l'entrée de M. Grand. Ces femmes, point jeunes, causant sans arrêt, à la fin assommaient. La vue du « prétendu de la demoiselle » fait toujours du bien. Maintenant, Monsieur, quand on veut s'affranchir d'une recette d'art dramatique et décréter que,

par exception, les personnages ne seront pas appariés comme les bœufs, on écrit, au lieu de *l'Envers d'une Sainte*, les *Grandes Demoiselles*, modèle du genre. On vous l'a témoigné en transformant en péripéties les gestes rares, les pas comptés, que comportent les rôles de MM^mes^ Nancy Vernet, Barny, Meuris et Perrot. Or, miracle ! cette péripétie existait réellement à quelques-uns des endroits où crurent la susciter des spectateurs hilares, et, interprétés par des comédiennes supérieures, il est probable que les mouvements d'âmes dont votre pièce est pleine auraient, plus nombreux, jailli des répliques et brûlé autre chose que les planches.

Voilà donc, au résumé, Monsieur, la pièce qu'a daubée son Eminence, comme un spécimen du théâtre qu'elle abomine entre tous. Mais pourquoi s'échappe-t-il alors une réminiscence des réalistes conspués, dans cette apostrophe : « C'est crevant ! » jetée à un ouvrage qui s'interdit précisément tout emprunt à ces vocabulaires spéciaux ?

A quoi bon insister ? Votre procès et celui de vos juges ne sont-ils pas instruits dans ces mémorables lignes : Le logicien, le scolastique, n'a que faire d'analyser l'âme et de se rendre compte des nuances par où elle passe, de sa complexité, de ses oppositions intérieures et de ses combats. Il n'a pas besoin, comme nous, de s'expliquer comment cette âme, de degré en degré, peut devenir vicieuse. Ces finesses, ces tâtonnements, s'il pouvait les comprendre, oh ! il en rirait, hocherait la tête. Et qu'avec grâce alors oscilleraient les superbes oreilles dont son crâne vide est orné ! »

Et qui donc a dit cela ?

Michelet, Monsieur.

II

A Monsieur Eugène Brieux, au Théâtre Libre.

Quand je vous aurai répété, Monsieur, moi trente-sixième, que votre pièce boite, en serez-vous beaucoup plus renseigné ? Non, puisque vous reconnaissiez de fort bonne grâce, à l'issue de la répétition générale, le peu de solidité du 3^e^ acte de *Blanchette*. Il était trop tard pour l'étayer. Mais j'imagine que ce sera chose aisée et que, resserrée en deux actes ou modifiée dans sa dernière partie, nous reverrons cette comédie ailleurs que chez Antoine.

Elle est faite de ces tranches de la vie que le critique du *Temps* écrase maintenant entre les tartines de ses feuilletons hebdomadaires, beurrées du bon sens qu'il détient par mottes. Avec *Blanchette*, il a donc des sandwichs sur le marbre.

Pour moi, Monsieur, je veux surtout retenir une chose : le chemin qu'ont parcouru votre observation et vos moyens de la fixer, depuis ces *Ménages d'artistes* que représentait naguère le Théâtre Libre. Il y a entre vos deux ouvrages une sensible « différence ascensionnelle », diraient les astronomes.

Vous avez été brillamment conduit à la rampe par Antoine, Mˡˡᵉ Dulac et un jeune homme, M. Gémier, excellent en cantonnier. C'est le rôle dans lequel, d'ailleurs, M. Sarcey a trouvé... Grand admirable ! Ces méprises, quand elles frustrent un inconnu qui perce, ne sont-elles pas plus pénibles que plaisantes ?

Lucien Descaves.

THÉATRE D'ART.

La Tragique Histoire du Docteur Faust, drame de Christophe Marlowe, traduction (prose et vers) de François de Nion et Casimir Stryienski. — Vers 1587, parut en Allemagne une légende intitulée : *Histoire du Docteur Faust, le fameux magicien et maître en l'art ténébreux ; comment il se vendit au diable pour un temps marqué ; quelles furent pendant ce temps-là les étranges aventures dont il fut témoin ou qu'il réalisa et pratiqua lui-même, jusqu'à ce qu'enfin il reçût sa récompense bien méritée. Recueillie surtout de ses propres écrits qu'il a laissées comme un terrible exemple et une utile leçon à tous les hommes arrogants, insolents et athées. — « Soumettez vous à Dieu, résistez au Diable et il fuira loin de vous. » Saint-Jacques, IV, 7.* » Cette légende (1), œuvre,

(1) On la trouvera entièrement traduite et très savamment commentée dans l'ouvrage de M. Faligan, *Histoire de la Légende de Faust* (1887).

en son essence, de l'imagination populaire, était rédigée selon l'esprit d'un pamphlétaire luthérien ; c'était une manière de *tract*, du genre de ceux dont sont encore affligés, maintenant, les pays protestants ; — mais, si le rédacteur n'y vit qu'un sujet d'édification, un poète pouvait bien y voir un formidable drame : c'est ce qui arriva, lorsque, traduit en anglais, le pamphlet tomba entre les mains de Marlowe. En ce temps-là, la scène anglaise était libre et fréquentée par un public (au rebours de celui d'aujourd'hui) assoiffé de nouveau. Après les pastorales euphuistes de Peele et de Greene, après le *Tamerlan* et l'*Edward II* de Marlowe, pièces déja innovatrices, il acceueillit fort bien le Faust (1589) : « De toutes les pièces de Marlowe, le *Docteur Faust*, dit Phillips (1), est celle qui a fait le plus grand tapage avec ses diables et tout son tragique appareil. » Le côté féerie est très utile dans un drame, en corrigeant ce que l'action a fatalement de trop logique et de trop prévu : il n'est donc pas étonnant que la *diablerie* ait contribué au succès du *Faust*, qui se maintint de longues années à la scène ; nous nous y serions intéressés encore, s'il nous avait été permis de mieux l'apprécier. Cela est d'autant plus regrettable que le *Faust* de Marlowe, tout nu, est d'un assez médiocre intérêt dramatique.

Ce docteur (un peu de Cambridge, comme Kit, lui-même) est travaillé par un louable désir de savoir ; il avoue, et ce trait se retrouvera dans Gœthe, un amour de la science poussé jusqu'a la démence, jusqu'au consentement à l'abandon, pour une connaissance actuelle et bornée, de la future possibilité de la connaissance absolue ; mais cette science qu'il lui faut, c'est moins celle des Normes que celle du plaisir ; son idéal ne va pas très haut : s'amuser pendant vingt-quatre ans, même à des gamineries, — après, on verra ! C'est un Faust tout jeune et, on dirait, encore étudiant ; il a des désirs d'enfant gâté ou de femme malade. Que fera-t-il des démons commis à ses ordres ? Il les enverra à la recherche de l'or, des perles d'Orient, des fruits du Nouveau-Monde, les plus suaves et princièrement délicats :

(1) Dans le *Theatrum Poetarum* (1675). — Cf. *Shakespeare's Predecessors in the English Drama*, by John Addington Symonds.

J'll have them fly to India for gold
Ransack the ocean for Orient pearl,
And search all corners of the new-found world
For pleasant fruits and princely delicates.

Comme tous les hommes profondément sensuels, il est mélancolique et s'imagine que des plaisirs nouveaux et rares le guériront. Jadis (et maintenant encore, on en citerait des exemples), ces sortes d'inquiets se tournaient volontiers vers la magie, comme l'a noté Wierus, lequel est d'ailleurs assez sceptique sur la valeur même des conjurations démoniaques. Au neuvième chapitre de son traité *De Lamiis*, il caractérise le naturel de ceux qui ont des tendances diaboliques : « Ejusmodi sunt melancholici et ob jacturam vel qualemcumque aliam causam tristes ; item Deo diffidentes impii, illicite curiosi,... malitiosi, vix mentis compotes... ». Ces traits conviennent assez bien au docteur Faust : il a vraiment l'esprit un peu aliéné, *vix mentis compos* ; il conclut un réel marché de dupe ; en ses rodomontades avec Mephistophilis, c'est le démon (il nous apparut sous la forme d'un troublant moinillon) qui est le sage ; et quand, après une longue succession de parades, Faust tombe dans les enfers (1), on éprouve plus de pitié que de peur et on plaint le pauvre fol qui n'en eut pas pour son argent.

Le « formidable drame » que Marlowe a certainement entrevu, nous n'en retrouvons pas l'impression. A la dernière scène, c'est un conte qui finit. Comme l'écrivit l'auteur en épilogue :

Terminat hora diem, terminat author opus.

Et c'est tout.

C'est que, hormis en littérature anglaise, texte classique, date et point de départ ou de comparaison, le *Faust* de Marlowe n'existe plus : Gœthe, de la première à la dernière lettre, l'effaça, de même que, antérieurs ou postérieurs au sien, tous les autres « Fausts » anglais ou allemands, de Soane, de Klingeman ou de Lenau ; — il les effaça par un « Faust » qui est Le Faust, l'œuvre qui rénova l'art idéaliste,

(1) Cet épisode serait bien illustré par le dessin de Martin Schongauer que l'on voit au Louvre, des diables à ailes de chauves-souris, à mamelles inguinales, à œil au nombril, enlevant un Faust grotesque et récalcitrant.

restaura la foi en l'idée, remit à leurs places logiques le Monde, qui est l'apparence, et l'Idée, qui est l'être.

..... Quella fede
Ch'è principio alla via di salvazione (1)

C'est Gœthe qui libéra les sept esprits que Pierre d'Apone (croyance italienne du XIV^e siècle) tenait enfermés dans une fiole de crislal; — et d'un sujet que Marlowe laissa à l'état de légende dialoguée, il façonna le symbole même de cette Eglise militante dont nous sommes tous, et qui est l'humanité.

C'est la quatrième fois que l'on traduit le *Faust* de Marlowe. Le plus ancien traducteur fut J.-P. A. Bazy (2); puis vinrent F.-V. Hugo (3) et M. F. Rabbe (4). Etait-il nécessaire de recommencer un tel travail?

L'interprétation fut pleine de bonne volonté.

HERMÈS.

Les Flaireurs. — Les *Flaireurs* sont une œuvre sobre et puissante. On les a souvent comparés à l'*Intruse*, et, en effet, il y a d'évidents rapports entre les deux drames, mais l'art de Van Lerberghe est plus simple encore et plus primitif que celui de Maeterlinck, plus encore il rappelle la chanson populaire; ses moyens de suggestion sont plus directs; aussi Van Lerberghe n'est-il pas tenu d'accumuler les répétitions de détails comme le fait Maeterlinck, et son drame, avec une étrange rapidité, vous émeut d'une émotion violente — on pourrait presque dire brutale.

D'ailleurs, l'œuvre est des mieux composées : une gradation croissante y est strictement observée, et, à chaque épisode, l'idée suggérée devient plus nette. Chacun des trois symboles — l'eau avec l'éponge, le linge, le cercueil — nous montre la mort de plus en plus proche, de plus en plus implacable. Le même progrès se marque dans les illusions et les visions de

(1) Dante, *Inf.* II.

(2) *Etudes historiques, littéraires et philosophiques sur C. Marlowe et Gœthe et sur les seizième et dix-neuvième siècles, suivies de la Vie et de la Mort du Docteur Faust*, drame de Christophe Marlowe, traduit pour la première fois avec des notes explicatives (1850).

(3) Le *Faust* de Christophe Marlowe (1858).

(4) Christophe Marlowe. *Théâtre*. Traduction de Félix Rabbe, avec une préface de Jean Richepin (Savine, 1889, 2 vol. in-18). — L'excellente introduction historique du traducteur a été souvent mise à coutribution pour ces notes.

la Mère, suggestives elles aussi — d'une manière moins directe — de l'idée de mort, mais transformée, et de terrible devenue souriante. Et c'est un beau contraste qu'il y a entre les peurs de la vivante et la sérénité de l'agonisante. Tout cela n'est pas d'un art aussi facile que l'a dit un nommé Fouquier, qui n'a consacré que deux lignes aux *Flaireurs*, sans d'ailleurs les avoir vu représenter, et, presque certainement, sans les avoir lus.

Les *Flaireurs* ont été parfaitement joués par Mme Suzanne Gay et Mlle Georgette Camée. Mme Gay a composé le rôle de la Mère avec beaucoup de science : elle a mis un charme infini à dire les douces visions où passent la belle Dame du château et les Anges du Paradis, et, au moment de la suprême agonie, elle a été simple et tragique. Mlle Camée a rendu avec son talent coutumier les effarements et les angoisses de la Fille.

Pour les *Flaireurs*, il faut de la musique de scène, suivant les indications mêmes de M. Van Lerberghe.

La partition qu'a écrite M. Duteil d'Ozanne est distinguée, et elle a été fort bien exécutée par l'excellent quatuor Geloso-Tracol-Fernandez-Schnecklud.

La mise en scène a été suffisante, à peu près ; cependant, les rideaux de serge noire manquaient au lit, la porte ne s'est pas brisée au dénouement, et les coups frappés n'ont pas été gradués comme il aurait couvenu: ils ont, dès le début, été trop violents et trop précipités.

Bateau ivre. — Il n'y a pas lieu de disserter sur un poème aussi connu que *Bateau ivre*, et aussi parfaitement clair, quoi qu'en pense le nommé Fouquier, qui, sans doute, ne l'a pas compris par la simple raison qu'il ne l'a pas lu; et il vaut mieux ne point parler de la médiocre interprétation qu'en a donnée M. Prad. Pour ce poème, M. Paul Ranson avait peint un décor d'une brillante fantaisie, mais que malheureusement, dans la hâte et le désarroi de cette fin de représentation, on ne planta pas avec le soin qu'il aurait fallu.

A.-Ferdinand Herold

LES LIVRES (1)

L'Écornifleur, par Jules Renard (P. Ollendorff). — Voir page 193.

Beauté, par Eugène Hollande (Perrin). — Dans l'épître dédicatoire qui précède ce livre de vers, M. Eugène Hollande parle de son culte pour la beauté, et dit que « dans sa privation longtemps douloureuse de tout autre symbole elle lui demeura révélatrice et lui rendit une religion ». On ne saurait avouer de sentiments plus louables, ni qui méritent mieux la sympathie des poètes. Mais je crains que la ferveur de M. Hollande n'ait pas été suffisamment exclusive ou qu'il se doit trompé de chapelle et n'ait adressé à la simple poésie didactique la latrie réservée à la grande Déesse. Sans doute certains vers de décor indiquent chez lui un poète latent qui se dégagera peut-être un jour, ceux-ci par exemple, célébrant la magie du soleil.

Sous les feuillages translucides, sur les eaux
Où tremblent les corps blancs et frileux des bouleaux,
Dans les champs où les blés, or roux, or vert, or pâle,
Bordent à l'horizon la tunique d'opale
Que va traînant le Jour en marche vers la Nuit.

Mais au prix de combien de pages peuplées d'entités incolores, d'abstractions vagues, de pensées banales, n'ai-je point acheté ce court plaisir. Une strophe empruntée à *Prière moderne* indiquera le ton général du volume et me dispensera de critiques facilement cruelles :

Puisse à tous et toujours ton éclatant symbole,
O soir, se révéler dans la double beauté
Du ciel, où la Pensée à l'Idéal s'envole,
Et du sol, où le cœur est du réel tenté!
Que l'attrait soit égal, car l'objet est le même.
Sur la montagne ou sur la croix splendide ou blême,
Fils de l'humble Marie ou du Juge Suprême,
La même majesté dans le Christ apparaît :

(1) Aux prochaines livraisons : *Sur le Banc* (Maurice Talmeyr) ; *Philippe Destal* (Gustave Guiches) ; *Tro-Breiz* (A. Cloüard et G. Brault) ; *Pauvre Nina* (Jules de Cuverville) ; *Poèmes et Poésies* (Nicolas Lenau, trad. de V. Descreux) ; *Ames fidèles au Mystère* (Adolphe Frères) ; *Selon mon Rêve* (Elzeard Rougier) ; *Légendes Puériles* (Pierre-M. Olin) ; *Les Lois fondamentales de l'Univers* (Prince Grigori Stourdza) ; *Les Cygnes* (F.-Vielé Griffin) ; *La Sacrifiée* (Edouard Rod) ; *L'Automa* (E.-A. Butti) ; *Vamireh* (J.-H. Rosny) ; *Le Mouvement Néo-Chrétien dans la Littérature contemporaine* (Abbé Félix Klein) ; *Le Culte du Moi* (Maurice Barrès) ; *Les Odeurs* (Charles Henry) ; *Essence d'Ames* (Emile Hinzelin) ; et les livres annoncés déja.

Ici dans les yeux souffrants de la foule qui passe
Et dans la fête radieuse de l'espace,
Là, Douleur et Labeur, ici, Repos et Grâce,
Aux cœurs épris de lui, Dieu se décèlerait.

P. Q.

L'Ame Moderne, par Henry Bérenger (Perrin). — Il y en aura toujours à croire « qu'il y a des temps modernes » et à tirer de cette créance quelque vanité. La gloire de vivre précisément en 1892, concurremment avec un milliard et demi d'autres malheureux, m'excite peu ; d'autre part, quand un de mes contemporains publie un livre, il me suffit que ce livre porte un millésime ; cela me renseigne à peu près et me rassure pour plus tard, si je viens à perdre la mémoire chronologique, — mais à quoi bon ajouter cette autre indication, de pure tautologie : *moderne?* Eschyle fut, il me semble, moderne en son temps ; et saint Anselme ; et Leibniz et Gœthe ; — et si ce mot « moderne » signifiait par hasard *actuel* ou *nouveau*, j'avouerais que ces écrivains et plusieurs autres me paraissent à cette heure aussi modernes que M. Henry Bérenger lui-même. Que ce poète, en effet, chante la tour Eiffel en cent quarante-quatre vers de cette force :

La cathédrale était pour les peuples enfants
L'asile redoutable et fait pour la prière,
Mais notre âme, sereine et virile ouvrière,
Veut pour se reposer des temples triomphants :

Il lui faut le plein air lumineux du vitrage,
Comme il lui faut l'essor vertigineux du fer,
Et moins le souvenir de ce qu'elle a souffert
Que l'affirmation de son hautain courage...

cela me donne immédiatement la sensation d'un art vieillot et rococo, serviteur d'une pensée puérile ou cacochyme. Loin de moi l'idée de contester que cette tour ait trois cents (300) mètres de haut, — mais une telle hauteur n'a rien de vertigineux pour moi : le sommet de ma pensée dépasse cet étiage. Je recommande encore la lecture de la pièce intitulée : *Crépuscule d'un soir moderne*, — où vraiment j'ai compâti à l'inquiétude du poète, qui, ébahi devant le défilé des voitures, retour du Bois de Boulogne, aux Champs-Elysées, avoue « un besoin grandissant de comprendre » :

Le besoin de savoir où vont tous ces chevaux,
Et pour quelle parade au vaste enchantement
Ces coupés couronnés courent effrontément,
De luxe et de vitesse éblouissants rivaux!

Ce recueil, enfin, s'orne de ce vers dès longtemps célèbre

Le soleil est tombé derrière l'Institut.

Je crois que M. Bérenger fut surtout destiné par les Décrets à présider l'Association des Etudiants, fonction où il s'est acquis d'incontestables et précieuses sympathies.

R. G.

Poésies de Hippolyte Lucas (Marpon et Flammarion). — « Votre poésie, écrivait Victor Hugo à l'auteur, ne relève, elle, que de l'éternelle nature. Elle est délicate et forte; elle pense et elle aime. »

M. Jules Simon, qui présente le volume au public, dit à son tour : « Toutes les pièces seraient à citer dans ce livre, où l'âme se replie sur elle-même comme un cygne blessé, et qui est rempli de soupirs à moitié étouffés, de demi-teintes ménagées avec art et d'une psychologie raffinée. »

On ne saurait mieux exprimer que notre grand poète national et l'éminent philosophe les qualités de l'œuvre écrite par Hippolyte Lucas.

E. D.

Premiers Poèmes, par George Suzanne (Genonceaux). — M. Paul Verlaine, qui a préfacé ce mince recueil, en dit beaucoup de bien. Cette appréciation n'a rien de surprenant : les vers de M. Suzanne, au génie près, ressemblent à des vers de jeunesse de M. Paul Verlaine.

E. D.

JOURNAUX ET REVUES

L'Art et l'Idée, *Revue contemporaine du Dilettantisme littéraire et de la Curiosité* (Périodique mensuel illustré, de 64 à 80 pages grand in-8. Un an : sur vergé de fil à la forme, ex. num. 1 à 600 : 40 fr.; sur japon, ex. num. I à XXX : 80 fr.; sur chine, ex. num. XXXI à XLV : 80 fr.; sur whatman, ex. num. XLVI à LX : 70 fr.) vient d'être créée par notre confrère M. Octave Uzanne pour remplacer le *Livre Moderne*, qui avait lui-même remplacé le *Livre* : non pas, d'ailleurs, parce que les deux premières revues, dont l'une vécut dix et l'autre deux ans, avaient « cessé de plaire » ; mais M. Octave Uzanne — directeur, éditeur et rédacteur de ses publications — a sur les périodiques des idées spéciales, et, dès la première livraison du *Livre Moderne*, il annonçait que la collection en serait arrêtée au bout de deux ou trois ans, inaugurant ainsi les périodiques à durée limitée, ou, selon son mot, à combustion rapide. L'invention, à coup sûr, ne laisse point que d'être audacieuse, et, à considérer les mœurs routinières de l'abonné, l'entreprise aurait quelque chance d'échouer si M. Uzanne s'adressait au public ordinaire. Mais il a su se composer un public de lettrés, de dilettanti et d'amateurs d'art, bien décidé à le suivre partout et quand même, et lui seul pouvait se risquer à cesser en pleine prospérité la publication d'un Recueil pour lui en substituer un autre — cet autre dût-il lui être supérieur, ce qui est le cas. Le programme de l'*Art et l'Idée* est infiniment plus vaste que celui du *Livre Moderne*, un peu trop restreint aux choses de la bibliophilie pure. Exposer ce programme serait ici trop

long ; aussi bien est-il aisé de l'inférer du sous-titre : *Revue contemporaine du Dilettantisme littéraire et de la Curiosité.* Je préfère citer cet intéressant passage de l'article initial de M. Octave Uzanne, qui, en idéaliste fervent qu'il fut toujours, détourne ses regards du passé naturaliste pour scruter avec joie l'aube spirituelle qui poind :

«... Ce sont les hommes mûrs, remarquons-le, qui s'obstinent encore à cette médiocre école de la vérité, tant dans les livres que sur les planches et ailleurs ; les jeunes, les vraiment jeunes, ceux qui travaillent pour eux-mêmes et qui se pressent en ce moment pour apparaître bientôt dans l'arène publique, sont et seront délicieusement hostiles aux fades et salissantes crudités sans art

« Déjà nous les voyons — dans leurs petites revues militantes, qu'on ne remarque pas assez — développer, non sans crânerie, le drapeau des nobles représailles ; poètes, essayistes, romanciers, tous vont à l'idéal, à la mysticité, à la religion d'un *beau* cloîtré dans la pénombre des dévotions d'art. Peintres et statuaires suivent un mouvement analogue, comme si l'âme des débutants avait senti le gouffre de désillusion et de pessimisme où la poussée de leurs devanciers allait les précipiter.

« Autant je puis les suivre, — et certes ils m'intéressent, ces jeunes hommes, qui seront peut-être les gloires de demain, — autant je puis constater que le néant de certaines perfections modernes les frappe aussi bien dans l'expression des écritures romancières que dans le rendu extra-habile des maîtres contemporains de la peinture et de l'illustration.

« D'instinct, ils sentent qu'ils n'iront pas au-delà de ces exécutions achevées, et aussi ne cherchent-ils pas à éterniser un genre qui a donné tout ce qu'il pouvait rendre en des mains artificieuses ; ce qui les attire, ce qui les captive, ce sont heureusement les formes naïves, les joliesses d'un art primitif, les synthèses d'idées intellectuelles ou surnaturelles, dignes d'émouvoir l'âme et de donner à la pensée des vibrations inconnues. — Ah ! comme en cela ils ont sagesse et noblesse ; aussi, de quelles espérances ne fleurissent-ils pas nos horizons !

« Ces nouveaux venus souvent fourniront à l'*Art et l'Idée* l'occasion d'études successives sur ce transformisme qui s'accuse chaque jour davantage. »

La première livraison de l'*Art et l'Idée* contient un exquis frontispice symbolique composé par M. Carlos Schwabe, différents portraits de M. Maurice Bouchor par M. Van Muyden, et de curieuses réductions, dont quelques-unes en couleur, des couvertures ou premières pages des magazines illustrés d'Europe et d'Amérique.

La deuxième livraison parait comme nous mettons sous presse. — Lettres inédites d'Emile Zola sur le roman la *Débâcle;* étude d'Octave Uzanne sur les *grès céramiques et les flammés* d'Auguste Delaherche; articles de M. Pierre Valin sur les Revues, et de M. Gausseron sur les Livres; dessin d'Alexandre Séon, etc.

A. V.

Un poète bouquinant à l'étalage d'un libraire, à Londres, est abordé par une vieille femme qui tient absolument à entrer en conversation. On cause : c'est une Bohémienne, qui fut actrice, qui connut, en ses jours de gloire, Thackeray et Dickens. On entre au bar, et en buvant un verre de whisky Gypsy Jane s'émeut d'entendre — elle les connaissait de longtemps — les cloches de St-Mary-le-Strand. Finalement elle invite le poète à venir la voir dans la forêt d'Epping, où elle demeure, et par dessus son verre de whisky le sacre de cette bénédiction : « Dieu bénisse le sol où posent tes pieds et le soleil qui demain matin luira sur ta tête ! » Cette curieuse petite scène est spirituellement contée dans **St Jame's Gazette** (4 février); le poète et l'auteur est, croyons-nous, car l'article est anonyme, Arthur Symons.

Mélusine (janvier-février) : Une étude de A. Barth sur le célèbre folk-loriste hollandais George-Alexandre Wilken ; une version inédite de la chanson populaire *La Blanche Biche*, recueillie dans le département de la Manche et publiée par J. Couraye du Parc. Maléficiée, sans doute, Argentine est fille, le jour, et biche, la nuit. Son frère la tue à la chasse et personne ne manque au festin ; où est Argentine ?

Argentine répond : « Je suis la première mise :
Mon corps est sur vos plats, mon cœur sur vos assiettes.

Et sur vos plats d'en haut ma blanche poitrine y est mise
Et sur vos noirs charbons mes pauvres os y grillent. »

Regnault et sa mère tombèrent le visage contre terre
De se voir au dîner, au dîner d'Argentine.

La même revue donne en supplément un très curieux placard populaire illustré (tiré sur le bois original, qui semble remonter au XVII^e^ siècle), relatif au pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle et au miracle du « coq rosty » qui chante pour sauver un innocent.

Littérature sacrée en l'an 1892. D'un article du **Monde** (5 février) sur un défunt évêque : « La plume qui rayonne dans ses livres fut prise à l'aile d'un grand orateur. » R. G.

Le Chasseur de Chevelures, *Moniteur du Possible* (n° 2), vaut le premier. C'est toujours la même exquise ironie. Cela manquait vraiment, un journal où la raillerie la plus perverse ou la plus formidable fût bien chez elle, où la vérité pût se dire et non se « proférer », où le vrai ton de conversation fût admis. Si le n° 2 ne contient pas un morceau de la valeur de *Théâtre-Humain*, c'est que les contes dignes d'être signés E.-A. P. sont rares.

Revue Philosophique, dirigée par M. Ribot. De M. G. Belot, une intéressante revue générale, *Justice et Socialisme*, basée principalement sur les travaux les plus récents de

V. Cathrein, W. Graham, B. Malon, H. Spencer. — C'est, en somme, en vue de mieux réaliser la formule même de la justice : à chacun suivant ses œuvres, que les socialistes conçoivent leur plan de réorganisation. Ils visent, en enlevant à l'individu tout ce qui est dû à la société, à ne lui laisser que les fruits de son seul travail. Ils espèrent ainsi obtenir que les différences de condition entre les individus soient uniquement la résultante des différences de leurs facultés ; et ils veulent que l'usage de ces facultés leur soit assuré pour que cette justice soit une réalité et non un mot.

Voprosy filosofii i psichologii, dirigée par N. Grote (Moscou). — A noter les *Lettres* de A. Kozloff, à propos du livre du comte Tolstoï « De la vie », où l'auteur réfute sans peine la philosophie enfantine et malgré cela si à la mode du célèbre romancier.

G. D.

La **Jeune Belgique** inaugure la douzième année de son existence par un numéro triple, augmenté d'un supplément où se continue la courageuse polémique entreprise par M. Albert Giraud contre les Sarceys de son pays, Charles Tardieu et Gustave Frédérix ; le bon poète des *Dernières Fêtes* applique judicieusement à ces bêtes serviles et arrogantes le système nègre de la matraque. Souhaitons qu'il continue jusqu'à ce que mort s'ensuive. A lire tout particulièrement un exquis poème de M. Fernand Séverin, et aussi des vers ou proses de M.H. de Régnier, F. Vielé Griffin, A. Fontainas, A. F. Herold, Ivan Gilkin, Gustave Kahn, Georges Eekhoud, T. Demolder, A. Giraud, et d'A. Giraud encore d'excellentes bibliographies.

Vient de paraître à Liège le premier numéro d'une nouvelle revue, **Floréal**, qui ne sera point indigne de ses aînées de là-bas et fait surtout appel aux « jeunes et aux inédits. » De beaux vers d'Emile Verhaeren et deux pages de proses signées Gaston Vyttall et P.-M. Olin.

P. Q.

L'Art Moderne continue sa campagne contre M. Gustave Frédérix, dit le « Sarcey belge ». Cet éminent personnage étant, paraît-il, persuadé de l'impartialité de sa critique, le numéro du 14 février reproduit deux de ses articles, parus à huit jours d'intervalle dans l'*Indépendance*, l'un sur Coquelin, « qui, entre deux tournées théâtrales, se risque à jouer à l'écrivain, l'autre sur Emile Verhaeren. Et l'*Art moderne* ajoute : « Voilà assurément un édifiant parallèle. Cela sue d'un côté la courtisanerie, de l'autre l'irrémissible rancune. M. Gustave Frédérix ne peut pardonner à la jeune école d'avoir bafoué sa dignité de grand chambellan de la critique, et d'avoir inspiré au petit cénacle où il pontifie des doutes sur sa divinité littéraire. » D'où il appert que le Sarcey de nos voisins est pire que le nôtre, point rancunier au fond, plutôt bonhomme, et qui se contente de ne jamais comprendre.

Dans le même numéro, un article signé F., sur l'*Exposition Camille Pissarro*, dont voici le début : « Pour la sincérité de

leur observation, leur intelligence des valeurs, la décision de leurs effets, les premières œuvres de M. Camille Pissarro furent séduisantes. Puis il rompt ses colorations, et, plus tard, c'est en éléments prismatiques qu'il les décompose : les ombres sont teintées et limpides, l'air auréole les objets en ses paysages poudroyants d'ambre et de lupuline ou frais de clartés lustrales. La mémoire riche de tous les phénomènes d'une réalité si fervemment épiée, heures, saisons et panoramas, il cesse de peindre en plein air, traite la Nature en répertoire de motifs décoratifs, la libère de l'accidentel, pacifie l'antagonisme de ces deux caractères : énergie et douceur, — et atteint à de hautes symbolisations inconscientes. »

L'Ermitage — sous une nouvelle couverture brique — commence l'année par un intéressant numéro. M. Charles Maurras ouvre la livraison avec le *Le Repentir de Pythéas*, lettre à Adolphe Retté, où il essaie de prouver à l'auteur de *Thulé des Brumes* qu'il est Roman sans le savoir... Suit immédiatement un excellent article : *La Romanité théorie et école*, où le mystérieux Saint Antoine dit fort clairement ce qu'il semble bien qu'il fallait dire sur le sujet. Après avoir conclu que « la Romanité est donc peu de chose dans le développement moderne », Saint Antoine reprend : « ... il est difficile de voir comment la Romanité-théorie servira de base à la Romanité-école... Que nous ayons, ces derniers ans, abusé de l'obscurité germanique ou anglo-celte et qu'un régime de clarté et de méthode nous doive être tonique, il n'y a pas là matière à fondation d'école ». Amen! — Au sommaire du même numéro, les noms de MM. Adolphe Retté, Pierre Dufay, Henri Degron, Yvanhoé Rambosson, Pierre Louys, Henri Mazel, Pol Maçon, Pierre Valin, Hugues Rebell, Georges Fourest, Antoine Sabatier, René Tardivaux.

Dans **Art et Critique** (13 février), sous le titre générique *Etudes Wagnériennes*, un intéressant article de M. Alfred Ernst sur la valeur du silence dans une œuvre lyrique: « Mais faire taire à propos les protagonistes de l'action n'est pas moins difficile que de les faire parler comme il convient, et il n'est donné qu'aux vrais maîtres de résoudre avec un pareil succès ces deux problèmes. Si l'on étudie les drames de Wagner, on y remarque vite l'importance des scènes muettes, leur pleine beauté artistique, leur haute et complète signification. Le poète-musicien a tiré du silence, et spécialement de prolongations inusitées du silence, des effets véritablement souverains. »

La Plume du 1er février publie le portrait, gravé par Maurice Baud, de notre collaborateur Edouard Dubus. — Sommaire très chargé, comme toujours. — D'un article de M. Alphonse Germain sur la *Décoration au Théâtre* : « Le prétentieux trompe-l'œil des machines à grand spectacle, espoir des carcassiers, délice du vulgaire, abaisse la scène au niveau du cirque ou de l'exhibition panoramique; quant à la fameuse plantation exacte — chère aux photographes de la drama-

turgie — faillant toujours par quelque détail, elle reconstitue la vérité à peu près comme reconstitue l'histoire une figuration chienlisée. Le théâtre ne donne et ne peut donner que l'apparence des choses, — ce qui l'élève à l'Art ; c'est l'infériorisier que le transformer en kaléidoscope, en agrandissement d'instantanés.

« D'autre part, le décor de demain doit-il, « pure fiction ornementale », compléter l'illusion, ainsi que le préconise M. Pierre Quillard, par « des analogies de couleurs et de lignes avec le drame » ? Ceci mérite discussion .....

« L'innovation consiste donc surtout, conclut M. Alphonse Germain, à nuancer le décor *expressivement*, afin qu'il tienne un rôle dans la pièce et contribue à son unité, afin que, le rideau levé, aucune dissonance ne choque l'œil du spectateur. »

M. Henri de Peyerimhoff signe dans le **Réveil Catholique** (13 février) un article intitulé *Des Poètes*, où il est dit des poètes nouveaux: « Ils ont, d'ailleurs, beaucoup d'audace, un doux mépris des autres et aucune crainte d'exagérer: en quoi ils font voir l'heureuse qualité d'être jeunes et un louable désir du mieux. Quant au reste, ils sont très dignes, point bruyants et d'une parfaite éducation; des béotiens, tous les jours, les insultent, auxquels ils dédaignent absolument de répondre, ce qui est plus que de l'esprit. » A. V.

Dans **Psyché** (janvier), une curieuse nouvelle d'Adrien Remacle : *La Figurine*. — Numéro exceptionnel illustré de la **Libre Critique** (n° 6) : étrange dessin de M. Eugène Laermans, illustrant un poème en prose de M. Eugène Georges : *Lucide*. — M. Paul Redonnel commence dans **Chimère** une étude sur le *Socialisme Intégral*, de Benoît Malon. — **Le Magasin Littéraire** (Gand, janvier) publie *La Reine de Mai*, de Tennyson, de M. O. G. Destrée. — Au sommaire de la **Revue Flamande de Littérature et d'Art** : Louis Tiercelin, Gabriel Vicaire, Paul Dulac, Gabriel Marc, Emile Hinzelin; une comédie en un acte, en vers, de M. Franz Foulon: *Les Sabotiers*. — La **Revue du Siècle** (Lyon, janvier) s'ouvre par une étude sur Puvis de Chavannes, de Paul Guigou, et donne en photogravure hors texte le portrait du peintre. — Les **Échos de l'Anjou** reproduisent *Le Sonnet*, de Jules Renard, paru dans notre dernière livraison : seraient bien aimables, à l'avenir, d'indiquer « les sources ».

Nouveaux confrères, la plupart très intéressants, mais que, vu leur nombre, nous ne pouvons aujourd'hui que mentionner : La **Croisade** (Le Havre. In-8° rais. Un an : 6 fr. Dir. Emile Foubert; Réd. en chef : Daniel de Venancourt). — **Essais d'Art Libre** (Paris. In-16 Jésus. Un an : 10 fr. Dir. Edmond Coutance; Réd. en chef : Abel Pelletier ; Secrét. : Camille Mauclair). — La **Syrinx** (Aix-en-Provence. In-16 Jésus, hors commerce, tirage à 100 ex. Ecrire à M. Joachim Gasquet, rue Lacépède, 25, Aix). — Le **Saint-Graal** (Paris. In-8° carré. Un an : 5 fr. Réd. en chef : Emmanuel Si-

GNORET; Secrétaires : GUSTAVE ROBERT (Jean Lanugère) et LOUIS LE CARDONNEL. — Le **Mouvement Littéraire** (Bruxelles. In-4° rais. Un an : 7 fr. 50. Fondateurs : FERNAND ROUSSEL, RAYMOND NYST, LÉON DONNAY). — La **Joute** (Paris. In-4° Jésus. Un an : 12 fr. Dir. MASSON DARBOY; Réd. en chef : LOUIS DUQUESNE ; Secrét. GASTON DARBOUR).

Ouf!

CHOSES D'ART

Musée du Louvre. — Le Musée du Louvre vient d'acquérir le modèle original en plâtre du monument élevé à la mémoire de Napoléon Ier, à Fixin, par François Rude. Cette œuvre sera prochainement exposée dans les Galeries de la sculpture moderne.

Musée de Cluny. — Un vol important vient d'être commis au Musée de Cluny. Des pièces de monnaies gauloises en or, des bijoux d'une haute valeur artistique, des objets extrêmement rares, sinon introuvables, ont été enlevés d'une vitrine pendant la nuit ; ces trésors d'art ancien sont sans doute actuellement à la fonte.

C'est dans la « salle des Couronnes », au premier étage, dans une vitrine placée près d'une fenêtre, que le vol a été commis. La vitrine a été très habilement fracturée.

Voici la nomenclature des objets enlevés : torquès gaulois (sorte de bracelet), longueur 1 m. 49 : bracelets à trois torons ; bracelets en tresse ; bracelets à filets ; bracelets à filets guillochés ; bague à filets guillochés ; bracelet à double révolution, uni ; bracelet à quadruple révolution, uni ; bracelet avec seul tour, uni ; anneau à triple torsion, uni ; bracelet torsade à quatre brins ; bracelet tressé à trois brins ; torquès en spirale ; garniture de ceinture ; bouterolle d'un fourreau ; deux écuelles d'argent avec émail, quatorzième siècle ; fermail à quatre lobes, émaillé et doré ; denier d'or du roi Jean ; royal d'or du Prince Noir ; médaille d'or du doge Francisco Malino ; ducat d'or du Battyany ; un collier en chaîne gourmette, en or.

Ecoles des Beaux-Arts. — M. Gustave Moreau, membre de l'Institut, vient d'être nommé professeur chef d'atelier de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts, en remplacement de M. Delaunay, décédé.

Le jury d'architecture de l'Ecole vient de rendre son jugement dans le concours ouvert sur le sujet suivant : *Un hôtel général de l'Association des étudiants.*

M. Lajoir, élève de M. Laloux, a obtenu la première médaille ; la seconde a été décernée à MM. Gerdhart et Redon.

Académie des Beaux-Arts - L'Académie des Beaux-Arts a désigné MM. Daumet et Gruyer pour faire partie de la commission chargée de juger le concours ouvert par la ville de Nantes en vue de construire dans cette ville *un musée de*

peinture. Lecture a ensuite été donnée, par le secrétaire perpétuel, du rapport sur les envois de Rome en 1891 (rapport publié dans le *Journal officiel*).

Expositions. — Voici que s'ouvrent, de toutes parts, les portes des petits salons qui, chaque année, précèdent, annoncent le ou les grands. C'est l'exposition du *Volney*, des *Mirlitons*, des *Aquarellistes*, des *Pastellistes*, de *Blanc et Noir* etc. etc Il serait naïf d'attendre qu'on parlât ici plus longuement de ces par trop insignifiantes exhibitions.— L'exposition de la Société Nationale des Beaux-Arts aura lieu du 7 mai au 30 juin prochain, au palais des Beaux-Arts du Champ-de-Mars.

Chez **Le Barc de Boutteville**, 47, rue Le Peletier, exposition permanente de peintures impressionnistes et symbolistes.

Chez **Durand-Ruel**, une importante exposition des œuvres de Camille Pissarro, permettant de saisir, dans leur ensemble, les évolutions multiples et pourtant logiques de cet artiste sincère et consciencieux jusque dans ses plus paradoxales recherches. A citer particulièrement parmi les œuvres exposées : *Vue d'Osny, près Pontoise*, le chef-d'œuvre de la série, peut-être, bien que dans la première manière du maître ; chaque ton intense, violent et l'ensemble fondu en une admirable symphonie ; *La côte des bœufs, à l'Hermitage*, presque égal en beauté au précédent ; *Pruniers en fleurs*, adorable moment du printemps rendu avec hardiesse et avec ivresse ; *Paysanne assise*, vrai et fort, mais un peu rude ; *The Serpentine, Hyde Park, Londres*, merveille de luminosités douces ; *Soleil couchant avec brouillard*, autre merveille, et quelle justesse d'observation ; *Paysage à Saint-Charles, près Gisors, soleil couchant*, un enchantement : la lumière donne aux arbres du loin comme des floraisons ; *Gelée blanche avec brume* et *Effet de neige avec soleil*, deux visions définitives ; tons clairs : là, délicieusement opalisés ; ici, plus vifs ; ici et là se dissolvant dans la plus heureuse harmonie ; *Paysanne assise, soleil couchant*, symbolique, en sa simplicité, de cette lassitude qui suit le travail, plus encore que l'amour : c'est un morceau d'une grande beauté ; *Vue de Pontoise, La Moisson, Effet de brouillard, Bords de l'Oise*, quatre éventails exquis, purement et finement lumineux.

Même galerie : plusieurs nouveaux Renoir, un Courbet, « Femme nue tenant une branche fleurie » ; *La Comptabilité*, de Ribot, un extraordinaire Degas, deux assiettes de Cros.

Décoration de l'Hôtel-de-Ville. — M. Puvis de Chavannes, qui, jusqu'à présent, avait toujours refusé de peindre des plafonds, vient de céder aux instances du conseil municipal, et a bien voulu se charger de la décoration du plafond de l'escalier, à l'Hôtel-de-Ville.

A VOIR :

Chez Boussod et Valadon (Boulevard Montmartre) : des Claude Monet (des peupliers par différents effets de lumière),

des Guillaumin, des Degas, des Whistler, des Forain, des Pissarro, des Ganguin, etc.

Chez Tanguy (rue Clauzel) : des Vincent Van Gogh, des Filiger, des Bernard.

Sur les murs, les affiches de la « Saxoléine », par Chéret.

G.-A. A.

ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Sous cette rubrique, les lecteurs du *Mercure de France* pourront demander certains renseignements touchant l'histoire, la biographie, la littérature, l'art, l'anecdote, la bibliographie, etc., — et y répondre en toute liberté. Néanmoins, la rédaction du recueil se réserve d'abréger ou même d'écarter les questions ou réponses qui lui paraîtraient démesurées, peu sérieuses ou banales. — A ces petites enquêtes on joindra des notes ou de courtes discussions, — réponses sans questions — sur tels sujets de nature à intéresser les érudits ou les curieux. — Il s'agit, pour nous, non d'amuser le public par du nouveau, comme le *Figaro*, mais uniquement de mettre à la portée de nos lecteurs un moyen d'information monopolisé jusqu'ici par des revues spéciales.

QUESTIONS

— On demande quelques renseignements sur cet abbé, auteur présumé de l'ouvrage intitulé : *Ordres monastiques, histoire extraite de tous les auteurs qui ont conservé à la postérité ce qu'il y a de plus curieux dans chaque ordre*, etc. — *A Berlin*, 1751, 6 vol. in-12. R. G.

Voltaire. — On croit que ce vers est de Voltaire :

Vous êtes mon foyer, mon autel et mes dieux.

Si oui, dans quelle œuvre se trouve-t il ? B. C.

Théophile Gautier. — L'édition des *Emaux et Camées* qui porte : *Deuxième édition, revue et augmentée* (P., E. Didier, 1853) est-elle bien la 2me éd. réelle ? N'y en a-t-il pas eu une autre entre celle-ci et la première ? H.

Les Hommes. — Quel est l'auteur de l'ouvrage anonyme intitulé *Les Hommes* ? La *nouvelle édition revûe*, etc., que nous avons sous les yeux, est de 1728, chez les frères Barbou. H.

NOTES

Shakespeare. — Voici, croyons-nous, le plus ancien document en français, sur Shakespeare. En 1693, parut à Utrecht, chez Antoine Schouten, un petit volume intitulé : *Les Œuvres mêlées de monsieur le chevalier Temple.* Il contient trois essais traduits de l'anglais et dont le texte avait été publié de 1680 à 1690, à Londres, sous le titre de *Miscellanea.* On lit dans le

troisième de ces essais, *Essai de la Poësie*, à propos de la poésie dramatique (pages 364 et 365) :

« ...Mais je serais fort trompé si nos Anglais n'ont pas à certains égards surpassé les Modernes et les Anciens ; ce qu'il faut attribuer à la force de leur Veine, qui est peut-être particulière à nôtre païs, et qui est ce que nous appellons *Humeur*, d'un terme propre à nôtre langue, qu'on auroit de la peine à exprimer dans une autre. Je ne sache pas qu'il y ait eu parmi tous les Poëtes des autres Nations un homme en qui cette *Humeur* ou cette Veine Poëtique se soit trouvée comme dans *Molière*, encore a-t'elle été un peu trop tournée au Comique, ou à la Farce, pour être tout à fait la même chose avec celle de nôtre Nation. *Shakespear* a été le premier qui a introduit sur nôtre Théâtre cette sorte de Poësie, à laquelle on a toujours pris depuis tant de plaisir, que je me suis souvent étonné de voir qu'il y ait eu si peu de gens qui s'y soient fortement appliquez : d'autant plus qu'il n'y a point de sujet qui soit plus propre pour les Poëtes, puisque ce que nous appellons *Humeur* n'est qu'une peinture ou une représentation de la conduite et de la manière de vivre des Particuliers, au lieu que la Comédie l'est du général. Cependant, quoi qu'on ne voye dépeintes et représentées dans ces sortes de Pièces que des actions et des choses qui sont particulières à de certaines personnes, tout y est pourtant aussi naturel que si c'étoient des choses qui fussent communes à tout le monde... »

Cette mention est bien antérieure à celle que l'on doit à Clément, rédacteur, dans les premières années du XVIII^e siècle, du catalogue manuscrit de la Bibliothèque Nationale. R. G.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

A M. Alfred Vallette,

Rédacteur en chef du *Mercure de France*.

Mon cher ami,

Au retour d'un voyage à l'étranger, j'ouvre le *Mercure de France* et j'y contemple ce délicieux tableau à la mode antique : Marsyas-Carrère écorché par Apollon-Quillard.

Je n'ai pas l'honneur de connaître mon farouche exécuteur, et sa rage inattendue a lieu de me surprendre.

M Pierre Quillard, avant le petit incident de l'égorgement final, consacre six longues pages à démontrer que je n'existe pas. Il a vraiment du temps à perdre !

Je ne m'arrêterais pas à relever d'aussi graves accusations, si l'article de M Pierre Quillard ne contenait çà et là quelques inexactitudes, que je tiens à rectifier aux yeux des lecteurs du *Mercure*.

M. Pierre Quillard semble me reprocher d'appartenir à cette religion vague, sans Dieu ni dogme, de croyants sans foi et de pèlerins sans but, dont Tolstoï est le prophète, M. de Vogüé l'apôtre et M. Paul Desjardins le suisse. C'est une erreur. Je suis chrétien, simplement et absolument chrétien, et s'il m'advient d'entrer en lice, ce ne sera jamais que pour concourir, dans ma faible mesure, au triomphe de l'œuvre sociale du Christianisme.

C'est une opinion qui a, tout au moins, le mérite d'être parfaitement claire. Ce n'est pas, je crois, celle de M. Pierre Quillard. Si j'ai bien compris la fin de son article, il est plutôt « Corybante » et sa doctrine consiste à « s'enivrer avec les mystérieux murmures ». C'est peut-être une opinion très nette aussi, et Dieu me garde de la discuter.

Mais voilà bien du bavardage pour une misérable querelle d'écoliers. Nous sommes, M Quillard et moi, si peu de chose, qu'il serait même enfantin d'amuser plus longtemps la galerie de nos vains débats.

Un mot toutefois. Quand on a l'âge de M. Pierre Quillard et le mien, quand on entre dans la vie et qu'on a tant de peine à marcher dans sa voie, j'estime qu'on a mieux à faire qu'à se déchirer entre jeunes ; et pour ceux qui ont le goût de la lutte, il me semble qu'il y a plus de hardiesse et d'utilité à combattre des adversaires déjà puissants. Quand nous seront forts, les uns et les autres, nous saurons bien nous retrouver.

Je vous prie, mon cher ami, de transmettre à M. Pierre Quillard ces conseils charitables, pour lui prouver que je lui pardonne sa tentative de méchanceté.

Bien cordialement à vous,

JEAN CARRÈRE.

P.-S. — « Geigner » est un vocable local qui signifie, dans le langage de la plupart des ouvriers du bois, « travailler péniblement et sans succès ». Ce terme populaire m'a semblé suffisamment pittoresque, et je l'ai adopté, comme j'adopterai à l'avenir toutes les expressions du même genre qui me plairont.

Un comité composé d'amis **d'Ephraïm Mikhael**, mort le 5 mai 1890, se propose d'élever à sa mémoire un monument de pieuse admiration. Il fait appel à tous ceux qui aimèrent l'homme et le poète, à ceux qui estiment qu'il a réuni en lui plusieurs des plus nobles dons particuliers à la jeune génération. Il sied qu'une image de marbre, sur sa tombe, rappelle ce que fut le pur poète qui repose là. L'exécution du monument a été confiée à M. MICHEL MALHERBE. Les souscriptions sont recueillies par M. GASTON DANVILLE, trésorier, 191, faubourg St-Honoré, et par chacun des Membres du Comité. *Le Comité.*

JEAN AJALBERT, CAMILLE BLOCH, MARCEL COLLIÈRE, GASTON DANVILLE, RODOLPHE DARZENS, FERDINAND HEROLD, HENRY LAPAUZE, BERNARD LAZARE, GRÉGOIRE LE ROY, CHARLES VAN

Lerberghe, Mooris Maeterlinck, Stuart Merril, Emile Michelet, Albert Mockel, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Saint-Pol-Roux, Albxandre Tausserat.

M. George Bonnamour est poursuivi pour outrages aux bonnes mœurs : il s'agit de la reproduction, par un journal illustré, d'un fragment de *Représailles*, roman paru il y a six mois. M. Bonnamour, qui comparaît mercredi 24, sera défendu par Me F. Desjardins. Il compte d'ailleurs développer lui-même une thèse sur l'incompétence des tribunaux en matière de littérature. — Nous apprenons que notre collaborateur G.-Albert Aurier est également poursuivi pour une nouvelle publiée dans l'*Echo de France* du 10 février. — C'est avec plaisir que nous notons ce nouveau triomphe de M Jules-Simon Suisse : encore quelques victoires de ce genre, et il n'est pas douteux que le parfait ridicule de la Ligue des Quarante Sous n'apparaisse aux ligueurs eux-mêmes, qui regretteront alors l'important capital — coïncidence bizarre : c'était autrefois, avant l'augmentation des prix de toute chose, le tarif des filles de la rue — qu'ils ont généreusement sacrifié à la vertu de la France. M. Suisse s'est trompé de pays : notre tempérament même nous défend d'atteindre à l admirable hypocrisie anglaise. Sous ce rapport, nous sommes irrémédiablement ratés.

En même temps que *L'Ecornifleur*, de Jules Renard, la librairie P. Ollendorff met en vente une nouvelle édition de *Sourires Pincés*.

C'est en mars que le livre annoncé de notre collaborateur Edouard Dubus : *Quand les violons sont partis*, paraît dans la précieuse collection de la « Bibliothèque Artistique et Littéraire ».

L'*Echo de France*, quotidien nouveau, ou plutôt transformé, a publié, depuis le 27 janvier, des chroniques ou nouvelles signées : P. - N. Roinard, Saint-Pol-Roux, Remy de Gourmont, Rachilde, G. - Albert Aurier, Adolphe Retté, A. de Armas (Jules Rock) etc.

C'est définitivement le *Saint-Graal* (42, rue du Cherche-Midi) qui édite, par souscription, les *Liturgies intimes* de Verlaine. Exemplaires de luxe : 20 fr.; ordinaires : 3 fr.

Le professeur H. Durville rouvre aujourd'hui, 25 février, son cours pratique de magnétisme appliqué au traitement des maladies (Institut Magnétique, 23, rue Saint-Merri).

D'une nouvelle de Henri Le Verdier : (*Gazette Mondaine*, 13 février,:

« Il l'enlaça de l'effluve électrique d'un regard qui répondait : — « Quand vous voudrez. »

Chanson patriotique (échantillon n° 3 :

Ils vont aussi mourir pour la patrie ;
Dans notre temps nous avons fait comme eux.

PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS (1)

ON ACHETERAIT :

Jules Laforgue : Les Moralités Légendaires.
Emile Bernard : Bretonneries (planch. lith.)
La Vogue : Tome IV, num. 2 et 3.
— à partir du num. 5, tome II.
Revue Indépendante (Sér. Dujardin) : n° 5 (mars 1887).
Mercvre de France : 2 ex. n° 1.
L'Etoile : Année 1889, n^os 1, 2, 6, 7 ; 1890, n^os 3, 6, 7.
Entretiens Politiques et Littéraires : des exemplaires de la première année en bon état.
(*Voir Petite Tribune du mois dernier.*)

ON VENDRAIT :

Stéphane Mallarmé : Le « Ten O'clock » de M. Whistler (Londres et Paris, 1888, in-8 carré holl.).... 3 fr. 50
Arthur Rimbaud : Reliquaire (éd. or. avec préf.).. 6 fr.
Alexandre Dumas père : autographes inédits :
1° Un feuillet in-folio, 24 lignes, fragment d'un roman..... 12 fr.
2° Un feuillet in-4°, 32 lignes, fragment d'une pièce de théâtre..... 6 fr.
Jean Dolent : Le Livre d'Art des Femmes (Eau-f. de Th. Ribot. 1877)..... 2 fr.
Villiers de l'Isle-Adam : Chez les Passants (Eau-f. de *F. Rops.* (éd. or. br.)..... 5 fr.
Maurice Barrès : Le Quartier Latin (Dalou 1888. Illustré. Très rare) ..... 2 fr.
— Les Taches d'encre, n° 1..... 1 fr.
Catulle Mendès : La Légende du Parnasse Contemporain (Brancart. 1884.)..... 2 fr.
Paul Verlaine : Amour (Vanier. 1888)..... 3 fr.
Jean Richepin : La Chanson des Gueux (Dreyfous. Ed. défin.)..... 2 fr.
Charles Vignier : Centon (Vanier 1886)..... 3 fr.
Jules Tellier : Nos Poètes (Dupret. 1888.)..... 2 fr.
Le Symboliste : Les 4 numéros ..... 2 fr.
Trois lettres autographes (Daudet, Pailleron, Maupassant.)..... 3 fr.

Mercvre.

(1) *Au* Mercvre de France, *le Mardi, de 3 à 6 heures, ou par correspondance. — En sus des prix marqués, frais d'expédition et, s'il y a lieu, de recouvrement.*

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

UN HOLLANDAIS A PARIS EN 1891 (1)

POÉSIE ROMANE

. . . . . .

Moréas chercha tout de suite l'élément où il vit et respire : l'art.

— « Vous savez la grande nouvelle ? » nous annonça-t-il. « Nous ne sommes plus symbolistes; j'ai trouvé un autre nom pour notre école, et notre poésie sera de la poésie Romane. Symboliste, — c'est moi qui ai inventé et appliqué le terme, et qui l'ai défendu aussi dans une brochure qui n'est pas encore tout à fait oubliée, — Symboliste n'était pas mal pour commencer; le

(1) Titre d'un volume encore inédit de « Sensations de littérature et d'art », et qui va paraître, avec une préface de M. Anatole France, à la librairie Perrin et Cie. M. W. G. C. Byvanck a déjà fait de nombreuses excursions dans la littérature universelle ; il a publié un essai de critique sur *François Villon* (V. *Mercure de France*, t. III. Bibliographie, p. 308) ; *Poëzie en Leven in de 19de Eeuw* ; — un livre de critique sur *Henri Heine*, *Carlyle*, *Newman*, *Balzac*, *Baudelaire*, *Hebbel*, *Clough*, *Walt Whitman*, *Henrik Ibsen*, où l'auteur a fait ressortir l'influence du mouvement social et moral sur le mouvement littéraire. — Dans *Un Hollandais à Paris en 1891*, M. Byvanck rapporte ses impressions sur les artistes et les écrivains qu'il approcha lors d'un séjour parmi nous, et dont voici la liste dans l'ordre du livre : *Eugène Carrière*, *Auguste Rodin*, *Catulle Mendès*, *Georges Porto-Riche*, *Aristide Bruant*, *Jean Moréas*, *Ernest Raynaud*, *Paul Verlaine*, *Léon Cahun*, *Jules Renard*, *Claude Monet*, *Stéphane Mallarmé*, *J.-H. Rosny*, *Jean Richepin*, *Maurice Barrès*, *Marcel Schwob*. — Le fragment que nous publions appartient au chapitre : *Jean Moréas*. M. Byvanck avec le poète du *Pélerin* et quelques amis dînent dans un petit restaurant de la rive gauche, et l'on cause.

A. V.

mot exprimait assez bien la qualité de notre art et de tout art en général ; mais l'abus que nous en avons fait l'avait, à la longue, transformé : c'était devenu la dénomination d'une secte, et il valait à coup sûr mieux que cela. Il ne faut pas trop mettre en évidence un seul des caractères de l'art, parce que la mode s'en empare. Tout le monde allait à la recherche des symboles, ce qui est le moyen unique de ne pas en rencontrer. Le poète est symboliste, mais il ne se le dit pas.

« Des symbolistes ! Ah ! vraiment, tout comme on voit ici des mystiques sur les boulevards et dans la rue, de braves gens qui, toute la journée, plume à l'oreille, restent assis derrière un bureau de ministère ou d'épicerie. Je ne conçois guère un mystique qu'au sommet d'une colonne, nu, lavé par la pluie, brûlé par le soleil des tropiques, et mon imagination franchit difficilement la distance qu'il y a entre cet ascète et le rond-de-cuir qui s'arroge son titre. Non pas que je veuille dénier les tendances de mysticisme à l'individu en question ! En aucune façon ; mais qu'il montre de même son respect pour le nom de mystique en le laissant à ceux auxquels il convient.

« Je ne dirai pas autre chose du symboliste. Figurez-vous un homme pour qui l'univers visible ne soit qu'une suite d'images projetées par les sentiments de son âme, pour qui, d'autre part, le cœur avec ses passions prendra la forme d'un paysage changeant aux refflets divers de la lumière, — ne marchera-t-il pas à travers cette vie auréolé d'une royauté plus noble que celle des hommes ? Et le premier venu qui, par hasard, aurait attrapé un symbole boiteux dans ses filets, voudrait s'appliquer ce nom d'honneur ! »

Le geste qui accompagna les paroles de Moréas était significatif.

— « Au contraire, » poursuivit le poète, « le nom de poésie Romane dit clairement notre intention. Il suppose l'unité de l'art du Midi de l'Europe, qui a trouvé sa plus haute expression dans la littérature

rançaise. Unité, non pas seulement des formes supérieures par où l'art s'est manifesté dans ces contrées différentes, mais aussi des époques diverses qu'il a traversées dans chaque pays. L'histoire nous montre que c'est tantôt ce genre-ci, tantôt ce genre-là qui a prédominé. Aujourd'hui, la culture est parvenue à un point assez élevé pour nous permettre de comprendre la marche entière du développement de l'art. Nous n'avons plus à choisir telle ou telle époque privilégiée ; pour nous, l'édifice de l'art est formé de la réunion de toutes les formes : il n'y a plus de lignes de démarcation entre le Moyen-âge et la Renaissance, tout aussi peu qu'entre la Grèce et Rome, entre la chanson populaire et la poésie d'art. Notez bien, je ne dis pas qu'il n'y ait point de différence entre ces groupes : ce serait nier la lumière du jour ; mais je veux dire que la lutte qui a accompagné la transition de l'une de ces périodes à l'autre est effacée aujourd'hui, que leur hétérogénéité pour lors n'a d'autre valeur que n'en ont les différences individuelles dans notre société. Nous croyons à cette unité et nous mettons tous nos efforts à la réaliser. Combien immense ce champ qui s'ouvre alors devant notre énergie poétique, et combien pauvre la figure que fait notre misérable Moi devant les symboles grandioses que nous apporte l'immense empire de l'art, ininterrompu depuis les premiers siècles jusqu'à nous !

« Ce que j'ai fait auparavant n'était qu'un balbutiement. Je ne parle pas de mes premières œuvres en prose que moi-même je n'ai jamais prises au sérieux, mais de mes poésies, les *Syrtes*, les *Cantilènes*. — Au point où je me trouve aujourd'hui, je ne les reconnais plus comme une expression véritable de mon talent ; tout cela est fragmentaire. Même la première partie de mon *Pèlerin passionné* ne me plaît plus : pour moi, le livre ne commence qu'à la page où l'influence Romane se fait sentir nettement.

« N'est-ce pas qu'il y a du merveilleux, » reprit Moréas après une petite pause, « dans la façon dont j'ai cherché dès ma première enfance l'idéal qu'à présent je vois devant moi, quoiqu'il fût en contradiction avec tout ce qui m'environnait ?

« Oui, j'ai été toujours un rebelle. Il coule du sang de klephte dans mes veines. Je ne suis pas de vraie race grecque : et je crois d'ailleurs qu'il n'en existe plus de représentants. Notre famille, illustre dans le pays, est originaire d'Épire ; elle s'appelle Papadiamantopoulos, nom démesurément, presque comiquement long, qui signifie simplement *diamant*, — *papa* indiquant qu'il y a eu un prêtre parmi nos aïeux, et *poulos* n'étant autre chose que le *ski* ou *vitch* des peuples slaves. Avant les persécutions des Turcs, nous avons émigré avec un grand nombre de familles de notre pays vers le commencement du siècle au Péloponèse, *Moréa*, comme nous disons ; de là le nom de Moréas que nous avons adopté à côté de l'autre. Mon aïeul, mon grand-oncle se sont illustrés dans la guerre pour l'indépendance ; je ne vanterai point leurs exploits ; il vous suffira de savoir que notre famille a engendré des héros. Mon père vivait à Athènes, à la cour du roi Othon, le prince bavarois que nous avons reçu des mains des grandes puissances. Et ici commence l'histoire de ma rebellion.

« Mes parents avaient conçu une haute idée de mon avenir et voulaient m'envoyer en Allemagne pour m'y faire donner une éducation soignée, — l'influence allemande, comme de juste, étant alors prédominante à la cour. Mais je m'y refusai absolument : j'avais appris en même temps le grec et le français et je ne séparais pas les deux langues ; je voulais voir la France ; enfant, déjà, j'avais la nostalgie de Paris. Ils crurent pouvoir forcer ma résistance en m'envoyant en Allemagne : j'en suis revenu jusqu'à deux fois. Enfin je me suis enfui à Marseille, de là à Paris. C'était le destin qui me montrait ma route ; car j'étais trop

jeune pour me rendre compte de mes actions. J'ai souffert horriblement, mais je ne me suis pas laissé abattre et j'ai tenu la tête haute. Ma famille me reprochait ma paresse, comme on l'appelait, et faisait miroiter devant mes yeux l'emploi supérieur que j'aurais pu obtenir à Athènes. Mais assez de cela. On est touché au vif quand les gens qu'on aime ne vous comprennent pas et vous blessent. Je n'ai jamais parlé de ceci à personne : il m'était impossible d'en rien dire. Maintenant, après tant d'épreuves et tant de confusion, ma conviction en est sortie mûrie et épurée. Le temps de la jeunesse et de la folie est passé ; le temps est venu de se faire une conception grandiose de l'art et de la vie. Demandez à mes élèves si je ne leur prêche pas la morale par mes paroles et par mon exemple ? Mais ils sont chastes comme des demoiselles ! »

— « Et l'œuvre ? » demanda un des convives, qui portait plus grand intérêt au travail du poète qu'à la conduite des jeunes gens.

— « Jugez vous-même, » répondit Moréas ; « je vous dirai le dernier poème que j'ai fait. Il a pour titre le *Retour*. C'est un jeune héros qui revient de la guerre et cherche à gagner le cœur de sa bien-aimée. Diane ne fait pas encore ses ravages sanglants dans la forêt, ce qui signifie que la chasse n'est pas ouverte. Remarquez, je vous prie, la manière dont j'emploie le vers de quatorze syllabes. Les alexandrins ordinaires du commencement lui cèdent la place dans le corps du poème pour revenir de nouveau et se briser à la fin en vers plus brefs. Et c'est un mélange de séduction et de vigueur, d'orgueil et de tendresse.

. . . . . .

— « Le détour me semble un peu long, » dit R... assez sèchement, lorsqu'après le départ de Moréas nous parlâmes du poème que nous venions d'entendre. « Prendre la route de la Grèce et de Rome, traverser la forêt des symboles et de la

poésie Romane, pour arriver à une chose aussi simple qu'un militaire qui se promène au bois avec sa bonne amie au bras, — voilà qui dépasse ma compréhension. Une seule ligne suffit, je crois, pour exprimer toutes les beautés de la situation. Des poèmes semblables me paraissent complétement inutiles ».

— « Mais on pourrait soutenir que l'art tout entier est inutile, comme vous dites ? C'est la façon de représenter le sujet qui vous déplaît ; l'ôter tout entière, ce serait détruire l'art même. Que le mode de la représentation, le style, pour dire son vrai nom, soit barbare ou raffiné, qu'il soit raffiné et barbare en même temps, pourvu qu'il soit véritablement individuel, le but de l'art est atteint et sa représentation est devenue nécessaire. Or je reconnais à coup sûr cette sincérité dans la manière dont Moréas traite ses sujets. Je n'en voudrais d'autre preuve que l'air de parenté, — une étrange parenté, je vous l'accorde, — que je découvre entre ses poèmes et l'art contemporain. J'entends dans sa poésie deux voix qui se cherchent et qui veulent se confondre, mais qui ne trouvent leur point de réunion que dans l'émotion de celui qui écoute leurs sons enchanteurs. »

— « Hum ! » dit R..., « ne croyez-vous pas que l'heure soit un peu tardive pour se livrer à des rêveries métaphysiques ? Moi, du moins, l'idée d'aller retrouver de vrais rêves dans un lit authentique me tente davantage. »

W. G. C. Byvanck.

SILENTIA

Nul bruit, nul rayon, nulle haleine,
Et nulle ride à fleur de l'onde.
Agenouillé, l'or de la plaine
Espère le secret du monde.

Apothéose du mystère
Où l'œuf du chiffre est en le nombre,
Où, les effets daignant se taire,
On sent la cause au seuil de l'ombre.

Il semble qu'un ventre funèbre
Accouche d'une épiphanie,
Adamantine est la ténèbre
Et son angoisse est litanie.

O cygnes-lys de la genèse,
Avalanche du saint domaine,
Affranchissez mon hypothèse
En chantant sur ma grève humaine !

Exhalez-moi votre opulence,
Idées de l'aube originelle,
Et je dirai que le Silence
Est la Voix Eternelle !

Mardi-gras 91.

SAINT-POL-ROUX.

DROOM (1)

In den nacht, bij het witlicht der maan.

Opeen weg breed en blante, langs een bosch, in het witlicht der maan, houdt stil een sleep van rijtuigen zwart.

Langzaam uit de rijtuigen zwart komen vrouwen in'tgeel, van't hoofd tot de voeten behangen met sluiers doorzichtig en zwart. Hangend de armen vleezig en bleek met glimmende ronding.

De rijtuigen weg.

De vrouwen te paard, gezeten met mannen op de schommelende ruggen der dravende paarden.

En als in een circus gaat het rond, rond, in draf, in galop, onder het spelen van circus-muziek.

Nu steigeren de paarden, de voorpooten hoog, de achterpooten laag, en voort gaat het zoo in golvenden sprong.

Zij ijlen, zij ijlen, in het gestrengel der armen,

(1) Texte et traduction inédits de M. Frans Erens, collaborateur du journal politique et littéraire *De Amsterdammer* et l'un des rédacteurs militants de la revue *De Nieuwe Gids*, organe de la nouvelle école hollandaise où fut publiée naguère une série d'études sur les écrivains français nouveaux. M. Frans Erens, qui habita Paris en 1883, est né à Schlaesberg, près Maestricht, le 23 juillet 1857. Il est du barreau d'Amsterdam depuis 1889. C'est l'un des esprits les plus intéressants d'un groupe qui s'efforce à « détraditionnaliser »

LE SONGE

Dans la nuit, dans la blanche lumière de la lune,
Sur une route large et blanche, le long d'une forêt, dans la lumière blanche de la lune, s'arrête un cortège de voitures noires ;
En descendent des femmes en jaune, de la tête aux pieds, couvertes de voiles transparents et noirs. Leurs bras nus, charnus et pâles, pendent, rondeurs luisantes, le long du corps.

Disparues les voitures.

Les femmes à cheval, assises avec des hommes sur les reins balançants des chevaux qui trottent.
Et, comme dans un cirque, ils tournent en galopant aux sons d'une musique de cirque.
Les chevaux se cabrent, haut les jambes de devant, fléchies les jambes de derrière, et en avant ils se ruent dans un mouvement de vagues.
Ils galopent, ils galopent, pendant que les bras s'enlacent, que les jupes jaune orange et les voiles

---

la littérature hollandaise. Pas plus que chez nous, à dire juste, il n'y a en Hollande de « nouvelle école » ; mais, comme chez nous, il y a un « mouvement » très marqué de réaction contre ce qui est (on pourrait presque écrire : contre ce qui fut). Voici, à ce propos, ce que m'écrivait en février 1891 M. Willem Kloos, aussi l'un des rédacteurs actifs de la revue *De Nieuve Gids*, qui voudra bien me pardonner cette petite indiscrétion :

« Il y a des rapports intimes et nécessaires entre les litté-

in het ruischen der orange-geele japonnen, in het fladderen der sluiers in het witlicht van de maan.

Weg zijn de rijders, de rijdsters, verdwenen van de ruggen der paarden, die opgaan en neêr in den rijthmischen sprong.

En dansende paarden alléén, voort-hollend in de rondte met geluidloozen hoefslag in het witlicht der maan in de stilte van den nacht.
Met sneeuw bedekt zijn de ruggen der paarden, die dalen en rijzen in onhoorbaar getrap, en jagen en jagen in de circlende vaart.

Weg zijn de paarden.
Geluidloos de weg. Zwijgend het bosch, dat doorslaapt in den wit-helderen nacht.

FRANS ERENS.

« ratures française et hollandaise d'aujourd'hui. Nous autres, « nous n'avions pas de littérature proprement dite depuis deux « cents ans. Mais, il y a six ans, un mouvement littéraire et « artistique a fait la révolution sans phrase contre toutes les « traditions et toutes les croyances de ce bon peuple hollan- « dais. Et, merveille à croire, aujourd'hui nous avons des ro- « manciers et des poètes imbus de l'esprit moderne de l'Eu- « rope, un public qui les écoute, et une revue qui est l'or- « gane de tous. »

A. V.

flottent, flottent dans la blanche lumière de la lune.

Disparus les hommes et les femmes des croupes des chevaux, qui montent et descendent dans le saut rythmique.

Et, seuls, les chevaux dansent en rond, vont d'un trot silencieux dans la blanche lumière de la lune, dans le silence de la nuit.

Couverts de neige sont les dos des chevaux, qui descendent et montent dans un trot silencieux, puis galopent et galopent en tournant.

Disparus les chevaux. Silencieuse la forêt, qui dort dans l'éclatante et blanche nuit.

ÉPILOGUE

En vain j'ai parcouru les halliers et les greves.
Je me suis efforcé
Vers le Nord implacable et le Pôle glacé
Aux Thulés mornes où meurent les rêves;
Vers les visions impérissables poursuivies
Par d'hyperboréennes contrées
Je me suis détourné des routes de la vie.
Les magiciennes rencontrées !
Par elles je crus au mirage de mes rêves
Et je me suis efforcé
Vers mon illusion par les déserts glacés
Des Thulés mornes où meurent les rêves
En des halliers de ronce et par la fange de leurs grèves
J'y voyais sans cesse un pourpris superbe
Et j'entrais en un val de tendres fleurs écloses
Avec des aspérules en grappes blanches sous l'herbe,
Et c'était une nuit de lune parmi les roses.
En les senteurs molles et profondes
Quel rêve ai-je vécu sur ces terrasses blondes
Illunées ?
Les ténèbres bientôt descendaient en l'effroi
Et l'épouvante des landes abandonnées
Aux gémissements sinistres d'un vent froid.
Parfois encore c'étaient les gnômes
Et les Trolls aux visages odieux
Qui tournaient, brumeux fantômes
Qui tournaient et qui riaient à mes yeux.

Et les mêmes désirs, désirs jamais défunts,
En mon âme suscitaient toujours la même foi :
Pour l'effluve pressenti de plus subtils parfums
J'entrais en d'illusoires pelouses
Le long de lacs mentis où bientôt j'étais seul
Par la neige qui vraie était lourde comme un linceul
Sans le spectre des yeux que j'eusse crus défunts !

Mais j'ai surpris dans la tourmente
Le mensonge surgi d'un mirage d'amante
Et les syllabes de runes morts
Des Trolls malicieux et des haineux Klingsors !
— Et de l'adverse magie où mon désir se bute
Sous les embûches de la neige
J'échappe par la vie à cette vaine lutte ;

J'ai rompu le pouvoir des mauvais sortilèges.

André Fontainas.

CLAUDE MONET

Au commencement, allègue une vieille tradition de Chaldée, Baal créa le ciel et la terre et les dieux. Ensuite, il ordonna à l'un de ceux-ci de lui couper la tête, de la jeter dans l'espace et d'épandre sur le monde le sang qui coulerait de sa gorge. Il fut ainsi fait, et l'univers tout entier apparut vêtu d'un linceul de pourpre. Mais, déjà, la tête du dieu, la tête radieuse, éblouissante, de l'être primordial avait commencé de rouler dans l'éther. Et, par la vertu des torrents de divine lumière que versait la tête voyageuse, l'immense océan de sang qu'était le monde se mit à frissonner, à fermenter, à bouillonner en vagues énormes, en vagues qui, peu à peu, se solidifièrent et, bientôt, furent les minéraux, les plantes, les bêtes et les hommes.

Et, depuis cette heure ineffable, l'aveuglante tête de Baal roule, majestueuse et sans trêve, dans l'infini, inondant de clarté, de vie, de joie et de beauté sa fille, son amante, la terre.

Sans doute, on la blasphème, en notre aujourd'hui de présomptueuse ignorance, cette radieuse tête créatrice qu'adoraient autrefois les mages ninivites ; sans doute, on la raille et, du faîte d'impies observatoires, on s'enorgueillit stupidement de compter ses taches de rousseur. Pourtant son culte est-il bien aussi définitivement déserté qu'il semble ? N'aurait-elle point encore des dévots et des prêtres, héritiers, sans le savoir, des primitives fois chaldéennes, instinctifs glorificateurs, non plus, certes, suivant les traditionnelles liturgies, mais du moins à leur manière, de sa divine omnipotence ? Et, d'aventure, n'allons-nous point justement avoir à parler ici d'un de ces hommes, d'un de ces inconscients dépositaires des vérités anciennes, dont, malgré eux et quoi qu'ils fassent, les âmes et

les mains paraissent éternellement officier, selon des rites nouveaux et imprévus, la glorieuse messe des lumières, dans un moderne temple du soleil ?

Un temple fantastique, éblouissant et joyeux, dont les murailles et les plafonds seraient de pur cristal taillé en biseaux prismatiques.... Un temple de transparent cristal édifié sur une haute colline, en sorte qu'il soit, de tous les points de l'horizon, autant que du zénith, incendié par les rutilements de l'astre.... Un temple où cataracte incessamment la lumière, la bonne, la gaie, la sainte lumière du ciel, métamorphosée en éblouissant déluge de pierreries par les prismes et les rhombes translucides des murs et des toitures.... Et, dans ce temple, un prêtre, un peu schismatique, de la religion Baalique, infiniment plus paterne et bon-enfant que ses ancêtres de Mésopotamie, un pieux et gai prêtre, fort inexpert, certes, en mythes théogoniques, mais adorant avec ferveur, mais aimant vraiment d'amour son dieu, son Baal, bénévole, souriant, pas du tout sanguinaire, son Soleil, son divin Soleil, semeur de toutes les splendeurs et de toutes les allégresses, et lui adressant, agenouillé au milieu d'aveuglants rayonnements, d'effervescentes et joyeuses oraisons, infiniment jaculatoires, mais peut-être un peu trop, si j'ose ainsi dire, télégraphiques.

Telles, je crois, et malgré la démence d'une pareille allégorie, l'œuvre et la destinée de Claude Monet, exclusif et passionné adorateur de la toute-puissance solaire, en l'obscure taupinière de nos âges.

Ses œuvres, qu'on y réfléchisse, ne sont point autre chose que d'admirables hymnes attendries à l'astre dispensateur de la vie, de la joie et de la beauté, hymnes un peu plus brèves sans doute qu'on ne souhaiterait, hymnes de pontife pressé et sans beaucoup d'haleine, mais pourtant si sincères et tellement splendides !

Qu'on n'aille point, surtout, lui demander, à cet amoureux de la divine lumière, autre chose que son amour de la divine lumière. La voluptueuse passion qui l'exalte, les sensations ineffables qu'il connaît le dispensent de rêver, de penser, presque de vivre. Les idées, les êtres, les choses n'existent plus pour lui, fondus qu'ils sont dans la respiration embrasé dee

Baal. Mystique de l'héliothéisme, vraiment, et nullement scolastique, il ne veut point argumenter, il ne veut rien expliquer, il se satisfait d'aimer, de se fondre dans les brûlants effluves du globe glorieux, d'adorer et de s'émerveiller, et son adoration et ses émerveillements et ses amoureuses félicités sont tout ce qu'il estime digne d'être exprimé. Que lui importe le reste, son corps et son âme à lui, l'âme et le corps des autres êtres ? Ne sait-il point qu'avec la complicité de son dieu le néant lui-même s'illuminerait et deviendrait un temple de joie et de somptuosités ? Aussi, choisit-il, non sans telle inavouée coquetterie, des prétextes insignifiants, des sujets banaux, pour nous métamorphoser ces riens en féeries, en poèmes radieux : une meule dans une plaine, un ravin de la Creuse, quelques vagues de la Méditerranée, quelques peupliers des bords de l'Epte, il lui suffit de baigner cela des divines éblouissances dont ses yeux et ses doigts sont pleins, pour que soit transmuée cette méprisable réalité en délicieux paradis fleuri de gemmes et de sourires.

Claude Monet a eu, sans y penser, une considérable influence sur les peintres contemporains. Il leur a appris à connaître, au moins de nom, les gaies et crues clartés du plein-air, à rougir des bitumes, des noirs, des sépias, de toutes les boues excrémentielles de leurs palettes. Il est responsable de cette petite révolution de la technique picturale, à laquelle il ne faut point, en vérité, attacher plus d'importance qu'elle n'en mérite, responsable au même titre que Manet, davantage même, car Manet sortait à peine de sa manière espagnole alors que, déjà, Claude Monet peignait des œuvres scandaleusement claires. Mais peindre clair, il faut le répéter, ce n'est point, en art, chose fort capitale : tous les peintres du Salon, sans exception, le font aujourd'hui, et ne sont guère plus intéressants pour cela qu'aux temps encore récents où ils travaillaient dans les poix et les cambouis. Ce qui, surtout, nous charme en l'œuvre de Claude Monet, c'est (bien plus que la clarté) la somptuosité et l'harmonie, et aussi la belle âme d'artiste, naïf, extasié, heureux, qui s'en dégage.

Sans doute, il est permis de glisser des réticences, de critiquer cette œuvre où manquent bien des indispensables éléments de la parfaite beauté, de constater le rudimentaire de ces pochades instantanées, souvent trop pochades et trop instantanées, de blâmer ce constant sacrifice des formes significatrices et ce parti-pris de plonger les êtres dans ces atmosphères si splendidement embrasées qu'ils semblent s'y vaporiser ; sans doute, aussi, il est légitime de souhaiter un art moins immédiat, moins directement sensationnel, un art de rêve plus lointain et d'idée ; mais, pourtant, il serait injuste de ne point aimer le grand peintre, si vraiment et si exclusivement peintre, qui sut, en nous traduisant excellemment les joies et les coruscations de ses seules visions, si souvent éblouir nos prunelles et égayer nos cœurs, le magicien qui sut voler, pour nous, les gemmes fabuleuses éparses dans la rutilante chevelure de la tête errante de Baal.

Mars 1892.

G.-Albert Aurier.

VISIONS

I

J'ai rêvé d'une terre ardente aux fleurs profondes,
Moite dans des touffeurs de musc et de toisons,
D'une jungle du sud, ivre de floraisons,
Où fermentait l'or des pourritures fécondes.

J'étais tigre parmi les tigresses lubriques
Dont l'échine ondulait de lentes pâmoisons.
J'étais tigre !... et dans l'herbe, où suaient les poisons,
L'amour faisait vibrer nos croupes électriques.

Le feu des nuits sans lune exaspérait les moelles ;
Dans l'ombre, autour de nous, fourmillantes étoiles,
Des yeux phosphorescents s'allumaient à nous voir.

Un orage lointain prolongeait ses décharges ;
Et des gouttes d'eau chaude, ainsi que des pleurs larges,
Voluptueusement, tombaient du grand ciel noir.

II

J'ai rêvé d'un vieux monde à l'âme réprouvée,
Où j'apportais — prophète — un cœur ardent et doux.
Mes yeux forçaient le Doute à tomber à genoux;
Et je faisais du ciel avec ma main levée.

Vers ma robe accouraient les pitiés orphelines ;
Un soir, je rencontrai, pauvresse des sentiers,
L'Espérance en haillons et lui lavai les pieds ;
Et des douceurs d'encens traînaient sur les collines...

Puis j'étais mis à mort par l'ordre du Tyran ;
De ma poitrine, alors, jaillissait un torrent,
Où venait s'étancher l'antique soif des Ames.

J'étais Celui qu'on prie aux lentes fin de jour,
Et mon pâle visage, en un nimbe d'amour,
Flottait, lune mystique, au cœur triste des femmes.

III

J'ai rêvé d'un jardin primitif où des âmes
Cueillaient le trèfle d'or en robes de candeur,
Où des souffles d'azur, veloutés de tiédeur,
Berçaient des fleurs d'argent, sveltes comme des femmes.

A l'ombre, au bord des eaux, sous des arbres légers,
Les mystiques Amants rêvaient leur solitude;
Et tout était extase, et joie, et plénitude,
Et les agneaux de Dieu paissaient dans les vergers,

L'amour sanctifié, sans hâtes et sans fièvres,
Buvait à l'urne exquise et profonde des lèvres...
O songe d'un désir parfumé par le ciel !

Et j'étais là, debout parmi les marjolaines,
Virginal, et l'archet des blanches cantilènes
A mes doigts effilés d'ange immatériel.

Albert Samain.

COCOTES EN PAPIER

LA ROSE

Bonne-Amie entra et tendit à Marcel, qu'elle aimait parce qu'il avait un prénom à la mode et qu'il écrivait dans les journaux, une rose.

— « Elles sont introuvables par le temps froid qui court, tu sais, lui dit-elle. Devine combien elle me coûte ? »

— « Les yeux de la tête », dit Marcel.

Il emplit d'eau le plus ventru de ses pots bleus, pour y mettre la rose.

— « Ne l'abîme pas, dit Bonne-Amie. Lefleuriste affirme qu'elle peut s'ouvrir dans une chambre bien chauffée. »

— « Justement : voilà un bon feu, attendons », dit Marcel.

— « Et toi, quel plaisir veux-tu me faire ? » demanda Bonne-Amie.

Elle s'était assise et, les pieds à la flamme, elle ajouta :

— « Je ne tiens pas aux cadeaux. Un rien me suffit, une attention délicate qui touche une femme plus que l'offre d'un empire ou de grosses richesses. Je ne sais quoi. Arrange-toi. Trouve quelque chose. Il me semble qu'à ta place je ne serais pas embarrassée. J'ai été gentille. Sois mignon. »

— « J'ai ton affaire », dit Marcel.

Sans hésiter, il prit le manuscrit en train, et, remuant la jambe, se tapotant la joue avec une règle, se mit à lire, à haute voix, le chapitre fa-

meux dont il pouvait dire : « Celui-là, mon vieux, j'en réponds ! »

Et c'était toujours ainsi. Les humiliations ne l'assagissaient pas. A peine avait-il répété : « Suis-je bête ! suis-je bête ! » qu'il recommençait de mendier, l'incorrigible, jusqu'à rougir, un peu d'admiration de femme.

Sa voix, éclatante dès le lancer des phrases, bientôt mollit, et, comme de coutume, au passage admirable où le mot serre l'idée si fort qu'elle étouffe, il s'arrêta, défiant, craintif, et regarda.

La jupe serrée aux chevilles, les genoux collés, les coudes aux corps, les mains perdues dans les manches, Bonne-Amie avait voûté sa taille, plissé son front, rentré ses yeux et cousu sa bouche, car elle ne dit même pas : « J'avoue que mon opinion personnelle n'a qu'une importance secondaire.»

Vraiment, elle n'avait oublié que de poser sur la cheminée, à droite et à gauche de la pendule, ses deux inutiles coquillages, ses oreilles sourdes.

Tout entière, Bonne-Amie s'était fermée.

Et Marcel déjà se dépitait; mais soudain il s'attendrit ! Dans le pot bleu et ventru, la rose s'était ouverte.

Quel émerveillement !

L'émotion oscillante, folle, Marcel reluisait de sève. Il allait encore perdre la tête, s'emballer, fourrer avec reconnaissance son nez au creux de la fleur, lorsqu'enfin Bonne-Amie lui dit, à temps pour qu'il pût se reconquérir et se calmer :

« Tiens ! la rose ! à la bonne heure ! le fleuriste ne m'a pas volée.

Jules Renard.

DERNIERES PAGES (1)

SUGGESTIONS (2)

I

La supposition que le livre de tel auteur est une chose distincte de la personne de l'auteur est, je pense, mal fondée. L'âme est un chiffre, dans le sens cryptographique; et plus le cryptogramme est court, plus son interprétation est difficile : à un certain degré de brièveté il défierait même toute une armée de Champollions. Ainsi celui qui n'a écrit que très peu pourra dans ce peu ou bien cacher son esprit ou donner une idée erronée de son esprit, de ses acquisitions, de ses talents, de son humeur, de sa manière, de la teneur, profondeur (ou superficialité) de sa pensée, en un mot, de son caractère, de lui-même. Mais cela est impossible pour celui qui a beaucoup écrit. Nous aurons de lui, d'après ses livres, non peut-être la juste, mais la plus juste représentation. Bulwer, l'homme, l'individu, en gilet de velours vert et en gants ambre, n'est aucunement le véritable Sir Edward Lytton, lequel n est véritable que dans *Ernest Maltravers*, où son âme s'est délibérément mise toute nue. Connaître Dickens, est-ce en le regardant, en causant avec lui, ou en lisant son *Magasin d'antiquites?* Quel poète, spécialement, ne se sentira plus vraiment expliqué par le premier venu de ses sonnets (sérieusement écrit) que par les détails personnels les plus précis, les plus intimes?

II

Suppléer trop à l'imagination du lecteur opprime et offense sa propre imagination. Rien ne la blesse plus profondement, — et rien ne contrarie autant le goût que tous les *hypérismes*, quels qu'ils soient.

III

M. Brown a mis pour épigraphe sur la couverture de son magazine ces mots de Richelieu : « On me dit cruel, — mais non : je suis juste. »

---

(1) Traduction inédite. — V. *Mercure de France*, N^os^ 23, 24 et 26.

(2) Ce titre, choisi par Edgar Poe pour étiqueter une poignée de notes analogues aux *Marginalia*, a paru convenir à ces fragments, extraits, comme les précédents et ceux qui suivront, des *Literati*, — la XIII^e^ suggestion exceptée, — N.D.T.

Les deux monosyllabes « un âne » manquent absolument à la fin, — sans doute par suite d'un de ces lapsus typographiques qui auront été à la fois le poison et l'antidote dans la vie de M. Brown.

IV

En toute fiction, l'originalité du thème doit être le *premier* objet; — le premier, nous ne disons pas le plus important. Mais, *ceteris paribus*, un écrivain trahit son propre intérêt en dédaignant, au début de tel récit, l'effet qui dérive invariablement du grand élément *nouveauté*.

V

L'œuvre d'art doit contenir en elle-même tout ce qui est nécessaire à sa claire compréhension. L' « argument » n'est jamais qu'une forme du « Ceci est un bœuf », écrit sous l'image représentant un animal à cornes.

VI

Une œuvre d'art peut être admirablement construite et cependant être nulle en ce qui regarde l'essentialité de cet art, le plus ingénu, qui n'est que l'heureux développement de la nature; mais aucune œuvre d'art ne peut incorporer une véritable *originalité* si elle n'est pas absolument représentative de l'esprit créateur, ou, plus simplement, du *génie* de l'auteur.

VII

Entre l'*humour* et l'âme de la Muse il y a antagonisme direct; et la prédominante croyance que la mélancolie est inséparable des plus hautes manifestations du beau n'est pas sans avoir une très ferme base dans la nature et dans la raison. Mais il arrive que l'*humour* et cette qualité que nous avons appelée l'âme de la Muse (imagination) trouvent un égal appui pour leur développement dans ces deux mêmes étais, — le rythme et la rime Ainsi, la seule ressemblance qu'il y ait entre le vers humouristique et la poésie, proprement dite, vient de la communauté de l'instrument qui leur est nécessaire. Cette circonstance a pourtant suffi à faire naître et à maintenir, pendant de longs siècles, dans le cerveau des critiques impensants, la confusion de deux idées aussi absolument distinctes.

VIII

Les analogies dans la Nature sont universelles ; et de même que l'herbe crue le plus vite est celle qui se fane le plus vite; de même que l'éphémère conquiert sa perfection en un seul jour pour périr au déclin de ce même jour, — de même, l'esprit doué d'une précoce maturité est voué à une précoce décadence; et quand nous voyons dans l'œil d'un enfant une âme d'adulte, ce serait rêver tout éveillé que d'en attendre un développement ultérieur proportionnel. Si le petit prodige atteint l'âge mûr, une imbécillité mentale, pas très éloignée de l'idiotie même, voilà ce qui l'attend trop fréquemment. Les exceptions à cette règle sont fort rares, mais il faut encore observer que lorsqu'une telle exception se présente, il s'agit d'une intelligence de Titan, qui se conserve égale à elle-même jusqu'aux jours de la plus extrême sénilité et qui se glorifie non pas dans un seul, mais dans tous les larges champs de la fantaisie et de la raison.

IX

Boccalini, dans ses Avertissements du Parnasse, nous raconte qu'un jour Zoïle présenta à Apollon une critique très caustique d'un admirable poème. Le dieu demanda qu'on lui exposât les beautés de l'œuvre, mais Zoïle répondit qu'il ne s'inquiétait que des fautes. Là-dessus Apollon lui donna un sac de blé non vanné, — en lui infligeant la punition de l'éplucher grain à grain.

Cette fable peut servir de verges pour certaines épaules, mais je ne suis pas bien sûr que le dieu eût raison. Le fait est que les limites du strict devoir de la critique sont grossièrement méconnues. Nous nous hasardons à dire que, puisqu'on *permet* au critique de jouer, d'aucunes fois, le rôle de simple commentateur, — puisqu'on l'*autorise*, par manière de pur amusement pour ses lecteurs, à mettre en belle lumière les mérites de son auteur, — sa tâche légitime est encore d'en relever et d'en analyser les défauts, de montrer comment l'œuvre aurait pu être améliorée, de combattre enfin pour la cause des Lettres, sans se préoccuper nullement des individualités littéraires. Bref, la Beauté doit-être considérée comme un axiôme, qui, pour devenir évident, n'a qu'à être clairement énoncé. La Beauté n'existe *pas* si elle a besoin d'être démontrée comme telle : — et ainsi, insister trop sur les mérites particu-

liers d'une œuvre, c'est admettre implicitemeut qu'elle n'en possède *aucun*.

X

A propos de Bryant, j'ai essayé de montrer la divergence qu'il y a entre l'opinion publique et l'opinion privée quand il s'agit du mérite des écrivains contemporains. La première de ces « opinions » ne peut être appelée telle que par courtoisie. Elle appartient au public juste comme nous appartient le livre que nous venons d'acheter.

XI

Les auteurs les plus « populaires », les plus « à succès », ne sont, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, que des individus doués d'adresse, d'entêtement et d effronterie, — en un mot des hommes d'affaires, des quémandeurs et des charlatans.

XII

La passion et la poésie sont contradictoires. La poésie élève et tranquillise *l'âme* : elle n'a rien à faire avec le cœur.

XIII

Le Rational du vers. (1)

Il n'y a pas une prosodie qui vaille le papier sur lequel elle est imprimée.
E.-A. P.

Le mot « vers » est pris ici non en son sens strict ou primitif, mais comme le terme le plus convenable pour exprimer d'une façon générale et sans pédantisme tout ce qui est inclu dans l'idée de rythme, rime, mètre, versification.

Il n'y a peut-être aucun sujet, en littérature, qui ait été aussi opiniâtrément discuté, et il n'y en a certainement aucun à propos duquel on ait fait preuve, on peut vraiment le dire, d'autant d'incurie, de confusion, d'incompréhension, de vues fausses, de mystification, de véritable et universelle ignorance : si le sujet était réellement difficile ou s'il gisait en les nuageuses régions de la métaphysique, là où les fumées du doute assument toutes formes selon la volonté ou l'imagi-

1) Début de l'étude intitulée *Rationale of verse* et qui porte exclusivement sur la prosodie anglaise.

nation du contempleur, — nous aurions moins de raisons pour nous étonner de tant de contradictions et de perplexités; mais, en fait, le sujet est excessivement simple; il comporte environ un dixième d'éthique, et les autres dixièmes ressortent des sciences mathématiques : le tout ne dépasse pas les limites du plus ordinaire sens commun.

« Mais s'il en est ainsi, dira-t-on, comment de tels malentendus ont-ils pu s'élever ? Est-il concevable que des milliers de profonds érudits, explorant depuis des siècles un territoire aussi accessible, n'aient pas su le faire connaître, du moins en tant qu'il peut être connu ? » A ces questions, je le confesse, il n'est pas facile de répondre : — en tout cas, une réponse satisfaisante exigerait autant de travail que l'élucidation de la question en litige — *vexata quaestio* — elle-même. Cependant, il est possible, et sans danger, de suggérer que «les milliers de profonds érudits» se sont *probablement* trompés, premièrement, parce qu'ils étaient des érudits, secondement, parce qu'ils étaient profonds, et troisièmement, parce qu'ils étaient des milliers, — l'incapacité de l'érudit et sa profondeur ayant été ainsi multipliées des milliers de fois. Ces suggestions sont fort sérieuses : il y a en effet dans l'érudition quelque chose qui mène ses adeptes à cette aveugle adoration de l'Idole du Théâtre, dont parle Bacon, — à une irrationnelle déférence pour l'antiquité; en second lieu, la « profondeur » est rarement profonde, — et c'est la nature de la vérité d'être, en général, de même que tels filons, d'autant plus riche qu'elle est plus superficielle ; enfin le sujet le plus clair peut se trouver ennuagé par une surabondance de bavardages. En chimie, le meilleur moyen pour séparer deux corps est de leur en ajouter un troisième; en spéculation, souvent les faits concordent, et les arguments, jusqu'au moment où un autre fait, un autre argument vienne, avec les meilleures intentions du monde, brouiller ces vieux amis. Une fois sur cent, tel point est extrêmement discuté parce qu'il est obscur; le reste du temps, il est obscur parce qu'il est extrêmement discuté. Quand un sujet se présente dans ces conditions, la plus courte méthode d'investigation consiste à faire table rase de toutes les précédentes investigations qui ont pu être tentées.

EDGAR POE.

LE CHATEAU HERMÉTIQUE

A Marcel Schwob.

J'ai connu deux vieilles femmes qui sont mortes en disant : « Nous ne sommes pas *chez nous ici !* Ce n'est pas *ici* que nous devrions mourir. » L'une était une paysanne du Limousin, fort pauvre, un peu folle, dont la principale monomanie consistait en un éternel besoin de locomotion. Elle rêvait d'un endroit où elle aurait été *mieux*, où elle aurait dû vivre *toujours*, et comme elle ne connaissait pas cet endroit, que, du reste, elle ignorait même s'il existait autre part que sous son crâne, elle répétait jaculatoirement : « Ah ! Ils sont bien malheureux, ceux qui n'ont pas de pays!.. » Elle expira en faisant un geste d'entêtée, signifiant : « *Là-bas !* »

L'autre, une comtesse de Beaumont-Landry, avait toute sa raison, mais elle songeait des journées entières à la *maison de ses rêves*, et cette maison ne représentait pas, pour elle, une phrase sentimentale de son jeune temps: c'était *réellement, sincèrement*, une demeure bâtie quelque part, peut-être dans la Suède ou dans l'Irlande, dans une contrée *couleur de dentelle grise*, disait-elle, et où les *colombes doivent être en deuil*. Elle ne définissait rien, ne souhaitait rien. Ni tableaux, ni gravures, ne lui donnaient d'indications plus précises, mais elle savait que cette maison était *là-bas*, et que sa place, à elle, une choyée mondaine, était marquée dans ce modeste endroit de repos. Quand elle entra en agonie, elle prit les mains de sa fille, lui murmura d'une voix très inquiète : « Je ne suis pas *ici* chez moi ! Non, ce n'est pas *ici* que je devrais être ».

S'il y a *l'âme sœur* que l'on cherche à travers toutes les déceptions et tous les crimes d'amour,

n'y aurait-il pas aussi le *pays frère,* sans lequel on ne vit pas heureux, on ne peut obtenir une fin paisible ?

Combien de touristes mélancoliques ont dit avec des regrets plein les yeux : « J'ai vu en passant le lieu que je voudrais habiter, et je ne me rappelle déjà plus dans quel coin de la terre il se trouve ! Je ne sais plus le nom du village... je ne vois plus la nuance du ciel.... »

Combien d'explorateurs fameux se sont sentis soudainement attirés, par delà les mers et les déserts, vers un site mystérieux, une patrie faite pour eux seuls, dont ils possèdent en eux une image si effacée qu'elle leur paraît être le souvenir d'une ancienne estampe admirée trop longuement durant leur enfance !

Et il y a les lieux maudits où l'on va parce qu'il faut qu'on y aille, où l'on rencontre la blessure qui vous est destinée depuis des siècles. Il y a la forêt qui vous hante, de loin, et où l'on se pend à l'arbre que l'on croit avoir déjà vu ailleurs, un arbre qui vous tendait ses branches derrière toutes les fenêtres crépusculaires. Il y a le lac perdu au fond du petit val sauvage, la mare verdâtre hérissée de broussailles noires, où l'on se jette avec la presque joie d'avoir enfin trouvé sa tombe *à soi* et non pas la tombe pareille à celle du voisin. De toute éternité la place de nos pieds est probablement désignée, mais nous ne venons pas au jour selon notre gré : nos parents s'agitent, s'éloignent, vont, viennent, inutilement, cherchent eux-mêmes leur définitive résidence, si bien qu'ils faut des hasards multiples pour nous renseigner, nous fournir l'intuition solennelle et nous enlever, comme sur des ailes, jusqu'au pays qui garde, en un champ de blé ou en une rue déserte, les racines mystiques de notre personne.

Souvent, aussi, extasiés devant ce pays, nous le voyons tout à coup reculer, se fondre, s'évanouir. Il nous fuit, nous abandonne, et pour une raison qui ne nous sera jamais donnée, car, sans doute,

elle est trop effrayante, nous devinons que nous ne l'atteindrons pas, que cette terre promise nous sera éternellement dérobée.

Et voici ce que je veux raconter *bien sincèrement*, au sujet d'un de ces pays de chimères, que j'ai *bien réellement* trouvé sur ma route :

C'était en Franche-Comté, en visitant par une belle journée de soleil une grande propriété triste située vers le village de Roquemont, dans le petit hameau de Suse. Nous avions gravi le sommet d'une colline qu'on dénommait aux environs : la *Dent de l'Ours*, à cause de sa bizarre échancrure, et nous demeurions tous les trois étendus sur une herbe rousse qui sentait la chevelure brûlée. La mère, madame Téard. le fils, Albert Téard, et moi, nous avions très chaud ; nous ne causions plus, ayant épuisé toutes les banales histoires parisiennes. A cette hauteur, sur ce plateau que balayaient les brises sèches, la source des conversations vulgaires s'était tarie subitement en nous, et nous ne désirions plus qu'étouffer les échos des villes toujours si détonnants dans le religieux silence d'une montée de calvaire. Mes amis avaient d'abord tenu, gracieusement, à me faire juger la maison, le jardin, le vignoble ; de différents côtés, ils m'indiquaient les célébrités du pays : l'endroit où l'année dernière Albert Téard avait tué un lièvre énorme, le carrefour où se voyaient encore les vestiges des Prussiens, le sentier par où descendaient du bois, certains hivers, les loups voleurs ; puis, peu à peu, saisis d'un respect pour la grandeur enveloppante du panorama, nous nous étions tus sans nous consulter, et nous regardions presque sans voir.

A l'horizon, pas trop loin pourtant, se dressait une énorme roche sur une autre colline, sœur de celle qui nous portait, et l'on apercevait, très distinctement, les ruines d'un château féodal faisant corps avec la roche sombre. Cela formait un arrière-plan de drame au tableau relativement gai

que représentaient le village de Suse, tassé contre un clocher naïf arrondi en goupillon, et le vignoble, où s'éparpillaient des paysans en blouse et des femmes en jupes claires. Cela dominait d'un air malfaisant, impérieux, et il n'était pas possible de ne pas déclarer tout de suite que, là, se trouvait le seul endroit *curieux*, le point d'histoire ou le point de légende. Mais on n'en avait pas parlé encore. Albert Téard, d'un ton dolent, murmura :

« ... Il y a aussi des cavernes pleines d'ossements fossiles, de silex taillé ; nous vous y mènerons ; ensuite vous aurez tout vu. »

« Comment, tout vu ? dis-je, me redressant sur un coude ; et les ruines, là-bas ? »

« Hein ? Quelles ruines ? » demanda madame Téard étonnée.

J'avais les yeux fixes. J'étendis le bras, et Albert Téard se mit à rire.

« Ça des ruines ! Peut-être que si, et plus sûr que non ! De chez nous, par un jour de pluie, on dirait tout simplement une roche à pic, mais, par le soleil, avec des jeux de lumière tombant des nuages, on croit quelquefois qu'il s'agit d'un vieux château sans porte. Oh ! ne vous y fiez pas !... »

« Vous plaisantez ? »

Je regardais, fasciné, à m'en faire mal au cerveau.

« Non, c'est la roche qui plaisante, reprit Albert Téard. Il n'y a aucune description de ces ruines dans les annales franc-comtoises, et nos paysans, qui n'ont pas le temps de s'amuser, prétendent ne les avoir jamais distinguées, ni au soleil, ni à la pluie. Pour moi, je ne les aperçois plus que vaguement... *parce que je sais depuis longtemps à quoi m'en tenir.* »

« Moi, fit doucement madame Téard, une exquise vieille femme raisonnable, j'ai souvent essayé de me figurer le château, et je n'ai pas pu découvrir la moindre tourelle !... »

J'étais abasourdi. D'instant en instant le mirage

s'accentuait, devenait formidable ; je voyais des croisillons, des ogives, des créneaux, et tous ces détails bleuâtres se fonçaient comme sous les coups d'un pinceau fantastique.

« Enfin, murmurai-je, on peut bien visiter cette roche ? »

La mère de Téard souriait en inclinant son bon visage sur l'épaule gauche.

« Vous voulez donc risquer le saut du mauvais garnement ? »

« Qu'est-ce que le mauvais garnement ? Une légende ? »

« Non, une aventure très naturelle. C'est un conscrit qui avait parié de dénicher des œufs de buse, là-haut, avant d'aller au régiment, et, comme il était gris le matin où il tenta son ascension, il a dégringolé de votre fameux château jusqu'à sa chaumière. S'il n'a pas trouvé des œufs de buse, il a toujours trouvé de la salle de police en arrivant chez son capitaine, car il a fallu le soigner et il a manqué le premier appel, ce nigaud. »

Je restai en contemplation devant le château magique. Une brume entourait cette colline revêtue de grands genévriers et de taillis de hêtres. On y rêvait la fraîcheur d'une eau cachée dans les profondeurs *des donjons*, et la roche, à distance, paraissait luire comme une peau de reptile. A un pied du premier corps de bâtiment, une sorte de renflement taillé en chemin de ronde faisait exactement l'effet d'un travail humain, et il semblait tellement facile de se promener là-dessus que je ne comprenais pas le dédain de mes amis.

« Nous irons ! c'est entendu », décida Téard avec une grimace narquoise.

Nous y allâmes le lendemain. Madame Téard nous suivait, portant un panier copieusement garni, parce que, disait-elle, *c'était toujours plus loin qu'on ne le pensait.*

Au bout d'une heure de marche dans les blés

et dans les vignes, nous arrivions sur la pente caillouteuse d'une colline creusée à son centre, endeuillant d'une ombre épaisse et froide un hameau de cinq ou six pauvres masures. De ci, de là, des gens taciturnes. Les hommes arrangeaient des tonneaux sans crier ni jurer. Les femmes, berçant des nourrissons, ne chantaient pas. Peut-être avais-je, moi tout seul, cette spéciale vision d'un village endormi, puisque mes compagnons ne remarquèrent vraiment rien d'anormal en traversant ce coin de pays d'ombre. Cependant, Madame Téard, ayant voulu acheter un peu de lait, s'aperçut qu'on ne lui répondait même pas, et elle me dit d'une voix ennuyée :

« Ils sont comme ça, ici ! »

La vieille dame s'installa au bord d'un lavoir primitif où gargouillait une fontaine par des conduits de bois ; elle nous souhaita une heureuse escalade et se mit à plonger des bouteilles dans l'eau pour le coup du retour. J'avais beau me dire qu'il s'agissait maintenant d'une excursion agréable, non d'une conquête, j'étais tout désespéré d'avance. Je ne distinguais plus la roche féodale derrière les rochers ordinaires, qui me la masquaient, le silence du hameau me poignait, j'étais nerveux. Ce mirage romantique de la veille se transformait en un guet-apens ridicule, et je vibrais comme déjà victime d'une redoutable injustice. Téard, philosophiquement, me fit observer que nos guêtres étaient solides, me pria de m'armer de patience à cause des ronciers inextricables qu'il nous faudrait franchir :

« Vous l'aurez voulu ! » appuya-t-il.

Se diriger en droite ligne vers le *Château* me paraissait un assaut enfantin ; mais, de minute en minute, cela devint tout un plan de bataille sérieuse. On déviait, malgré soi. On reculait devant les fossés remplis de fange, d'épines, de pierrailles aiguës. On était bien obligé de tourner les difficultés s'enchevêtrant les unes dans les autres, et on finissait par tourner le dos à son but.

Des rideaux d'églantiers et de ronces, des broussailles hautes à vous asseoir par terre, nous dissimulaient de plus en plus les ruines, et quand une éclaircie, sous les branches, nous laissait les apercevoir, l'œil se heurtait à un mur énorme, un mur tout uni. Les donjons, les créneaux, le chemin de ronde, s'étaient engloutis absolument dans cette muraille suintante d'humidité, et il ne demeurait debout qu'une façade muette, aveugle, la menaçante façade par excellence, la façade hermétique... Nous nous assîmes, à mi-côte, tout essoufflés, sur un tronc d'arbre.

« Hein ? me dit Téard, s'épongeant le front, c'est agaçant !... »

« Il faut couper au plus court, je veux toucher cette roche de mes deux mains. »

Nous voilà repartis, le nez levé, les yeux inquiets. Téard était repris d'une fièvre, et il m'avoua qu'on ne savait pas bien le fin mot de cette satanée roche. Jadis on aurait bien pu creuser des carrières dans la colline, peut-être avait-on essayé de bâtir quelque chose dans le roc même, et, sans doute, y avait-on renoncé en présence de la dureté du granit. Seulement, s'il y avait *quelque chose*. Comment était-on parvenu au sommet de l'édifice ? Comment avait-on franchi ce début de muraille, si lisse qu'elle en luisait ?...

« Avec des échelles ? »

« Allons donc ! C'est l'aventure du conscrit ! Ce garçon avait traîné des cordes à nœuds et des crampons. Il a dressé des échelles, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest ; on le voyait, d'en bas, se démener comme un diable, et il n'était pas plus ivre que moi. N'empêche que ça s'est terminé par une dégringolade folle. Un plongeon dans la fontaine, tête la première !... Non !.. Faudrait un ballon !. »

Lorsque nous fûmes sur les assises du *château*, les narines humant l'âcre parfum de la mousse verte qui les veloutait, nous étions beaucoup moins avancés qu'à mi-côte ; nous ne saisissions plus rien de l'ensemble, et les détails égaraient

notre imagination au milieu des conjectures les plus stupides.

« Tournons ! » m'écriai-je.

L'un vira vers l'ouest, l'autre vers l'est. Nous devions nous réunir sous ce que j'appelais le chemin de ronde. Pour marcher, je me suspendais aux arbustes, aux touffes d'herbe, le terrain était extrêmement glissant, des pierres s'éboulaient entre mes jambes, allaient rouler jusqu'à la fontaine où rafraîchissait le vin de la collation : on les entendait bondir de fossés en fossés, frapper des rocs et choir ensuite dans le feuillage comme des oiseaux morts. La terre s'effondrait sous mes pas, bizarrement friable, ruisselait en ruisseaux lourds, pleins d'une quantité de paillettes brunes et brillantes ressemblant peut-être aux écailles d'un gigantesque poisson anté-diluvien. Les verdures grasses vous laissaient à la main une sève gluante, et on respirait, tout près de la mousse, une odeur de pourri. Quand je relevais la tête, je retrouvais la ligne imposante de ce monument sans porte ni fenêtre, et mon regard, montant à pic désespérément, ne pouvait s'accrocher ni à une aspérité de la pierre, ni à une fleurette. La roche, toujours la roche, luisante, suintante, sans une fissure, sans un trou. Et là-haut, très haut, dans la lumière, planaient les buses aux ailes argentées, lentement, avec des allures de nageuses tranquilles qui s'abandonnent à l'onde calme d'un océan bleu. Il y a des heures où l'air pur vous grise, vous fait oublier le *terre à terre* des choses. Une seconde, il me parut presque simple d'avoir un ballon !..

Oh ! entrer dans le château que j'avais vu, et qui *existait* puisque *je l'avais vu !* Pénétrer à l'intérieur de la citadelle mystérieuse, où il me semblait *décidément* que quelqu'un m'attendait!.. Oui, je devais y venir un jour ! Je devais toucher la colossale muraille de mes pauvres mains impuissantes, cogner du front le granit pour appeler des gens que j'avais besoin de délivrer !... Et je

prêtais l'oreille, je scrutais l'inexorable dureté de cette pyramide naturelle pour tâcher de surprendre quelque signal de reconnaissance !...

Tous les sites sauvages vous donnent des hallucinations et d'instantanées monomanies de grandeurs. Quand on est seul sur une montagne, rien ne vous empêche de croire que vous êtes roi ! J'aurais pu effleurer, de ma guêtre, la cime d'un peuplier, et tout en bas j'apercevais madame Téard dormant sous son ombrelle blanche doublée de rouge, Madame Téard grosse comme une coccinelle à tête rose !.... Eh bien, alors ? Pourquoi n'abaissait-on pas le pont-levis ?... Enfin, le vertige me gagna, et, les yeux furieusement clos, je me remis à tourner.

Sous le chemin de ronde, Téard examinait une trace dans la pierre. Cela nous excita un moment. On eût dit la marque d'un anneau de fer, de ces anneaux que l'on plante sur les quais pour amarrer les navires. Durant un bon quart d'heure nous nous entêtâmes là, pendus à la force de nos ongles au-dessus du gouffre, étudiant ce faible vestige d'humanité, et nous dûmes conclure qu'un caillou, en sortant de son alvéole de grès comme un noyau sort d'un fruit mûr, avait probablement formé cette marque d'anneau. Il fallut redescendre. Nous nous éloignâmes, chacun très absorbé, avec la physionomie malheureuse d'individus qu'on n'a pas voulu recevoir parce qu'ils n'étaient pas assez bien mis. Tout le long de la descente nous eûmes des accidents terribles, je tombai dans un fossé bourré d'épines, et Téard posa le pied sur une vipère. En bas, madame Téard, réveillée, nous guettait, la figure bouleversée, les bras en l'air : un chien errant avait dévalisé le panier aux provisions ; le vin, trop secoué par les remous de la fontaine, était perdu. Il nous restait du pain, mais du pain déjà rongé, couvert de bave... Téard, désappointé, riait rageusement. Sa mère se lamentait, moi je n'osais plus rien dire. Le soleil se couchait; on rentra vite pour dîner.

Pendant le repas, comme la croisée était ouverte sur un merveilleux horizon de flammes et d'or, je poussai un véritable cri de colère en leur désignant de l'index la lointaine colline. Là-bas... là-bas, un jeu diabolique de lumières pourpres, d'ombres violettes, faisait réapparaître les ruines du castel féodal. Je distinguais plus nettement que jamais les donjons, le chemin de ronde, les créneaux ; et, plus formidablement que jamais, se dressait, dans le sang du jour agonisant, le *Château hermétique*, la patrie inconnue qui attirait mon cœur !...

RACHILDE.

LE CAP DE MINUIT

A Alfred Vallette.

CHŒUR DES NOCTURNES PROMENEURS.

Lumière hypocrite
De lune d'hiver.
Ciel de Noël selon le rite,
Silencieux comme une mer
De glace...
Même voici l'étoile des Mages qui passe.
Alleluia.

VOIX D'HOMME.

Oh! les messes de minuit,
Quand j'étais petit! Féerie
Et candeur! La griserie
A cette heure m'en poursuit.

VOIX FÉMININE.

D'autres fillettes vont dire
Au petit Jésus de cire
Où leurs souliers roses sont,
Et se griseront, chers anges,
Des folles odeurs d'oranges
Qui flottent par la maison.

CHŒUR DES ARRIÈRE-PENSÉES.

Jadis — comme une brise odorante s'en va
Ressuscitant d'un baiser plus frais qu'une haleine
D'enfant les fronts mouillés qui geignent dans la plaine,
Un magnifique espoir d'aurore se leva.
Or, comme on entendait par les airs des cantiques
Et que l'étoile avait des fascinations,
— Pâtres de la montagne et rois des nations,
Accoururent pour voir les rêveurs exatiques.

VOIX D'HOMME

Le berger et le roi
Ont trouvé, dit-on. J'ai vainement cherché, moi.

CHŒUR DES ARRIÈRE-PENSÉES.

Quoi donc? Une empreinte sur le sable?

VOIX D'HOMME.

Triste Moi haïssable.

CHŒUR DES ARRIÈRE-PENSÉES.

Vous faites comme le coucou
Qui ne sait parler que de soi. Surveillez-vous.

VOIX D'HOMME.

Autrefois, mon enfant, ma fille,
Un trop bel espoir me poignait.
Si ténu je vis ton poignet!
Si délicate, ta cheville!
— Moins ténu que le sentiment
Mystérieux, hein! qui nous lie...
Oh! le mystère, ma folie!

VOIX FÉMININE.

Mon ami! J'ai peur. Vous devenez fou, vraiment.

VOIX D'HOMME.

Allons! Qu importe, mon aimée?
Les frisons de ta nuque d'or
Sont plus subtils que la fumée
D'un brûle-parfum qui s'endort.
O ta nuque d'or parfumée!

VOIX FÉMININE.

Oui, dormez, mon esclave et mon vainqueur.
Dormez, voulez-vous? là, sur mon cœur.

CHŒUR DES ARRIÈRE PENSÉES.

Depuis que la force éternelle
Qui du rien qu'elle couve en elle
Fait les désirs vivifiants
Et les germes impatients
Du Devenir pressé d'être un Présent instable....

VOIX FÉMININE.

Oh! fi! Comme c'est convenable!

VOIX D'HOMME.

Depuis que l'archange inhumain
Des rencontres bisexuelles
M'a jeté sur votre chemin.....

VOIX FÉMININE.

Périphrases spirituelles
Et peu galantes.

VOIX D'HOMME.

Vainement
J'espère voir éclore à ta lèvre fleurie
Le verbe d'or qui renouvelle et déifie...
Lazare peut dormir tranquille maintenant.

VOIX FÉMININE.

Je ne sais pas...

CHŒUR DES ARRIÈRE-PENSÉES.

L'amoureuse est bornée !

VOIX D'HOMME.

Fausse aurore, mon âme a froid.
Mon âme un jour par vous illuminée
S'étonne d'un soleil par qui l'hiver s'accroît.

VOIX FÉMININE.

Que veux-tu que je dise?
Hélas ! La parole incomprise
S'éteint comme un éclair en me brûlant le front.

VOIX D'HOMME.

Oh ! la brise d'été sous l'averse abattue !
Mon bel espoir est mort de ta négation.

VOIX FÉMININE.

Ami !...

VOIX D'HOMME.

J'ai froid, statue.

VOIX FÉMININE.

Ah ! pauvre cœur d'enfant maladif et chagrin,
Vous me feriez pleurer.

CHŒUR DES ARRIÈRE-PENSÉES.

Des pleurs, c'est souverain !

VOIX D'HOMME.

O ta chair douce et parfumée !
Si limpide qu'on croirait voir ton âme au fond !
Si fraîche que l'on en boirait, — ô mon aimée !
Si brûlante qu'à la toucher mon cœur se fond !
O ta chair douce et parfumée !

VOIX FÉMININE.

Oui, dormez, mon esclave et mon vainqueur.
Dormez, voulez-vous ? là, sur mon cœur.

CHŒUR DES ARRIÈRE PENSÉES.

Laisse les larves des noctuelles
Dévorer silencieusement,
Selon les coutumes rituelles,
Le mauvais fruit vert du sentiment.

Laisse l'essaim des mouches avides
Gronder son glas autour du fruit mort
Presque et miné de cavernes vides
Où la dent ne chôme qui le mord.

Parce que nulle main bienveillante
N'interviendra pour que le fruit las
Remonte à la branche défaillante.

Tu n'y songes pas ? — N'y songe pas.

VOIX D'HOMME.

Un mauvais écho sous mon crâne grince.
Je voudrais n'être auprès de toi que pour mourir.

VOIX FÉMININE.

Qui souffrirait pour moi, si vous mouriez, mon prince,
Beau prince taciturne et si lent à dormir ?

CHŒUR DES ARRIÈRE-PENSÉES

Les rêves les plus beaux trouveront-ils leurs formes ?
Verra-t-on l'incarnation de nos espoirs ?
Etre ! Pensée ! ô Normes !
S'uniront-ils jamais ? — Papillons noirs !

VOIX D'HOMME.

Des plages où c'est le printemps toute l'année,
Où la lumière, belle fille, en des ciels bleus
Toujours, se pâme et rit à gorge abandonnée,
J'ai fait venir les fleurs frêles au cœur frileux,
Pour effeuiller à tes pieds leurs coroles vierges,
Comme un enfant de chœur aux fêtes de l'été.
Et mes yeux sont les cierges
Qui veilleront jalousement sur ta beauté.

VOIX FÉMININE.

Hélas! mes triomphantes gerbes!
Pourquoi les effeuiller ainsi, dites, méchant?
Et puis on peut glisser en marchant sur ces herbes...
. . . . . .
Allons, bon! Vous pleurez, à présent? Quel enfant !

CHŒUR DES ENFANTS QUI REVIENNENT DE LA MESSE

Quand nous serons enfants de chœur, bientôt,
Nous aurons des robes écarlates,
Et nous génuflécherons en tenant la chape
Des grands vieillards sacerdotaux
Dont les paroles latines
Montent vers le petit Jésus
Qui sourit, les bras tendus,
Dans les chapelles byzantines.
Alleluia.

LOUIS DENISE.

PETITS APHORISMES

SUR LES FEMMES

1

On n'aime vraiment une femme que quand on ne la connaît pas; on ne la connaît que quand on ne l'aime plus.

2

Il ne faut point étudier la femme par l'analyse, mais par la synthèse. Tout ce qu'on met en elle, elle l'est; rien de ce qu'on cherche en elle ne s'y trouve.

3

Il n'y a ni à comprendre, ni à connaître la femme : il n'y a qu'à la goûter.

4

Il faut se méfier d'une femme, si on ne l'aime pas, avoir confiance en elle, si on l'aime. Ce n'est pas très sûr, mais le bonheur en dépend. Si l'on veut être en sûreté, il vaut mieux ne pas aimer.

5

Avec les femmes dont on ne peut rien espérer, un brin de cour est néanmoins utile : elles savent gré du sentiment qu'elles provoquent et du respect qu'elles inspirent.

6

Une femme veut toujours être courtisée, même lorsqu'elle est décidée à n'y faire aucune attention.

7

Faites la cour, sans la compromettre, à une femme qui peut vous être utile; compromettez, sans lui faire la cour, une femme qui peut vous nuire.

8

Comme pour une place forte, il y a trois manières de prendre une femme : l'assaut, la ruse, la famine.

9

Une femme doit laver matin et soir son corps d'eau fraîche et son âme de grâce.

10

Le sentiment le plus exquis de la femme, la pudeur, est trop proche parent de son défaut le plus répugnant, la pudibonderie.

11

Une femme doit avoir de l'esprit sur les lèvres et de la naïveté dans le cœur.

12

La piété sied aux femmes, à condition qu'elles restent mystiques dans l'amour.

13

Les femmes sont comme les oiseaux : elles charment si ce sont des rossignols, elles agaçent si ce sont des pies.

14

Il y a des femmes qui sont des fleurs sans parfum, et d'autres des parfums sans fleur.

15

Une jolie femme a beaucoup à faire pour obtenir les suffrages des femmes, et une laide pour obtenir ceux des hommes.

16

La laideur n'est pas un vice : c'est une tare.

17

Savoir porter la laideur est un grand art chez une femme ; c'est plus qu'un art, c'est une vertu.

18

Les vieilles femmes sont déplaisantes non parce qu'elles ne sont plus jeunes, mais parce qu'elles font trop sentir qu'elles ont été jeunes.

19

Les femmes aiment les compliments comme les bonbons: pour les mettre sur le devant de leur loge et les manger en public.

20

Avec les femmes, il faut toujours voir plus bas. Quand elles disent : J'ai mal à la tête, comprenez :

J'ai mal au cœur ; et quand elles disent : J'ai mal à l'estomac, traduisez.....

21

Quand une femme trompe son mari, elle le hait quelquefois ; quand elle trompe son amant, elle le hait toujours.

22

Une femme enceinte n'est plus une femme et n'est pas encore une mère : ce n'est plus qu'une femelle.

23

Les plus sottes en savent encore beaucoup plus qu'on ne croit : les plus spirituelles, par contre, en savent si peu, que l'on reste stupéfait lorsqu'on va au fond de leur esprit.

24

Beaucoup d'hommes apprécient plus la grâce que la beauté, la coquetterie que la grâce, l'effronterie que la coquetterie, l'impudence que l'effronterie, la perversité que l'impudence.

25

Les hommes qui ont l'habitude des femmes honnêtes sont timides auprès des femmes galantes et n'osent rien leur proposer ; ceux qui fréquentent les femmes galantes osent tout proposer aux femmes honnêtes : les seconds seuls savent vivre.

26

Tel se venge des femmes par le mépris. Qui s'en vengera par le silence ?

SUR L'AMOUR

1

L'amour est la plus noble des passions : mais les passions sont les moins nobles des facultés de l'âme.

2

L'amour étant de toutes les passions celle qui affecte le plus l'humanité est aussi la plus mal connue.

3

Il y deux modes dans l'amour : le corps et l'âme. Il n'y a qu'une substance : la vie.

4

L'amour ne rend pas meilleur, il rend autre.

5

Il y a plus à gagner à aimer; il y a moins à perdre à ne pas aimer.

6

L'incertitude du cœur est l'aléa de l'amour : c'est sans doute ce qui fait qu'on se passionne de ce jeu-là.

7

L'amour de la gloire est si grand, que, lorsque tout nous échappe, nous nous donnons au moins la gloire de l'amour.

8

La pitié, l'honnêteté, l'inertie jouent un grand rôle dans l'amour. Si on brisait là dès qu'on n'aime plus, il n'y aurait guère d'unions durables. La séparation est une mesure extrême motivée non par l'épuisement de l'amour, mais par l'engendrement de la haine.

9

On aime rarement ceux qu'on a intérêt à aimer.

10

Quand on mêle le devoir à l'amour, l'idée du devoir finit par absorber l'idée de l'amour.

11

Lorsqu'on fait valoir ses droits à être aimé, c'est que déjà on n'est plus aimé.

12

La tyrannie de l'amour ne se fait jamais plus sentir que lorsqu'il n'y a plus d'amour.

13

L'amour doit être l'Alphée de ces écuries d'Augias, les sens.

14

La poésie et la physiologie sont les deux pôles de l'amour.

15

En amour, comme dans beaucoup de maladies, une rechute est toujours grave.

16

Pour être très fort en amour, deux conditions sont nécessaires : espérer tout et n'ignorer rien.

17

La jalousie est une passion de même ordre que l'avarice.

18

Il n'y a pas de femmes dangereuses pour les aveugles ; il n'y a pas d'hommes dangereux pour les sourdes.

19

Les hommes en racontent beaucoup plus qu'ils n'en ont fait, et les femmes beaucoup moins.

20

Les hommes aiment à se vanter d'avoir possédé un grand nombre de femmes, sans en avoir jamais aimé ; les femmes d'avoir été aimées par un grand nombre d'hommes, sans avoir jamais cédé.

21

La femme a l'imagination des sens, et l'homme la sensualité de l'imagination.

23

Les femmes sont plus savantes, et les hommes plus expérimentés.

22

Tout l'art de l'amour consiste pour l'homme à deviner la femme, pour la femme à comprendre l'homme.

24

L'homme est un mystère pour la femme, la femme une énigme pour l'homme.

SUR LE MARIAGE

1

A cette chose si simple et si naturelle, l'amour, l'homme a substitué cette machinerie compliquée et encombrante, le mariage. Comme on reconnaît

bien là l'inventeur de la jurisprudence, de l'administration, de la nationalité, et celui dont une des plus vieilles légendes est le lit de Procuste !

2

Le mariage, comme la loterie, est une de ces choses où il est prouvé que l'on est fatalement mis dedans, et où l'on se laisse toujours prendre.

3

Le mariage est un esclavage, quelquefois de l'un des époux vis-à-vis de l'autre, le plus souvent de tous deux vis-à-vis de la société.

4

Le mariage est un gage sur lequel on cherche à emprunter de l'amour.

5

Le mariage est un moyen terme entre l'amour et la chasteté.

6

Si l'on pouvait essayer de vingt femmes, avant de se marier, on finirait peut-être par trouver celle qu'il faut : mais l'enthousiasme n'y serait plus.

7

Le mariage rompt de pernicieuses habitudes pour en faire contracter de déprimantes.

8

Les laides renoncent à l'amour : elles ne renoncent pas au mariage.

9

— Etes-vous heureux en ménage ?

— Autant qu'on peut l'être.

Réponse banale qui en dit long sur les joies du mariage.

10

« Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. »

Ces deux propositions ne jurent-elles pas de se voir accouplées ?

11

Contre la communauté des femmes, je lis dans Epictète cette maxime :

« Le théâtre est commun à tous les citoyens, mais sitôt que les places sont prises, tu ne peux ni ne dois déplacer ton voisin pour te mettre à sa place. Les femmes sont communes de même, mais sitôt que le législateur les a distribuées et qu'elles ont chacune leur mari, en bonne foi, t'est-il permis de ne pas te contenter de la tienne et de prendre celle de ton voisin ? »

J'aime cette comparaison parce qu'elle va à fin contraire de ce qu'elle veut prouver : les femmes sont à qui les paie, et telle qui a été prise par autrui la veille peut-être occupée par toi le lendemain.

12

Le mariage est une prison dont les portes sont toujours ouvertes sur l'adultère.

13

Un mari trompé sera toujours ridicule, pour avoir cru que la protection des lois était efficace là où il était incapable de se protéger lui-même.

14

Il y a des cas de fidélité, comme il y a des cas de diplosomie.

15

On n'est pas toujours le fils de son père, mais on est toujours le père de son fils.

16

Comment se fait-il qu'on soit moralement obligé d'épouser une jeune fille que l'on a séduite, et légalement empêché d'offrir la même réparation à une femme que l'on a compromise et contre qui, par suite, son mari a fait prononcer le divorce ?

17

Le divorce est un remède qui a plus d'un caractère commun avec l'amputation, entre autres celui-ci : on a souvent mal au membre qu'on n'a plus.

Louis Dumur.

PROSES DE DÉCOR

CONSEIL DE L'INGÉNUE

Pour Louis Le Cardonnel.

La divine musicienne, parfois, aux soirs de lune, la divine musicienne en sa robe de lune et de mer, — en sa longue robe qu'on dirait la traîne moirée d'argent de la lune sur la mer estivale, — la divine musicienne vient s'asseoir un moment près du clavier magique. Ses chères mains réveillent les orgues endormies; sa voix très douce chante des chansons d'enfants, d'anciennes et naïves chansons d'enfants, aux paroles merveilleuses, toutes fleuries d'espérance ; son bon sourire d'enchanteresse est si doux à mon cœur qu'il lui semble comme un rappel des matins abolis d'avril, qu'il retrouve en la brume des années perdues les vaines et délicieuses fictions de sa jeunesse, qu'il se croit encore à l'heure des départs, dans les aubes ensoleillées de joie confiante, pour les pays de chimères,— pour les fuyants rivages des pays de chimères. — Et je le sens alors qui tressaille et se gonfle dans ma poitrine et me remonte aux lèvres. — Ah ! lui dis-je, tu écoutes sous les mains pâles d'aubépine et les doigts teintés de benjoin rose les lentes psalmodies des orgues célébrant le songe orgueilleux de ton passé ; mais nous sommes bien vieux pour nous enivrer du vin des promesses. Déjà la conseillère est souvent venue, mon cœur, et ne suscita jamais que de pires lendemains. Le miracle qui émane de sa présence est trop court ; ce n'est que la caresse passagère de la brise, le refrain venu du large et que le vent remporte, l'extase et le prestige d'une minute,

l'illusion aussitôt abrogée des avenirs de faste et de lumière ; nous sommes las, mon cœur, et j'ai faim de repos. — Que nous voulez-vous ? dit à son tour mon âme, que nous voulez-vous, bouche de parfums, voix de prodige et de légende ? Que nous voulez-vous, sourires de l'Elue, écho des chansons naïves qui nous bercèrent au printemps de la vie ?

Et la divine musicienne se dresse, toute droite et blanche devant le clavier magique.

— Lève-toi ! crie son âme à mon âme, lève-toi pour le sacrifice souverain de nos fiançailles. J'apporte à ta défaillance le secours charitable et béni du mensonge. Je suis l'immatérielle épouse des souvenirs, l'évocatrice des mirages que te prédisent les fumées cheminant en vagues troupes sur l'horizon prochain. Je suis celle qui ne raisonne pas, qui marche devant elle, les yeux clos, par les sentes toujours neuves des jardins de féerie. Je suis celle qui passe sans entendre et sans voir les choses immédiates de la terre, mais qui les répète derrière toi, si chatoyantes au prisme de tes imaginations qu'elles te séduisent comme les reflets d'un monde surnaturel et factice. Ne me prends point pour la mauvaise ensorceleuse, la Béatrice aux simulacres d'amour qu'on rencontre, vaguant sur les chemins du calvaire ; pour le fantôme adoré de ton cœur, l'inapprochable Idole devinée par delà l'imposture des filles publiques ; je suis la visiteuse consolante et compatissante à ta passion, ta vie spirituelle et la seule que tu veuilles, la clarté pacifique de ton rêve et le charme de ta jeunesse revenue. — Va, les lèvres qui les baiseront, mes lèvres de parfums, y boiront mieux que le miel des paroles merveilleuses, toutes fleuries d'espérance ; à ma voix tu peux écouter ce soir les voix de légendes qui te guideront encore durant les marches longues du surprenant Voyage ; et voici que sous mes pâles mains chantent les ritournelles des naïves chansons qui te bercèrent au printemps de la

vie. — Si tu veux approcher ton cœur de mon cœur, je te livrerai pour l'instant au moins de ta croyance le secret de mystique bonheur dont je suis la fidèle gardienne et la dispensatrice. Je te conduirai dans la fécilité de ton rêve vers la demeure royale où tu siègeras vêtu de pourpre et de gloire aux acclamations de tes anciennes splendeurs. — Je sais les philtres d'amour, les sourires des enchanteresses, et les incantations et les rites des théurgies ; je te mènerai parmi les cortèges des avénements au fond des parcs séculaires que gardent les héraldiques licornes et des chevaliers de marbre, vers le palais de la Princesse fabuleuse dont le sommeil n'attend plus pour finir que le geste rédempteur de ta volonté. Je sais les mots mystérieux encore, qui commanderont d'ouvrir devant toi les portes du sanctuaire immémorial ; je te ferai pénétrer avec les panégyries et la pompe des solennités déchues jusqu'au tabernacle de resplendissement vermeil, voilé de l'ombre complice des cultes et des encens propitiatoires ; et si c'est ton désir de t'asseoir le front lauré de bandelettes près de la muette et rigide éternité des effigies pentéliques, je te servirai comme dieu toi-même dans le festin des dieux !...

Mais mon âme se souvient trop, hélas ! et toutes les folies de l'Ingénue ne peuvent la séduire. Elle se révolte bientôt en l'écoutant vanter ses tristes supercheries :

— Taisez-vous ! dit-elle à son tour, taisez-vous, décevantes voix ! Mon rêve, c'est à présent un vol tumultueux de grands oiseaux noirs traversant le crépuscule d'Octobre. Les lauriers sont coupés, pauvre chère, les lauriers de l'Eurotas ; j'ai vu pourrir les fruits de la Bonne Vendange, et les temples croulés jonchent de leurs débris les chemins du vieux monde !... Il est trop tard, vois-tu ; j ai trop longtemps songé au surprenant Voyage !.. Les flottes des conquérants, les flottes pavoisées,

les chants des équipages, les départs dans les aubes de joie confiante pour les rivages fuyants des pays de chimères, comme tout cela est loin sous la brume et le deuil des années perdues !... O voix de la pécheresse, que viens-tu réveiller l'ancien orgueil flétri ? Mon cœur est las, ce soir, et j'ai faim de repos !

— Ton cœur est las, reprend la divine musicienne ; mais je puis l'embaumer d'oubli et de subtile erreur, l'enlacer de mes mains miséricordieuses, le guérir du simple attouchement de mes lèvres... Ton rêve fut une aube magnifique, dans des fanfares de soleil ; ton rêve fut l'épanouissement clair et joyeux des matins d'Avril ; regarde bien, je suis la visiteuse consolante et compâtissante à ta passion, le charme de ta jeunesse revenue.... O laisse rêver ton rêve, ma sœur d'aventure, le vaisseau qui portait notre amour est sauvé !.... Et là-bas, au fond des parcs séculaires que gardent les héraldiques licornes et des chevaliers de marbre, écoute des chants de violes qui se meurent d'amour dans les bosquets....La Princesse fabuleuse attend le geste rédempteur de ta volonté... sa délivrance!...

— Oui, des allées triomphales comme des portiques et le seuil rouge du soleil.... La Princesse a tes mains pâles d'aubépine, tes doigts teintés de benjoin rose, des cheveux comme des genêts d'or.... l'or brillant des astres et la candeur des neiges.... Et puis, les orgues, la veillée nuptiale.... la conduire, les seins cuirassés de velours, si blanche.... Maître-autel chargé d'or des saintes basiliques !...

— Ecoute encore ! ... Ecoute les buccins de la légion thébaine !... La voici revenir par les occitanies, l'escadrille échappée aux vents et aux destins !... Sur la nef amirale, battant pavillon de fortune, on enchaîna la dérisoire ensorceleuse, la Béatrice aux simulacres d'amour, l'inapprochable Idole que tu devinais par delà l'imposture des filles publiques !...

. . . . . .

Mais mon âme n'entend plus et se recueille. Est-elle retombée, déjà, au pouvoir de l'enchanteresse ? Non, pourtant, elle se redresse tout à coup et crie :

—Voix qui m'obsédez ! voix de fantôme ! voix de la pécheresse ! voix qui charriez tous les sanglots des crucifixions, vous êtes sans écho dans la nuit de mon cœur.

Allez chanter vers d'autres, vous et la divine musicienne ! Allez vers d'autres qui s'efforcèront peut-être de redire après vous les magiques chansons et les rêves de nos rêves ! Moi, je sais qu'il n'est point de paroles assez victorieuses dans les langues humaines !....

CHARLES MERKI.

LES XX

Dans un article, d'une date relativement peu éloignée, M. Octave Mirbeau a rendu justice ainsi qu'il convenait au grand et vénérable artiste qu'est Camille Pissarro. Mais, parlant des transformations de technique adoptées par celui-ci, n'est-ce pas, sinon une information insuffisante, tout au moins une certaine injustice que de n'avoir même pas nommé Georges Seurat, l'instaurateur de cette technique ? Sans attacher à celle-ci une importance exagérée, ne peut-on dire qu'il a droit à la reconnaissance des artistes celui qui apporte un procédé nouveau permettant à des efforts, impuissants jusqu'à ce jour, de se manifester victorieusement,et qu'il est pénible de le voir frustrer d'une juste renommée ?

Mort l'an dernier, au milieu d'accablants travaux, jeune et très clairvoyant de ce qu'il voulait accomplir, Seurat n'a laissé que l'imposante ébauche de sa destinée. Les XX, auxquels il avait apporté de l'inconnu, il n'y a pas si longtemps, se devaient de réunir, dans la mesure possible, l'œuvre délaissée. Bien que l'exposition actuelle — 29 numéros — soit déjà considérable et permette à peu près de se faire une idée d'ensemble, plusieurs toiles désirées — telles la *Baignade*, la *Grande Jatte*, le *Chahut* — manquent. Mais, avec ce début, *Parade de cirque* ; les *Poseuses*, cette toile merveilleuse déjà classique; le *Cirque*, le dernier grand tableau ; d'admirables paysages de mer et de fleuves et de ports : *Coin d'un bassin*, *Hospice et Phare*, *Entrée du port*, *Embouchure de la Seine*, Honfleur ; — *Avant-port marée haute*, *Avant-port marée basse*,Port-en-Bessin ; *Le chenal de Gravelines,un soir; Le Chenal de Gravelines direction de la mer* (les deux meilleures peut-être parmi les marines exposées) ; enfin une série de dessins évocatifs ordonnent le plus grand respect pour celui qui nous a donné, avec quelques œuvres définitives, des indications grâce auxquelles d'insoupçonnables trouées en avant pourront être accomplies

L'intérêt dominant de cette neuvième exposition des XX va vers le groupe néo-impressioniste. Parmi les toiles de Seurat, sinon le *Cirque*, vu l'an dernier

aux Indépendants mais ignoré à Bruxelles, la plupart étaient déjà connues. Il est cependant réconfortant de voir le chemin parcouru depuis quelques années; après les gloussements ahuris devant les premières peintures divisées, si quelques-uns qui ne veulent jamais avancer protestent encore devant telle ou telle figure des *Poseuses* ou du *Cirque*, tous ont fini, enfin, par oublier le procédé, et, chose amusante, se servent des marines pour soutenir leurs restrictions au sujet des figures. Heureusement, un peu plus loin, Théo van Rysselberghe expose trois portraits qui déconcertent les plus acharnés adversaires de ce malheureux pointillé. Car si Seurat et Signac ont éprouvé quelque difficulté à faire vivre leurs figures — et encore en ce propos y a-t-il pas mal d'exagération — van Rysselberghe a su mettre dans les siennes une vie intense et une couleur admirable. Il est peut-être le plus peintre du groupe. Ses œuvres sont des enchantements pour l'œil, et l'on éprouve une véritable jouissance physique devant sa peinture. Si nous avons un reproche à faire, c'est que l'intimité propre et caractéristique de ses modèles nous est peut-être insuffisamment montrée, et que parfois la profondeur que nous cherchons en la représentation de telle individualité se perd un peu dans le décor total, quelqu'adéquat qu'il soit. Ils sont, si l'on veut, un peu à fleur de toile, mais nous avons bon espoir de la constante évolution que suit ce remarquable artiste.

Paul Signac n'a pas eu tort de donner des noms musicaux à ses marines : il a vraiment fait là une bien évocative symphonie de la mer. *Les Barques*, Concarneau 1891, nous montrent, sous des aspects bien différents, la mer dans le calme froid et un peu sec des levers de soleil, alors que le vent encore endormi force des pêcheurs à mettre en marche leurs barques à coups précipités d'avirons démesurés ; aussi dans la rentrée vers les heures violettes des crépuscules, et les barques qui dans leur élan foulent les vagues qui les dépassent et leur font croire qu'elles n'arriveront jamais ; les barques ragent de ne pouvoir aller aussi vite et ont des reculs comme lasses, des en avant plus nerveux tout de suite, dans la grande résignation du soir ; et aussi le calme des midis brûlants où, toutes voiles dehors, les barques bougent à peine et semblent dormir, insouciantes des rocs à dos de crabes qui émergent, tout voisins, et qu'on frôle, ces jours, sans inquiétude...

La limpidité de l'eau, la transparence de l'air, les jeux de lumière dans les petites vagues, et la fuite des horizons, sont atteints avec une sûreté et un bonheur prodigieux.

Le portrait de M. Fénéon, tout intéressante que puisse être la tentative de cet « émail d'un fond rythmique de mesures et d'angles, de tons et de teintes, » est une œuvre ratée. Parce que, dans un portrait, les lois élémentaires d'harmonie exigent que l'intérêt soit attiré par la personne décrite ; or, ici, le fond, le décor l'emporte d'une façon si exagérée que M. Fénéon finit par disparaître d'un tableau qui, en somme, est son portrait. Il y a là une erreur évidente dont M. Signac doit s'être aperçu le tout premier ; mais de pareilles erreurs honorent les esprits assez chercheurs pour les oser.

Les marines de Willy Finch dénotent un grand progrès. Quant à ses projets de décoration tirés des mythes, basés, comme le portrait de M. Fénéon, sur des théories peut-être trop rigides, si nous y découvrons un effort intellectuel, nous n'y voyons pas de résultat d'Art.

Lucien Pissarro, outre deux peintures un peu indécises et insuffisamment personnelles, expose une série de gravures sur bois d'un très grand charme : des enfants dans toute la grâce de leurs allures et de leurs attitudes, parfois si adorablement gauches et comme malicieusement maladroites. De plus, en ces planches il semble y avoir des recherches techniques d'un procédé injustement négligé et qui mérite la rénovation que Lucien Pissarro tente avec quelques Anglais, ses compagnons de travail.

L'envoi de Luce ne peut guère être considéré que comme une carte de visite.

Ce groupe passé en revue, il ne reste plus grand'chose à signaler. Mellery eût vraiment mieux fait de ne pas envoyer les toiles exposées cette fois. Meunier, un petit groupe en plâtre, l'*Enfant prodigue*, très empoignant.

Séduisent par leur grâce et la fraîcheur de leur coloris les planches, pointe sèche et aquatinte de Mme Mary Cassatt. Cet *Essai d'imitation de l'estampe japonaise* charme par l'habileté qu'il dévoile et la joliesse d'aspect de ces japonaiseries si européennes.

De Toulouse-Lautrec affectionne certains milieux qu'il reproduit d'un crayon impitoyable : une surprise

cependant, une exquise petite tête de femme, malgré Dieu sait quel vice latent.

Herbert Horne, peu de chose, pas très personnel peut-être, car cela rappelle les admirables livres français du XVI^me^ siècle. Mais intéressante, cependant, cette rénovation de l'ornementation du livre, si oubliée à notre époque d'entreprises de librairie; de délicieux ornements, lettrines et culs-de-lampe, une planche gravée sur bois : *Diane*, d'une souveraine beauté de lignes et de tons.

De Georges Minne, un dessin d'un empoignant et douloureux symbolisme et d'une incomparable simplicité : *Un don de majorité*. Le père et la mère, ah ces têtes navrées ! couchés côte à côte, regardent la voie de vie en laquelle va s'engager celui qui aujourd'hui les quitte ; hélas, ce ne sont que ronces enchevêtrées, et jusqu'aux lointains les plus vagues, des ronces et des épines. A côté, une voie fallacieuse où brillent, ô les illusoires étoiles ! le reflet si trompeur des étoiles, froids clous d'or d'un firmament inatteignable et indifférent.

Toorop, qui nous semble l'un des mieux doués parmi la génération actuelle, a grand'peine à conquérir toute sa personnalité. Il l'enlise toujours dans quelque souvenir d'art dont, grâce à sa vitalité propre, elle parvient, mais incomplètement, à se dégager. L'an dernier, nous croyions la victoire complète. Toorop nous revient cette fois avec sept ou huit toiles dénotant au moins trois influences ou manières différentes transformées en passant par lui : *Une génération nouvelle*, tableau symboliste et trop littéraire, est encore une fois une bonne erreur que ne font pas complètement oublier des tons superbes. Sans atteindre au rébusisme prétentieux d'autres peintres, le sujet est d'une complication que rejette, nous semble-t-il, un sujet de peinture. Devant la vanité d'aussi sincères efforts, nous sommes tentés de dire comme M. Georges Lecomte : « Laissez-nous ces besognes, à nous littérateurs ». A côté : *Une hétaïre*, d'une compréhenssion infiniment plus claire, est une merveille de couleurs. Les *Vieux songeurs crédules* sont aussi concis et empoignants que des gothiques, et la *Marée haute* nous rappelle, mais avec moins de personnalité, les toiles de l'an dernier.

Henry van de Velde, un projet de broderie d'une belle synthèse de lignes et de couleurs, et de bien attachantes études d'attitudes rustiques.

De beaux grès flambés de M. Delaherche complètent par une note d'art industriel une exposition que des œuvres de premier ordre signalent, et déparée, en somme, par un nombre relativement minime de médiocrités dont nous n'avons pas à parler.

PIERRE-M. OLIN.

L'ACCOMPLISSEMENT DES FIGURES.

Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum.
ISAÏE, LIII, 7.

Le Christ vient d'être flagellé. A droite et à gauche deux prétoriens, deux brutes, le serrent et l'exhibent à la multitude. Les anges ont fui; le dernier se voile la face et va s'envoler à son tour, car ils doivent être absents de la consommation du crime suprême : — n'ayant pas trempé dans les fautes, ils n'ont pas à prendre part à l'expiation. Donc, tout élément divin supérieur disparaît de cette scène. Le Christ torturé, épuisé par les coups, ayant perdu presque tout son sang, est arrivé au plus haut degré de souffrances physiques que l'homme puisse supporter avant de rendre l'âme, car le Dieu s'est effacé devant l'homme : c'est l'homme qui souffre seul et avec la seule force de résistance dont il est capable. Cette force est déjà surépuisée : l'intensité de la torture va mettre fin à la torture même.

Mais ce que rien ne peut rendre, c'est la douleur morale sans fond et sans bornes que le Sauveur éprouve en contemplant le spectacle donné à ses yeux divins, divinement bons. Ses souffrances ont été prédites, il les connaît, mais ce qui n'a pas été formulé, c'est ce qu'il ressent à la douloureuse connaissance, en cette heure suprême, — de leur *inutilité*.

Il aura tout souffert, tout assumé, tout expié, — vainement.

Car qu'est-ce que le petit nombre des bons, comparativement au flot sans nombre des méchants, qui ne veulent pas être rédimés, qui refusent le rachat, qui exécrent le Rédempteur !

Et ils sont là devant lui, lui montrant le poing, l'invectivant : volontiers ils le feraient mourir autant de fois que la pensée qu'il représente se lève en oppo-

sition avec les actes qu'ils veulent commettre. Il n'y a que deux principes en présence : l'idéalisme, que le Christ seul signifie, et le matérialisme, qui a pris corps dans la foule ruée vers lui, — même dans les plus petits enfants.

Et toutes les Convoitises apparaissent sur les visages de ces créatures, — sorties de ces cœurs où elles se sont incarnées, — et toutes les Convoitises comme un flot furieux s'exaspèrent contre le Principe, qu'elles veulent écraser parce qu'il gêne leurs satisfactions.

Ce ne sont pas seulement toutes les injures, toutes les haines jetées sur lui par le Présent que le Christ subit à cette heure. — Non, — mais encore toutes celles qui lui ont été adressées jadis par les êtres qui l'ont outragé et haï avant sa venue, — et tous figurent à sa Passion.

Les Sensuels du temps de Sardanapale et de Nabuchodonosor vomissent leurs imprécations ; la reine Jézabel elle-même — pompeusement parée — se tord sous ses ornements : — les chiens sont proches. Toute l'Antiquité se lève pour manifester sa haine à celui au nom duquel les prophètes crièrent l'exécration contre les débordements des rois, des reines et des peuples. L'Avenir est là aussi : une figure qui donne l'idée d'une religieuse du moyen-âge exprime la convoitise de celles qui, enfermées dans le cloître, adorent l'homme dans le dieu, et le haïssent de n'être qu'un dieu et de ne pas devenir pour elles un homme, — de la ceinture au pieds.

Tous ces appétits se heurtent, se pressent, s'entrechoquent dans une houle, une violente vague humaine qui déferle aux pieds du Christ, gronde, monte, grandit, va le couvrir et triompher enfin, quand avec le crucifiement elle l'aura fait disparaître.

Cette multitude sent le danger de la condamnation, et elle croit y échapper en faisant mourir celui dont la doctrine les menace dans la jouissance des bassesses qui sont leur vie.

Tel est le tableau intitulé le *Christ aux outrages*, œuvre de M. Henry de Groux. S'il est tel aujourd'hui, que sera-t-il donc demain ?

B. C.

FRANÇOIS VILLON

Poète Argotique.

Enfin nous avons la clef de ce jargon jobelin qui occupa inutilement plusieurs étudits ingénieux et dernièrement M. Vitu : l'interprétation que vient de donner M. Pierre d'Alheim est littéralement suffisante (1). L'argot ancien, étude aussi ardue, presque, que le déchiffrement, jadis, d'un texte hiéroghyphique ou cunéiforme ! Chez les sauvages, les grands-pères et les petits-fils ne se comprennent plus ; en une génération la langue a changé. Ainsi de toute langue non écrite : une partie des mots flue ; une autre se déforme ; une partie seulement traîne quelques années avant de disparaître définitivement. Pour l'argot, il y a encore la nécessité où sont les adeptes de dépister les curiosités, et aux modifications physiologiques s'adjoignent les modifications volontaires. On conçoit donc que l'argot moderne, lui-même si fugitif, ne puisse être d'aucun secours pour la traduction de textes argotiques du xv^e^ siècle ; la langue littéraire s'est diversifiée depuis ce temps, au point d'être méconnaissable ; la langue parlée, sans doute davantage encore ; de la langue argotique que parlèrent Villon et ses compagnons, c'est à peine s'il subsiste quelques traces, quelques tropes que la langue ordinaire s'assimila, ou dont les prisons, institutions conservatoires, transmirent l'usage. Lors du procès des compagnons de la Coquille, en 1455, le faux frère Perrenet-le-Fournier déposa que l'argot des Coquillards n'avait que peu de rapports avec le jargon ancien qu'il avait appris dans sa jeunesse.

Les mots de la langue des voleurs du xv^e^ siècle qui se sont perpétués jusqu'à nos jours sont en très petit nombre ; on peut noter les suivants :

Coffre, *coffrer*. — Les mêmes en argot moderne.
Artis (pain, argent). — Argot moderne : *Artiffe* (pain) et *Artiche* (porte-monnaie).
Enterver (comprendre). — Arg. mod. : *Entraver*.

(1) Pierre d'Alheim : *Le Jargon Jobelin de Maistre François Villon*. — I. Les Ballades originales, texte, traduction, glossaire. — II. Les Ballades apocryphes : M. A. Vitu et l'Académie française. — *Paris, Savine, 1892, in-18.*

Menys (moi, je). — Arg. mod. : *Mezigue.*
Feuille (poche). — Arg. mod. : *Fouille.*
Jargon (argot). — Arg. mod. : *Jars.*
Roe (justice). — Arg. mod. : *Roue.* (Le juge d'instruction).

Si l'on a pu interpréter assez clairement les ballades argotiques de Villon, c'est que : 1° ces ballades ne sont pas entièrement de jargon ; 2° les pièces du procès des compagnons de la Coquille contiennent la traduction de plusieurs mots typiques ; 3° beaucoup de mots obscurs employés dans ces ballades se lisent en des textes relativement clairs, tels que le *Mystère de saint Christophe* ; enfin c'est que M. Pierre d'Alheim disposait d'une merveilleure érudition et d'une incontestable sagacité.

Voici un spécimen de la traduction ; d'abord le texte (Ballade II. str. 1) :

Coquillars, arvnans à Ruel,
Menys vous chante mieulx que caille,
Que n'y laissez et corps et pel,
Comme fit Colin de l'Escaille.
Devant la roe babiller,
Il babigna pour son salut.
Pas ne sçavoit oingnons peller,
Dont lamboureux luy rompt le suc.

Traduction de Pierre d'Alheim :

Coquillards, qui revenez à Ruel,
Je vous chante mieux qu'une caille
De n'y pas laisser le corps et la peau,
Comme fit Colin de la Coquille.
Devant les juges, très babillard,
Il jabota pour son salut.
Mais comme il était peu persuasif,
Le bourreau lui rompit le crâne.

Traduction plus littérale que l'on pourrait tenter :

Coquillars revenant à Ruel,
Moi je vous chante mieux que caille
Que n'y laissiez et corps et pel,
Comme fit Colin de l'Escaille.
Devant les juges, babillard,
Il jabota pour son salut.
Pas ne savait oignons peler,
Dont le bourreau lui rompt le crâne.

Ces huit vers peuvent donner une idée de ce que sont les six ballades argotiques, attribuées à Villon, ou provenant, tout au moins, de son entourage : con-

seils d'un chef à ses soldats, du *Duc*, ou roi de la Coquille, aux Coquillards ; conseils pratiques mis en rimes pour être mieux retenus et qu'en tel abri sûr, sans doute, on chantait en chœur. Cela n'a pas d'autre valeur littéraire ; la versification en est bonne et soigneusement rythmée.

Bien plus intéressantes seraient les ballades VII à XI, si leur inauthenticité n'était évidente ; elles furent fabriquées entre 1874 et 1880, par un érudit facétieux qui se donna bien du mal pour devenir vainement faussaire, quand il aurait pu s'occuper utilement à interpréter le jargon jobelin qu'il semble avoir compris. M. Vitu se laissa duper à cette fraude, pourtant assez grossière, puisque, dès la première de ces ballades apocryphes, on découvre, non des vers originaux, mais de véritables centons ; quatre vers de la première strophe de la ballade VII appartiennent presque textuellement à la ballade I. La question est maintenant jugée. On se souvient que l'Académie française se compromit étrangement en couronnant la ridicule élucubration de M. Vitu.

Ce petit volume de M. Pierre d'Alheim est à conserver et à joindre au Villon que tout poète (non roman) possède, — en attendant l'édition nouvelle de ses œuvres que prépare M. Mahé et l'étude définitive que nous attendons de M. Marcel Schwob.

Récemment, dans *La France*, M. Sarcey écrivait : « Qui connaitrait Villon sans ce vers mélancolique, qui a passé proverbe ? Quelques rats de bibliothèques, grands rongeurs de bouquins. Son nom s'en est allé à la postérité sur le frêle esquif de cette unique phrase : Mais où sont les neiges d'antan ? » Tel est bien l'état de l'opinion, représentée par le plus médiocre de ses porte-paroles. Pourtant, l'opinion se trompe et M. Sarcey aussi : la Postérité, ce n'est ni tel public, ni tel ramas de journalistes ignorants, glorieux de leur bassesse intellectuelle ; cette métaphore est le nom commun aux quelques hommes inteligents qui gardent encore notre civilisation de la barbarie totale. Que le père Coupe-toujours se rassure : il ne fait pas partie de ces quelques-uns, — et quant à François Villon, ses œuvres complètes sont arrivées à bon port et sa gloire aussi. Il demeure et demeurera le poète original, par excellence, de langue française, celui en lequel se résume et se grandit jusqu'au génie l'âme des peuples du moyen-âge, et aussi supérieur

à Ronsard que Théophile à La Fontaine, que Vigny à Chénier, que la personnalité à l'imitation, que le sentiment à l'esprit.

HERMÈS.

« THULÉ DES BRUMES » (1)

Depuis quelque temps, un volume de M. Adolphe Retté, *Thulé des Brumes*, est l'objet de la curiosité, voire de la stupéfaction des milieux littéraires. Une préface étrange, où l'auteur se confesse d'avoir écrit sous l'empire d'une *possession*, puis une série de visions et d'hallucinations tantôt de toute furie, tantôt de toute douceur, suggérées en un style dont le désordonné apparent dissimule une science profonde du rythme et de la nuance, voilà ce qui force l'attention du plus superficiel lecteur.

Celui-ci, à mesure qu'il tourne les pages du livre, assiste à de multiples féeries, parfois ruisselantes de lumière, parfois baignées par une ombre d'un bleuâtre mystérieux, cependant que, parmi de fantasmagoriques et changeants décors, passent, repassent et s'effacent des êtres de rêve : princes charmants, petites fées, pèlerins mélancoliques et, toujours, un Pauvre singulier, chantant ses tristesses et mendiant un espoir, devant une mignonne idole au sourire énigmatique.

En vérité, ce spectacle a captivé tous ceux qui l'ont regardé, mais beaucoup ne l'ont pas compris. Quel est le lien des scènes ? Sous l'empire de quel démon certaines paroles sont-elles proférées ? Quelle logique unit des phrases qui paraissent sans aucune suite ? Quelle est la loi d'association d'idées qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles? Ce sont des questions qu'on s'est posées, mais qu'on n'a guère résolues.

Le fait n'a rien de surprenant. *Thulé des Brumes* ne peut être absolument compris que par certains initiés.

Ces privilégiés, sous l'empire, tout d'abord voulu, puis trop souvent subi, de la possession avouée par M. Retté, ont vu leurs idées apparaître soudain devant eux en impérieux symboles. Leur dominante psychologique a créé le décor habituel dans lequel chacune

(1) Un vol., par ADOLPHE RETTÉ (Bibliothèque Artistique et Littéraire).

des opérations de leur esprit vient jouer son rôle, et les innombrables sentiments divers qui peuvent agiter leur âme sont autant de scènes différentes, surgissant ils ne savent d'où, disparaissant ils ne savent où..... Enfin les paroles se succèdent dans la bouche des acteurs suivant la même loi qui a voulu que tel acteur succédât à tel autre. Ces êtres, symboliques de sentiments ou d'idées, expriment leurs sentiments et leurs idées en langage symbolique.

Telle est la clef de *Thulé des Brumes*. Elle pourra aider à pénétrer le sens de bien des pages, qui apparaissaient comme de captivants et indéchiffrables pantacles. Mais ceux-là seuls posséderont la lumière absolue, qui auront acquis, le diable sait à quel prix ! la faculté d'objectiver toutes leurs idées, de penser des êtres, de créer en rêvant.

Un tel pouvoir est à la disposition de quiconque le désire, mais son exercice n'est pas un vain jeu, car on devient la victime des forces occultes qu'on a su déchaîner, mais qu'on ne sait pas conduire, témoin ces lignes de M. Retté :

« Le Moi chérit sa folie; pour la décupler et la « perpétuer, il pénètre l'empire lumineux et criminel « que lui ouvrent les excitants — il s'y oublie et *ne « veut pas être guéri*. Il faut un hasard violent — « plusieurs diront un miracle — pour que l'âme re- « prenne son équilibre et soit sauvée. »

Quoi qu'il en soit, l'exploration dont M. Retté a failli ne pas revenir a valu à la littérature une œuvre unique. Le style de *Thulé des Brumes* pourra être comparé à celui d'autres écrivains, d'ailleurs peu nombreux et tous de premier ordre; la qualité de son mystère demeure sans exemple jusqu'à ce jour.

Édouard Dubus.

CARTE POSTALE A M. JULES RENARD

Au sujet des simples et des compliqués

Mon cher Renard,

Votre dédicace sur la garde du précieux *Écornifleur* me pourvoit d'un brevet de « compliqué ». Que c'est aimable de la part du « simple » que vous vous croyez et dites de bonne foi ! Les bourgeois se doutent-ils,

enfin, du parti qu'un compliqué — comme notre ami Barrès, par exemple — saurait tirer d'une exploitation rationnelle de son complexe *moi* ? Cela peut bien aller à trois volumes, oui... peut-être même à quatre, avec un « examen » des trois, quelques notes, des « concordances », sans compter les commentaires annexes sur Vinci, Ignace de Loyola et M. Renan, les volte et post-faces, et, peut-être encore, des « manœuvres de la dernière heure. »

Ah ! si nous nous mettons tous à bûcher nos *moi*, et les concordances, quelles mines d'or à creuser, pauvres compliqués que nous sommes ! Et moins que jamais le public va savoir auquel de nos *nous* entendre. Vous écorniflez seulement, vous ; faut-il vous en féliciter ? Si c'était votre *moi* que (au lieu de sonder au plus profond des abîmes tout de suite, comme Barrès) vous écornifliez, quelle longue théorie d'in-18 jésus, Seigneur ! En ce cas, je ne plaindrais ni nous, ni vous, sincère que je vous sens, sinon simple. Mais, heureusement pour vous, à un autre point de vue, vous n'êtes point l'Écornifleur, ce malheureux qui vit sa littérature, la vomit et y revient, dans la pleine horreur d'une parfaite conscience. Ou, si vous êtes ce forçat, c'est seulement par lointaine transposition, tout ce que nous écrivons ne pouvant être, d'évidence, qu'autobiographie transposée. D'ailleurs, vous ne dites pas : « L'Ecornifleur, c'est moi. » Cela me donne confiance.

Mais, vous, simple, et moi, compliqué ? Vraiment ? Dites-moi donc par télégramme, je vous en supplie, ce qu'est un simple ! J'attends votre retour du courrier au coin du feu, anxieux. Je n'ai jamais observé un seul de nos actes journaliers (ceux d'habitude et d'instinct exceptés) qui n'accusât des quantités de mobiles coefficients ; vos gestes à vous auraient-ils moins de raisons ? Et puis si, compliqué, j'essaie de me montrer simple, nait une complication. Et l'inverse ? Pire encore. Enfin, je prends un simple avéré, vous par exemple, et le place entre deux miroirs : voilà que j'aperçois des milliers de Jules Renard de grandeurs différentes. Je sais bien qu'en absolu il n'existera encore qu'un Jules Renard, mais aux yeux de qui ? Pas même à ses propres yeux. Et si j'ajoute une troisième glace, postures et lignes se multiplient, à décourager.

Je m'y perds. Eclairez-moi, vous qui savez ce que

c'est que le simple. J'attends votre réponse pour me mettre à l'œuvre. Je vous confesse que, dès longtemps, je m'étais proposé de me mettre à écrire vers 40 ans, quand j'aurais lu et appris au moins une modeste partie de ce que les derniers venus de nos jeunes écrivains savaient de naissance, eux qui ont déjà tout lu, relu et médité vers 22 ans et demi.

Un complément de bagage, de grâce !

Poignée de mains.

ADRIEN REMACLE.

Merci, en attendant. L'*Écornifleur* est une étude uniquement curieuse. Serait-ce *Poil de Carotte*, seul, qui a poussé ? J'en doute. Il n'eût pas donné un si grand arbre.

THÉATRES

THÉATRE LIBRE.

L'Étoile Rouge, pièce en trois actes, en prose, de M. HENRY FÈVRE. — Vauxonne, un vieil astronome, s'est ruiné, ainsi que sa fille Berthe, en poursuivant d'irréalisables rêves, tels la communication entre Mars et la Terre, la construction d'appareils pour répondre à de prétendus signaux des hypothétiques habitants de l'Etoile rouge, etc. Comme Vauxonne recherche un commanditaire pour continuer ses coûteuses expériences, il rencontre à Antibes, dans une maison amie, un jeune homme riche et intelligent, André de Suvigny, qui est vite capté par l'enthousiasme du vieillard, peut-être aussi par la beauté de sa fille. Après un flirt, que favorise bienveillamment la planète écarlate, les jeunes gens se marient. Berthe alors trouve inutile d'exposer son mari aux tourments de la misère qu'elle a connue, et, en petite femme positive, raisonnable, l'explique à son père, qui, devant la ruine de ses espérances, tombe, frappé d'une attaque mortelle d'apoplexie.

Tel est, en quelques mots, le sujet de la pièce que M. Fèvre a tirée d'un roman inédit chez nous de M. Pawloski, mais en le modifiant profondément. Dans le texte russe, en effet, Vauxonne est un fou ; il a déjà été enfermé dans une maison de santé ; tandis qu'on nous le représente comme un savant de valeur, dont le génie est méconnu, conception qui se concilie mal avec les

puérilités et les invraisemblances de son caractère. Il nous apparaît avec des envolées idéales et utopiques, un désir effréné d'expérimentation. Or, l'astronomie, science éminemment mathématique et de géométrie, se prête peu aux tentatives expérimentales et à la poésie, à moins qu'elle ne soit interprétée par un de ces vulgarisateurs dont les publications, menue et fausse monnaie de la Science, semblent précisément, par leurs vues erronées, leur généralisation hâtive et inexacte, avoir mal inspiré M. Fèvre, au beau talent duquel nous aurions été heureux d'applaudir. Après cette méprise, il a une revanche à prendre.

Au dernier acte, M. Antoine, par son jeu puissamment tragique, a soulevé un véritable enthousiasme. Eloges mérités à M. Christian et à Mme Meuris, qui l'ont vaillamment secondé.

Seul, pièce en deux actes, en prose, de M. Albert Guinon. — Avec M. A. Guinon, dont on n'a pas oublié le récent succès au Vaudeville, signalé ici-même, nous rentrons dans la comédie bourgeoise. — M. Ledoux, après fortune faite dans la pharmacie, vit à la campagne entre sa femme et son ancien associé Bourdier, qui tous deux rivalisent de soins pour adoucir les moments pénibles que lui font parfois passer des attaques de goutte. Mais il apprend un jour, d'une bonne qui se venge d'être mise à la porte, que sa femme l'a trompé, il y a quelque trente ans, avec son ami Bourdier. Il chasse les coupables de sa demeure, où il reste seul, privé de soins et des habituelles cajoleries, volé par une bonne malhonnête, écrasé d'ennui; si bien que, par égoïsme pur, il en arrive à pardonner à Mme Ledoux, et même — ce qui est peut-être excessif — il rappelle à lui Bourdier, qui le soignait si bien...

Il y a là beaucoup de bonne observation, des mots heureux; le seul reproche que nous pourrions adresser à l'auteur serait d'avoir accusé trop certaines situations, en visant à l'effet de gros comique, encore que cette légère critique s'atténue du fait qu'il a réussi, par ce moyen, à susciter parmi les spectateurs une débordante gaieté.

M. Antoine a composé avec son habituel talent un goutteux très drôle. Dans un court rôle épisodique et... maritime, M. Gémier, cantonnier de *Blanchette*, a retrouvé le succès de sa dernière création. Compli-

ments pour MM. Pons-Arles et Christian ; MMmes Marie Laure, Jeanne Dulac et la petite Parfait, qui a fort intelligemment joué Jacques.

GASTON DANVILLE.

PETIT THÉATRE

Le Songe de Khéyam, un acte en vers, et **La Dévotion à Saint André**, mystère en un acte, en vers, de M. MAURICE BOUCHOR — Ne fût-ce que pour nous délivrer de l'exécré geste appris, banal comme eux, des comédiens, j'adorerais les marionnettes. Celles du théâtre Bouchor, avec les fines expressions figées en leurs visages de cire et signifiant l'imperturbable caractère de chaque personnage, me ravissent. Et puis, songe-t-on — je l'ai écrit ailleurs déjà — que ces androïdes dociles, mus par l'auteur, ne parlant que par sa voix, suppriment presque l'intermédiaire entre le spectateur et le poète? Et encore la lenteur hiératique de leurs mouvements, l'invu de leurs gestes régulièrement saccadés, l'absolu, le rigide de leurs attitudes, tout cela est très artistique, parce que cela crée un monde à part, reculé de nous, loin de la rampe, où le réel des idées et des types se présente à notre esprit, nu, grâce à l'irréalité évidente de la représentation.

On ne devra pas, pourtant, confier à ces figurines fidèles n'importe quel genre de poème scénique : les élévations et abaissements perpendiculaires de leurs bras de bois, leurs doigts joints comme ceux des primitifs, affirment et infirment trop, pour qu'elles conviennent à la comédie de mœurs, par exemple. Mais elles siéent à merveille à la légende. Le merveilleux de Prospéro, essayé au Petit Théâtre, y manquait de puissance ; Shakespeare y étouffait un peu. Ensuite *Tobie*, la *Nativité*, la *Légende de sainte Cécile*, toutes trois respirant la candeur attendrie de M. Bouchor, furent des modèles du genre appropriés. Les deux dernières petites pièces, enfin, résument et condensent les qualités de l'auteur. On ne saurait rêver grâce plus naturelle, naïveté mieux exquise, simplicité moins factice, esprit comique spontané davantage.

Un bon évêque, crossé, mitré de charité chrétienne, un saint qui se laisse un peu chapitrer par son intendant, semble au diable une proie valant la peine

de se déranger spécialement. Afin de damner ce Faust, Satan prend l'apparence d'une jolie fille. La femme paraît, l'évêque commence à déraisonner, naturellement ; son onction glisse aux adorations profanes, sa prière se mue en désirs balbutiants, et les lys du jardin de l'évêché vont rougir, lorsque saint André se présente sous les traits d'un mendiant famélique, et se dépêche de démasquer l'impur, car le déjeûner fume sur la table. Ces lignes sèches ne donnent aucune idée de ce que M. Bouchor a su enfermer d'humanité, d'observation et de philosophie valante, en si mince cadre.

Autre conte, ou plutôt monologue symbolique, *Khéyam*, intitulé modestement *Caprice*, n'en a pas moins une portée plus haute que la *Dévotion*. C'est le rêve d'un poète ivre. On l'a mis à la porte de la taverne, parce qu'il a pincé trop fort « le gras des reins » de l'hôtesse, et le voici sur la place, au clair de lune. Nous sommes en Perse, au XIX^e^ siècle de l'ère chrétienne, s'il vous plaît ! et les roses d'un jardin voisin vont parler et prendre formes de rêve. Khéyam philosophe, il dit du mal des chrétiens, je crois bien, et du bien des vins de Chiraz. Les gens des mosquées, le temps qu'on y perd, les moralistes religieux, l'ennuient, ce poète ; il n'y a de réel, de bon, que la Cruche, aux flancs émaillés de bleu, verseuse de lumineuses ivresses. Cependant voici la Rose, le Rossignol et la Houri, c'est-à-dire, je crois, la Beauté, la Musique révélante et l'Amour. La Cruche est oubliée, elle fuit (je veux dire elle quitte la scène !) cahincaha. Khéyam, respectueux, écoute le Rossignol, respire la Rose et veut respirer la Houri, mais elle le raille, et voici une autre Houri qui surgit, toute pareille. Khéyam, fou d'amour, va de l'une à l'autre, multipliant les métaphores de ses désirs, trahissant, trahi. Les Houris s'évanouissent avec un rire. Le Rossignol chante de nouveau, la Rose refleurit, et Khéyam, n'ayant pas la foi, revient à la Cruche :

O ma belle, voici le précieux instant
Où le Seigneur unit les cruches aux poètes.
Le ciel est comme un bol renversé sur nos têtes.
Viens donc et donne-moi tes lèvres : j'y boirai
Ton beau sang virginal, ton sang pur et sacré !

Si l'on écrit, ne faut-il pas enclore toute la vie dans le moindre conte ?

ADRIEN REMACLE.

GUSTAVE CHARPENTIER

Chez Colonne, 13 mars, première audition des **Impressions d'Italie**, de Gustave Charpentier : *1 Sérénade*; *2 A la fontaine*; *3 A mules*; *4 Sur les cimes*; *5 Napoli*.

Lors de la mémorable exécution de *Napoli*, chez Lamoureux, j'ai confié à l'*Endehors* le vif enthousiasme que me suscite le génie de Charpentier. Ces perles de jeunesse sont d'un orient si pur! Ces *Impressions* fleurent l'origine, et notre âme en vérité se mire dans ces croquis pour oreilles. Les rivières d'amour émanant des cordes, dirait-on pas de longues chevelures de Jolies Filles, harmonieuses chevelures éparses dans le Rêve? Et, çà et là, quel festin suggestif! On croit mordre dans des fruits qui sont des seins, cueillir des yeux, respirer des regards, on se grise aux pressoirs de sourires, le désir se tend vers des Idées qui passent, perceptibles.....

Ici, le propre de Charpentier, celui des maîtres, est, moyennant une richesse de détails indicatrice, de nous offrir de la nudité, — mais avec quel art! Sa mélodie, qu'il voile si nuptialement, nous la savourons nue à la manière d'une source naïve, d'un lac ingénu. Puis comme la Pensée émane, en reine, de ces *Impressions* simples! Au reste, le Penseur, nous le jugerons plus absolument dans la **Vie du Poète**, que répète aujourd'hui le Conservatoire; alors je parlerai, quelque part, de « l'Idée en musique ».

Sérénade a été frénétiquement bissée : des bravos à l'alto Bailly. *Napoli* a ressuscité les acclamations du Cirque d'Été : la *Chanson du marchese* fut bellement traduite par Baretti. Colonne mérite la gratitude.

Jaloux du triomphe du jeune Charpentier, un musicanti aux nez fabuleux a sifflé diverses fois.

Le Consul existerait-il sans le Joueur de flûte?

SAINT-POL-ROUX.

LES LIVRES (1)

Le Miroir des Légendes, par BERNARD LAZARE (Lemerre). — Voir page 250.

(1) Aux prochaines livraisons : *Rose et Ninette* (Alphonse Daudet); *Les Chants du Divorce* (Henri Ner); *Les Arlequinades* (Remy Saint Maurice); *Quand les violons sont partis* (Edouard Dubus); *Le Cuirassier blanc* (Paul Margueritte); *Les*

Thulé des Brumes, par Adolphe Retté (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Voir page 350.

La Montée, par Gabriel Sarrazin (Perrin). — Livre indulgent et charmant, tout d'amour et de foi, — livre jeune, soit par les dates, soit par la jeunesse d'âme que le poète conserva sous les souffles des vents de la maturité. L'indulgence pour la vie, pour les hommes, pour tous les êtres, c'est peut-être la seule vertu. Ne garder rancune ni à l'existence pour les déceptions dont elle nous abreuve, ni aux hommes qui nous leurrèrent de leur amitié pour nous frapper plus sûrement, c'est posséder un état d'âme en vérité supérieur, — et tendre là, cela devrait être la règle de tous les êtres vraiment intelligents. Sous prétexte de justice et d'indépendance, les esprits étroits jugent sans cesse et avec sévérité, magistrats à la merci d'une mauvaise digestion, d'un ennui intime, d'un changement de température, — et à la merci des bornes mêmes de leur cérébralité. A mesure qu'ils dessèchent autour d'eux toute bonne volonté, ces sortes de gens s'étonnent un jour de se trouver seuls en un désert ; ils clament que rien n'existe, hormis l'îlot, l'oasis qui est leur moi, — ils le clament, mais en vain : nul n'entend leurs cris et nul ne voudra entendre leur cri suprême.

Dire que la sympathie — même avouée banale — est supérieure à un orgueil si mal compris, cela va de soi. Le présent livre est justement un livre de sympathie ; on sent que l'âme de l'auteur est liée très strictement à ce qui fait la gloire de la vie, l'art et le sentiment ; et que la non-communion avec Dieu, qui est tout l'Art et tout l'Amour, voilà la seule peur qui l'effare, — témoin :

« L'Enclos. — Il me semble que je suis une pauvre bête ailée, tombée soudain dans un enclos de hauts murs. Une vapeur noire m'engourdit, je n'ai même plus le sens de l'espace, et au lieu de m'élever, de monter dans le ciel, je vole au ras de terre : contre le mur je me casse la tête, et retombe saignant.

« L'enclos, c'est la douleur, c'est la vie humaine : vais-je donc y rester à jamais paralysé, blessé, et n'aurai-je plus la force de voler haut et droit dans la vie de Dieu ? »

La réponse à ce doute, elle est exprimée clairement dans la dernière page :

« ... Là-haut les portiques s'ouvrent à pic sur mon extase, le ciel rayonne : là-haut c'est l'esprit, là-haut c'est l'amour, là-haut c'est la couronne. Là-haut je serai couché sur ton sein, ô Seigneur ! Il est vrai, ma journée n'est point encore au soir : et pourtant, et déjà, semblable au céleste, à l'ineffable regard des femmes, ton regard, ô Dieu, s'est posé sur moi pour jamais. Maintenant, mon vol peut veiller ou dormir, je puis me

---

Charneux (Georges Garnir) ; *Une Conscience d'Artiste* (Montaury) ; *La Passion de Jésus* (Antoine Chansroux) ; *Giovanni* (Antony Aubin) ; *Les Bas-Fonds de Constantinople* (Paul de Régla) ; et les livres annoncés déjà.

reposer sur les vagues de l'éther ou les fendre : je suis entré dans l'Eternel. »

Telle est, non l'analyse, non même la substance, mais la pensée dominante de ce livre, carnet d'un voyage à travers la vie et carnet d'un voyageur qui avait quelque chose à dire : partir d'en bas, de la terre même, et arriver en haut, — voyage qu'il est donné à peu d'accomplir. La mort n'est pas, pour l'auteur de la *Montée*, une enseigneuse de néant : il sait que la seule raison de la vie est son incontestable éternité.

R. G.

Le Roman d'un Bas bleu, par Georges de Peyrebrune (Ollendorff). — Ce nouveau roman de Mme de Peyrebrune est bien mieux l'histoire d'un curieux cas pathologique, d'un cas très rare (j'allais dire : *heureusement*), que le récit poignant des infortunes d'une femme de lettres vertueuse et jolie. Sylvère du Parclet est, en effet, l'exception parmi les Georges Sand moderne. Elle est atteinte de... froideur. Mal mariée à un homme un peu brutal, elle ne connaît de l'amour que les corvées, assouvissement bestial de l'époux, enfantement douloureux, et se refuse à des recherches indignes d'une honnête créature, qui a cependant.... *tout ce qu'il faut pour écrire* ! Etudes des milieux mondains où s'agitent les bonnes petites amies toujours prêtes au pavé de l'ours, études des rédactions où minautorisent les rédac-chefs, études des diverses occasions de pécher que rencontrent les belles romancières romanesques, tout y est fièvreusement décrit par une main haut gantée pour les soufflets de l'indignation pudibonde (lesquels ressemblent si souvent à des coups d'éventail...) On y reconnaît quelques types de Don Juan des lettres, vus, hélas, par un seul côté ! Mais au cœur du livre il y a trois belles, *absolument belles pages* : Sylvère attendant, exaspérée, l'homme à qui elle a décidé enfin de se donner, et qui ne vient pas, étant trop tard élu. J'aime moins l'apothéose de pseudo-vice de la fin, où Sylvère s'offre à ... Boulanger, pour la satisfaction seule de se voir adulée du Tout-Paris canaille que l'on sait, c'est-à-dire le Tout-Paris journaliste.

***

Vamireh, *roman des temps primitifs*, par J.-H. Rosny (Ernest Kolb). — « C'était il y a vingt mille ans ». Oh ! cette phrase ! On est tenté de s'en tenir là, de se perdre avec peur et joie dans une longue rêverie engourdissante. Quel qu'il soit, un livre est déjà surprenant qui ne raconte pas des choses d'aujourd'hui ou d'hier. Enfin l'œil retombe sur la page, et voici le Félis Spelaca, l'Aurochs, l'Urus, le Mammouth, tous les êtres chers à notre imagination. Le plaisir de lire *Vamireh* n'égale pas celui de le relire, et je crois bien que la grande jouissance est de se le rappeler. On a fermé le volume. Un à un, les souvenirs remontent.

— « C'était une clairière parmi des hêtres, des chênes et des ormes..... Une hyène s'approcha..... Vamireh dormait toujours..... Des chacals s'embusquèrent dans les fourrés..... Trois vautours churent sur un arbre proche..... Les corbeaux tinrent un conciliabule, en accents bas, gargouil-

leurs, alternés de danses..... Le vautour se décida..... La main de Vamireh, dans l'inconscience, se porta au point menacé..... Ses poings d'athlète trouvèrent le cou du vautour..... Puis l'asphyxie vint, et la mort, sans que les doigts de Vamireh lâchassent prise. »

Invinciblement il faut songer à ce qu'on admire ailleurs de plus beau, et on voudrait tourner un compliment point banal qui fût agréable aux auteurs.

— « Des branchages s'écartèrent rudement, du bois se brisa avec un fracas de tempête : il parut un mammouth au front bombé, haut de quinze pieds. La clairière lui plut, il y balança son grand corps, arrachant de sa trompe quelques herbes dans un caprice de colosse puéril, puis il se coucha, il vécut le demi-sommeil des grandes bêtes, le rêve coula par sa tête, l'intarissable flux des formes et des mouvements que sa prunelle avait lus au long de ce jour. »

A propos de Vamireh, on a fait de la haute critique scientifique, prétendu que certains détails n'étaient pas absolument à la mode préhistorique. Voilà qui m'est égal. J'avoue n'avoir aucun goût pour les restes d'une vérité agée de vingt mille ans, et je me bouche les oreilles dès qu'on discute le mammouth que j'aime.

Et *Nell Horn, Le Bilatéral, Mar Fane, Les Corneilles, L'Immolation, Les Xipéhuz, Le Termite, Daniel Valgraive, Vamireh,* me sont autant de « mammouths ».

J. R.

Ames fidèles au Mystère, par Adolphe Frères (Lacomblez). — Je finis par m'imaginer la collection Lacomblez comme une vallée de lys où ne paissent que des talents purs, marqués dès leur naissance du sceau mystérieux de l'idéalité. Quel délicieux livre, ces *Ames fidèles au Mystère!* Cette fois, il s'agit de dix-sept nouvelles absolument ravissantes, groupées en des paysages clairs sur un fond de bleue tristesse sentimentale et donnant bien l'impression de premières communiantes long voilées passant les mains jointes, de communiantes sages dont quelques-unes pourtant seraient tourmentées du remords d'un péché ancien. L'écriture de M. Adolphe Frères est d'une élégance rare. S'il recherche le mot neuf et la tournure précieuse, c'est avec le soin savant, l'œil expert du lapidaire dandy assemblant ses bijoux plus encore pour sa satisfaction personnelle que pour la gloire de sa vitrine. Tout est pesé, soumis au jet de lumière du soleil, placé dans l'écrin où se moulent exactement les formes, puis discrètement proposé aux lecteurs par un sourire si toujours plein d'un courtoise fierté qu'on est obligé de s'arrêter ébloui. L'auteur dit dans sa préface « *des âmes très impersonnelles, n'ayant pas lu les journaux* ». Oh ! certes, et cela se devine rien qu'au parfum, exquis, véritable odeur de sainteté littéraire, qui se dégage de l'œuvre. Ce sont presque des doigts manieurs d'hosties que les doigts d'un tel joaillier. Je citerai la *Villa des fleurs,* la *Première communiante aveugle*, comme des pages absolument dignes de figurer dans les saints évangiles du génie. L'éveil d'un bois à l'aurore du printemps ou le cré-

puscule sur la mer, ce sont là les seules choses qui puissent, à mon humble avis, donner le genre de frisson délicat éprouvé à la lecture de cette prose de sélection. Que ces nouvelles tombent des hauteurs du septième ciel ou qu'elles planent sur les genoux d'une jeune fille, elles seront comprises *quant à la lettre*, et elles plairont. Qu'un philosophe les étudie pour y trouver, *quant à l'esprit*, la dose d'amertume qu'on est en droit d'attendre d'un écrivain de valeur, il sera secrètement émerveillé. Bouquet de primevères et de perce-neige, bouquet de pensées, violettes jusqu'au grand deuil, sons de cloche d'or et fredon d'amour en larmes, tout ce qui est troublant pour le seul motif du beau, tout ce qui est chaste et tout ce qui est adorablement triste, on le rencontre en parcourant ces Heures des âmes mystiquement éprises d'art. Oui, bienheureuses celles *qui ne lisent pas les journaux* (surtout les journaux parisiens !), mais plus heureux encore l'artiste qui ne craint pas de venir, une poignée de roses dans le cerveau et de l'encens plein le cœur, nous parler, à une époque compliquée, un langage idéal, avec la grâce ineffable d'un jeune roi.

***

L'Entraîné, par Maurice Quillot (Perrin). — Du Barrès.... meilleur !

***

Les Lois fondamentales de l'Univers, par le prince Grigori Stourdza (Librairie Polytechnique Baudry). — L'aspect de cet ouvrage, un volume monstre suivi d'un appendice, est extrêmement imposant, et, à vrai dire, le titre ne l'est pas moins : aussi, est-ce une grosse affaire que d'oser y pénétrer. Cent soixante-neuf théorèmes de philosophie scientifique avec leurs preuves et le c.q.f.d. traditionnel, il y a de quoi s'émouvoir. surtout lorsque l'on rencontre des formules comme :

$$W = \frac{\pi}{6}\,\delta^{3} = \frac{O^{mm.c},\,655}{10^{153}}$$

Ce qui signifie : le volume de l'atome est la 655 millième partie d'un sextillionième de quarantillionième d'un millimètre cube. Voilà un renseignement précis. Celui-ci, qui fait l'objet du 143e théorème, l'est moins, mais son intérêt est encore plus évident :

§ 143. — *L'âme est formée d'un gaz éthéré neutre.*

Dirai-je que la démonstration de ce problème (12 pages d'une logique excessive) m'a convaincu? Non, mais il m'est doux de pouvoir me dire (en des moments de doute) que mon âme est un gaz éthéré *neutre*. Ce neutre est rassurant, car supposez un gaz éthéré acide et vous avez de *l'animate de potasse* ou du *bi-animate de soude* ou du *per-animate de manganèse*, et autres combinaisons que je taxerai d'inconvenantes. Ces insuffisantes notes permettent mal de se faire une idée des lois fondamentales découvertes par le prince philosophe, mais je suis forcé de renvoyer les lecteurs au volume. R. G.

Philippe Destal, par Gustave Guiches (Tresse et Stock). — « ... Et il se répétait la formule du bonheur tant convoité :

une perpétuelle ivresse du cœur, de l'esprit et de la chair, dans cette entente complète de deux âmes qui établit le silence des ravissements parfaits. » — Roman d'amour un peu fou, mais très captivant, qui est contenu tout entier, ce me semble, dans la définition citée plus haut. Philippe Destal, né d'un père érotomane et d'une mère froide, est un composé d'ardeurs mystiques et de sensualisme délicat. Ses parents étaient d'une piété si exagérée qu'ils lui ont légué des germes de folie, et après avoir vu mourir, en plein paradis terrestre, la bien-aimée choisie par son seul cœur, il court à la poursuite d'un reflet de femme qui le rend tout à fait fou. Ce que j'aime beaucoup dans ce livre finement écrit par un écrivain *bien élevé*, c'est la soudaineté de la *déclaration* ordinairement si longue à venir, et toujours préparée par des scènes bien inutiles. Etant donné que l'auteur a mis tous les soins nécessaires à faire entrer dans la vie ses personnages, il n'est ensuite plus besoin de les promener d'hésitation en hésitation pour amener la scène de l'aveu. M. Gustave Guiches rajeunit le vieux coup de foudre 1830, et il a raison. Livre que les mondaines aimeront, bien qu'il soit aussi destiné aux lettrés.

***

L'Automa, *romanzo biografico*, di E. A. Butti (Milano, Libreria editrice di C. Chiesa e F. Guindani).— Romanzo biografico : mi pare che ogni romanzo, se non è una biografia, deve pure essere biografico, cio è un racconto della vita, sia positiva, sia ideale, sia rusticana, sia borghese, sia artistica, ecc. ; ma forse che il Butti ha che dire colle comuni definizioni o, forse, ha intitolato così il suo libro perchè è una storia dove il protogonista rimane quasi sempre sul proscenio. Frattanto, una successione di episodi non costituiscono nè una biografia, nè un drama, nè un romanzo,— e l'*Automa* non è un romanzo ma una successione di episodi romanzeschi. Quanto allo stile, è un po inconsistente e troppo agevole, benche pieno di neologismi. In somma, primo lavoro di un giovane inesperto assai, ma audace, esuberante e di cui il talento non ha molto da fare per svelarsi : solamente aspettare, lavorare e diffidarsi del Verga, prima maniera. R. G.

Etude de jeune fille, par Henry Maubel (Lacomblez).— Cette étude, très soignée comme style et très claire comme langue, est faite en comédie, ce qui lui ôte peut-être la fraîcheur de l'illusion. On suit trop, le long des scènes familiales, les mouvements des personnages pour oublier qu'il s'agit d'une psychologie quasi-symbolique de la jeune fille pure et simple. De ci, de là, l'auteur se laisse tenter par un mot ; il a de l'esprit (du plus fin, d'ailleurs), le laisse voir dans une phrase, et semble forcé d'abandonner sa précédente création pour une créature plus palpable et plus terre à terre. *Miette* est un trop joli composé de tout ce qu'il y a de *malin* et de fièrement délicat dans la vierge. On la voudrait tantôt plus effacée, tantôt plus de ce monde, et elle est par dessus

tout *Henry Maubel*, c'est-à-dire simplement poète. Mais bonne étude au résumé, dont il faut retenir une masse de gracieux détails point du ressort de la grâce ordinaire. A signaler le passage sur les jeunes filles, les pensionnaires, qui pleurent sans savoir pourquoi, ravissant hors-d'œuvre, je dirai bien même chef-d'œuvre...

***

Les Odeurs. *Démonstrations pratiques avec l'olfactomètre et le pèse-vapeur*, par M. Charles Henry. *Bibliothèque municipale professionnelle d'art et d'industrie Forney*. — (Librairie Scientifique A. Hermann). — Qu'est-ce que l'odeur? Y a-t-il une relation entre l'odeur et la composition chimique? Quels sont les procédés les plus décisifs d'extraction des odeurs? Y a-t-il des séries d'odeurs un peu précises? Comment se fait la propagation des odeurs? Comment reconnaître les falsifications que l'on impose aux parfums? Quel est le mécanisme de la perception des odeurs? Enfin, démonstration de l'olfactomètre ou instrument destiné à mesurer l'intensité des parfums, absolument et relativement. Telles sont les questions de chimie spéciale traitées en ce livret, qui est bref parce qu'il ne contient que de la science originale.

R. G.

Les Cygnes, par Francis Vielé-Griffin (Vanier).—Ce volume n'est pas une réédition, comme on le pourrait penser par le titre. Ce sont de nouveaux poèmes que, sous un titre ancien, M. Francis Vielé-Griffin nous donne aujourd'hui; et il n'est pas déplaisant de voir un poète arrivé à la pleine conscience de son talent reprendre le nom d'un livre de début, surtout quand le nom est aussi heureux que les *Cygnes*.

C'est une belle suite de poèmes que *L'Etape*, *Le Gué*, *Au Seuil*, *Le Porcher*, *Eurythmie*, *Au Tombeau d'Hélène*, et où M. Vielé-Griffin affirme, de manière définitive, les qualités qu'il laissait soupçonner dans ses premiers livres, et qu'il manifestait déjà dans *Ancaeus* et plus encore dans *Joies*. Une impression bien une se dégage des *Cygnes*. On y sent la mélancolie du monde, et la douceur de la solitude parmi les bois et les vergers évocateurs des bons rhythmes et des doux rêves. C'est là qu'on voit passer, transformés et mieux aimés, devenus des ombres souriantes et lumineuses ceux qu'on connut jadis, troublés et troublants, alors qu'on errait par les routes trop peuplées. Et c'est là qu'on s'endort heureux aux bras d'Eurythmie, la toujours fidèle amante.

Si l'on ne peut ainsi s'abstraire des hommes, si malgré soi l'on est poursuivi par les ennuis et par les souffrances, il n'y aura de repos que dans la mort : voici le gué qu'il faut franchir, le gué libérateur au-delà de qui l'on retrouvera les être adorés et vénérés, pour ne plus jamais être séparé d'eux. Et, ces chers fantômes, toujours ils nous apparaissent au seuil fatal, comme pour écarter de nous les frayeurs et, de leur sourire, nous appeler vers leur délivrance.

C'est dans la fuite loin du monde qu'est la possibilité d'être heureux; c'est loin des foules qu'on priera et qu'on verra sur-

gir l'Hélène éternelle, la toujours belle,dont « la nudité de feu résorberait les vies. »

La langue et le vers de M. Vielé-Griffin sont adéquats à sa pensée : la langue, simple et ingénieuse à la fois, pleine d'images évocatrices de forêts doucement lumineuses, de prairies aux fleurs printanières, de senteurs champêtres ou marines, d'aurores joyeuses et de calmes crépuscules ; — le vers, libre et souple, toujours rhythmé d'après la logique de la phrase et de l'idée ; et parfois, quand le sujet l'exige, l'alexandrin paraît, strict et majestueux, et la strophe se déroule, grave et sonore.

A.-F. H.

La Sacrifiée, par Edouard Rod (Perrin). — Doit-on tuer son meilleur ami pour le sauver du gâtisme lorsqu'on lui a promis formellement de le faire, qu'on est un médecin sans trop de préjugés et qu'on regarde la mort comme un sommeil sans mauvais rêve, c'est-à-dire lorsqu'on est un libre-penseur honnêtement matérialiste ? Telle est la thèse développée dans le nouveau roman de M. Edouard Rod, et la thèse en question, déjà pas mal lourde à soutenir, se complique de ce que le docteur Morgex, le criminel par devoir... professionnel, est amoureux de la femme de cet ami intime. Ce roman, paru en feuilleton au *Figaro*, est naturellement un *roman* plus encore qu'une œuvre artistique de pure essence ; mais il convient de louer l'essai curieux de cette psychologie d'un athée cependant croyant par *atavisme*, qui se sent pris de remords dès que le bonheur le touche du bout de son aile, et qui sacrifie la femme aimée pour accomplir une véritable pénitence de fervent catholique. Il y a de très jolis détails, de saveur douce, dans la description de cette lutte toute intérieure, absolument surhumaine (car le bonheur fait lâches les plus forts), et le triomphe, qui est un succès de désespéré, est justement intéressant par son côté de spiritualité intense dominant enfin la matière.

***

Le Culte du Moi. *Examen de trois idéologies* (Sous l'œil des Barbares, Un homme libre et le Jardin de Bérénice), par Maurice Barrès (Perrin). — Ayant adopté et prôné un genre de culte qui n'a pas de dissidents, M. Barrès ne peut guère craindre que les objections de l'hypocrisie, et de celles-là il aura toujours raison. Son habileté fut merveilleuse à s'auréoler d'un instinct, — car on peut souffler sur une telle auréole, mais non l'éteindre : elle luit indestructible. A cette heure, il est assez sûr de lui et de ses fidèles pour produire, comme des arguments, une suite d'ironies presque insolentes. Cela est si logique que personne ne s'en fâchera, et si logique que peu comprendront. Ah ! il l'a trouvé, le vrai joujou, l'éternel joujou, et comme il s'amuse !

R. G.

Poèmes et Poésies de Nicolas Lenau, traduits par Victor Descreux (Savine). — Nicolas-François Niembsch de Strehlenau, en poésie Lenau, était surtout connu en France (j'entends de ceux qui ne peuvent, par patriotisme ou par

ignorance, lire un texte allemand), par une des monographies consacrées aux poètes de langue germanique par M. Marchand. M. Victor Descreux a jugé opportun de traduire le *Faust* de l'auteur autrichien et cent vingt-quatre pièces choisies : il faut lui savoir gré de sa bienfaisance esthétique, quelque inconvénient qu'il y ait à faire connaître un poète par une anthologie, toujours arbitraire. Le *Faust* de Lenau, même après celui de Gœthe, reste une œuvre originale, encore que l'influence de l'école satanique y prédomine un peu trop. Mais certains épisodes, celui de la *Tempête*, par exemple, et celui du *Lac*, sont beaux d'une étrange beauté, et la composition même de ce vaste poème, compliquée à devenir confuse, où s'entremêlent les récits, les dialogues et les strophes de pur lyrisme, représente assez bien « un rêve de plaisir, de crime et de souffrance. » Mais qui dira le charme douloureux et mélancolique de certains lieder, comme les *Trois Tziganes*, le *Cor du postillon*, *Sur la tombe d'un suicidé* ? Et cependant ces menus chefs-d'œuvre, si consciencieux que se montre le traducteur, ont nécessairement perdu le prestige du rhythme et la secrète harmonie verbale. P. Q.

In morte di Virginia Valentini-Zanardelli da Macerata, *Trecento Sonetti di* Tito Zanardelli (Bruxelles, J. Morel). — Sonnets d'amour où le poète pleure sa femme morte. Le présent opuscule ne contient que les trente-trois premiers : ils sont tous d'une douloureuse sincérité. R. G.

Essence d'Ames, par Emile Hinzelin (Perrin).— C'est un volume de vers, dont les meilleurs ne sont que fort médiocres. Il y a là des maximes :

L'élégant théorème et dont je suis très-sûr,
Les vers dont je ressens la musique sacrée,
Mon espoir, mon amour, c'est du Dieu que je crée...

il y a des récits historiques, avec de tels vers :

Puis son cœur, tout son cœur brusquement arraché
Lorsqu'il vit revenir la terrible civière,
Et le sang qui coulait ainsi qu'une rivière.....

il y a de courtes élégies :

Voici revenir l'hirondelle !
Donne vite au brave oiselet
. . . . . .
Une orange ouverte, du lait.....
Pour l'hirondelle, s'il te plaît !

il y a des renseignements géographiques et ethnographiques :

Le globe m'offre ici le pôle Nord : des glaces
Déployant leur rigueur immuable. . .
Enroulés dans des peaux, nourris d'huile de phoque,
Ils dorment sous la hutte immonde où l'on suffoque...

Il y a enfin quelques poèmes, d'un patriotisme orthodoxe, où l'on retrouve, comme il sied, la plate déclamation et le mauvais style chers à MM. Paul Déroulède et Eugène Manuel. A.-F. H.

Sur le Banc, par Maurice Talmeyr (Plon). — Il m'est impossible de comprendre l'utilité de ce genre de littérature ; car, d'une part, il y a la *Gazette des Tribunaux*, et d'autre part toutes les mauvaises chroniques de l'*à-côté* du crime, que font journellement les jeunes Fouquiers moralistes. Maintenant, au point de vue du scandale du jour et de la transparence des initiales — que les gens de police n'ont pas voulu livrer en trop gros caractères aux gens de plume — ces compte-rendus de détectives ne sont pas sans intérêt pour les amateurs de linge sale.

***

Pauvre Nina, par Jules de Cuverville (Savine). — De la grâce, beaucoup de grâce attendrie, et comme un balancement berceur de roulis qui vous trouble... en vous donnant peut-être un léger mal de mer. Du reste, le livre, sous une élégante couverture teintée d'or, contient tout ce qu'il faut pour faire.... une bonne action. Il porte en frontispice cette phrase attirant l'indulgence : « Au profit des sinistrés de la Martinique », et à l'intérieur il est plein, je crois, de jolis petits dessins.

***

Une Vocation (*La Vie littéraire en Province*), par Eugène Tarvernier (Besançon, Henri Bossanne). — Écrit dans une langue pas très sûre, mais de bonne volonté et qui peut s'amender, ce livret narre des épisodes de la vie d'un poète à Besançon. Cela paraît exact. Du sentimentalisme, mais aussi de la clairvoyance. Quelques coups de griffe ça et là aux célèbres exploiteurs de la naïveté poético-départementale, les Carrance et les Fuster. Début honorable, en somme, étant sans prétention : petite monographie dont la sincérité n'est pas douteuse.

R. G.

JOURNAUX ET REVUES

De Nieuwe Gids. Nous avons reçu d'Amsterdam et de Leyde deux lettres nous signalant une erreur dans la note publiée en février (n° 26, p. 179) sur le *Nieuwe Gids* : c'est M. L. van Deyssel, et non M. van Eeden, qui a parlé du livre récent de M. Jan Ten Brinck : *De Oude Garde en de Jongste School.* Les auteurs de ces lettres, de plus, ne montrent pas beaucoup de sympathie pour le critique hollandais : l'un l'appelle « le professeur Ten Brinck, un critique très connu, peu sérieux et pas du tout célèbre », et l'autre déclare qu'il « n'est célèbre qu'à ses propres yeux ». — Dans la livraison de février du *Nieuwe Gids*, MM. Holst et de Graaf étudient l'art du peintre Derkinderen ; — L. Nijland attaque M. van Eeden : quelques pages bien écrites, mais faiblement argumentées et sans aucune portée immédiate ; — *Jeugd I*, par M. van Deyssel ; première partie d'un livre descriptif : l'au-

teur ne raconte pas, il décrit ; — *Van een Groote*, par Jac van Looij ; — *Najaar*, par M. Delang ; — *Socialisme*, par M. van Deyssel ; — *Etudes sur le Socialisme*, par M. van der Goes ; — *Zeedijk*, par M. Frans Erens, dont nous publions plus haut (p. 296) un poème en prose : *Droom* ; — *Melodie en Gedachte*, par M. Alphonse Diepenbrock : prose magistrale quant au rythme, idées peu originales ; — *Jules Chéret*, par M. Jan Veth.

La Plume (1er mars) publie le portrait de notre collaborateur Jules Renard, accompagné d'un *Petit Portrait* en quarante lignes de Léon Deschamps, et d'un article de Rachilde sur l'*Ecornifleur* ; d'autre part, une *Lettre sur l'Anarchie*, d'Edouard Drumont ; une fantaisie de Louis de Saint-Jacques : *Comment on devient magot* ; poésie d'Ivanhoé Rambosson : *L'heure charmante*.

La Revue de l'Evolution (15 février) contient une longue étude de M. Léon Riotor sous ce titre modeste : *Notes sur Léon Cladel*. Les lignes suivantes appartiennent au chapitre : *Esthétique*.

« Au milieu de ces amoncellements de rochers et de calcaires cyclopéens, l'œuvre de Cladel a d'adorables pages tout emmitouflées d'herbes fines et de thym ; la surprise est d'autant plus charmante que les transitions sont peu ménagées. Le maître a conservé de ses premières aspirations à la poésie et à l'élégance poétique des retours et des délicatesses d'un charme infini, tel un riant vallon arrosé d'eaux vives, rafraîchi de brises parfumées, au sein de rocs sauvages et désolés. Ses amours sont bien naïfs et plébéiens, tout à la fois, candides peut-être, souvent farouches. Et la femme, qui ne joue d'ordinaire qu'un rôle secondaire dans ces épopées champêtres, prend dans ces pages-là un caractère de franchise, de loyauté, de simplicité ou d'ardente foi qui en fait une Cornélie ou une Lucrèce. Savant et compliqué, il laisse pourtant à la mère-grand Nature le soin de forger les gorges abruptes et les côteaux brûlés où sa dilection le promène ; sa description est *sensitive*, imitative, tout imprégnée de ce qu'elle peint, harmonique. Et le style s'approprie superbement aux milieux, les caractères s'y moulent d'une façon admirable, dans une grandeur relativement naturelle, les personnages fonctionnent parfaitement dans le tableau, à des distances peut-être supra-humaines, mais toujours proportionnées au cadre. »

A. V.

Dans **Floréal**, des vers de Henri de Régnier et de Fernand Séverin, et la suite des *Little Sketches* de Charles Delchevalerie.

Deg Weg zur Freiheit, par Conrad Frœhlich (a Londres, chez J. Kneuelberg, 145, City Road. E. C.) L'au-revoir qui termine cette véhémente brochure anarchiste de langue allemande semble annoncer une périodicité que je ne regretterais point. La nécessité d'une révolution violente est soutenue avec une grande richesse d'arguments contre les parti-

sans de la voie pacifique, d'abord au point de vue du droit, puis au point de vue même de l'opportunité : à la force représentée par les lois, les tribunaux, la police, l'armée, il faut opposer non la résistance passive, mais la force déchaînée : « Si on nous opprime avec des canons, nous répondrons avec des bombes de dynamite. » Sans doute le meurtre est un recours terrible contre l'injustice sociale : « mais il est mille fois plus terrible encore de nous laisser assassiner «. Les gens prudents objecteraient peut-être que la lutte ouverte n'est pas sans inconvénient : « N'importe ! celui qui a peur de la bataille n'est pas digne de la liberté ». L'auteur préconise énergiquement la *liberté de l'individu* : là est l'opposition fondamentale entre les anarchistes et les socialistes orthodoxes et autoritaires. Aussi Conrad Frœhlich repousse-t-il avec une grande énergie l'idée d'un état de transition entre la société actuelle et celle qui la remplacera, après l'aurore sanglante de la Révolution sociale : une certaine école, tout en admettant la supériorité théorique de l'anarchie, considère cette période de transition comme indispensable pour que le peuple fasse « l'apprentissage de la liberté ». Mais ce ne sera alors que remplacer une tyrannie par une autre ; car la tyrannie est le produit certain de tout état constitué : ainsi l'oppression nouvelle ne saurait être une école de liberté. Au reste l'intolérance du congrès de Bruxelles, d'où les anarchistes furent brutalement exclus, montre assez comment leurs adversaires entendent la préparation à la liberté. Cette brochure de propagande, où des lettres capitales imposent aux yeux et à la mémoire les mots rouges et flamboyants de vengeance, d'incendie et de destruction, est écrite en une langue violente, populaire et archaïque, et les « nom de Dieu ! » en français y contrastent singulièrement avec certaines tournures propres aux vieux écrivains allemands (par exemple la substitution de *denn* à *als* après les comparatifs). Il est douteux cependant que jamais on la propose comme sujet d'études philologiques aux étudiants de France ou d'Allemagne. Qui sait si la doctrine réprouvée des Sans-patrie et des Hors-la-loi ne gagnerait pas des adeptes, sous l'ombre de curiosité grammaticale ?

P. Q.

A propos de la déimpression des *Stories after Nature* (Londres, Lawrence and Bullen), L'**Athenaeum** (16 janvier) donne sur l'auteur, Charles Wells, une très bonne notice. C'était un littérateur de l'époque de Beddoes, et pareillement fort romantique ; né à Londres en 1800, il est mort à Marseille en 1879. Les « histoires d'après nature » sont des fantaisies un peu archaïques de style et dont la délicatesse, le sentiment, sont les principaux mérites. Bien supérieur est son drame en prose, *Joseph and his Bretheren*, pour lequel, en 1876, M. Swinburne écrivit une introduction enthousiaste.

Une série d'intéressants articles dans la **Gazzetta Letteraria** (février et mars) : *L'idealità nella vita*, où M. Lenzoni démontre l'impuissance de la science à établir une vraie vérité ; de la comtesse Lara, une étude sur Francis Saltus

Saltus, littérateur américain ; Cesare Lombroso note que beaucoup d'hommes de génie furent épileptiques et se hâte de conclure: « Le génie n'est qu'une des formes de l'épilepsie », — raisonnement dont la naïveté a quelque charme; M. Cipolla narre la vie et l'œuvre d'un poète populaire, le curé don Pietro Zenari,connu sous le pseudonyme de Matio Zocaro, dont la maison Franchini, de Vérone, vient de publier les *Poésie scelte*.

La Cronaca d'Arte résume, en un court article, l'état des nouvelles écoles littéraires en France; l'auteur, qui doit être M. Alberto Sormani, paraît bien renseigné et se rend bien compte que la lutte n'a, sous des noms divers, que deux groupes de protagonistes : « les *véristes* et les *idéalistes*. »

La Critica sociale est toujours l'une des meilleures revues socialistes et l'une des plus audacieuses.

Livres nouveaux italiens annoncés par les revues : *Per la vita e per la morte*, par Salvatore Farina ; *Giovanni Episcopo*, par Gabriele d'Annunzio.

Revue Historique (janvier-février). Suite de l'étude de M. C. Sullian sur Ausone et son temps : II. La vie dans une cité gallo-romaine à la veille des invasions; cette partie est supérieure en intérêt à la première; plus de faits mieux présentés.

Revue des Questions historiques (janvier-mars). M. Beurlier disserte savamment sur le *Culte rendu aux souverains dans l'antiquité grecque et romaine*. Cela commence avec Alexandre, aux rois de Macédoine; ensuite furent adorés les Ptolémées en Égypte, les Séleucides en Syrie; à Rome J. César fut le premier : il eut un collège de prêtres, les *Luperci Julii*, un temple dédié *A la Clémence de César*, un flamine spécial, tout comme Jupiter,Mars et Quirinus. La conversion de Constantin modifia un peu le culte des empereurs, mais très peu, puisque saint Jérôme s'indigne qu'on rendit des sacrifices à leurs images ; Julien essaya de restaurer cette religion d'Etat. Les flamines impériaux, devenus,dans la suite, de simples organisateurs de jeux publics, se perpétuèrent en Occident jusqu'aux invasions barbares et en Orient jusqu'à la chute de Constantinople.

Journal Asiatique (novemb.-décemb.). D'une traduction du Vajracchedikâ ou « Fendoir du diamant », qui est un sûtra, c'est-à-dire un livre rapportant des discours du bouddha Çakya-Mùni, cette définition de l'état parfait : « Il n'y aura plus pour eux ni conscience de l'égoïté, ni conscience de l'être, de la vie ou de la personnalité; il n'y aura plus pour eux ni science, ni absence de science. Et pourquoi? Parce que cette connaissance de l'égoïté est une non-connaissance. Celle de la vie, de l'existence, de la personnalité l'est également. »

Dans la **Nouvelle Revue** (15 février), un article de Mathias Morhardt intitulé *Les Symboliques*; un peu de pêle-mêle,

mais, comme le dit l'auteur, c'est que « les manifestations de l'école symbolique sont complexes ». Oh ! Oui.

Etudes Religieuses (février). Le P. Etienne Cornut, S. J., déclare, en une diatribe appelée l'*Anarchie littéraire*, que tous les jeunes écrivains d'aujourd'hui se débattent dans « une atmosphère basse et fétide ». C'est ainsi que les successeurs de Bourdaloue encouragent l'idéalisme.

M. R. de la Grasserie continue dans le **Muséon** (Louvain) son *Essai de rythmique comparée*. Il en est au chapitre III, *De l'élément du lieu, ou de la symétrie par assimilation et par dissimilation*, c'est-à-dire par unité et par variété : de là, l'harmonie concordante, répétition à courte distance de tel dessin rythmique, et l'harmonie discordante ou différée. Intéressant, mais pour les théoriciens plus que pour les poètes.

J'ai éprouvé une certaine joie en lisant dans l'**Eclair** du 8 mars un article intitulé : *Prochaines statues*. On y révélait que tandis que l'argent abonde pour élever des pyramides aux sieurs Feyen-Perrin, Raymond Deslandes, Crinon, Meissonier, Doudart de Lagrée, Carnot, Cassani, Duhamel de Montceau, Gagneur, Pierre Guignon, Chapu, Eugène Pelletan, Garibaldi, etc., — « il a été impossible de réunir les fonds d'un monument pour consacrer à Loches la mémoire d'Alfred de Vigny ». Comme je reconnais bien là mes chers contemporains, mes chers compatriotes ! R. G.

Le Voltaire donne tous les lundis une chronique d'art signée Roger Marx. A signaler, parmi celles qui ont déjà paru : *Balzac et Rodin*, *Raffet*, *Le Sou français*, etc.

G.-A. A.

Revue Philosophique, dirigée par M. Th. Ribot. Sous ce titre : *Hynoptisme et Criminalité*, M. Liégeois réédite une fois de plus sa doctrine alarmiste sur la suggestion criminelle, que nous croyions sombrée à tout jamais, depuis les débats du récent procès Eyraud-Bompard, qui, si on se le rappelle, avait été l'occasion d'une discussion fameuse entre les deux Ecoles, partagées sur le rôle de l'influence de l'hypnotisme en médecine légale. L'auteur n'apporte aucun fait nouveau à l'appui de sa thèse, mais il nous fait part d'une conception originale. L'armée renfermant, nous dit-il, environ 4 o/o de sujets hynoptisables, il y aurait là un véritable danger pour la sécurité nationale. Le remède serait dans l'examen des conscrits, quant à leurs aptitudes suggestives ; on leur suggestionnerait alors, méthodiquement, qu'ils ne peuvent être soumis à aucune hypnotisation ultérieure. Il y a là un projet de vaccination psychique, susceptible d'être étendu, et qui restreindrait, à n'en pas douter, l'emploi trop fréquent du qualificatif *suggestif*. A ce point de vue, nous n'hésitons pas à nous en montrer partisan.

Vaprosy Filosofii i Psichologii, dirigée par N. Groote (Moscou). — Au sommaire, un intéressant article de Stein sur Léopardi et son pessimisme. G. D.

L'Avenir de l'Aude (Carcassonne, 9 mars) donne une étude sur l'*Evolution artistique. Le mouvement littéraire. L'avenir de la nouvelle école.* Cette étude est signée du Rédacteur en chef, M. Gaston Lesaulx, dont on a souvent vu le nom dans la *Bataille Artistique et Littéraire.*

La Revue du Siècle (Lyon, février) publie un article de M. Camille Roy, son directeur, à propos de l'album que vient d'offrir à Boudouresque le *Caveau lyonnais.* Cet album est un véritable monument : il ne compte pas moins de deux cents collaborateurs : écrivains, poètes, chansonniers, peintres, dessinateurs, musiciens.

A signaler la naissance de **Mascarille** (autrefois le *Bouquin.* Réd. en chef : Paul Franck. Paris, 11, rue Beaujolais), Revue littéraire, artistique et théâtrale, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois ; — et celle du **Banquet** (Paris, librairie Rouquette, 71, Passage Choiseul), publication mensuelle.

Z.

CHOSES D'ART

Musée du Louvre. — Nouvelles acquisitions : *Portrait de Champfleury*, par Courbet ; *Portrait de Belloc et de sa famille*, par lui-même ; une très intéressante *Chambre de rhétorique* (école hollandaise. XVIIe siècle).

Musée du Luxembourg. — On annonce l'acquisition d'un Carrière et d'un Besnard.

Académie des Beaux-Arts. — M. Detaille, dit le Jeune Maître, dit le fils spirituel de Meissonier, M. Detaille (Edouard), de sa profession peintre de batailles (avant, pendant et après), vient d'être élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. Espérons que, satisfait de cet honneur, dont il était digne, il se tiendra dorénavant tranquille et ne peindra plus.

Expositions

Chez Durand Ruel : Exposition d'un série d'œuvres de Claude Monet (peupliers des bords de l'Epte par divers effets de lumière) Voir page 302 l'article consacré à ce peintre.

Exposition de la Rose + Croix. — Le *Mercure* étudiera dans un article spécial cette manifestation artistique.

Ecole des Beaux-Arts. — Exposition de l'œuvre de Pelouze.

Chez Le Barc de Boutteville (rue Lepeletier). — Exposition permanente d'œuvres impressionnistes et symbolistes. Tableaux nouvellement exposés : des Jeanne Jacquemin, des Gauguin, un Van Gogh, des Vogler, Fournon, etc.

Ventes. — Les succès du peintre Trouillebert vont grandissants. Ses toiles, de plus en plus, sont recherchées par les amateurs. Il faut donc prévenir ceux-ci que M. Alexandre Dumas se décide à vendre sa galerie, laquelle contient un grand nombre de Corot.

G.-A. A.

ENQUÊTES ET CURIOSITES

Questions

Ordres monastiques. — Le nom de l'auteur s'est trouvé omis dans la question posée le mois dernier. C'est sur l'abbé Musson que l'on demande des renseignements biographiques.

Marée. — Comment, avant les chemins de fer, la maree arrivait-elle fraiche à Paris et même en des villes plus éloignées de la mer ? R. Q.

Magie. — En quels ouvrages trouverait-on l'authentique composition des filtres et des divers électuaires magiques ?

Z.

Arthur Rimbaud. — Le *Bateau Ivre* est parfaitement clair, en général. Mais on demande l'explication *détaillée* de ces vers, d'ailleurs si beaux :

Et dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer...
Où teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rhythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour.

Et de ceux-ci :

Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

L. L.

Réponses.

Théophile Gautier. — La 1re édition des *Emaux et Camées* est de 1852. La 2e est de 1853 ; elle ne porte 2e *édition, etc.*, que sur la couverture. La 3e édition réelle est marquée : 2e ; elle parut en 1858.

Il y a donc deux secondes éditions des *Emaux et Camées :* 1° celle qui porte 2e *édition* sur la couverture seulement, c'est la vraie ; 2° celle qui porte cette mention sur la couverture et sur le titre, et qui en réalité est la 3e. — Consulter l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par M. de Lovenjoul (1887, 2 vol. in-8).

A. A.

Les Hommes. — L'auteur de ce recueil est Jacques-Philippe de Varennes, chapelain du roi ; c'est, parmi les imitateurs de La Bruyère, l'un des moins médiocres.

D.

Curiosités.

Livres singuliers — Spécimen de la littérature mise à la mode par les romans d'Anne Radcliffe : Les ombres sanglantes, galerie funèbre de Prodiges, Evénements merveilleux, Songes épouvantables, Délits mystérieux, Phénomènes terribles, Forfaits historiques, *Cadavres* mobiles, *Têtes ensanglantées* et animées, *Vengeances* atroces et combinaisons du *crime*, puisés dans des sources réelles. Recueil propre à causer les fortes émotions de la terreur. A Paris, chez Mme Ve Lepetit, 1820, 2 vol. in-16.

Fantasmagorie. — L'Anglais Smollet, en l'un de ses romans, parle de la maison d'un magicien où des milliers de serpents prenaient leurs ébats : comment les avait-il obtenus ? Smollet ne le dit pas. En voici la recette, extraite du *Recueil des plus beaux secrets de la Médecine, comme aussi plusieurs secrets curieux sur d'admirables effets de la Nature et de l'Art* (Amsterdam, 1709) :

« Pour faire qu'une maison paroisse toute remplie de Serpens et d'images terribles, prenez la peau d'un serpent avec le sang d'un autre serpent mâle et la graisse d'un autre serpent ; assemblez le tout et le mettez en un morceau de drap qui ait servi à des funérailles, et les allumez dans une lampe neuve ». Ou bien : « Prenez de la graisse de serpent et y mettez un peu de sel ; puis ayez un drap de mort et le coupez en quatre pièces et la graisse aussi, pour mettre une partie à chaque pièce. Vous ferez ainsi comme quatre mèches et vous les allumerez aux quatre coins de la maison ou de la chambre avec huile de sureau, dans une lampe neuve, — et ce que l'on a marqué se fera. »

A. L.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Notre collaborateur Remy de Gourmont publie par souscription, à tirage restreint, **Le Latin Mystique**, *les Poètes de l'Antiphonaire et le Symbolisme au moyen-âge*, étude critique accompagnée d'une anthologie, texte et traduction. — C'est l'histoire de la poésie latine sous l'inspiration chrétienne, depuis le III^me^ jusqu'au XIII^me^ siècle, de Commodien à Saint Bonaventure. Voici un rapide extrait des Sommaires, qui résume les *dix-neuf chapitres* et les deux *appendices* de l'ouvrage.

Introduction. — I. Commodien et la naissance de la poésie chrétienne. — II. — Saint-Hilaire. Saint-Ambroise et les heures canoniales. — III. Prudence. — IV. Sidoine Apollinaire. — V. Claudien Mamert et Fortunat : le *Pange lingua* et le *Vexilla regis*. — VI. L'époque carlovingienne. Raban Maur et le *Veni creator*. — VII et VIII. Les séquences irrégulières ou *proses* de l'école de Saint-Gall. Le *Victimæ paschali laudes*. Le *Salve regina*, etc., etc. — IX. Histoire des *Litanies*. — X. Le onzième siècle. Le vers latin syllabique origine du vers français. — XI. Hildebert de Lavardin et Alain de Lisle, poète scolastique. — XII. Marbode et la symbolique des pierres précieuses. — XIII. Saint Bernard, poète. — XIV. Saint Anselme, etc. — XV. Adam de Saint-Victor et Saint Thomas-d'Aquin. — XVI. Innocent III et Saint Bonaventure. Les *Horloges de la Passion*. — XVII Le Cycle anonyme de la Vierge. — XVIII. Histoire du *Dies iræ*. — XIX. Histoire du *Stabat mater*. — Appendice A. Thomas a Kempis poète dans l'*Imitation*. — Appendice B. Histoire du *Bréviaire romain*. Liste de toutes les proses, hymnes et princi-

pales antiphones, leurs auteurs, la date de leur composition, etc. « Au cours de l'ouvrage, ces proses et hymnes sont restituées en leurs textes authentiques et originaux, malheureusement altérés dans la suite des siècles. » — Table chronologique. — Notes bibliographiques. — Index général.

Les premiers souscripteurs à cet ouvrage sont : MM. Pierre Quillard, ex. sur whatman, à 40 fr. ; l'abbé Mugnier, 2 ex. ; C. Landry, 1 ex. ; P.-N. Roinard, 1 ex. ; Saint-Pol-Roux, 1 ex. ; Alfred Vallette, 1 ex. ; Fréderick Serrien, 1 ex. *(V. feuille d'annonces, à la fin du présent numéro, pour les conditions de souscription).* A. V.

Le mercredi 9 mars 1892, après un réquisitoire très modéré de M. le substitut Cabat, notre collaborateur G.-A. Aurier et M. de Armas, brillamment défendus, l'un par Me. Destrez, l'autre par Me. Labory, ont été condamnés à 200 frs. d'amende avec application de la loi Bérenger, pour des articles publiés dans l'*Écho de France*. De ces poursuites ridicules, il ne sied de retenir que quelques paroles un peu inattendues de M. le Président Boislisle adressées à G.-A. Aurier : « Le titre seul de votre article, *Mariage Blanc*, est manifestement obscène.... Vous y peignez des amours dont, à votre âge, Monsieur, nous ignorions même l'existence. » Le même magistrat reprochait à M. de Armas d'avoir décrit une passion incestueuse ; il oubliait sans doute qu'une pièce appelée *Phèdre* est commentée dans les lycées et collèges, et l'avocat, Me Labory, lui fit en outre remarquer doucement que *l'inceste n'est même pas un délit.*

Le membre de la Ligue contre la licence des rues, chargé de la délation quotidienne, a aussi demandé que, pour bien établir la jurisprudence, des poursuites fussent exercées contre M. Jules Lemaître pour une comédie intitulée aussi *Mariage Blanc* : une condamnation sévère est imminente, la prescription n'étant pas admise en cette espèce, ainsi que le montra récemment la mésaventure de M. Brandimbourg (1).

P. Q.

Notre confrère et ami M. Camille de Sainte-Croix, rédacteur en chef de la *Bataille Littéraire*, a épousé le 17 de ce mois Mlle Zoé-Suzanne Bellejambe. La veille, M. René Emery, rédacteur en chef du *Fin-de-Siècle*, s'unissait à Mlle Jeanne Chomel. — Nos meilleurs vœux aux jeunes époux.

M. Charles Henry, Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, ouvrira à la Sorbonne, le vendredi 25 mars, à 1 h. 1/2, un cours sur la physiologie générale des sensations. — Des exercices pratiques sur les matières du cours auront lieu le samedi, à 10 h. du matin, au Laboratoire de Psychologie-physiologique.

M. Paul Fort annonce la troisième représentation du Théâtre d'Art pour la semaine prochaine. Le spectacle comprendra : deux scènes tirées de *Vercingétorix*, drame en vers d'Edouard Schuré, décor artistique d'Odilon Redon ; *Les Noces de Sathan*, un acte en vers de Jules Bois, partie musicale de Debussy, décors et costumes artistiques

(1) V. *Mercure de France*. Tome IV, page 188.

de Henry Colas ; le premier chant de l'*Iliade*, interprétation théâtrale en 4 tableaux, en vers, de Jules Méry et Victor Melnotte, partie symphonique de Gabriel Fabre, partie décorative et costumes reconstitués par Charles Guilloux.

Parmi les manuscrits déposés à la Bibliothèque Nationale et actuellement sous scellés, se trouvent : *Lettres à la Présidente*, par Théophile Gautier (publiable en 1920. — Imprimé déjà, mais subrepticement et d'après une mauvaise copie) ; *Les mœurs de mon temps* (1830-1870). par Maxime du Camp (publiable en 1910).

Très nombreuse réunion, l'autre soir, au premier des dîners mensuels de la *Plume*, présidé par Aurélien Scholl. Reconnu parmi les dîneurs MM. Jules de Marthold, Tissot (*Figaro*), le docteur Gérard, M.e Labory, Edouard Dubus, Willy, Jules Renard, Yvanhoé Rambosson, Ernest Raynaud, Adrien Remacle, Alfred Vallette, Cazals, Charles Delacour, Emile Strauss et Alcanter de Brahm, du *Nouvel Echo*, Marcel Bailliot, Léon Dequillebecq, etc., et... Léon Deschamps. L'arrivée tardive de Paul Verlaine fut acclamée. La soirée s'est terminée par des chansons : M. Canqueteau est vraiment très drôle, et il ne tiendrait qu'à lui, auteur, compositeur — et avec une telle voix — de gagner de grosses sommes sur quelqu'une de nos scènes chantantes.

Au dernier dîner des *Tête de Bois*, chez Excoffier, sous la présidence de Jean Dolent : MM. Eugène Carrière, Albert Maignan, Paul Séruzier, Paul Ranson ; Léveillé, Henri Paillard ; Charles Morice, Alexandre Sawa, Edouard Dubus, M. et Mme Alfred Vallette, Jules de Marthold, Jules Bois, Alvaro Calzado, Emile Besnus, qui a dit de beaux vers, Ernest Jaubert, Paul Gallimard, Jean Carrère, qui a fait du bruit comme quatre en essayant d'amener M. Jules Bois à ses idées sur la divinité de Jésus, Ernest Carrière, de la Villohio, Yann Nibor, Hugues Rebell, Alfred Michau, le guitariste espagnol Pedro Gonzalez y Campos.

La maison Elkin Mathews, de Londres, met en souscription les *English Poèmes* de Richard Le Gallienne, l'auteur de *Beauté maudite*, publié dans notre dernier fascicule. Prix, selon le papier : 5 *s.*, et 12 *s.* 6 *d.*

Littérature sacrée en 1892 (suite) :

« Otez au sculpteur son marbre et son ciseau, il n'y aura plus de statue. Otez au peintre sa palette, ses pinceaux et sa toile, et il n'y aura plus de tableau. Otez au musicien l'air vibrant et sonore, et il n'y aura plus de symphonie... » De Mgr. d'Hulst, en son premier sermon de carême, donné à Notre-Dame le dimanche 6 mars.

Nous sommes obligés de remettre à la prochaine livraison notre *Petite Tribune des Collectionneurs*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.

ERRATA

(*TOMES III ET IV*)

Tome III.

P. 327. — Rhythmes d'Automne, vers 33, lire : *....et la joue amaigrie.*
P. 342. — Poèmes d'Automne, épigraphe, lire : *Wann wird...*
P. 343. — Angoisse Suprême, l. 10, lire : *...larmes qui montent...*
P. 344. — La Tête branlante, l. 5, lire : *...donna, son gilet bien tiré...*
P. 345. — La Tête branlante, l. 4, lire : *...crême pour vingt...*
P. 350. — Le Festin des Barbares, ll. 1, 2 et 3, lire : *Il vint des patrices vêtus d'or avec les légions prétoriennes, des cavaleries d'estradiots et des argyraspides.*

Tome IV.

P. 39. — L'Ame Saisissable, l. 13, lire : *Agilant à travers...*
P. 59. — La Chanson de Camille, l. 12, lire : *Et cette flaque sanglante et clignotante.*
P. 71. — Le Fantome, épigraphe, lire : Καὶ θησαυροὺς ἀβύσσου.
P. 94. — Journaux et Revues, l. 41, lire : *M. Vallaschek.*
P 129. — La Belle au Bois Dormant, vers 6, lire : *Des gemmes de soleil* ; vers 7, lire : *Des astres luisent.*
P. 138. — Réflexions sur les arts dits « d'expression », l. 13, lire : *Et le filtrer à travers...* — l. 19, lire : *...le frère chéri...*
P. 232. — L'Impératrice, vers 7, lire : *Trône dans la splendeur de pérennels étés.*
P. 234. — Bataille, vers 4, lire : *...Le col, creva le cœur, et...*
P. 238. — La Luzerne, l. 2, lire : *Poil de Carotte, plus délicat, ne choisit...*
P. 239. — Genovefa, vers 1, lire : *...je suis une bergère...*
P. 242. — L'Ange noir, l. 30, lire : *...ébauche une ellipse imprécise.*

TABLE DES MATIERES

N° 25. — JANVIER 1892.

Villiers de l'Isle-Adam .	*Fragments inédits de* « L'Eve Future »	1
Louis Dumur.	Petits aphorismes: *Sur la Vie.*	15
Jean Dolent	*L'Etat mixte*	19
Albert Samain.	*Douleur. — Les Colombes* . .	24
Bernard Lazare.	*In Excelsis.*	26
Saint-Pol-Roux	*L'Ame saisissable.*	37
Gaston Danville.	Contes d'Au Delà : *Lisbeth.*	42
Jules Renard.	*Le jour de l'An de Poil de Carotte*	49
Charles Merki.	*Aux marges de l'Evangile d'automne.*	52
Jean Court.	*La Chanson de Camille.* . . .	56
Raoul Minhar	Pages quiètes : *Réminiscences.*	61
Pierre Quillard.	**Laurent Tailhade**	65
Remy de Gourmont. . . .	*Le Fantôme*, roman (chapitres I, II, III, IV).	71
Gaston Danville.	Théâtre Libre : *La Rançon. — Un beau soir. — L'Abbé Pierre.*	82
Julien Leclercq	Théâtre d'Art : *La Geste du Roy. — Les Aveugles. — Le Concile féerique. — Théodat. — Le Cantique des Cantiques*	83
Mercvre.	*Les Livres*	87
	Journaux et Revues	91
	Choses d'Art	95
	Echos divers et Communications	95

N° 26. — FEVRIER 1892.

Saint-Pol-Roux	*De l'Art Magnifique.*	97
José-Maria de Heredia .	*Hortorum Deus.*	105
Jules Renard.	*Le Sonnet.*	108
G.-Albert Aurier.	*Pour s'en aller*	110
Rachilde	*Parade impie*	111

Louis Dumur.	Petits aphorismes : *Sur l'Amour-propre. Sur les Passions. Sur l'Envie. Sur l'Hypocrisie.*	118
A.-Ferdinand Herold . .	*La Belle au Bois Dormant.* . .	125
Pierre Quillard.	*Monsieur X., Poète français, volontaire de la bataille pour le Mieux, guide désigné des races montantes.*	130
Alfred Mortier	*Réflexions sur les arts dits « d'expression ».*	136
Edgar Poe	Dernières Pages : *La Personnalité et l'Originalité.* . . .	139
Edouard Dubus	« Le Serpent de la Genèse » .	142
Remy de Gourmont. . . .	*Le Fantôme,* roman (chapitres V, VI, VII, VIII et IX) . .	147
L'Imagier	*Le Livret de l'Imagier* (I) . .	168
J. R.	Théâtre Libre : *La Dupe. — Son petit cœur*	171
Mercvre.	*Les Livres*	172
—	*Journaux et Revues.*	179
—	*Choses d'Art*	185
—	*Echos divers et Communications.*	188
—	*Petite Tribune des Collectionneurs.*	190

N° 27. — MARS 1892

Marcel Schwob	*La Perversité.*	193
The Pilgrim	Un Manifeste littéraire anglais : Arthur Symons : *Music and Memory.* — W.-B. Yeats : *An Epitaph.* — Ernest Dowson : *Carmelite Nuns of the Perpetual Adoration.*— Victor Plarr : *In a Norman Church.* — G.-A. Greene : *Keats's Grave.* — Ernest Rhys : *Chatterton in Holborn.* — Lionel Johnson : *To a Passionist.* — T.-W. Rolleston : *A Ring's Secret.* — Ernest Radford : « *Onli Deathe* ». — Richard Le Gallienne: *Beauty accurst*	200
Ernest Raynaud.	*Hortorum Deus.*	216
Raoul Minhar	Pages quiètes : *Pendant la Tonte*	217

Louis Dumur.	Petits aphorismes : *Sur l'Ambition. Sur l'Intérêt. Sur l'Argent. Sur le Succès.* . .	220
Saint-Pol-Roux	*Autre Temps, autre Ophélie. A la Fleur des Fleurs* . . .	226
Marcel Collière	*De l'Action*	228
Jean Court.	Les Métamorphoses de la Dame du Soir : *I La Fée aux Mousselines. II L'Impératrice. III La Mégère.* . .	232
G.-Albert Aurier.	*Bataille. — Les Captives.* . .	234
Jules Renard.	Poil de Carotte: *La Lucerne.*	235
A.-Ferdinand Herold . .	*Genovefa*	239
Gaston Danville.	Contes d'Au-Delà : *L'Ange noir*	240
Edouard Dubus	*Il a duré moins qu'une fleur. — Fête*	248
Pierre Quillard.	**Bernard Lazare.**	250
Remy de Gourmont. . . .	*Le Fantôme* (chapitres X, XI et XII. — Fin)	255
L'Imagier.	*Le Livret de l'Imagier (II).* .	263
Lucien Descaves.	Lettres ouvertes : *I A Monsieur François de Curel, au* Théâtre Libre. *II A Monsieur Eugène Brieux, au* Théâtre Libre.	265
Hermès	Théâtre d'Art : *La Tragique Histoire du Docteur Faust.*	269
A.-F.-H.	Théâtre d'Art : *Les Flaireurs. — Bateau ivre.*	272
Mercure.	*Les Livres*	274
—	*Journaux et Revues*	276
—	*Choses d'Art*	282
—	*Enquêtes et Curiosités*	284
—	*Echos divers et Communications*	285
—	*Petite Tribune des Collectionneurs*	288

N° 28. — AVRIL 1892.

W. G. C. Byvanck. . . .	Un Hollandais à Paris en 1891 : *Poésie Romane* . . .	289
Saint-Pol-Roux.	*Silentia.*	295
Frans Erens	*Droom.*	296
André Fontainas.	*Epilogue.*	300
G.-Albert Aurier	**Claude Monet.**	302
Albert Samain.	*Visions*	306
Jules Renard.	Cocotes en papier : *La Rose.*	308
Edgar Poe	Dernières Pages : *Suggestions.*	310
Rachilde	*Le Château Hermétique.* . . .	315
Louis Denise.	*Le Cap de Minuit.*	325

Louis Dumur.	Petits aphorismes : *Sur les Femmes. Sur l'Amour. Sur le Mariage.*	329
Charles Merki.	Proses de Décor : *Conseil de l'Ingénue*	336
Pierre-M. Olin	*Les XX.*	341
B. C.	*L'Accomplissement des Figures.*	345
Hermès	*François Villon poète argotique.*	347
Edouard Dubus	« Thulé des Brumes »	350
Adrien Remacle.	*Carte postale à M. Jules Renard.*	351
Gaston Danville	Théâtre Libre: *L'Etoile Rouge. — Seul.*	353
A. R.	Petit Théâtre : *Le Songe de Khéyam. — La Dévotion à saint André*	355
S.-P.-R..	Colonne : *Gustave Charpentier.*	357
Mercvre.	*Les Livres*	357
—	*Journaux et Revues*	366
—	*Choses d'Art*	371
—	*Enquêtes et Curiosités*	372
—	*Echos divers et Communications*	373
	Errata (tt. III et IV).	376
	Table chronologique des Matières.	
	Table alphabétique par noms d'auteurs.	

TABLE ALPHABETIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

G.-ALBERT AURIER

Pour s'en aller. 110
Bataille. — Les Captives. 234
Claude Monet. 302

W. G. C. BYVANCK

Un Hollandais a Paris en 1891 : Poésie Romane 289

MARCEL COLLIÈRE

De l'Action. 228

B. C.

L'Accomplissement des Figures. 347

JEAN COURT

La Chanson de Camille. 56
Les Métamorphoses de la Dame du Soir : *I. La Fée aux Mousselines. II. L'Impératrice. III. La Mégère*. 232

GASTON DANVILLE

Contes d'Au-Dela : Lisbeth. 42
Théatre Libre : La Rançon. — Un beau Soir — L'Abbé Pierre 82
Contes d'Au-Dela : L'Ange noir. 240
Théatre libre : L'Etoile Rouge. — Seul. 353

LOUIS DENISE

Le Cap de Minuit. 325

LUCIEN DESCAVES

Lettres ouvertes : I. A M. François de Curel, au Théâtre Libre. II. A M. Eugène Brieux, au Théâtre Libre. 265

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

JEAN DOLENT

L'Etat mixte 19

EDOUARD DUBUS

« Le Serpent de la Genèse ». 142
Il a duré moins qu'une fleur. — Fête. 248
« Thulé des Brumes ». 350

LOUIS DUMUR

Petits Aphorismes : Sur la Vie. 15
— Sur l'Amour-Propre. Sur les Passions. Sur l'Envie. Sur l'Hypocrisie. 118
— Sur l'Ambition. Sur l'Intérêt. Sur l'Argent. Sur le Succès. 220
— Sur les Femmes. Sur l'Amour. Sur le Mariage. 329

FRANS ERENS

Droom. 296

ANDRÉ FONTAINAS

Epilogue 300

REMY DE GOURMONT

Le Fantome, roman (chapitres I, II, III et IV). 71
— (chapitres V, VI, VII, VIII et IX) 147
— (chapitres X, XI et XII. — Fin). . . 255

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Hortorum Deus. 105

HERMÈS

Théatre d'Art : La Tragique Histoire du Docteur Faust. 269
François Villon poète argotique. 347

A.- FERDINAND HEROLD

La Belle au bois Dormant. 125
Genovefa. 239
Théatre d'Art : Les Flaireurs. — Bateau ivre. 272

L'IMAGIER

Le Livret de l'Imagier (Frontispice et chapitre I). 168
— (chapitre II). 263

BERNARD LAZARE

In Excelsis. 26

JULIEN LECLERCQ

THÉATRE D'ART. — La Geste du Roi. — Les Aveugles. — Le Concile Féerique. — Théodat. — Le Cantique des Cantiques. . . . 83

CHARLES MERKI

Aux Marges de l'Evangile d'automne. 52
PROSES DE DÉCOR : Conseil de l'Ingénue. 336

RAOUL MINHAR

PAGES QUIÈTES : Réminiscences. 61
— Pendant la Tonte. 217

ALFRED MORTIER

Réflexions sur les arts dits « d'expression » 136

PIERRE-M. OLIN

Les XX. 341

THE PILGRIM

UN MANIFESTE LITTÉRAIRE ANGLAIS : Arthur Symons : *Music and Memory*. — W. B. Yeats : *An Epitaph*. — Ernest Dowson : *Carmelite Nuns of the Perpetual Adoration*. — Victor Plarr : *In a Norman Church*. — G.-A. Greene : *Keats's Grave*. — Ernest Rhys : *Chatterton in Holborn*. — Lionel Johnson : *To a Passionist*. — T.-W. Rolleston : *A Ring's Secret*. — Ernest Radford : « *Onli Deathe* ». — Richard Le Gallienne : *Beauty accurst*. 200

EDGAR POE

DERNIÈRES PAGES : La Personnalité et l'Originalité. 139
— Suggestions. 310

PIERRE QUILLARD

Laurent Tailhade. 65
Monsieur X., Poète français, volontaire de la bataille pour le Mieux, guide désigné des races montantes. 139
Bernard Lazare. 250

RACHILDE

Parade impie. 111
Le Château Hermétique. 315

ERNEST RAYNAUD

Hortorum Deus. 216

ADRIEN REMACLE

Carte Postale à M. Jules Renard. 351
Petit Théatre : Le Songe de Khéyam. — La Dévotion à saint André. 355

JULES RENARD

Le Jour de l'An de Poil de Carotte. 49
Le Sonnet. 108
Théatre Libre. : La Dupe. — Son petit cœur. 171
Poil de Carotte : La Luzerne. 235
Cocotes en papier : La Rose 308

SAINT-POL-ROUX

L'Ame saisissable. 37
De l'Art Magnifique. 97
Autre Temps, autre Ophélie. — A la Fleur des Fleurs . . 226
Silentia. 295
Colonne : Gustave Charpentier. 357

ALBERT SAMAIN

Douleur. — Les Colombes. 24
Visions. 306

MARCEL SCHWOB

La Perversité. 193

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Fragments inédits de « *L'Eve Future* » 1

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 012 762